LES

MOINES D'OCCIDENT

III

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

LES MOINES
D'OCCIDENT

DEPUIS SAINT BENOIT JUSQU'A SAINT BERNARD

PAR

LE COMTE DE MONTALEMBERT

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Fide ac veritate.

TOME TROISIÈME

SIXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
90, RUE BONAPARTE, 90

1893

PRÆNOBILI VIRO

EDWINO WYNDHAM QUIN,

COMITI DE DUNRAVEN

HIBERNIÆ ET BRITANNIÆ PAR

ORDINIS S. PATRICII EQUITI,

COMITI ITINERIS COMISSIMO,

AMICO IN ADVERSIS PROBATISSIMO

CIVI PRISCÆ FIDEI SIMUL ACPRATRIÆ LAUDIS

SERVANTISSIMO

QUI INSUPER,

EX ANTIQUISSIMA INTER CELTAS PROGENIE

EDITUS

CELTICIS CATHOLICISQUE REBUS

STRENUE SEMPER INCUBUIT,

TERTIUM HOC OPEROSI LABORIS VOLUMEN

D. D. D.

CAROLUS COMES DE MONTALEMBERT

LIVRE X

ORIGINES CHRÉTIENNES DES ILES BRITANNIQUES

Dilata locum tentorii tui, et pelles tabernaculorum tuorum extende, ne parcas : longos fac funiculos tuos, et clavos tuos consolida. Ad dexteram enim et ad lævam penetrabis ; et semen tuum gentes hæreditabit.

ISAIAS, LIV. 2, 3.

CHAPITRE PREMIER

La Grande-Bretagne avant la conversion des Saxons.

Caractère du peuple anglais : héritier du peuple romain, il ne lui emprunte que sa grandeur et son orgueil. — D'où lui est venue sa religion? Des papes et des moines. — Les moines ont fait l'Angleterre comme les évêques ont fait la France. — Les héros de la résistance à l'Empire : Caractacus, Boadicea, Galgacus. — Aucune trace du droit romain en Angleterre; tout y est celtique ou teutonique. — La Bretagne est la première des nations occidentales qui sache vivre sans Rome, et la première qui sache résister aux barbares. — Ravages des Pictes; Gildas; arrivée des Anglo-Saxons en Bretagne, ils y détruisent l'édifice du christianisme primitif. — Origines du christianisme breton; le proto-martyr saint Alban. — Ravages des Saxons; secours prodigués par la Papauté. — Mission de Palladius, puis de saint Germain d'Auxerre. — Bataille de l'Alleluia. — Le Breton Ninian devient l'apôtre des Pictes du midi : son établissement à Whitehorn; férocité des Calédoniens; sa mort. — Glastonbury; légende de Joseph d'Arimathie; tombe du roi Arthur. — Situation de la Bretagne de 450 à 550; quatre races diverses; les Pictes, les Scots, les Bretons et les Saxons. — D'où viendra aux Saxons la lumière de l'Évangile ?

Il y a dans l'Europe moderne, à sept lieues de la France, en vue de nos plages du Nord, un peuple dont l'empire est plus vaste que celui d'Alexandre ou des Césars[1], et qui est à la fois le plus libre

1. Les dernières statistiques portent à *cent soixante-quatorze millions* le nombre des sujets ou des vassaux de la couronne d'Angleterre.

et le plus puissant, le plus riche et le plus viril, le plus audacieux et le plus réglé qui soit au monde. Aucun peuple n'offre une étude aussi instructive, un aspect aussi original, des contrastes aussi étranges. A la fois libéral et intolérant, pieux et inhumain, amoureux de l'ordre et de la sécurité autant que du mouvement et du bruit, il unit un respect superstitieux pour la lettre de la loi à la pratique la plus illimitée de l'indépendance individuelle. Versé comme nul autre dans tous les arts de la paix et néanmoins invincible à la guerre, parfois même épris pour elle d'une passion effrénée; trop souvent étranger à l'enthousiasme, mais incapable de défaillance, il ignore jusqu'à la notion du découragement ou de la mollesse. Tantôt il mesure tout à l'aune de ses profits ou de ses caprices, tantôt il s'enflamme pour une idée ou une passion désintéressée. Aussi mobile que pas un dans ses affections et ses jugements, mais sachant presque toujours se contenir et s'arrêter à temps, il est doué à la fois d'une initiative que rien n'étonne et d'une persévérance que rien n'abat. Avide de conquêtes et de découvertes, il erre et court aux extrémités de la terre, puis revient plus épris que jamais du foyer domestique, plus jaloux d'en assurer la dignité et la durée séculaire. Ennemi implacable de la contrainte, il est l'esclave volontaire de la tradition et de la

discipline librement acceptée, ou d'un préjugé héréditairement transmis. Nul peuple n'a été plus souvent conquis, nul n'a su mieux absorber et transformer ses conquérants. Nul n'a persécuté le catholicisme avec un plus sanguinaire acharnement; encore aujourd'hui, nul ne semble plus hostile à l'Église, et cependant nul n'en a plus besoin; nul aussi ne lui fait plus défaut; nul n'a laissé dans son sein un vide plus irréparable; nul enfin n'a prodigué à nos évêques, à nos prêtres, à nos religieux proscrits une plus généreuse hospitalité. Inaccessible aux orages modernes, cette île a été un asile inviolable pour nos pères et nos princes exilés, non moins que pour nos plus violents ennemis.

Ni l'égoïsme parfois sauvage de ces insulaires, ni leur indifférence trop souvent cynique pour les douleurs et la servitude d'autrui, ne doivent nous faire oublier que là, plus que partout ailleurs, l'homme s'appartient à lui-même et se gouverne lui-même. C'est là que la noblesse de notre nature a développé toute sa splendeur et atteint son niveau le plus élevé. C'est là que la passion généreuse de l'indépendance, unie au génie de l'association et à la pratique constante de l'empire de soi, ont enfanté ces prodiges d'énergie acharnée, d'indomptable vigueur, d'héroïsme opiniâtre, qui ont triomphé des mers et des climats, du temps et de la distance, de la nature et de

la tyrannie, en excitant la perpétuelle envie de tous les peuples et l'orgueilleux enthousiasme des Anglais[1].

Aimant la liberté pour elle-même et n'aimant rien sans elle, ce peuple ne doit rien à ses rois, qui n'ont été quelque chose que par lui et pour lui. Sur lui seul pèse la formidable responsabilité de son histoire. Après avoir subi, autant et plus qu'aucune nation de l'Europe, les horreurs du despotisme politique et religieux au seizième et au dix-septième siècle, il a su, le premier et le seul, s'en affranchir pour toujours. Réintégré dans son vieux droit, sa fière et vaillante nature lui a, depuis lors, interdit d'abdiquer entre des mains quelconques ses droits, ses destins, ses intérêts, son libre arbitre. Il sait vouloir et agir pour lui-même; gouvernant, soulevant, inspirant ses grands hommes, au lieu d'être

1. Jamais cet enthousiasme ne s'est mieux formulé que dans ces vers, répétés avec transport par le grand moraliste anglais du dernier siècle, Johnson, le 23 octobre 1773, au retour de sa visite à l'île monastique d'Iona, berceau du christianisme britannique, où nous allons tout à l'heure transporter nos lecteurs :

> Stern o'er each bosom Reason holds her state,
> With daring aims irregularly great;
> Pride in their part, defiance in their eye,
> I see the lords of human kind pass by;
> Intent on high designs, a thoughtful band,
> By forms unfashioned, fresh from nature's hand,
> Fierce in their native hardiness of soul;
> True to imagined right, above control,
> While even the peasant boasts these rights to scan
> And learns to venerate himself as man.

Goldsmith, *the Traveller*.

séduit, égaré ou exploité par eux. Cette race anglaise a succédé à l'orgueil comme à la grandeur du peuple dont elle est l'émule et l'héritière, du peuple romain; j'entends les vrais Romains de la République, non les vils Romains asservis et dépravés par Auguste. Comme les Romains envers leurs tributaires, elle a été féroce et cupide envers l'Irlande, infligeant ainsi à sa victime, jusqu'en ces derniers temps, la servitude et l'abaissement qu'elle répudie avec horreur pour elle-même. Comme la Rome antique, souvent haïe et trop souvent digne de haine, elle inspirera toujours à ses juges les plus favorables plus d'admiration que d'amour. Mais plus heureuse que Rome, après mille ans et plus, elle est encore toute jeune et féconde. Un progrès lent, obscur, mais ininterrompu, lui a créé un fonds inépuisable de force et de vie. Chez elle, la sève débordait hier et débordera demain. Plus heureuse que Rome, malgré mille inconséquences, mille excès, mille souillures, elle est de toutes les races modernes et de toutes les nations chrétiennes celle qui a le mieux conservé les trois bases fondamentales de toute société digne de l'homme : l'esprit de liberté, l'esprit de famille et l'esprit religieux.

Comment cette nation, où survit et triomphe un orgueil tout païen, et qui n'en est pas moins restée, jusqu'au sein de l'erreur, la plus religieuse

de toutes les nations de l'Europe[1], comment est-elle devenue chrétienne? Comment et par quelles mains le christianisme y a-t-il jeté de si indestructibles racines? Question capitale, à coup sûr, parmi les plus capitales de l'histoire, et dont l'intérêt éclate et redouble quand on songe que de la conversion de l'Angleterre a dépendu et dépend encore la conversion de tant de millions d'âmes. Le christianisme anglais a été le berceau du christianisme de l'Allemagne; du sein de l'Allemagne, des missionnaires formés par les Anglo-Saxons ont porté la foi en Scandinavie et chez les Slaves, et chaque jour, à l'heure qu'il est, soit par la féconde expansion de l'orthodoxie irlandaise, soit par l'impulsion obstinée de la propagande protestante, il se crée des chrétientés, qui parlent anglais et vivent à l'anglaise, dans toute l'Amérique du Nord, dans les deux Indes, dans l'immense Australie et dans les îles de l'Océan Pacifique. C'est presque une moitié du monde dont le christianisme découle ou découlera de la source qui a jailli sur le sol britannique.

Or, à cette question capitale, il est permis de

1. On s'étonnera peut-être de cette affirmation. Elle exprime une conviction fondée sur des comparaisons et des études personnelles faites, pendant près de quarante ans, dans tous les pays de l'Europe, excepté en Russie. Elle s'accorde, d'ailleurs, avec les résultats donnés par l'un des observateurs les plus consciencieux et les plus perspicaces de notre temps, M. Le Play.

répondre avec une précision rigoureuse. Nul peuple au monde n'a reçu la foi chrétienne plus directement de l'Église romaine et plus exclusivement par le ministère des moines.

Si, comme l'a dit un grand ennemi de Jésus-Christ, la France a été faite par les évêques, il est bien plus vrai encore que l'Angleterre chrétienne a été faite par les moines. De tous les pays de l'Europe, c'est celui qui a été le plus profondément labouré par le soc monastique. Ce sont les moines, et les moines seuls, qui ont porté, semé et cultivé dans cette île fameuse la civilisation chrétienne.

D'où venaient ces moines? De deux courants très distincts, de Rome et de l'Irlande. Le christianisme britannique est né du concours et quelquefois du conflit des missionnaires monastiques de l'Église romaine et de l'Église celtique.

Mais avant cette conversion définitive, due surtout à un pape et à des moines sortis des rangs bénédictins, il y eut dans la Grande-Bretagne un christianisme primitif, dont l'existence fort obscure est néanmoins incontestable, et dont les destinées et la catastrophe méritent un rapide aperçu.

De tous les peuples conquis par Rome, les Bretons étaient ceux qui avaient le plus longtemps résisté à ses armes et le moins emprunté à ses lois ou à ses mœurs. Un moment vaincus, mais non sou-

mis, par l'invincible César, ils avaient contraint le bourreau des Gaules, le destructeur de la liberté romaine, à quitter leurs rivages sans y avoir fondé la servitude. Moins heureux sous ses indignes successeurs, réduits en province, et livrés en proie à l'avarice, à la luxure, à la férocité des usuriers[1], des procurateurs et des lieutenants impériaux, ils maintinrent encore longtemps une attitude fière et digne, qui contrastait avec l'esclavage universel. *Jam domiti ut pareant, nondum ut serviant*[2]. Sujets et non esclaves, c'est le premier et le dernier mot de l'histoire britannique.

Même sous Néron, les Bretons riaient de ces vils affranchis que les Césars imposaient pour ministres et pour magistrats à l'univers déshonoré[3]. Bien avant d'avoir été broyée et ravivée par les invasions successives de trois races germaniques, les Saxons, les Danois et les Normands, cette noble race celtique avait produit des personnages qui, grâce à Tacite, resplendissent d'une impérissable lumière au milieu de la dégradation du monde : Caractacus, le glorieux prisonnier, le Vercingétorix breton, qui sut parler à l'empereur un langage digne des beaux jours de la République : « Parce

1. Tels que Sénèque lui-même, selon Dion Cassius.
2. TACITE, *Agricola*, c. 13.
3. *Annal.*, XIV, 39.

« que vous voulez nous asservir, qui vous dit que « tout le monde ait envie de votre servitude [1] ? » puis Boadicea, la reine héroïque, donnant en spectacle son corps flagellé et ses filles outragées, pour enflammer le patriotisme indigné des Bretons, trahie par la fortune, mais sauvée par l'histoire ; enfin Galgacus, dont Tacite a immortalisé le nom en lui prêtant toute l'éloquence que la conscience et la justice pouvaient inspirer à un honnête homme indigné, dans cette harangue que nous avons tous sue par cœur, et qui sonnait la charge du combat où les fils les plus reculés de la liberté celtique devaient cimenter de leur sang le rempart insurmontable de leur indépendance montagnarde.

La Bretagne préludait ainsi au glorieux avenir que la liberté s'est créé, à travers tant d'orages et tant d'éclipses, dans cette île qui en est enfin devenue le sanctuaire et l'indestructible abri.

Le droit civil de Rome, dont le joug pèse encore, après dix-huit siècles écoulés, sur la France, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne, a sans doute régné en Bretagne, pendant l'occupation romaine ; mais il en a disparu avec le régime des Césars. Ses malfaisantes racines n'y ont jamais enlacé, étouffé ou empoisonné les vigoureux rejets de la liberté domestique, civile

1. *Ibid.*, XII, 37.

et politique. Il en est de même pour tout le reste. Pas plus dans les institutions que dans les monuments de la Bretagne, Rome impériale n'a laissé aucune trace de sa hideuse domination. La langue et les mœurs lui ont échappé comme les lois. Tout ce qui n'est pas celtique y est teutonique. Il était réservé à Rome catholique, à la Rome des papes, d'imprimer une ineffaçable empreinte sur cette île célèbre et d'y revendiquer, pour l'immortelle majesté de l'Évangile, l'influence sociale qui partout ailleurs lui a été disputée ou dérobée par l'héritage fatal de la Rome des Césars.

Aussi, après avoir été la dernière, parmi les nations de l'Occident, à subir le joug romain, fut-elle la première à s'en défaire; la première qui sut abjurer l'autorité impériale et apprendre au monde comment on pouvait se passer d'empereur. Lorsque l'impuissance de l'Empire en face des incursions barbares eut éclaté en Bretagne comme ailleurs, les Bretons ne s'abandonnèrent pas eux-mêmes. Les petites souverainetés nationales, les clans aristocratiquement organisés, dont les divisions avaient fait triompher l'invasion romaine, reparurent sous des chefs indigènes. Une sorte de fédération se constitua et ses chefs signifièrent à l'empereur Honorius, par une ambassade reçue à Ravenne en 410, que désormais la Bretagne comptait se défendre et se gou-

verner par elle-même[1]. Un grand écrivain l'a déjà remarqué : de tous les peuples soumis à l'empire romain, les Bretons sont les seuls dont la lutte contre les barbares ait une histoire, et l'histoire de cette résistance a duré deux siècles. A la même époque, dans la même situation, les Italiens, les Gaulois, les Espagnols, n'ont rien de pareil[2]. Ils se laissèrent tous écraser et abîmer sans résistance.

Toutefois, la Bretagne elle-même n'avait pas subi impunément trois siècles et demi de servitude impériale. Comme dans la Gaule, comme dans tous les pays soumis à l'Empire romain, la dépendance et la corruption avaient à la longue énervé, amolli et ruiné ces vaillantes populations. Les fils de ceux que César n'avait pu conquérir, et qui avaient si héroïquement lutté sous Claude et Néron, se crurent bientôt hors d'état de tenir tête aux barbares, *amissa virtute pariter ac libertate*. Ils réclamèrent en vain l'intervention des légions romaines : celles-ci revinrent dans l'île à deux reprises différentes (418-424), mais sans réussir à la délivrer ou à la protéger. Du reste,

1. Romanum nomen tenens, legem abjiciens. Gildas, *de Excidio Britanniæ*. Zozime, *Hist. novæ*, lib. vi, p. 376, 381. Cf. Lingard, *History of England*, c. 1. Amédée Thierry, *Arles et le Tyran Constantin*, p. 309.

2. Guizot, *Essai sur l'histoire de France*, p. 2. — Seuls, en Gaule, les Arvernes, les compatriotes de Vercingétorix, eurent un beau moment, lorsque Ecdicius força les Goths de lever le siège de Clermont, en 471 ; mais ce ne fut qu'un éclair dans la nuit.

les barbares qui venaient ébranler et renverser la domination des Césars en Bretagne n'étaient pas des étrangers, comme le furent les Goths en Italie et les Francs en Gaule. On ne peut voir autre chose que les peuplades non soumises de la Bretagne elle-même dans ces Calédoniens qui, sous Galgacus, avaient résisté victorieusement à Agricola, et qui, sous les noms nouveaux de Scots et de Pictes, faisant brèche à travers les fameux remparts élevés contre eux par Antonin et par Sévère, et renouvelant tous les ans leurs dévastations sanguinaires, arrachèrent à la Bretagne, éperdue et désolée par un demi-siècle de ravages (446), ce cri de détresse que tout le monde connaît : « Les barbares nous repoussent jusqu'à la mer, la mer nous rejette vers les barbares. Nous n'avons plus que le choix d'être égorgés ou noyés. »

Tout le monde sait aussi comment les Bretons acceptèrent imprudemment contre les Pictes le secours de la race belliqueuse et maritime des Anglo-Saxons (449), et comment, non moins cruels et non moins redoutables que les Pictes, ces auxiliaires, devenus les conquérants du pays, y fondèrent une domination ou pour mieux dire une nationalité nouvelle, qui a persisté victorieusement à travers toutes les conquêtes et toutes les révolutions subséquentes. Ces guerriers issus de la grande famille germanique, comme l'étaient, selon quelques érudits, les Bretons

eux-mêmes, se rapprochaient de ceux-ci par leurs institutions et leurs mœurs; ce qui n'empêcha pas les indigènes de leur opposer, pendant près de deux siècles, une résistance héroïque, bien qu'à la longue infructueuse[1]. Entièrement étrangers à la civilisation romaine, les Anglo-Saxons n'eurent garde de conserver ou de rétablir les vestiges du régime impérial. Mais en détruisant la jeune indépendance des Bretons, en refoulant dans les régions montueuses de l'Ouest les populations que n'atteignaient pas les longs couteaux dont ils tiraient leur nom[2], ces païens renversèrent et anéantirent pour un temps, sur le sol ensanglanté de la Grande-Bretagne, un édifice autrement auguste que l'Empire romain et autrement solide que la nationalité celtique, l'édifice de la religion chrétienne.

On sait avec certitude que le christianisme fut implanté en Bretagne dès le second siècle de l'ère chrétienne; mais on ne sait rien de positif sur l'origine ou l'organisation de cette église primitive. Toutefois, au dire de Tertullien, elle avait pénétré en Calédonie, au delà des limites de la province romaine[3]. Elle fournit à la persécution de Dioclétien

1. Elle n'a été nulle part aussi bien racontée que par M. Arthur de la Borderie, dans la *Revue bretonne* de 1864.

2. *Sax*, couteau, épée, en vieux allemand.

3. TERTULL., *Adv. Judæos*, c. 7.

son contingent de martyrs, et, au premier rang parmi eux, un jeune diacre, Alban, dont la tombe devait plus tard être consacrée par l'un des principaux monastères anglo-saxons. Elle apparut aussitôt après la paix de l'Église, en la personne de ses évêques, aux premiers conciles de l'Occident (314). Elle survécut à la domination romaine, mais ce ne fut que pour lutter pied à pied et reculer enfin avec les dernières tribus du peuple breton devant les envahisseurs saxons, après un siècle entier d'efforts et de souffrances, de massacres et de profanations. Pendant tout ce temps, d'un bout de l'île à l'autre, les Saxons promenèrent l'incendie, le meurtre et le sacrilège; renversant les édifices publics comme les maisons particulières, dévastant les églises, brisant les pierres sacrées des autels, égorgeant les pasteurs avec leurs ouailles[1].

Ces épreuves si cruelles et si prolongées durent nécessairement troubler les communications habituelles des chrétiens de Bretagne avec l'Église ro-

1. Beda, *Hist. ecclesiastica gentis Anglorum*, lib. I, c. 15. Cf. Gildas, *de Excidio Britanniæ*. — Les opinions sont partagées quant à la destruction complète ou partielle des Bretons dans les pays conquis par les Saxons. Palgrave surtout a contesté la tradition ordinaire sur ce fait. Cependant les historiens saxons eux-mêmes ont constaté plus d'un exemple d'extermination complète. Les premiers Saxons établis par Cerdic, fondateur du royaume de Wessex, dans l'île de Wight, y anéantirent toute la population indigène. — Asser, p. 5, ap. Lingard, I, 19. — *Chronicon Anglo-Saxonicum*, ad ann. 490, ed. Gibson.

maine. De là ces diversités de rites et d'usages, surtout en ce qui touchait à la célébration de la Pâque, dont il sera tant question dans la suite. Mais dès à présent il convient de constater que l'étude la plus attentive des monuments authentiques ne révèle aucune lutte doctrinale, aucune diversité de croyance entre les évêques bretons et l'évêque des évêques à Rome. D'ailleurs, la Rome des papes prodiguait déjà ses lumières et ses consolations à sa fille d'outre-mer, au moment même où la Rome des Césars l'abandonnait à d'irréparables désastres.

Avant même d'être condamnée à cette lutte mortelle contre le paganisme germanique, l'Église bretonne avait connu les périlleuses agitations de l'hérésie. Pélage, le grand hérésiarque du cinquième siècle, le grand ennemi de la grâce, était né dans son sein. Pour se défendre de la contagion de ses doctrines, elle appela à son secours les évêques orthodoxes des Gaules. Le pape Célestin, qui, vers la même époque, envoyait le diacre romain Palladius comme premier évêque des Scots d'Irlande ou des Hébrides [1] (424 ou 431), averti par ce même Palla-

1. Prosper, *Chron. consulare* ad ann. 429. — Dans un autre ouvrage, ce contemporain ajoute : Et ordinato Scotis episcopo, dum Romanam insulam studet servare catholicam, fecit etiam Barbaram Christianam. *Lib. contra Collat.*, c. 14. Mais le peu de succès de cette mission, dont il n'est pas même question dans les anciens monuments historiques de l'Irlande, rend assez plausible la con-

dius du danger que courait la foi en Bretagne, chargea notre grand évêque d'Auxerre, saint Germain, d'aller y combattre l'hérésie pélagienne. Deux fois ce pontife va visiter la Bretagne et la fortifier dans la foi orthodoxe et l'amour de la grâce céleste. Germain, accompagné la première fois par l'évêque de Troyes[1], et la seconde par l'évêque de Trèves (429-446), ne veut d'abord employer contre les hérétiques que les armes de la persuasion. Il prêche aux fidèles, non seulement dans les églises, mais dans les carrefours et dans les champs. Il argumente publiquement contre les docteurs pélagiens en présence des peuples assemblés et passionnément attentifs, avec leurs femmes et leurs enfants[2]. Soldat dans sa jeunesse, l'illustre évêque

jecture de M. Varin, qui pense que Palladius fut seulement chargé des Scots déjà établis dans les Hébrides et sur la côte occidentale de la Calédonie. C'est ici le lieu de mentionner un saint que l'on vénérait dans l'Église d'Écosse comme disciple de Palladius, saint Ternan, qualifié d'archevêque des Pictes dans les livres liturgiques d'Aberdeen, lesquels font de saint Palladius († vers 450) le contemporain de saint Grégoire le Grand († 604). La mémoire de ce saint vient d'être remise en lumière par la publication récente d'un fort curieux monument liturgique : *Liber ecclesie Beati Terrenani de Arbuthnott, seu Missale secundum usum Ecclesiæ sancti Andreæ in Scotia,* due au docteur Forbes, évêque anglican de Brechin. Mais l'article consacré par les Bollandistes à ce saint (Act. SS. Junii, t. II, p. 533-535) ne résout aucune des incertitudes qui règnent sur son existence.

1. Saint Loup, formé à l'école monastique de Lérins, et si connu par sa victoire morale sur Attila. Voir tome I, livre III.

2. Bede, I, 18.

retrouve l'ardeur intrépide de son premier métier pour défendre le peuple qu'il venait évangéliser. A la tête de ses prosélytes désarmés, il marche contre une horde de Saxons et de Pictes, déjà ligués contre les Bretons, et les met en fuite en faisant répéter trois fois par toute sa troupe le cri d'*Alleluia,* répercuté par les montagnes voisines. C'est la journée connue sous le nom de *Victoire de l'Alleluia.* Heureux s'il avait pu préserver à jamais les vainqueurs du fer des barbares, comme il réussit à les guérir du poison de l'hérésie, car après lui le pélagianisme ne reparut en Bretagne que pour recevoir un dernier coup au synode de 519. Grâce aux disciples qu'il forma et qui devinrent les fondateurs des principaux monastères de la Cambrie, c'est à notre grand saint gaulois que remontent les premières splendeurs de la vie cénobitique en Bretagne.

Le célèbre évêque d'Auxerre et ses confrères ne furent pas les seuls pontifes que l'Église romaine commit à la garde et à la propagation de la foi en Bretagne. Vers la fin du quatrième siècle, au plus fort des invasions calédoniennes, le fils d'un chef breton, Ninias, ou Ninian, avait été à Rome se tremper dans les sources de l'orthodoxie et de la discipline, et après y avoir vécu, prié et étudié pendant vingt-quatre années à l'école des Jérôme et des Da-

mase (370-394), il y avait reçu du pape Siricius le caractère épiscopal[1]. Revenu en Bretagne, il eut l'audacieuse pensée d'opposer aux flots toujours plus rapprochés et toujours plus terribles des barbares du Nord la seule digue qui pût les arrêter et la seule force qui pût les dompter en les transformant. Il entreprit de les convertir à la foi chrétienne. Il avait d'abord établi le centre de son diocèse dans un canton reculé de cette région intermédiaire, située entre les deux isthmes qui coupent la Grande-Bretagne en trois portions inégales. Cette région, sans cesse disputée par les Pictes aux Bretons et aux Romains, n'avait été réduite en province sous le nom de *Valentia* que du temps de l'empereur Valentinien et comprenait tous les pays entre le mur d'Antonin au nord et le mur de Sévère au midi. L'extrémité occidentale de cette province, et la plus voisine de l'Irlande, portait dès lors le nom de Galwidia ou Galloway[2]; elle forme une sorte de presqu'île, découpée par la mer en plusieurs vastes et larges promontoires. Ce fut au bord d'un de ces golfes, sur un cap d'où l'on distingue les côtes lointaines du Cumberland et l'île de Man, que

1. Bede, III, 4.

2. Cette province, ainsi dénommée pendant tout le moyen âge, est représentée sur les cartes modernes par les comtés de Wigton et de Kirkcudbright.

Ninian constitua un foyer ecclésiastique en élevant une église en pierre. Ce genre de construction, inconnu jusqu'alors en Bretagne, valut à la nouvelle cathédrale et au monastère qu'il y adjoignit le nom de *Candida casa*, ou *White horn*, qui subsiste encore[1]. Il consacra cette église à saint Martin, à cet illustre apôtre des Gaules, auprès de qui il s'était arrêté à Tours en revenant de Rome, et qui selon la tradition lui avait donné des maçons capables de construire une église d'après l'usage de Rome. L'image du saint pontife qui venait de mourir au moment où Ninian s'établit dans sa Maison blanche, le souvenir de son courage, de ses laborieux efforts contre l'idolâtrie et l'hérésie, de sa charité si généreusement indignée contre les persécuteurs[2], étaient bien dignes de présider à la carrière apostolique du nouvel évêque breton, et de lui ins-

1. *White*, blanc; *Horn*, *hern*, du saxon *Ærn*, maison. On montre encore dans une île voisine de la côte une petite église ruinée, qu'on dit avoir été bâtie par saint Ninian. Le diocèse fondé par lui disparut après sa mort; mais les Anglo-Saxons le rétablirent, ainsi que la communauté à laquelle le célèbre Alcuin adressa une épître intitulée: *Ad fratres S. Niniani in Candida Casa.* Une nouvelle invasion des Pictes, venus cette fois d'Irlande, détruisit une seconde fois le diosèse de Galloway, qui ne fut rétabli qu'au douzième siècle, sous le roi David Ier. Les belles ruines de cette cathédrale, relativement moderne, et détruite par les presbytériens, se voient dans la ville actuelle de Whitehorn. Le tombeau de saint Ninian fut toujours un lieu de pélerinage très fréquenté jusqu'à la Réforme.

2. Voir tome I, livre III.

pirer le dévouement nécessaire pour entamer la conversion des Pictes.

Qui donc, en parcourant de nos jours l'Écosse méridionale, des rives du Solway à celles du Forth et de la Tay, en passant des gigantesques métropoles de l'industrie aux campagnes fécondées par tous les perfectionnements modernes de l'agriculture, en rencontrant partout les preuves et les produits de la civilisation la plus raffinée, qui donc songe encore aux obstacles qu'il a fallu surmonter pour arracher cette contrée à la barbarie! On n'oublie que trop facilement ce que devait être l'état du pays quand Ninian en devint le premier missionnaire et le premier évêque. Et cependant les auteurs profanes et sacrés, Dion et Strabon, saint Jean Chrysostome et saint Jérôme, ont dépeint à l'envi l'horrible cruauté, les mœurs sauvages et brutales de ces habitants du nord de la Bretagne, qui successivement connus sous le nom de Calédoniens, de *Meatæ*, d'*Attacoti*[1], de Scots et de Pictes, n'étaient très probablement que les descendants des tribus bretonnes que Rome n'avait pas pu dompter[2]. Tous

1. Ces Attacoti, auxquels saint Jérome attribue des mœurs et des cruautés impossibles à raconter, habitaient selon l'opinion commune la contrée pittoresque au nord de la Clyde, aujourd'hui parcourue par tant de voyageurs, entre le Loch-Lomond et le golfe appelé Loch-Fin.

2. Palgrave, *Rise and progress of the English commonwealth.*

sont d'accord pour leur reprocher la promiscuité incestueuse de leurs ménages et jusqu'à l'anthropophagie[1] ; tous expriment l'horreur qu'inspiraient aux sujets de l'Empire ces monstres humains qui devaient leur dernier nom de *Pictes* à l'usage de marcher au combat tout nus, en découvrant ainsi leurs corps tatoués, comme ceux des sauvages de l'océan Pacifique, de dessins bizarres et de couleurs diverses. Ce fut néanmoins au sein de ces formidables adversaires de la foi et de la civilisation que Ninian ne craignit pas de s'aventurer. Il dépensa les vingt années qu'il lui restait à vivre en efforts infatigables pour les initier à la lumière d'en haut, pour les ramener du cannibalisme au christianisme, lui, le fils et le représentant de cette race bretonne, qu'ils étaient accoutumés depuis plus d'un siècle à massacrer, à dépouiller et à mépriser, et cela au moment même où l'Empire romain, représenté par Honorius, abandonnait la Bretagne à ces implacables dévastateurs (411).

Il ne reste malheureusement aucun détail authentique sur sa mission[2], aucun trait qui rappelle,

Tome I, p. 419. — Ceci n'est vrai, du reste, que des Pictes, car les Scots venaient incontestablement d'Irlande, la *Scotia* du moyen âge.

1. Voir surtout saint Jérôme, *in Jovinianum,* lib. II.

2. Les Bollandistes (die 16 Septembr.) n'admettent pas l'authenticité de la vie de Ninian, écrite au douzième siècle par le saint abbé Æl-

même de très loin, la mission si nettement caractérisée de son successeur saint Columba, l'apôtre des Pictes du Nord, un siècle et demi plus tard (562-597). Nous savons seulement qu'il réussit à fonder, au sein des races pictes, une chrétienté qui ne fut plus extirpée; puis que, franchissant les limites assignées par Agricola et Antonin à la domination romaine au temps de sa plus grande splendeur, il alla prêcher la foi jusqu'au pied de ces monts Grampians, où le beau-père de Tacite avait gagné sa dernière et infructueuse victoire[1]. Nous savons que sa mémoire est restée en bénédiction chez les descendants des Pictes et des Scots et que de nombreuses églises consacrées sous son vocable conservent aujourd'hui même le souvenir du culte que lui voua la reconnaissance de la postérité[2]; nous savons enfin que, déjà septuagénaire, il revint mourir dans son monastère de la *Maison-Blanche* (432), après avoir passé les derniers temps

red, laquelle ne contient que des miracles comme il s'en trouve partout, sans aucun trait spécialement caractéristique.

1. Ipsi australes Picti, qui infra eosdem montes habent sedes... relicto errore idololatriæ, fidem veritatis acceperant, prædicante eis verbum Ninia episcopo. BEDE, III, 4.

2. Même au delà des monts Grampians : à l'endroit où le Glen-Urquhart débouche sur le Loch-Ness, et où saint Columba (voir plus loin, liv. XI, chap. IV) alla visiter un vieux Picte mourant, on voit une chapelle ruinée qui porte le nom de Saint-Ninian, d'où l'on peut supposer que sa mission avait dépassé la frontière qui lui est ordinairement assignée.

de sa vie à se préparer au jugement de Dieu dans une caverne, laquelle se voit encore à mi-côte d'une haute et blanche falaise de cette plage du Galloway que battent sans cesse les flots impétueux de la mer d'Irlande[1].

Dans cette église primitive de Bretagne, si cruellement éprouvée par les païens du Nord et de l'Est, par les Pictes et les Saxons, il y avait bien d'autres monastères que celui de Ninian à White-Horn. Toutes les églises chrétiennes de ce temps étaient pourvues d'institutions cénobitiques, et Gildas, le moins suspect des annalistes bretons, ne laisse aucun doute à cet égard pour la Bretagne[2]. Mais l'histoire n'en a gardé aucun souvenir détaillé. En dehors de la Cambrie dont il va être parlé un peu plus loin, la seule grande institution monastique dont le nom ait triomphé de l'oubli se rattache à la légende plutôt qu'à l'histoire, mais elle a occupé une trop grande place dans les traditions religieuses du peuple anglais pour qu'il soit permis d'en omettre une mention rapide. Il fut un temps où les nations catholiques aimaient à se disputer la préséance et l'ancienneté dans la profession de la foi chrétienne, et

1. *Lives of the English saints.* 1845, n° XIII, p. 131. — *Old Statistical Account of Glasserton,* cité par STUART, *Sculptured Stones of Scotland,* t. II, p. LXXXVIII.
2. *De Excidio Britanniæ*, p. 43-45.

allaient se chercher des ancêtres directs parmi les êtres privilégiés qui avaient connu, chéri, servi le fils de Dieu pendant son passage sur la terre. Elles croyaient, par ces généalogies légendaires, se rapprocher en quelque sorte du Calvaire et assister aux mystères de la Passion. C'est ainsi que l'Espagne a victorieusement revendiqué pour apôtre le fils de Zébédée, le frère de saint Jean, ce Jacques que Jésus avait associé aux splendeurs du Thabor et aux angoisses du jardin des Oliviers. C'est ainsi que le midi de la France se glorifiait de faire remonter ses origines chrétiennes à cette famille dont les douleurs et l'amour sont enchâssés dans l'Évangile, à Marthe, qui fut l'hôtesse de Jésus; à Lazare, que Jésus ressuscita; à Madeleine, qui fut le premier témoin de la résurrection de Jésus; à leur voyage miraculeux de la Judée en Provence, au martyre de l'un, à la retraite de l'autre dans la grotte de la Sainte-Baume, toutes ces admirables traditions que l'érudition la plus solide est venue de nos jours encore justifier et consacrer[1]. L'Angleterre d'autrefois, avec beaucoup moins de fondement aimait à se dire qu'elle devait les premières semences de la foi à Joseph d'Arima-

1. Voir le grand et savant ouvrage publié par M. Faillon, directeur à Saint-Sulpice, sous le titre de *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie Madeleine en Provence, etc.* Paris, 1848. Cf. Bouche, *Défense de la foi de Provence pour ses saints Lazare, Maximin, Marthe et Madeleine.*

thie, à ce disciple riche et noble[1], qui avait déposé le corps du Seigneur dans le sépulcre, où Madeleine vint pour l'embaumer. Les Bretons et après eux les Anglo-Saxons et les Anglo-Normands se racontaient de père en fils que Joseph, fuyant les persécutions des Juifs et n'emportant avec lui pour tout trésor que quelques gouttes de sang de Jésus-Christ, avait débarqué à l'ouest de l'Angleterre, avec douze compagnons ; qu'il y avait trouvé un asile dans un site désert, entouré d'eau[2], et qu'il y avait construit et consacré à la bienheureuse Vierge Marie une chapelle dont les murs étaient formés de branches de saule entrelacées et dont Jésus-Christ lui-même n'avait pas dédaigné de célébrer la dédicace. C'est ce qu'on a raconté depuis et ailleurs de deux grandes et célèbres églises monastiques, celles de Saint-Denis en

1. Nobilis decurio. S. Marc.

2. Guillelmus Malmesburiensis, *Antiq. Glastonb.*, ap. Gale, *Script. rer. Britann.*, t. III, p. 293. Cf. Baronius, *Ann.*, ad ann. 48. Dugdale, *Monasticon*, t. I, p. 2. Les Bollandistes et divers autres historiens modernes se sont donné beaucoup de peine pour réfuter cette tradition. Elle est encore rapportée dans la lettre que quelques moines adressèrent à la reine Marie, en 1553, pour demander le rétablissement de leur abbaye (ap. Dugdale, t. I, p. 9 de la nouvelle édition.) A cause de cette tradition de Joseph d'Arimathie, les ambassadeurs d'Angleterre réclamèrent la préséance sur ceux de France, d'Espagne et d'Écosse, aux conciles de Pise en 1409, de Constance en 1414, et surtout de Bâle en 1434, parce que, selon eux, la foi n'avait été prêchée en France que par saint Denis, et postérieurement à la mission de Joseph d'Arimathie. Ussher, *de Prim. Eccl. Brit.*, p. 22.

France et de Notre-Dame des Ermites en Suisse. Ce lieu, prédestiné à devenir le premier sanctuaire chrétien des îles Britanniques, était situé sur un affluent du golfe où se jette la Saverne; il prit plus tard le nom de Glastonbury, et telle avait été, selon l'opinion populaire et invétérée, l'origine de la grande abbaye de ce nom, que vinrent peupler plus tard des moines originaires d'Irlande[1]. Ce sanctuaire des légendes primitives et des traditions nationales de la race celtique passait en outre pour renfermer la tombe du roi Arthur, qui fut, comme l'on sait, la personnification de la longue et sanglante résistance des Bretons à l'invasion saxonne, le champion héroïque de leur liberté, de leur langue, de leur foi, et le premier type de cet idéal chevaleresque du moyen âge, où les vertus militaires se confondaient avec le service de Dieu et de Notre-Dame[2].

Blessé à mort dans un de ces combats contre les

1. Il faut consulter sur cette célèbre abbaye, comme sur toutes celles que nous nommerons par la suite, le recueil si curieux intitulé : *Monasticon Anglicanum* par Dugdale, avec les admirables planches de W. Hollar, qui se trouvent dans les éditions du dix-septième siècle. On crut avoir découvert les ossements du roi Arthur à Glastonbury, sous le règne de Henri II, à la fin du douzième siècle.

2. Voir tout le cycle des poèmes de la *Table-Ronde* en Angleterre, en France et en Allemagne, et surtout les trois grands poèmes intitulés : *Parceval*, *Titurel* et *Lohengrin*, qui roulent sur le culte du *Saint Graal* ou *Sang Réal*, c'est-à-dire du sang de Notre-Seigneur recueilli par Joseph d'Arimathie et conservé dans le vase qui avait servi à Jésus-Christ pour l'institution de l'Eucharistie.

Saxons, qui duraient trois jours et trois nuits de suite (542 à 547), il fut transporté à Glastonbury, y mourut et y fut enseveli en secret en laissant à sa nation la vaine espérance de le voir reparaître un jour[1], et à toute l'Europe chrétienne une gloire légendaire, un souvenir destiné à rivaliser avec celui de Charlemagne.

Ainsi la poésie, l'histoire et la foi trouvaient un foyer commun dans ce vieux monastère qui fut pendant plus de mille ans une des merveilles de l'Angleterre et qui resta debout, florissant et grand comme une ville entière, jusqu'au jour où Henri VIII fit pendre et écarteler le dernier abbé, devant le grand portail du sanctuaire confisqué et profané[2].

Mais il nous faut rentrer dans la réalité de l'histoire et dans l'époque qui doit nous occuper, celle qui s'étend de la moitié du cinquième siècle au milieu du sixième, pendant cette période qui vit les

1. Cf. THIERRY, *Hist. de la conquête d'Angleterre*, liv. I, p. 39, LAPPENPERG, t. I, p. 104-107. M. de la Borderie, dans son beau récit de la lutte des Bretons insulaires contre les Anglo-Saxons, a fort bien distingué le personnage hyperbolique des traditions légendaires, du véritable Arthur, chef de la ligue des Bretons du Sud et de l'Ouest, et vainqueur des Saxons ou plutôt des Angles dans douze batailles.

2. Le 15 novembre 1539. Ce martyr octogénaire fut accusé d'avoir dérobé à la main du spoliateur quelques portions du trésor de l'abbaye; il fut poursuivi et mis à mort par les soins de John Russell, fondateur de la maison des ducs de Bedford, et l'un des principaux instruments de la tyrannie de Henri VIII. Voir le récit

Mérovingiens fonder en Gaule la royauté franque si aimée des moines, et saint Benoît planter sur le mont Cassin le berceau du plus grand des ordres monastiques. La Grande-Bretagne, destinée à devenir la plus précieuse conquête des Bénédictins, offrait alors le spectacle de quatre races diverses luttant avec acharnement les unes contre les autres.

Au nord, les Pictes et les Scots, encore étrangers et hostiles à la foi du Christ, retranchés derrière les monts et les golfes qui les faisaient regarder comme des gens d'outre-mer[1], menaçant toujours les contrées méridionales qu'ils avaient écrasées et stupéfiées pendant un siècle par la recrudescence intermittente de leurs *infestations*, et d'où ils n'étaient repoussés que par d'autres barbares aussi païens et aussi sauvages qu'eux-mêmes.

Plus bas, et dans la contrée dont les golfes de la Clyde, du Forth et du Solway, font la plus centrale des trois presqu'îles dont se compose la Grande-Bretagne, d'autres Pictes sont établis définitivement, à partir de 448, dans la contrée qu'ils avaient arra-

de cette infâme exécution dans la continuation du *Monasticon* de Dugdale, par Stevens, t. I, p. 451. Au moment de la suppression il y avait encore à Glastonbury cent religieux qui vivaient dans une parfaite régularité.

1. Gildas et Bede les appellent *gentes transmarinas :* non quod extra Britanniam essent positæ, sed qui a parte Brittonum erant remotæ.

chée aux Bretons, et où l'apôtre Ninian avait jeté la semence du christianisme [1].

Au sud-ouest et sur tout le littoral de la grande île qui regarde l'Irlande, une population indigène et restée indépendante offre un asile aux malheureux Bretons, abandonnés par les Romains, décimés, saccagés, abîmés pendant un siècle par les Pictes, puis pendant un autre siècle dépouillés, asservis ou expulsés de leurs villes et de leurs champs par les Saxons, et refoulés, les uns dans cette langue ou corne de terre qui s'appelle la Cornouailles, *Cornu Walliæ*, d'autres enfin dans la région maritime qui s'étend des bords de la Clyde à ceux de la Mersey [2].

1. Gildas, apud Gale, p. 13.

2. Il s'agit ici du royaume de *Strath-Clyde*, qui prit plus tard le nom de *Cumbria*, et dont il est resté un vestige, en même temps qu'une population plus bretonne que saxonne, dans le comté actuel de Cumberland. Du reste, les limites de ce royaume sont fort discutées. — Pour se reconnaître au milieu de la confusion des textes et des traditions relatives aux origines religieuses et chronologiques de la Grande-Bretagne, il faut avoir recours à deux admirables mémoires rédigés par un savant moderne, trop tôt enlevé à l'érudition française, M. Varin, doyen de la Faculté des sciences de Rennes, et insérés dans le *Recueil des mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (tome V, 1re et 2e partie, 1857 et 1858). Le premier est intitulé : *Études relatives à l'état politique et religieux des îles Brtanniques au moment de l'invasion saxonne;* le second : *Mémoire sur les causes de la dissidence entre l'Église bretonne et l'Église romaine relativement à la célébration de la fête de Pâques.* Avant de résoudre cette dernière question avec une précision et une perspicacité qui nous permettra de le suivre sans hésita-

Enfin, au sud-est, tout le pays qui s'appelle aujourd'hui l'Angleterre est tombé en proie aux Anglo-Saxons, occupés à y poser, sous la forme fédérative de sept ou huit royaumes de l'Heptarchie, les inébranlables fondations de la plus puissante nation du monde moderne.

Mais, comme les Pictes du Nord, les Anglo-Saxons sont encore tous païens. D'où leur viendront la lumière de l'Évangile et le ciment de la civilisation chrétienne, indispensables à leur grandeur et à leur vertu future? Ne sera-ce pas peut-être de ces montagnes de la Cambrie, de ce pays de Galles où les vaincus entretenaient le feu sacré des croyances et des traditions de l'Église bretonne, avec son clergé indigène et ses institutions monastiques?

C'est une question qu'on ne saurait résoudre avant d'avoir jeté un coup d'œil sur l'état religieux de cette pittoresque et attrayante contrée au sixième siècle.

tion, M. Varin nous guide à travers les méandres des trois principales écoles : Irlandaise, Anglaise et Écossaise, qui se sont disputées sur les origines calédoniennes, et qui, personnifiées dans Usher, Camden et Innes, sont demeurées presque inconnues à l'érudition continentale.

Il regarde comme démontrées : 1° l'identité des Pictes avec les anciens Calédoniens; 2° la théorie irlandaise qui fait des *Scots* une colonie d'*Hirbenois*, originaire d'Irlande (vers 258 probablement) et établie en Calédonic avant la période des *infestations*.

CHAPITRE II

Les Saints et les Moines du pays de Galles.

Les réfugiés bretons en Cambrie y maintiennent le génie de la race celtique.— Hommage rendu aux vertus des Gallois par leur adversaire Giraldus.— Musique et poésie : les bardes et leurs triades. — Dévouement à la foi chrétienne. — Le roi Arthur couronné par l'évêque Dubricius.— Alliance des bardes et des moines : le barde surpris par l'inondation. — Quelques noms surnagent dans l'océan des légendes.— Action réciproque de la Cambrie, de l'Armorique et de l'Irlande les unes sur les autres : légendes identiques. — Passion des moines celtiques pour les voyages.— Fondation des monastères épiscopaux de Saint-Asaph par Kentigern, de Landaff par Dubricius, de Bangor par Illtud, bandit converti et poursuivi par sa femme.— Saint David, moine-évêque, est le Benoît de la Cambrie : pèlerinage à Jérusalem, d'où il revient archevêque ; droit d'asile reconnu ; il relève Glastonbury ; sa tombe devient le sanctuaire national de la Cambrie — Légende de Saint Cadoc et de ses père et mère ; il fonde Llancarvan, école et nécropole de la race cambrienne : ses aphorismes poétiques, ses vastes domaines ; il protége les cultivateurs : jeune fille enlevée et reprise ; droit d'asile comme pour saint David : *la haine de Cadoc*.— Il se réfugie en Armorique, y prie pour Virgile, rentre en Bretagne et y périt sous le fer des Saxons ; son nom invoqué au Combat des Trente. — Sainte Winifrède et la fontaine de son martyre. — Saint Beino, l'ennemi des Saxons. — L'antipathie des Cambriens pour les Saxons est un obstacle à la conversion des conquérants.

Pendant la longue lutte que livrèrent les Bretons (449-560) pour la défense de leur territoire

et de leur indépendance nationale contre les Saxons, que des débarquements successifs amenaient comme les flots de la mer sur les côtes orientales et méridionales de l'île, un certain nombre de ceux qui répudiaient la domination étrangère avaient cherché un asile dans les presqu'îles occidentales de leur terre natale, mais surtout dans ce grand bassin péninsulaire qui s'appelait au moyen âge la Cambrie et porte aujourd'hui le nom de pays de Galles [1]. Cette région semble désignée par la nature pour servir de citadelle à l'Angleterre. Baigné sur trois de ses côtés par la mer, défendu sur un quatrième par la Saverne et d'autres rivières, ce quadrilatère contient en outre les plus hautes montagnes de l'île, et une foule de gorges et de défilés inaccessibles aux agressions militaires d'autrefois. Aussi, après avoir servi de refuge aux Bretons opprimés par la conquête romaine, la Cambrie opposa-t-elle pendant cinq siècles une barrière insurmontable aux Anglo-Saxons et demeura même longtemps inabordable aux Anglo-Normands, qui mirent plus de deux cents ans (1066-1284) à

1. Le mot de Cambrie paraît dérivé des *Kymris*, c'est-à-dire de la race celtique indigène de cette contrée et de la Bretagne Armorique. Celui de Galles est la forme française de *Wales* synonyme de *Wallen, Wallons, Welsch,* nom que les Germains donnaient en général aux étrangers.

compléter sur ce point l'œuvre de Guillaume le Conquérant.

Comme l'Irlande et l'Écosse, comme notre Armorique, ce beau pays a de tout temps éveillé de vives sympathies, non seulement chez les érudits celtomanes, mais chez tous les hommes dont le cœur s'émeut au spectacle des races qui savent honorer leur défaite par la ténacité de leur résistance au vainqueur, et, de plus, chez tous les amis de cette poésie inimitable qui jaillit spontanément des traditions et des instincts d'un peuple généreux et infortuné.

On y peut démêler, même aujourd'hui, les signes incontestables d'une race tout à fait distincte de celle qui habite les autres régions de l'Angleterre, et on y retrouve une langue évidemment sœur des trois autres dialectes celtiques qui existent encore, le breton armoricain, l'irlandais et le gaëlique des hautes terres d'Écosse.

Mais c'est surtout dans les péripéties de l'histoire du pays de Galles depuis le roi Arthur jusqu'à Llewellyn, c'est dans les institutions qui lui ont donné la force de résister pendant sept siècles à l'invasion étrangère, que l'on reconnaît les véritables caractères et la riche nature de l'antique race bretonne. Partout ailleurs, cette population avait été ou égorgée, ou asservie, ou absorbée. Mais là où

elle a pu survivre et fleurir en même temps que les autres nationalités de l'Occident, elle a montré tout ce qu'elle valait, en nous léguant des monuments historiques, juridiques et poétiques qui constatent la vitalité puissante et originale dont elle était douée[1]. Elle a ainsi protesté par son âme, par sa langue et par son sang, contre les exagérations débitées par le Breton Gildas et par le Saxon Bede sur la corruption reprochée aux victimes de l'invasion saxonne. De tout temps les vaincus ont trouvé ainsi des hommes, même parmi les meilleurs, résolus à leur donner tort et à faire conspirer l'Histoire avec la Fortune pour absoudre et couronner les vainqueurs. Le tour des Anglo-Saxons viendra ; eux aussi, quand l'invasion normande les aura écrasés, trouveront une foule de pieux détracteurs pour démontrer qu'ils avaient bien mérité leur sort, et pour absoudre ou atténuer les crimes de la conquête.

Le trait le plus saillant comme le plus attachant dans l'histoire du caractère des Gallois est à coup sûr l'ardeur du patriotisme, l'indomptable amour de la liberté et de l'indépendance nationale dont ils se montrèrent enflammés pendant sept siècles, à un degré qu'aucune autre race n'a surpassé. Nous les connaissons surtout par les chroniqueurs attitrés de leurs

1. Voir l'excellent ouvrage intitulé : *Das Alte Wales* par Ferdinand Walter, professeur à l'université de Bonn. 1859, in-8°.

conquérants, par les écrivains anglo-normands du douzième et du treizième siècle; et c'est à ceux-ci que la vérité arrache les éloges les moins équivoques. Ces écrivains signalent bien certains vices, certaines coutumes surtout, en contradiction avec ce qu'on regardait alors comme les règles des nations policées, telles que l'usage de combattre nus, comme les Bretons du temps de César et les Pictes des temps plus récents, contre des adversaires armés de pied en cap. Mais ils célèbrent à l'envi l'héroïque et infatigable dévouement des Gallois à leur patrie, à la liberté de tous et de chacun; leur culte pour la mémoire des hauts faits de leurs aïeux, leur amour de la guerre, leur mépris de la vie, leur charité envers les indigents, leur sobriété exemplaire, en même temps que leur inépuisable hospitalité, par-dessus tout leur prodigieuse intrépidité dans les combats, et l'obstination de leur constance dans les revers et les désastres[1].

Rien ne les peint mieux d'ailleurs que la disposition de leurs anciennes lois, qui interdit à la justice de saisir dans la maison de n'importe quel Gallois trois choses : son épée, sa harpe et un de ses livres[2].

1. Giraldus, *Cambriæ descript.*, c. 8, 9, 10.— Girald., *de Illaudabilibus Walliæ*, c. 3.—*Descr. Cambriæ.* c. 9.—Gualt Mapes, *de Nugis Curialium*, II, 20.

2. Triades de Dymvall Moëlmud. 54, ap Walter, p. 315.

La harpe et le livre, parce qu'en temps de paix ils regardaient la musique et la poésie comme la meilleure occupation d'un honnête homme et d'un homme libre. Aussi, dès l'enfance, tous les Gallois cultivaient ces deux arts avec une passion universelle et infatigable, la musique surtout. C'était la forme préférée, le gracieux accompagnement de l'hospitalité : des chœurs de chanteuses accueillaient partout le voyageur. Du matin jusqu'au soir chaque maison retentissait du son de la harpe et des autres instruments, dont ils jouaient avec une perfection qui ravissait les auditeurs étrangers, toujours frappés cependant, au milieu des tours de force de leur habileté musicale, du retour constant des accords doux et mélancoliques où semblaient se refléter, comme dans la musique irlandaise, le candide génie et la cruelle destinée des races celtiques [1].

Les bardes eux-mêmes, chanteurs et poètes, quelquefois même princes et guerriers, présidaient à l'éducation musicale du pays, comme à son développement intellectuel. Mais ils ne se bornaient pas à chanter; ils savaient combattre et mourir pour l'indépendance nationale; la harpe entre leurs mains n'était souvent que l'auxiliaire du glaive et une arme de plus contre le Saxon [2].

1. Giraldus Cambrensis, c. 10, 12, 13.

2. A. de la Borderie, p. 170. La Villemarqué, *les Bardes bretons*.

Cette puissante corporation, hiérarchiquement ordonnée, avait survécu à la ruine du druidisme, et apparaît, dès le sixième siècle, dans tout son éclat, au sein de ces congrès poétiques[1] présidés par les rois et les chefs du pays, véritable institution nationale dont l'usage se perpétua jusqu'aux derniers jours de l'indépendance galloise. Dans les nombreux monuments de leur féconde activité, récemment remis en lumière par des efforts aussi patriotiques qu'intelligents[2], mais encore insuffisamment dépouillés; dans ces *triades*, dont la forme relativement récente, qui nous est seule connue, ne saurait déguiser la haute antiquité, on rencontre des trésors de véritable poésie, où la grandeur sauvage des races primitives, tempérée et purifiée par les enseignements et les mystères de l'Évangile, semble se jouer en mille courants limpides qui étincellent au soleil du matin de l'histoire, avant de venir se confondre avec le grand fleuve des traditions chrétiennes de l'Occident.

Car la religion chrétienne était suivie, chérie et défendue au sein des montagnes de la Cambrie, avec non moins de ferveur et de passion que l'indépendance nationale. Les rois et les chefs n'y étaient

1. Les *Eisteddvods*. On a essayé récemment de les renouveler.

2. Ceux de Williams ab Jolo, de Williams ab Ithel, des deux Owen, de Stephens, de Walter, et surtout de M. de la Villemarqué qui a, le premier, révélé à la France littéraire les monuments d'une race si naturellement chère aux Bretons d'Armorique.

pas plus irréprochables qu'ailleurs ; là comme ailleurs, l'abus de la force et l'exercice du pouvoir engendraient toute sorte de crimes : le parjure, l'adultère, le meurtre, s'étalent trop souvent dans leurs annales [1]. Mais très souvent aussi, la foi et le repentir revendiquaient leurs droits sur ces âmes moins corrompues qu'égarées. A l'instar du grand Arthur, couronné selon la tradition celtique en 516, par un saint archevêque, nommé Dubricius († 522), ils se montrent presque tous aussi zélés pour le service de Dieu que généreux pour l'Église, et les populations, séparées de Rome par les flots de sang où l'invasion saxonne avait noyé le christianisme breton, retrouvèrent bientôt la pente naturelle qui les signalait aux conquérants normands comme les plus zélés d'entre les pèlerins empressés d'accourir aux tombeaux des Apôtres [2].

Les bardes eux aussi, bien qu'antérieurs au christianisme, loin de lui être hostiles, vivaient dans une alliance intime et cordiale avec le clergé et surtout avec les moines. Chaque monastère avait son barde,

1. Voir les nombreux exemples recueillis par Lingard (*Anglo-Saxon Church*, t. II, p. 362,) dans le *Livre* dit *de Landaff*, et autres documents gallois.

2. *Cambriæ Descriptio*, p. 891, ed. 1602.

Répétons encore une fois que dans aucun des nombreux monuments de l'archéologie et de la géographie galloise récemment publiés, on ne retrouve la moindre trace d'une hostilité systématique ou même temporaire contre le Saint-Siège.

à la fois poète et historien, qui notait les guerres, les alliances et autres événements contemporains. Tous les trois ans, ces annalistes nationaux, comme les pontifes de l'ancienne Rome, se réunissaient pour comparer leurs récits et les enregistrer à la suite des *bonnes coutumes* et des *antiques libertés* du pays, dont ils étaient les gardiens[1]. C'était en outre dans les écoles monastiques que les bardes se formaient à la poésie et à la musique. Le plus connu d'entre eux, Taliesin, fut élevé, comme l'historien Gildas, au monastère de Llancarvan[2].

Citons ici un trait entre cent qui éclaire la relation singulièrement intime du bardisme gallois avec la légende monastique, en même temps que l'intrépide fierté du caractère celtique. Le père du fondateur de la grande communauté de Llancarvan, s'étant fait anachorète, comme on le dira plus loin, mourut en odeur de sainteté et fut enterré dans une église où des guérisons miraculeuses attirèrent bientôt la foule. Un barde y arriva avec la pensée de composer un chant breton en l'honneur du nouveau saint. Pendant qu'il cherchait ses vers, une inondation violente vint ravager les alentours de l'église et pénétra dans l'église même. Toute la population des environs

1. Walter, *Op. cit.*, p. 33. Lloyd, *History of Cambria*, éd. Powell, præf., p. 9.
2. La Villemarqué, *Poèmes des Bardes bretons*, 1850, p. 44.

avec ses bestiaux avait déjà péri et l'eau montait toujours. Le barde tout en composant son poème, se réfugia dans l'étage supérieur de l'église, puis sur le toit : il montait de poutre en poutre, toujours poursuivi par les eaux, mais toujours aussi en improvisant ses vers et en puisant dans le danger l'inspiration qui lui avait failli jusque-là. Quand l'inondation s'écoula, depuis la tombe de l'anachorète jusqu'à la Saverne, il ne restait plus d'autre être en vie que le barde, ni d'autre édifice debout que l'église où il avait improvisé ses refrains populaires[1].

Dans cet océan des légendes celtiques où les anachronismes et les fables ne sauraient obscurcir la vigoureuse et constante affirmation de la foi catholique et du patriotisme breton, quelques noms de fondateurs et de missionnaires monastiques ont surnagé. Ils ont été dérobés à l'oubli, non seulement par l'érudition rajeunie des archéologues cambriens, mais aussi par la fidélité de souvenirs populaires, même depuis l'extinction lamentable et complète du catholicisme dans le pays de Galles[2].

1. *Vita S. Gundleii*, c. 11, ap. Rees, p. 15.

2. On peut consulter avec fruit l'important recueil intitulé : *Lives of the Cambro-British saints, of the Fifth and immediate successive centuries, from ancient Welsh and Latin Mss*... by the Rev. W. Rees, M. A., etc. Llandovery, 1853. 1 vol. gr. in-8°; ouvrage auquel il ne manque qu'un commentaire historique et géographique approprié aux lecteurs étrangers. Il est tout à fait distinct de l'ouvrage

En effleurant leur vie, comme en considérant l'ensemble des légendes et des institutions monastiques qui s'y rattachent, on reconnaît tout d'abord l'existence d'un double courant qui entraîne sans cesse les regards et les pas des Gallois de leurs montagnes natales vers l'Armorique au Midi et vers l'Irlande à l'Ouest; comme aussi on distingue la réaction constante de ces deux contrées vers la Grande-Bretagne, d'où leur étaient venus leurs premiers missionnaires, et dont la vie religieuse et nationale se concentrait de plus en plus dans la Cambrie.

L'invasion saxonne, on l'a déjà vu [1], avait jeté sur les plages de la Gaule une foule de fugitifs qui, transformés en missionnaires, avaient créé une nouvelle Bretagne invinciblement chrétienne et catholique aux portes de la France mérovingienne. Les plus célèbres d'entre ces missionnaires, Tugdual, Samson, Malo, Paul Aurélien, s'étaient formés dans les monastères cambriens, d'où étaient sortis aussi pour

très vanté par Walter sous le titre de *Essay on the Welsh saints*, by the Rev. *Rice Rees,* 1836, in-8°, que je n'ai pas pu rencontrer.

Les biographies publiées par Rees, d'après les manuscrits de la bibliothèque cottonienne, sont quelques-unes en gallois, les autres en latin; elles ont dû être non pas composées, mais retouchées à une époque postérieure à la date qu'on est d'abord tenté de leur attribuer. A côté de détails évidemment contemporains et locaux, on retrouve des traces d'interpolations déclamatoires qui doivent être l'œuvre d'une postérité moins éprise que nous de la couleur locale et de l'authenticité historique.

1. Tome II, livre VII, chap. 4.

les accompagner au delà des mers l'historien Gildas et le barde Taliesin. L'Irlande avait recueilli dès les premiers jours de sa conversion une émigration semblable. La plupart de ces pieux et intrépides missionnaires revenaient, une fois au moins dans leur vie, revoir le pays d'où ils étaient sortis, et ils y amenaient les disciples nés dans les autres pays celtiques, mais avides de reporter aux foyers si chers et si menacés de la Bretagne insulaire la lumière et la ferveur qu'ils en avaient reçues[1]. De là cette singulière conformité de noms propres, de traditions, de miracles, d'anecdotes, entre les légendes des trois pays, conformité qui a souvent dégénéré en inextricable confusion.

Ce qui, du reste, imprime un caractère uniforme et très reconnaissable à tous les saints moines d'origine celtique, c'est leur goût effréné pour les voyages lointains et fréquents, et c'est un des points par lesquels les Anglais modernes leur ressemblent le plus. A cette époque reculée, au milieu des invasions barbares et de la désorganisation locale du monde romain, par conséquent en présence d'obstacles dont rien dans notre Europe actuelle ne peut donner la plus légère idée, on les voit franchir des distances immenses et, à peine revenus d'un pèle-

1. *Vit. S. Paterni*, ap. Rees, *Cambro-British saints*.

rinage laborieux, le recommencer ou en entreprendre un nouveau. Le voyage de Rome ou même de Jérusalem, qui se retrouve dans la légende de presque tous ces saints cambriens ou irlandais, semble n'avoir été pour eux qu'un jeu. Saint Kentigern alla jusqu'à sept fois de suite à Rome [1].

Ce Kentigern, que nous retrouverons plus loin évêque missionnaire chez les Scots et les Pictes méridionaux (550?-612), passe pour être né d'une de ces unions irrégulières qui signalent les désordres domestiques ou les abus de la force chez les chefs et les grands du pays, et que l'on retrouve si souvent dans les annales de l'hagiographie celtique [2]. Il n'en fut pas moins un des principaux personnages monastiques de la Cambrie, où il fonda, au confluent de la Cluyd [3] et de l'Elwy, un immense monastère, peuplé de neuf cent soixante-cinq moines, dont trois cents illettrés cultivaient les champs, trois cents travaillaient à l'intérieur du monastère, et les trois cent soixante-cinq autres célébraient sans interruption l'office divin [4]. Ce monastère devint

1. Act. SS. Bolland., t. I Januar., p. 819.

2. Bolland., p. 815.

3. C'est la Clyde du pays de Galles et non la Clyde qui coule à Glascow, où saint Kentigern fut évêque. Il y a aussi deux rivières, du même nom de Dee, en Ecosse et en Wales. De là des confusions dont il est bon d'être averti.

4. Bolland., p. 819. — Ce monastère s'appela d'abord Llan-Elwy.

en même temps un siège épiscopal qui subsiste encore sous le nom de saint Asaph, successeur de Kentigern[1].

Ce ne fut là ni la plus ancienne ni la plus importante colonie monastique de la Cambrie où, comme dans l'Angleterre saxonne, tout évêché a pour berceau un monastère.

Plus d'un siècle avant Kentigern, Dubricius, dont la longue vie, s'il faut en croire la tradition, le rendit contemporain de Patrice et de Palladius aussi bien que du roi Arthur (431-522), est cité comme le premier créateur d'un grand foyer monastique en Cambrie, d'où des colonies religieuses ne cessaient de rayonner au dehors, en Armorique et en Irlande. Ordonné évêque à Llandaff, au midi de la Cambrie, par saint Germain d'Auxerre, il finit sa carrière dans le Nord comme anachorète, après avoir réuni pendant un temps plus de mille auditeurs autour de sa chaire. Parmi eux, les plus illustres furent Iltud et David.

Iltud, ou Eltut, lui aussi disciple de saint Germain d'Auxerre, fonda le grand monastère de Ban-

1. Chaque peuplade, chaque petite royauté de la Cambrie avait son évêché ; ainsi Llandaff pour les Silures, Menevia (depuis Saint-David's) pour les Demetes, etc. Il y en eut aussi un à Margam, qui devint plus tard une célèbre abbaye cistercienne, dont les ruines, enclavées et conservées avec soin dans la splendide résidence d'une branche de la maison de Talbot, méritent d'être visitées et admirées.

gor, sur les bords de la Dee, qui devint le centre de la propagande religieuse comme de la résistance politique aux conquérants étrangers : on y comptait sept divisions, chacune de trois cents moines, lesquels vivaient tous du travail de leurs mains. C'était toute une armée, mais de moitié moins nombreuse que celle des quatre mille moines de l'autre Bangor[1], qui s'élevait de l'autre côté de la mer en Irlande et qui devait servir de berceau à saint Colomban et à saint Gall, aux apôtres monastiques de la France orientale et de l'Helvétie[2]. Iltud était né en Armorique; mais sa curieuse légende, dont on nous saura gré de citer quelques traits attachants, dit qu'il vint en Cambrie attiré par la renommée de son cousin le roi Arthur. Il commença par y vivre en homme de guerre et de proie, mais il se convertit pendant une partie de chasse au faucon, à la vue de la catastrophe de ses compagnons, qui, au moment où ils extorquaient au saint abbé Cadoc, fondateur de Llancarvan, cinquante pains, un bois-

1. Il y eut encore un troisième Bangor ou Banchor; c'est l'évêché qui subsiste encore et qui fut également fondé par un disciple de Dubricius, le saint abbé Daniel, mort vers 548. Ce petit siège épiscopal, situé dans le comté de Caernarvon et au bord de la mer, a été souvent confondu avec le grand monastère du même nom, situé dans le comté de Flint, sur les bords du Dee. Ban-Gor, que l'on interprète par *magnus circulus*, semble d'ailleurs avoir été une sorte de dénomination générique pour les congrégations ou les enceintes monastiques.

2. Voir tome II, livre IX, chap. 1.

seau de bière et un porc gras, pour assouvir leur faim, furent engloutis par la terre entr'ouverte sous leurs pas. Iltud, effrayé par cette leçon et conseillé par l'abbé Cadoc, se consacra au service de Dieu dans la solitude, bien qu'il fût marié et fort épris de sa jeune et belle femme. Celle-ci voulut d'abord le suivre dans sa retraite et partager avec lui la hutte de roseaux qu'il s'était construite au bord de Tave, dans le comté de Glamorgan. « Eh quoi! » lui dit un ange qui lui apparut en songe : « toi aussi, l'amour d'une femme t'enchaîne... Certes, ton épouse est belle, mais la chasteté est plus belle encore. » Docile à cette voix d'en haut, il abandonna sa femme ainsi que ses chevaux et ses écuyers, s'enfonça dans une épaisse forêt et y bâtit un oratoire que l'affluence des disciples changea bientôt en monastère. Il y partageait sa vie entre de grands travaux agricoles et de fréquentes luttes contre les rois et les chefs pillards de la contrée d'alentour. Il se signala surtout en construisant des digues immenses contre les inondations dont le pays de Galles semble avoir eu tant à souffrir. Sa femme le poursuivit jusque dans cette nouvelle solitude; mais en le découvrant au fond d'un fossé qu'il creusait lui-même, le corps et le visage tout couverts de boue, elle vit bien que ce n'était plus son beau chevalier d'autrefois, et renonça désormais à le visiter pour ne pas déplaire à Dieu et à l'ami de Dieu. Plus tard,

il s'enferma dans une caverne, où il n'avait pour lit qu'une froide pierre. Il jouit avec délices de ce gîte solitaire pendant quatre années entières, et n'en sortit que deux fois pour aller protéger son monastère contre les violences et les spoliations. Il vint mourir à Dol, dans cette Armorique qu'il avait toujours aimée et où il se plaisait à envoyer en temps de disette, pour le soulagement de ses compatriotes bretons d'outre-mer, des convois de grains que lui fournissaient les travaux de sa communauté galloise[1].

David est beaucoup plus connu que son condisciple Iltud (458-544); il est resté populaire chez les habitants du pays de Galles, et Shakespeare nous apprend que, même depuis la Réforme, les Gallois ont conservé l'habitude de porter une feuille de poireau dans la coiffure le jour de sa fête[2]. Son

1. *Vita S. Iltuti*, ap. Rees, *op. cit.*, p. 45, 161-182.

2. Pistol. — Art thou of Cornish crew?
King Henry. — No, I'm a Welshman.
Pistol. — Know'st thou Fluellen?
King. — Yes.
Pistol. — Tell him, I'll knock his leek about his pate,
Upon Saint Davy's day.

Et ailleurs :

Fluellen. — I do believe, your majesty takes no scorn to wear
The leek upon Saint Davy's day.
King. — I wear it for a memorable honour :
For I am Welsh, you know, good countryman.

(*King Henry V.*)

histoire a été souvent écrite[1], et à travers les transformations de la légende il est facile d'y reconnaître l'empire salutaire d'un grand religieux et d'un grand évêque sur les âmes d'un peuple croyant, mais encore aux prises avec les instincts sauvages et sensuels qui ne se retrouvent que trop chez tous les hommes et tous les peuples, au centre de la civilisation comme au sortir de la barbarie. L'origine même du saint patron de la Cambrie, comme celle de sainte Brigitte, patronne de l'Irlande, offre une preuve saisissante de ces mœurs à la fois violentes et corrompues. Il était fils d'une religieuse que le roi du pays, un neveu du grand Arthur, avait rencontrée sur le grand chemin, qui l'avait ébloui par sa beauté et dont il avait fait sur l'heure la proie de sa passion[2]. Ce crime est raconté par tous les biographes, si prodigues d'épithètes laudatives ou vitupératives, sans la moindre

1. Notamment par un anonyme, dont le franciscain Colgan a publié une première version dans ses *Acta sanctorum Hiberniæ*, t. I. Ricemarch, successeur de David comme évêque de Menevia vers 1085, a fait de cette première vie une version beaucoup plus complète, que Rees a publiée dans ses *Lives of Cambro-British saints*. Un autre de ses successeurs, le fameux Giraldus Cambrensis, a aussi écrit une vie de saint David, laquelle se trouve dans Warton, *Anglia sacra*, t. II. Il règne une grande incertitude sur la date et la durée de la vie de ce saint ; selon Usserius, elle se placerait entre 472 et 554 ; selon les Bollandistes, entre 447 et 544 ; selon d'autres, entre 484 et 566.

2. RICEMARCH, éd. Rees, p. 119. — GIRALDUS, p. 629.

expression de surprise ou d'indignation. Le scribe Paulinus, dont le nom indique une origine romaine et que l'on sait avoir été disciple de saint Germain d'Auxerre, fut chargé de l'éducation du jeune David, qui fut aussi prolongée et aussi complète que possible[1]. Il sortit de ses mains revêtu du sacerdoce et voué à une sorte de vie monastique qui n'excluait ni des voyages perpétuels, ni une grande action sur les hommes et les choses du dehors. On constate la double influence qu'il sut exercer sur ses compatriotes, en dirigeant les uns vers la vie cénobitique, en armant les autres des vertus et des enseignements propres à les faire triompher des dangers de la vie séculière. C'est par ce dernier côté qu'il diffère de son illustre contemporain saint Benoît, dont il se rapproche par tant d'autres traits. Comme Benoît, il fonde, presque à la fois, douze monastères ; comme Benoît, il voit des femmes éhontées provoquer, par leurs voluptueux ébats, la chute de ses jeunes disciples ; comme Benoît, des traîtres, au sein même de sa propre communauté, tentent de l'empoisonner[2]. Enfin, comme Benoît, il impose à ses religieux une règle qui proscrit sévèrement le pécule et fait une obligation stricte du travail manuel et intellectuel. Le travail agricole était si rigoureux, que les moines gallois devaient non seu-

1. Ricemarch, p. 122.
2. *Id.*, p. 125, 131.

lement scier le bois et bêcher la terre, mais même labourer eux-mêmes, attelés à la charrue, sans l'aide de bœufs. Chacun doit être à soi-même son bœuf, dit l'historien. A peine ce labourage terminé, ils rentraient dans leurs cellules pour y passer le reste du jour à lire ou à écrire ; et là encore, il fallait savoir s'arrêter avant même de terminer une lettre commencée, pour répondre au premier coup de cloche qui annonçait l'office[1].

Au milieu de ces rudes labeurs, l'abbé David était sans cesse en lutte avec les *satrapes* et les *mages*, ce qui veut dire sans doute avec les chefs de clan et les druides, qui n'avaient pas été anéantis en Bretagne comme en Gaule, par la conquête romaine[2] et dont les derniers survivants ne pouvaient voir qu'avec répugnance le progrès des institutions monastiques. Mais la sphère de son influence et de son activité devait s'étendre au delà de celle de ses premiers travaux. Ayant été en pèlerinage aux lieux saints, il en revint avec la dignité archiépiscopale, qui lui avait été conférée par le patriarche de Jérusalem[1]. De retour dans sa patrie, il y fut reconnu pour métropolitain de toute la partie de l'île que les Saxons n'avaient point encore envahie, dans deux

1. Ricemarch, p. 127.
2. Doellinger, *Heidenthum und Judenthum*, p. 611.
3. Cf. Bolland., *Act. SS. Martii*, t. I, p. 40.

conciles très nombreux [1], où il eut l'honneur de porter le dernier coup à l'hérésie pélagienne qui s'était ranimée depuis les missions de saint Germain.

L'un de ces conciles reconnut en son honneur un droit d'asile, signalé, par les anciens auteurs, comme le plus respecté et le plus complet qui existât en Bretagne, et qui créait pour tous les délinquants poursuivis un refuge inviolable partout où il y avait un champ donné à David [2]. C'est un des premiers exemples, conféré à un établissement monastique, du droit d'asile, depuis trop répandu, et à la fin du moyen âge si scandaleusement abusif, mais, à cette époque reculée, si précieux et si tutélaire. Qui ne comprend combien les poursuites criminelles étaient alors irrégulières et brutales : combien de viles et violentes passions en usurpaient les dehors; et combien la justice elle-même et l'humanité avaient à se réjouir de voir la religion étendre ses mains maternelles sur un innocent éperdu, et même sur un coupable digne d'excuse ou d'indulgence!

1. A Brèves, en 519, et à Victoria en 226. Les expressions de Ricemarch, sur ce dernier synode, méritent d'être remarquées, parce qu'elles constatent la présence des abbés à côté des évêques du concile, et la reconnaissance incontestée de l'autorité romaine. Reste à savoir si cet écrivain du onzième siècle n'a point attribué les usages de son temps à une époque antérieure.

2. RICEMARCH, p. 140.

David reprit ensuite le cours de ses fondations monastiques et ecclésiastiques, et releva une première fois de ses ruines l'église de Glastonbury, de façon qu'elle pût servir de sépulture à son cousin le roi Arthur [1]. Lui-même mourut plus que centenaire (544), entouré d'hommages et chef réel de la nation bretonne [2]. Il fut enterré dans le monastère de Menevia, qu'il avait construit à l'extrémité méridionale du pays de Galles, en face de l'Irlande, sur un site qu'avait désigné, trente ans auparavant, saint Patrice, l'apôtre de cette île. C'était de toutes ses fondations la plus chère, et il y avait établi le siège d'un diocèse, qui a pris et gardé son nom.

Après sa mort, la tombe monastique du grand évêque, du grand chef breton, devint un lieu de pèlerinage très fréquenté. Ce ne furent pas seulement les Gallois, les Bretons, les Hibernois et autres chrétiens de race celtique qu'on y vit affluer : trois rois anglo-normands, Guillaume le Conquérant, Henri II et Édouard Ier, y vinrent à leur tour. David fut canonisé par le pape Calixte II, en 1120, à une époque où le pays de Galles maintenait encore son indépendance. Il devint à partir de ce moment et il est resté jusqu'à nos jours le patron de la Cambrie. Un groupe d'édifices religieux à moitié ruinés, mais qui

1. Ricemarch, p. 123. Dugdale, t. I, p. 1 à 7. Bolland, *loc. cit.*
2. Rees, p. 140.

forment un des ensembles les plus solennels et les moins visités de l'Europe, entoure encore la vieille cathédrale qui porte son nom ; elle couronne le promontoire imposant qui s'avance comme un bec d'aigle au sud-ouest de la principauté de Galles et qui mériterait encore mieux que les deux caps analogues en Cornouaille et en Armorique le nom de Finistère [1].

Aussitôt après la période remplie dans les annales de la Cambrie par le roi Arthur et le moine évêque David, on voit s'élever un autre saint monastique et patriotique, lui aussi, longtemps populaire chez les Bretons du pays de Galles et qui l'est resté jusqu'à nos jours chez les Bretons d'Armorique. C'est saint Cadoc ou Kadok (522-590?), personnage chez qui il serait très difficile de distinguer exactement la part de l'histoire et celle de la légende, mais dont la vie a laissé dans les races celtiques une trace assez profonde pour nous permettre de lui emprunter divers traits, propres à nous représenter la foi et les mœurs de ces races et de ces temps [2]. Son père, Gundliew ou Guen-Liou, surnommé le *Guerrier*,

1. Un groupe de rochers qui avoisinent ce promontoire s'appelle encore *l'Évêque et ses clercs*. On y est à peu de distance au nord de la célèbre rade de Milfort-Haven et des grands chantiers de la marine anglaise à Pembroke.

2. *Vita S. Cadoci*, ap. REES, *op. cit.*, p. 22-96. — HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, *la Légende celtique*, p. 127 à 227.

l'un des roitelets de la Cambrie méridionale, ayant entendu vanter la beauté de la fille d'un chef voisin, l'avait fait enlever par une bande de trois cents vassaux au milieu de ses sœurs et devant la porte de sa chambre dans le château de son père [1]. Le père courut à la rescousse de sa fille avec tous ses vassaux et alliés, et atteignit bientôt Guen-Liou qui chevauchait avec la jeune princesse en croupe, mais en marchant à petits pas afin de ne pas la fatiguer. La rencontre ne fut pas favorable à l'agresseur : deux cents des siens y périrent, mais il réussit à s'en tirer sain et sauf, ainsi que sa belle, dont il lui fallut ensuite dérober les attraits à la passion du roi Arthur [2] ; car ce grand roi est loin de jouer dans toutes les légendes monastiques le rôle chevaleresque et désintéressé que lui attribua plus tard le cycle des traditions nationales et européennes dont il est le héros. De ce rude guerrier et de cette belle prisonnière devait naître celui qu'on a appelé le docteur de la race cambrienne et qui a fondé le grand établissement monastique dont le nom s'est déjà trouvé sous notre plume. La nuit même de sa naissance, les soldats, ou pour parler

1. Talgarth, à neuf milles de la ville actuelle de Brecknock. La belle princesse s'appelait Gwladys, dont on a fait en latin *Gladusa*, et son père Brychan ou Brachan.

2. *Vita S. Cadoci*, ap. Rees, p. 23.

comme la légende, les voleurs (*latrones*) du roi son père, que celui-ci envoyait à droite et à gauche pour piller ses voisins, avaient volé la vache laitière d'un saint religieux irlandais, lequel n'avait, lui et ses douze disciples, pour toute nourriture, que le lait abondant de cette vache. Informé de ce vol nocturne, il se lève, se chausse en toute hâte, et court réclamer sa vache chez le roi qui dormait encore. Celui-ci profite de l'occasion pour faire baptiser le nouveau-né par le pieux solitaire, et, de plus, lui fait promettre de se charger de l'éducation et de la vocation future de l'enfant. L'Irlandais lui donna le nom de Cadoc, ce qui, en celtique, signifiait le Belliqueux; puis, ayant récupéré sa vache, il s'en alla attendre dans sa cellule le fils du roi, qui ne lui fut envoyé qu'à l'âge de sept ans, et déjà initié aux exercices de la guerre et de la chasse[1].

Le jeune prince passa douze ans auprès du moine irlandais dont il allumait le feu, dont il faisait la cuisine, et qui lui enseignait la grammaire d'après Priscien et Donat[2]. Préférant au trône de son père la vie solitaire, il alla s'y former en Irlande, pendant trois ans, à Lismore, école monastique déjà célèbre; puis revint en Cambrie, pour y continuer ses études auprès d'un fameux rhéteur breton,

1. Rees, p. 85, 25, 27.
2. *Ibid.*, p. 28.

nouvellement arrivé d'Italie, qui enseignait le latin et les arts libéraux d'après les bonnes méthodes de Rome [1]. Ce docteur avait plus d'élèves que d'argent : la famine régnait dans son école. Un jour le pauvre Cadoc, qui était sans doute à jeun, apprenait sa leçon dans sa cellule assis devant une petite table et la tête entre ses deux mains : tout à coup une souris blanche, sortant d'un trou du mur, sauta sur la table et y déposa un grain de blé ; puis, ne pouvant attirer l'attention de l'écolier, elle revint avec un second grain, puis un troisième, puis un quatrième et en déposa ainsi jusqu'à sept sous les yeux de l'étudiant. Alors Cadoc se levant suivit la souris dans un caveau où était déposé un énorme monceau de blé [2]. Ce froment, présent de la Providence, servit à la nourriture du maître et de ses disciples, et, selon le vœu de Cadoc, fut partagé avec tous ceux qui souffraient de la faim.

Bientôt résolu à embrasser la vie monastique, il alla s'enfoncer dans une forêt, où, après avoir manqué d'être assassiné par le pâtre armé qui y gardait les porcs d'un chef voisin, il vit, auprès d'une fontaine oubliée, un énorme sanglier devenu tout blanc par l'âge, sortir de sa bauge, faire trois bonds l'un après l'autre, s'arrêtant chaque fois pour se retour-

1. *Vita*, c. 8.
2. *Ibid.*

ner et regarder d'un air furieux l'étranger qui venait troubler son gîte. Cadoc marqua avec trois branches l'emplacement des trois bonds du sanglier qui devinrent plus tard le site de l'église, des dortoirs et du réfectoire de la grande abbaye de Llancarvan, dont Cadoc fut le fondateur. Elle tire son nom (*Ecclesia Cervorum*) de la légende célèbre dont nous avons déjà parlé [1], et d'après laquelle deux cerfs de la forêt voisine étaient venus un jour remplacer deux moines paresseux et indociles qui avaient refusé de se rendre au travail exigé pour la construction du monastère, en disant : « Sommes-nous donc des bœufs, pour qu'on nous attelle ainsi à des chariots et qu'on nous fasse traîner des poutres? »

Llancarvan ne fut pas seulement un grand atelier où de nombreux religieux, assujettis à une règle très sévère, courbaient leurs corps sous le joug d'une fatigue continuelle en défrichant les forêts et en cultivant les champs ainsi défrichés. C'était encore une grande école religieuse et littéraire où l'on menait de front l'étude et la transcription de l'Écriture sainte avec celles des auteurs anciens et des gloses plus récentes.

Parmi les nombreux élèves qui s'y pressaient, les uns pour y suivre pendant le reste de leurs jours la

1. Tome II, livre VIII, chap. 2.

vie cénobitique, les autres pour y faire seulement leur première éducation, se trouvait maint fils de chef ou de roi, comme l'était Cadoc lui-même. C'est à eux qu'il adressait les instructions spéciales, résumées dans ces deux paroles, qu'un prince du nord de la Cambrie se rappelait, longtemps après, avoir entendues de sa bouche : « Souviens-toi que tu es un homme... Il n'y a de roi que celui qui est roi de lui-même[1]. »

C'était principalement sous la forme de sentences en vers, d'aphorismes poétiques, que Cadoc aimait à résumer les enseignements donnés aux élèves du cloître de Llancarvan. On lui en attribue un grand nombre, restés dans la mémoire des Gallois et remis en lumière par l'érudition moderne. En voici quelques-uns qui, pour avoir été enfantés dans un cloître breton du sixième siècle, sous le coup des invasions saxonnes, et si loin des sources de la sagesse et de la beauté classique, n'en sont pas moins faits pour intéresser et toucher :

La vérité est la fille aînée de Dieu.
Sans lumière rien de bien.
Sans lumière pas de piété.
Sans lumière pas de religion.
Sans lumière pas de foi.

1. La Villemarqué, p. 184.

Il n'y a pas de lumière sans voir Dieu.

Voici la même pensée sous une autre forme :

Sans science pas de puissance.
Sans science pas de sagesse.
Sans science pas de liberté.
Sans science pas de beauté.
Sans science pas de noblesse.
Sans science pas de victoire.
Sans science pas d'honneur.
Sans science pas de Dieu.
La meilleure des attitudes est l'humilité.
La meilleure des occupations, le travail.
Le meilleur des sentiments, la pitié.
Le meilleur des soucis, la justice,
La meilleure des peines, celle qu'on se donne pour faire la paix entre des ennemis.
Le meilleur des chagrins, le chagrin d'avoir péché.
Le meilleur des caractères, la générosité.

Le poète s'y retrouve à côté du théologien et du moraliste :

Nul n'est fils de la science, s'il n'est fils de la poésie.
Nul n'aime la poésie sans aimer la lumière ;

Ni la lumière sans aimer la vérité,
Ni la vérité sans aimer la justice ;
Ni la justice sans aimer Dieu :
Nul n'aime Dieu sans être heureux.

L'amour de Dieu était donc le but suprême de son enseignement comme de sa vie. Comme un disciple lui en demandait la définition, il lui dit :

— L'amour, c'est le ciel.
— Et la haine? reprit le disciple.
— La haine, c'est l'enfer.
— Et la conscience?
— C'est l'œil de Dieu dans l'âme de l'homme[1].

Cadoc ne demandait rien aux postulants qui venaient prendre l'habit dans son monastère. Tout au contraire, pour obtenir l'admission, il fallait se dépouiller de tout, même de son dernier vêtement, et être reçu *nu comme un naufragé,* selon l'expression précise de la règle[2]. Cela lui était d'autant plus facile, qu'il possédait de très grandes richesses provenant des donations territoriales qui

1. J'emprunte ces citations à celles tirées par M. Walter et M. de la Villemarqué de la collection intitulée : *Myvyrian Archeology of Wales*, London, 1801-1807, 3 vol. in-8°.
2. LA VILLEMARQUÉ, p. 160.

lui avaient été faites par son père[1], et son grand-père maternel.

Cadoc avait eu le bonheur de contribuer à la conversion de son père avant d'en hériter. Au fond de son cloître, il gémissait sur les rapines et les péchés du vieux pillard dont il tenait la vie et ses domaines monastiques. Il lui envoya donc trois de ses religieux qui, après s'être entendus avec les anciens et les seigneurs du pays, se mirent à prêcher la pénitence au père de leur abbé. Sa mère, cette belle Gladusa, naguère enlevée par le roi Guen-Liou, fut la première touchée : « croyons, » dit-elle, « croyons à notre fils, et qu'il devienne notre père dans le ciel. » Elle entraîna bientôt son mari. Ils appelèrent leur fils pour lui faire une confession publique de leurs péchés; après quoi le roi dit : « Que toute ma race obéisse à Cadoc avec une vraie piété, et qu'après leur mort les rois, les comtes et tous les chefs et tous les serviteurs des rois se fasse enterrer dans son cimetière[2]. » Puis le père et le fils chantèrent ensemble le psaume : *Exaudiat te Dominus in die tribulationis*. Cela fait, le roi et la reine se retirèrent dans la solitude et

1. Les limites en sont très exactement indiquées par son biographe. Rees, p. 38, 45 et 336.

2. Llancarvan devint en effet la nécropole des rois et de la noblesse galloise, tant que dura l'indépendance du pays. Mais chose singulière, le roi Guen-Liou, devenu anachorète, n'y fut pas lui-même enterré.

s'établirent d'abord à une petite distance l'un de l'autre, dans deux cabanes situées au bord d'une rivière. Ils y vécurent du travail de leurs mains, sans autre nourriture que du pain d'orge, où la cendre entrait pour un peu, et du cresson, dont l'amertume leur semblait douce comme un avant-goût du ciel. Une de leurs principales austérités, que nous retrouverons chez divers saints celtiques et anglo-saxons, consistait à se baigner, l'hiver comme l'été, dans l'eau froide, au milieu de la nuit, et d'en passer le reste en prière. Cadoc allait souvent les voir et les exhorter à la persévérance; il finit même par les engager à renoncer à la douceur de la vie à deux. Sa mère fut encore la première à lui obéir. Elle chercha une solitude plus profonde où elle disparut. Gues-Liou l'imita. Il mourut bientôt après entre les bras de son fils, à qui il léguait tout son pays[1]. On voudrait croire que la même consolation fut accordée à cette mère si généreuse, mais la légende est muette sur sa mort.

Ces donations patrimoniales constituaient à Cadoc une richesse territoriale et une puissance matérielle dont il usait pour faire régner autour de son monastère la sécurité et la prospérité qui manquaient

1. *Vita S. Cadoci,* c. 24 et 50. — *Vita S. Gundleii,* c. 6, 7, 8, ap. Rees.

partout ailleurs. « Pour reconnaître le domaine de Cadoc, disait-on, il n'y a qu'à voir où les bestiaux paissent en toute liberté, où les hommes n'ont peur de rien et où tout respire la paix[1].

Elles lui permettaient surtout d'accomplir avec énergie et succès la noble mission qui constitue la partie la plus intéressante de sa vie, celle où il apparaît comme le protecteur de ses clients et de ses voisins, le gardien du bien des pauvres, de l'honneur des filles, de la faiblesse des petits et de tout le menu peuple cambrien contre l'oppression, le pillage, les violences et les extorsions des princes et des puissants. C'est là que se déploie le mieux son caractère personnel, si courageux et si compatissant, puis ce rôle mi-parti de solitaire austère et de chef quasi-féodal, qui caractérise un si grand nombre de supérieurs monastiques au moyen âge.

On nous dit expressément qu'il était à la fois abbé et prince. « Êtes-vous fous? » disait le régisseur d'un de ses domaines à des écuyers d'un prince cambrien qui voulaient lui prendre de force le lait de ses vaches; « ignorez-vous donc que notre « maître est un homme de grand honneur et de « grande dignité; qu'il a une famille de trois cents « hommes, tous nourris par lui, cent prêtres, cent « cavaliers et cent ouvriers, sans compter les

1. *Vita*, c. 20.

« femmes et les enfants[1] ? » On ne voit pas cependant qu'il ait jamais combattu pour le droit à main armée, comme plus d'un abbé des temps ultérieurs. Mais, à la tête de cinquante religieux, qui chantaient des psaumes et des hymnes, et lui-même, une harpe à la main, il marchait au-devant des exacteurs, des pillards, des tyrans ou de leurs satellites; et s'il ne parvenait pas à les arrêter et à leur faire rendre gorge, il appelait sur leurs têtes un châtiment surnaturel et exemplaire. Tantôt les agresseurs étaient engloutis tout vivants dans une fondrière qui s'ouvrait tout à coup sous leurs pieds, et l'abîme restait béant à jamais, pour servir d'avertissement aux tyranneaux de l'avenir[2]. Tantôt ils étaient frappés de cécité et erraient à tâtons dans les campagnes qu'ils étaient venus dévaster. Tel fut le sort du prince dont les émissaires avaient enlevé la fille d'un des intendants de Cadoc, à qui sa fraîche beauté avait valu le nom d'Aval-Kain, ou *Fraîche comme la pomme;* tous les proches de la jeune personne étaient montés à cheval et, donnant partout l'alarme en sonnant du cor, avaient poursuivi les ravisseurs et les égorgèrent tous à l'exception d'un seul qui alla conter la catastrophe à son maître. Celui-ci revint avec une troupe bien

1. *Vita*, c. 15, 20.
2. *Ibid.*, c. 13.

plus nombreuse pour mettre tout à feu et à sang; mais Cadoc rassura la population qui l'entourait en gémissant : « Soyez tranquilles, » leur disait-il; « courage et confiance, le Seigneur réduira à rien « nos ennemis. » En effet, bientôt l'on vit l'envahisseur et les siens qui cherchaient leur chemin comme des aveugles : « Pourquoi, » lui dit Cadoc, « viens-tu ainsi à main armée piller et ravager ma « patrie? » et il ne lui rendit la vue et le moyen de retourner chez lui qu'après lui avoir fait jurer une paix perpétuelle : « C'est toi, » lui dit le prince contrit et rassuré, « que je prends pour confesseur, « de préférence à tout autre compatriote[1]. » Une autre fois ce fut la fumée d'une grange embrasée qui vint aveugler le prince dont les écuyers avaient allumé l'incendie. Guéri lui aussi par le saint abbé, il lui fit présent de son épée, de sa lance, de son bouclier et de son cheval de bataille complètement équipé[2].

C'est par de tels services sans cesse et partout renouvelés que se fondait, en Bretagne comme ailleurs, l'ascendant de l'ordre monastique sur l'âme des peuples chrétiens. C'est par de tels souvenirs, transmis de père en fils au coin du foyer domestique, que s'explique la durée séculaire d'un prestige si

1. *Vita*, c. 19 et 65.
2. *Ibid.*, c. 20.

noblement conquis. C'est par le désir non seulement de récompenser, mais surtout de garantir et de perpétuer une intervention à la fois si puissante et si bénie, que se justifient les vastes donations prodiguées par une sage prévoyance autant que par la gratitude des peuples aux seuls hommes qui se montraient toujours prêts à combattre les instincts cupides ou sensuels des rois et des grands, à châtier les odieux abus de la force et de la richesse.

Ces petits princes pillards du nord de la Cambrie en étaient tous réduits à confirmer le droit d'asile et d'immunité qu'avait reconnu au noble abbé et à son monastère le roi Arthur, dont les États s'étendaient à l'est et au midi des domaines de Cadoc. Car, sans crainte d'anachronisme, la légende a soin de rapprocher du saint populaire le grand roi breton, naguère amoureux de sa mère. Et à ce propos, elle constate une fois de plus l'intrépide charité de Cadoc, qui ne se contentait pas de protéger ses compatriotes opprimés, mais qui ouvrait les portes de Llancarvan aux exilés et aux proscrits, et qui avait accueilli un prince poursuivi par la haine d'Arthur. Une longue contestation entre le roi et l'abbé s'en était suivie et s'était terminée par la reconnaissance solennelle d'un droit d'asile semblable à celui déjà concédé à saint David. A côté de cette protection garantie aux fugitifs, on voit

encore apparaître dans les accords de l'abbé avec ses rapaces et homicides voisins le principe de la *composition*, ou de la rançon du meurtre, payable en argent ou en bétail au profit des proches de la victime [1].

C'est ainsi que le glorieux abbé acquit le surnom de Cadoc le Sage, qui figure encore en tête des nombreux poèmes qui lui sont attribués. Car, ainsi que tous les Gallois, il restait fidèle à la poésie et souvent il chantait sur la harpe, au milieu de ses disciples, des vers où il donnait un libre cours aux émotions religieuses et patriotiques de son cœur, comme dans cette pièce qu'on a conservée sous le titre de la *Haine de Cadoc*.

« Je hais le juge qui aime l'argent, et le barde qui aime la guerre, et les chefs qui ne protègent pas leurs sujets, et les nations sans rigueur,... et les maisons sans habitants, et les terres non cultivées, et les champs sans moisson, et les clans sans patrimoine, et les suppôts de l'erreur, et les oppresseurs de la vérité, et le manque de respect envers les père et mère, et les divisions entre parents, et le pays dans l'anarchie, et l'instruction dévoyée, et les frontières incertaines. Je hais les voyages sans sécurité, les familles sans vertu, les procès sans raison, les embûches et les trahisons, la dissimulation dans les

1. *Vita S. Cadoci*, c. 18, 25, 65. Cf. LA VILLEMARQUÉ, p. 172 à 177.

conseils[1], la justice non respectée,... l'homme sans métier, le laboureur sans liberté,... la maison sans instituteur, le faux témoignage devant le juge,... les misérables exaltés, les fables au lieu d'instruction, la science sans le souffle d'en haut, les discours sans éloquence et l'homme sans conscience [1]. »

Cependant l'invasion des Saxons idolâtres, avec toutes les horreurs et toutes les profanations qui l'accompagnaient, gagna successivement les bords de la Saverne et de l'Usk, qui limitaient les domaines monastiques de Cadoc. Il se crut obligé de quitter la Cambrie et de faire voile vers l'Armorique, où l'avaient devancé tant d'illustres réfugiés, devenus les apôtres et les patrons légendaires de cette glorieuse contrée. Il y fonda un nouveau monastère dans une petite île déserte de l'archipel du Morbihan que l'on montre encore près de la presqu'île de Rhuys, et, pour rendre son école accessible aux enfants du canton qui avaient, deux fois par jour, à faire en bateau le trajet de la terre ferme à l'île et de l'île à la terre ferme, il jeta sur le bras de mer un pont de pierre, long de quatre cent cinquante pieds. Dans cette modeste retraite, le prince cambrien put reprendre sa vie monastique en l'adaptant surtout à ses anciennes habitudes scolaires. Il faisait apprendre Virgile par cœur

1. Traduction de M. de la Villemarqué, qui publie le texte original, p. 309 de sa *Légende celtique*.

à ses écoliers. Un jour qu'il portait son Virgile sous le bras et se promenait avec son ami et son compatriote, le fameux historien Gildas, il se mit à pleurer à la pensée que l'auteur de ce livre qu'il aimait était peut-être en enfer. Au moment où Gildas le réprimandait durement sur ce *peut-être*, en protestant que sans aucun doute Virgile était damné, une trombe de vent emporta dans la mer le livre que tenait Cadoc. Il en fut consterné, et rentré dans la cellule, il se dit à lui-même : « Je ne mangerai pas une bouchée de pain et je ne boirai pas une goutte d'eau, avant de savoir au juste quelle part Dieu fait à ceux qui ont chanté sur la terre comme les anges chantent dans le ciel. » Là-dessus, il s'endormit. Bientôt il eut un songe où une douce voix se fit entendre : « Prie pour moi, prie pour moi, disait la voix; ne te lasse pas de prier; je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. »

Le lendemain un pêcheur de Belz lui apporta un saumon, et le saint retrouva dans le poisson le Virgile que le vent avait emporté [1].

Après un séjour de plusieurs années en Armori-

1. La Villemarqué, *op. cit.* p. 203. On retrouve ici le sentiment qui a dicté cette séquence, signalée par Ozanam et chantée à Mantoue, sur la visite de saint Paul au tombeau de Virgile :

Ad Maronis mausoleum
Ductus, fudit super eum
Piæ rorem lacrymæ,
Quem te, inquit, reddidissem;
Si te vivum invenissem,
Poetarum maxime!

que, Cadoc laissa sa nouvelle communauté florissante sous le gouvernement d'un autre pasteur, et pour réaliser cette maxime qu'il aimait à répéter à ses disciples : « Veux-tu la gloire? marche au tombeau! » il retourna en Bretagne, non plus pour y retrouver la paix et l'ancienne prospérité de sa bien-aimée retraite de Llancarvan[1], mais pour s'établir au cœur même des établissements saxons et y consoler les nombreux chrétiens qui avaient survécu aux massacres de la conquête et vivaient sous le joug d'une race étrangère et païenne. Il se fixa à Weedon, dans le comté actuel de Northampton[2] : c'était là que l'attendait le martyre.

Un matin que, revêtu des ornements pontificaux, il célébrait le divin sacrifice, une bande furieuse de guerriers saxons à cheval, chassant les chrétiens devant eux, entra pêle-mêle dans le temple et se rua vers l'autel. Le saint continua le sacrifice, aussi calme qu'il l'avait commencé. Un chef saxon, poussant son cheval et brandissant sa lance, alla droit à lui et le

1. Ad proprias sui cari ruris sedes Llandcarvan, *Vita*, c. 9.

2. C'est ainsi qu'on paraît d'accord pour interpréter le mot *Beneventum*, du texte latin, qui a donné lieu à de si étranges suppositions sur l'épiscopat de Cadoc à Bénévent, en Italie. Ce texte latin ne dit pas expressément que les meurtriers de Cadoc fussent Saxons, mais telle est la tradition constante. M. de la Villemarqué l'affirme d'après le cartulaire de Quimperlé, qui est chez lord Beaumont, à Castleton (Yorkshire), et d'après l'inscription d'un tableau de la chapelle de Saint-Cadoc, près Entel, en Bretagne.

frappa au cœur. Cadoc tomba à genoux, et son dernier vœu, sa dernière pensée furent encore pour ses chers compatriotes. « Seigneur, » dit-il en mourant, « roi invisible, sauveur Jésus, accorde-moi une grâce, protège les chrétiens de mon pays [1]; que leurs arbres portent toujours des fruits, que leurs champs donnent toujours du blé; comble-les de biens en tout genre; et surtout fais-leur miséricorde, afin qu'après t'avoir honoré sur la terre ils te glorifient dans le ciel! »

Les Bretons de Cambrie et les Bretons d'Armorique se sont longtemps disputé la gloire et le privilège de lui rendre des honneurs à la fois religieux et nationaux. Ceux-ci lui sont demeurés les plus fidèles, et, huit siècles après sa mort, le grand moine, le grand patriote celtique, fut invoqué comme leur patron spécial, par les chevaliers bretons, dans ce fameux combat des Trente où Beaumanoir but son sang. En y allant, ils entrèrent dans une chapelle dédiée à saint Cadoc, pour réclamer son assistance; en revenant victorieux, ils chantaient une chanson bretonne qui se termine ainsi :

« Il n'est pas l'ami des Bretons, celui qui ne pousse pas des cris de joie en voyant revenir nos guerriers, des fleurs de genêt à leurs casques;

« Il n'est l'ami ni des Bretons, ni des saints de

1. La Villemarqué, p. 215.

Bretagne, celui qui ne bénit pas saint Cadoc, patron des guerriers du pays.

« Celui qui n'a point applaudi, et admiré, et béni, et chanté : Au paradis comme sur terre, saint Cadoc n'a point de pareil [1]. »

Cette longue popularité d'un saint breton de la Cambrie, sur les deux rives de la mer qui baigne les pays celtiques, est encore éclipsée par celle d'une jeune fille dont le peuple gallois de nos jours ignore l'histoire et ne pratique plus la foi, mais dont il garde la mémoire avec une superstitieuse fidélité. C'est Winifrède, la jeune et belle fille d'un seigneur du pays. Trouvée seule dans la maison de son père par un certain roi Caradoc [2], et voulant repousser sa brutalité, elle se sauva jusqu'à l'église où priaient ses parents et y fut poursuivie par le roi, qui lui trancha la tête sur le seuil même de l'église. Du point même où la tête de cette martyre de la pudeur avait frappé le sol jaillit une fontaine abondante, qui est encore aujourd'hui fréquentée et même vénérée par les populations que se disputent vingt sectes diverses, mais rapprochées par une haine commune pour la

1. Le texte breton de cette chanson a été publié par M. de la Villemarqué. — Il faut lire dans sa *Légende celtique* le touchant récit de sa visite aux ruines de Llancarvan et de la dévotion qui attire encore une grande affluence de pèlerins dans l'île du Morbihan où le saint a habité.

2. Évidemment le même nom que celui du *Caractacus* de Tacite.

vérité catholique. Cette fontaine a donné son nom à la ville de Holy-Well[1]. La source est recouverte par un grand porche gothique à trois arches. Elle forme, dès sa naissance, un vaste bassin où viennent se baigner, du matin jusqu'au soir, les malades et les infirmes de ces environs dévastés par l'hérésie, avec une confiance étrange dans la vertu miraculeuse de cette onde glaciale.

Selon la légende cambrienne, cette vierge martyre aurait été ressuscitée par un saint moine nommé Beino, qui, comme tous les moines de ce temps (vers 616), avait beaucoup fondé et beaucoup reçu des princes du pays à l'effet d'enrichir ses fondations. Cependant il mettait une réserve consciencieuse à n'accepter que ce qu'on avait le droit de lui donner. Il présidait un jour lui-même à la construction d'une église sur un domaine que le roi Cadwallon, vainqueur des Saxons de Northumbrie[2], venait de lui concéder, ou plutôt de lui échanger contre un sceptre d'or, valant soixante vaches. Survient une femme qui lui apporte à baptiser un enfant nouveau-né. Cet enfant l'assourdissant de ses cris, Beino dit :

« Qu'a donc cet enfant pour tant crier?

— Il a une bien bonne raison, dit la femme.

1. *Holy*, sainte; *Well*, puits ou fontaine, dans le Flintshire.
2. Bede, lib. II, c. 20; lib. III, c. 1.

— Et laquelle donc? reprit le moine.

— Cette terre que vous avez, et où vous faites bâtir une église, appartenait à son père. »

A l'instant Beino cria aux ouvriers :

« Arrêtez votre travail. Ne faites plus rien jusqu'à ce que j'aie baptisé cet enfant et que j'aie été parler au roi. »

Arrivé chez celui-ci, à Caernavon :

« Pourquoi, lui dit le moine, m'as-tu donné ce domaine, qui appartient légitimement à un autre? L'enfant qui est dans les bras de cette femme en est l'héritier. C'est à lui qu'il faut le restituer. »

Noble et touchant témoignage du respect primordial des cénobites pour le droit sacré de la propriété, qui a été si constamment, si lâchement et si impunément violé à leur détriment!

La vie de ce moine, dont il n'existe qu'un texte en dialecte gallois [1], contient d'autres traits non moins curieux. Il avait planté à côté du tombeau de son père un gland, lequel devint un grand chêne dont aucun Anglais, dit la légende, ne pouvait approcher sans mourir sur place, tandis que les Gallois n'éprouvaient aucun mal. Il quitta l'un de ses gîtes, au bord de la Saverne, sous le coup de l'horreur que lui inspira le son de la voix d'un Anglais qu'il entendait de l'autre côté du fleuve, exci-

1. Publié et traduit par Rees, *op. cit.*

tant ses lévriers avec des mots *saxons* : « Prenez vite, » dit-il à ses compagnons, « vos habits et vos chaus-« sures et partons, car la nation de cet homme a un « langage étranger et qui m'est abominable : ils « vont nous envahir et nous déposséder à jamais. »

Ces anecdotes familières de la vie du moine Beino, comme le martyr de Cadoc, *le sage* et le moine patriote, par la main des Anglo-Saxons, démontrent l'invincible antipathie qui élevait comme un mur infranchissable entre les âmes des Bretons et des Saxons, plus d'un siècle et demi après l'arrivée de ces envahisseurs païens en Bretagne. Le fécond et généreux génie de la race celtique, dominé par cette répugnance patriotique, par le trop légitime ressentiment des violences et des sacrilèges de la conquête, se trouvait ainsi réduit à l'impuissance pour la grande œuvre de la conversion des Anglo-Saxons au christianisme. Non seulement on ne cite pas un seul effort tenté par un pontife ou un religieux breton pour prêcher la foi aux conquérants; mais le grand historien de la race anglo-saxonne constate expressément qu'il y avait chez les Bretons de la grande île un parti pris de ne jamais révéler les vérités de la foi à ceux dont ils étaient condamnés à subir la domination ou la cohabitation, et comme une résolution vindicative, quand même ils deviendraient chrétiens, de les traiter en païens

incorrigibles[1]. Saint Grégoire le Grand porte contre eux le même témoignage en termes plus sévères encore : « Les prêtres, » dit-il, « qui avoisinent la nation des Angles les négligent, et, dépourvus de toute sollicitude pastorale, ils refusent de répondre au désir qu'aurait ce peuple de se convertir à la foi du Christ[2]. »

Il faut donc renoncer à chercher chez les Bretons de la grande île les instruments de la conversion qui devra donner à l'Église un grand peuple de plus. Mais dans l'île voisine, en Hibernie, il subsistait au sein d'une population de race celtique, comme les Bretons, une Église florissante et féconde, spectatrice et non victime de l'invasion saxonne. Voyons si de cette *île des Saints* et de sa vaillante et aventureuse lignée il ne sortira pas une inspiration plus généreuse et plus expansive que du milieu des lambeaux sanglants de la chrétienté bretonne.

1. BEDE, I, 22 ; II, 20.
2. Epist. VI, 58 et 59.

CHAPITRE III

L'Irlande monastique depuis saint Patrice.

L'Irlande échappe à la Rome des Césars pour être envahie par la Rome des Papes. — Les auxiliaires bretons de saint Patrice y apportent quelques usages distincts des usages romains. — Dissidence entre Patrice et ses collaborateurs. — Il veut prêcher la foi à tous. — Saint Carantoc. — Émigration des Cambriens en Hibernie et des Hiberniens en Cambrie; disciples de saint David en Irlande; Modonnoc et ses abeilles. — Immense développement monastique de l'Irlande sous l'action des moines cambriens; les usages bretons ne touchent en rien à la foi. — Les familles ou *clans* se transforment en monastères avec leurs chefs pour abbés. — Les trois ordres de saints. — Les missionnaires irlandais sur le continent; leurs voyages et leurs visions; saint Brendan, le navigateur; Dega, moine, évêque et sculpteur; Mochuda, le berger converti par la musique. — Prépondérance constante de l'élément monastique. — Fondations célèbres : Monasterboyce, Glendalough et ses neuf églises; Bangor, d'où sort Colomban, le réformateur des Gaules, et Clonard, d'où sort Columba, l'apôtre de la Calédonie.

Plus heureuse autrefois que la Grande-Bretagne, l'Irlande avait échappé à la conquête romaine. Agricola avait songé à l'envahir et même à la garder avec une seule légion; il voulait ainsi river les fers de la Bretagne en lui dérobant, selon l'expression de son gendre, le spectacle dangereux et le voisinage contagieux de la liberté[1]. Mais ce dessein avait heu-

1. Tacit., *Agricola*, c. 24.

reusement avorté. A l'abri des proconsuls et des rhéteurs impériaux, le génie de la race celtique avait pu librement s'y développer; il y avait créé une langue, une poésie, un culte, un enseignement, une hiérarchie sociale, en un mot une civilisation égale et même supérieure à celle de la plupart des autres peuples païens. Au milieu du cinquième siècle, Rome chrétienne et apostolique avait étendu ses lois sur cette région que les Césars n'avaient pu atteindre. Saint Patrce y avait porté la loi chrétienne[1]. D'origine bretonne, mais imbu des doctrines et des usages de Rome[2], comme ses contemporains Ninian et Palladius, apôtres des Scots et des Pictes méridionaux, le grand apôtre des Celtes d'Irlande était parti des plages de la Cambrie pour aller convertir cette île. Il y avait été accompagné et suivi par une foule de religieux gallois ou bretons, qui accouraient sur ses pas poussés vers l'Irlande comme leurs frères vers l'Armorique, soit par la terreur de l'invasion saxonne, soit par la soif de conquérir des âmes à la vérité[3].

1. Voir au tome II, livre IX, c. 1, le récit de la conversion de l'Irlande par saint Patrice.

2. Romanis eruditus discipulis. *Vit. S. David*, ap. REES, p. 41.

3. L'un de ces collaborateurs bretons de Patrice est un saint Mochta, dont les Bollandistes ont publié la légende au tome III d'août, p. 736. Cette légende donne pour mère à Mochta la servante d'un druide breton. Elle lui attribue la fondation de plusieurs monastères et le nombre évidemment fabuleux de cent évêques et de trois cents prêtres

Ces missionnaires bretons, qui fournirent à Patrice les trente premiers évêques de l'Église d'Irlande[1], continuèrent son apostolat, mais en substituant ou en ajoutant certains rites et certains usages purement bretons à ceux que Patrice avait apportés de Rome. L'Irlande fut convertie, mais elle le fut à l'image de la Bretagne[2], profondément et irrévocablement catholique par le dogme, séparée de Rome par quelques points de discipline et de liturgie sans importance réelle et qu'il serait impossible de définir d'après les récits qui nous sont restés sur la vie de saint Patrice.

Du vivant même de Patrice, n'y eut-il point quelques dissidences entre lui et ses collaborateurs bretons? On pourrait le croire, d'après certains traits de sa vie ou de ses écrits, comme ce passage de sa Confes-

pour disciples; mais elle est surtout curieuse en ce qu'elle constate une sorte de fraternité testamentaire entre Patrice et Mochta.

1. JOCELIN, ap. Bolland., t. II *Martii*, p. 559. — Il ne faudrait pas croire que ces évêques eussent des diocèses à limites certaines et une juridiction aussi bien établie que par la suite. Nous aurons maintes fois l'occasion d'établir que les évêques des églises celtiques n'avaient guère d'autres fonctions que l'ordination et la transmission du caractère sacerdotal. L'ascendant des chefs des grands établissements monastiques, qui d'ailleurs devenaient souvent évêques, était bien autrement considérable. La constitution des diocèses et des paroisses, en Irlande comme en Écosse, ne remonte guère au delà du douzième siècle.

2. Ceci a été savamment établi et mis hors de doute par M. Varin, dans les mémoires déjà cités.

sion où il dit qu'il avait apporté l'Évangile en Irlande malgré ses *senieurs,* c'est-à-dire, selon Tillemont, malgré les prêtres bretons. Dans le texte obscur et peut-être altéré de deux canons des conciles qui lui sont attribués, on remarque avec surprise des dispositions violemment hostiles aux clercs et aux religieux venant de la Bretagne[1]. La légende cambrienne, de son côté, signale expressément parmi les compagnons de Patrice un religieux gallois, Carantoc ou Carannog, qu'elle qualifie de « fort chevalier sous le soleil » et de « hérault du royaume céleste ; » mais elle a soin d'ajouter que, vu la multitude des clercs qui les accompagnaient, tous deux convinrent de se séparer et d'aller l'un à droite et l'autre à gauche[2]. Un passage encore plus curieux de l'*Amrha,* ou panégyrique en vers irlandais, consacré par un barde monastique à saint Patrice, peut jeter un rayon de lumière sur les dispositions qui séparaient cet homme vraiment apostolique des moines gallois trop souvent signalés par leur esprit exclusif et jaloux. Fidèle à l'esprit de l'Église romaine, qui regardait alors la conversion d'un pécheur comme un plus grand miracle que la résurrection d'un

1. Can. 33 du 1er synode. — Can. 20 du 2e synode. *Concilia*, éd. Coletti, t. IV, p. 756 et 760.

2. *Vita S. Carant.* ap. Rees, p. 98. Cf. légende citée par M. Varin *op. cit.*

mort[1], le saint est loué par son panégyriste d'avoir toujours enseigné l'Évangile à tous sans exception, sans différence de caste, même aux étrangers, aux barbares, aux Pictes[2].

Quoi qu'il en soit de ces dissentiments, ils ne portèrent aucune atteinte ni à la foi catholique, puisque le pélagianisme, l'hérésie dominante en Bretagne, ne prit jamais pied en Irlande[3], ni à l'ascendant du grand missionnaire romain, puisqu'il est resté le premier et le plus populaire des saints dans la catholique Irlande. La reconnaissance des rois et des peuples qu'il avait convertis se manifesta envers lui avec une si prodigue générosité que, selon le dicton irlandais, s'il avait accepté toutes les donations qu'on lui offrait, il n'aurait pas laissé à recevoir par les saints venus après lui de quoi nourrir deux chevaux[4]. Rien aussi n'est mieux constaté que la subordination de l'Église naissante d'Irlande à l'Église romaine, subordination établie et réglée par saint Patrice[5]. Mais il n'en demeure pas

1. Gregorius, *de Vita et Mirac. Patrum*, lib. iv, c. 36.

2. La Villemarqué, *Poésie des cloîtres celtiques*.

3. C'est ce que démontre Lanigan, t. II, p. 410-415 (*Ecclesiastical history of Ireland*), malgré l'affirmation contraire du vénérable Bede, l. ii, c. 19.

4. Lynch, *Cambrensis Eversus*, t. II, p. 11, éd. Kelly.

5. Canon tiré d'un Ms. d'Armagh qu'on croit de la main même de Patrice et publié par O'Curry, *Lectures on the manuscript materials of Irish History*, p. 611. — Toutes les découvertes de l'archéo-

moins avéré que des moines gallois et bretons furent les collaborateurs et surtout les successeurs de Patrice en Irlande, qu'ils accaparèrent en quelque sorte son œuvre et que l'Église de cette île s'organisa et se développa sous leur influence, grâce à cette émigration continuelle qui s'opérait de Cambrie en Hibernie, et d'Hibernie en Cambrie, dont les preuves se trouvent à chaque page des annales du temps.

C'est à saint David, le grand moine-évêque du pays de Galles, que les annales des deux Églises attribuent la principale part dans l'étroite union des deux monachismes irlandais et breton. Nous avons déjà dit que le monastère épiscopal qui a gardé son nom a pour site un promontoire qui sort des flancs de la Grande-Bretagne comme pour s'élancer vers l'Irlande : la légende raconte que, debout sur ce promontoire, Patrice, en proie à un accès de dépit et de découragement, avait eu une vision consolante et embrassé d'un seul regard toute la grande île dont Dieu lui réservait la conversion[1].

David, né d'une mère irlandaise[2], mourut dans les bras d'un de ses disciples irlandais. Un autre de ses disciples fut longtemps célèbre à cause du service qu'il avait rendu à l'Irlande en y introduisant

logie et de la théologie contemporaine confirment l'union de l'Église primitive d'Irlande avec l'Église romaine.

1. *Vita S. David*, p. 119.

2. Bolland, t. I, *Martii*, p. 39.

l'apiculture. Car là, comme partout, ce n'était pas seulement la foi, la vérité et la vertu que venaient apporter ces missionnaires monastiques, c'étaient encore les bienfaits inférieurs mais essentiels de la culture, des arts, du travail. Ce disciple, nommé Modonnoc, était un rude ouvrier, si rude et si âpre à faire travailler les autres qu'il s'en était fallu de peu qu'il n'eût la tête fendue par la hache d'un camarade à qui il reprochait sa paresse, pendant qu'ils piochaient tous deux la terre pour adoucir la pente d'un chemin creux près du monastère de David[1].

Au déclin de ses jours, après une longue vie d'obéissance et d'humilité, il s'embarqua pour l'Irlande. Toutes les abeilles du monastère de saint David le suivirent. Il eut beau ramener le navire où elles s'étaient posées à la proue, et aller dénoncer les fugitives à son supérieur. Trois fois de suite il essaya de s'en débarrasser. Il se résigna enfin à les emmener avec lui dans l'île où jusqu'alors on n'en avait jamais vu. Par ce gracieux récit la légende enchâssait dans la reconnaissance des chrétiens le souvenir du laborieux disciple de saint David, qui le premier avait introduit l'élève des

1. Ap. Rees, p. 133. — Dans cette légende, le monastère est toujours qualifié de *civitas*, ce qui répond bien à l'idée de l'agrégation sociale et industrielle que formait un établissement cénobitique de cette époque.

abeilles en Irlande, où elle se répandit promptement et devint une richesse du pays. On sait gré à cette même légende de nous raconter de plus que le vieil émigré s'occupait surtout en récoltant son miel de procurer aux pauvres un aliment plus doux que leur grossière et habituelle nourriture[1].

Grâce à cette émigration incessante, l'Irlande, du cinquième au huitième siècle, devint l'un des principaux foyers du christianisme dans le monde ; et non seulement de la vertu et de la sainteté chrétiennes, mais encore de la science, de la littérature, de la civilisation intellectuelle dont la foi nouvelle allait doter l'Europe, délivrée du paganisme et de l'empire romain. Cette floraison présenta deux phénomènes remarquables : la prédominance temporaire, pendant un ou deux siècles, de certains rites et usages propres à l'Église bretonne, et le prodigieux développement des institutions monastiques. Quant aux usages bretons, à mesure qu'ils se manifestent dans l'histoire sous les successeurs de Patrice, on voit bien qu'ils ne différaient des usages romains que sur quelques points qui semblaient alors d'une grande importance, et qui en réalité n'en avaient aucune ; ils ne variaient que sur la date à préférer pour la célébration de la fête de Pâques, sur la forme et la

1. Ap. Rees, p. 134. — Cependant Colgan (*Act. SS. Hiberniæ*, 13 februar.) dit qu'il y avait déjà des abeilles en Irlande.

dimension de la tonsure monastique, sur les cérémonies du baptême[1]. Rien dans ces questions ne touchait au dogme ni à l'autorité souveraine du Saint-Siège en matière de foi, et il est impossible d'appuyer sur des faits ou des monuments authentiques les doutes sur l'orthodoxie des Irlandais, empruntés à l'érudition insuffisante et partiale des anglicans du siècle dernier par divers auteurs de nos jours, tels que Rettberg et Augustin Thierry. Cette orthodoxie fut, dès lors, ce qu'elle a toujours été depuis, irréprochable.

La foi catholique, la foi romaine, régnait donc sans réserve dans les immenses et innombrables communautés qui constituaient la principale force de l'Église fondée par saint Patrice et ses collaborateurs bretons. Cette Église avait tout d'abord revêtu un caractère presque exclusivement monastique. La succession épiscopale y demeura longtemps inconnue ou confuse; l'autorité des évêques, dépourvus de toute juridiction locale, y fut subordonnée à celle des abbés, quand ceux-ci n'étaient pas eux-

1. Un savant anglican de nos jours, le docteur Todd, dans son *Mémoire sur saint Patrice*, publié en 1863, a reconnu que l'Église irlandaise du sixième siècle ne différait en rien du reste de l'Église catholique quant à ses doctrines, ce qui ne l'empêche pas de prétendre qu'elle était indépendante du Saint-Siège. Voir sur cette question un excellent article du *Home and Foreign Review* de janvier 1864.

mêmes revêtus du caractère épiscopal. Patrice avait converti une foule de petits princes, chefs de tribus ou de clans : tous les saints primitifs de l'Irlande se rattachaient à ces familles souveraines, et presque tous ces chefs de clans convertis embrassaient la vie religieuse. Leurs familles, leurs clients, leurs dépendants, suivaient leur exemple. Le prince, en se faisant moine, devenait naturellement abbé et restait ainsi, dans la vie monastique, ce qu'il avait été dans la vie séculière, le chef de sa race, de son clan.

Les premiers grands monastères de l'Irlande ne furent donc autre chose, à vrai dire, que des clans réorganisés sous une forme religieuse. De là le nombre prodigieux de leurs habitants, que l'on comptait par centaines et par milliers[1] ; de là aussi leur influence et leur fécondité plus prodigieuse encore. Dans ces vastes cités monastiques, s'enracinait dès lors et pour toujours cette fidélité à l'Église que l'Irlande a maintenue avec une constance héroïque pendant quatorze siècles, à l'encontre de tous les excès comme de tous les raffinements de la persécution. Là se formait aussi toute une population de savants, d'écrivains, d'architectes, de ciseleurs, de peintres, de calligraphes, de musiciens, de poètes, d'historiens, mais surtout de

1. Le chiffre de trois mille religieux est celui que l'on retrouve sans cesse dès qu'il s'agit d'un des grands monastères de l'île.

missionnaires et de prédicateurs, destinés à propager les lumières de l'Évangile et l'éducation chrétienne non seulement dans tous les pays celtiques dont l'Irlande fut toujours la mère nourricière, mais dans toute l'Europe, chez tous les peuples germaniques, chez les Francs et les Burgondes, déjà maîtres de la Gaule, comme chez les riverains du Rhin et du Danube, et jusqu'aux extrémités de l'Italie. De là sortaient ces armées de saints, plus nombreux, plus nationaux, plus populaires et, il faut l'ajouter, plus extraordinaires en Irlande que dans aucun autre pays chrétien.

Tout le monde sait que l'Irlande reçut alors du témoignage unanime de la chrétienté le nom d'*Ile des Saints*[1] ; mais on sait beaucoup moins que ces saints se rattachent tous ou presque tous aux institutions monastiques qui conservèrent en Irlande une discipline et une régularité persévérantes, bien que singulièrement alliées aux violences et aux bizarreries du caractère national. Les anciens monuments de la tradition irlandaise nous les montrent classés et comme rangés en bataille par l'imagination poétique et belliqueuse des Celtes d'Irlande, en trois ordres ou bataillons : le premier, commandé par saint Patrice, composé exclusivement d'évêques

1. Marianus Scotus, *Chron.* ad ann. 696 (A. D. 589), ap. Pertz, *Monumenta*, t. VII, p. 544.

romains, bretons, francs ou scots qui resplendissaient comme le soleil; le second, commandé par saint Columba et composé surtout de prêtres qui brillaient comme la lune; le troisième, sous les ordres de Colman et d'Aidan, composé à la fois d'évêques, de prêtres et d'anachorètes, qui brillaient comme les étoiles[1]. Signalons, en passant, dans cette foule béatifique, les voyageurs fameux et les moines navigateurs. Tel fut Brendan, dont les pèlerinages fantastiques dans le vaste Océan, à la recherche du Paradis terrestre, d'âmes à convertir, de régions inconnues à découvrir, ont pris la forme de visions toujours admirablement pénétrées de l'esprit de Dieu et de la vérité théologique[2]. En mettant toujours l'imagination ainsi que l'esprit d'aventure au service de la foi et de l'idéal des vertus chrétiennes, ces visions ont mérité de compter parmi les sources poétiques de la *Divine Comédie*[3]. Elles ont exercé une influence énergique sur l'imagination des peuples chrétiens pendant tout le moyen âge et jusqu'aux jours de Christophe Colomb lui-même, à qui l'é-

1. Ussher, *Antiquities*, p. 473, 490, 913. — Le très savant primat anglican se faisait aider dans ses recherches sur l'histoire et l'archéologie de l'Irlande par David Rooth, évêque catholique d'Ossory, à qui il en témoigne publiquement sa reconnaissance dans divers endroits de ses écrits. Cf. Lanigan, t. I, p. 5; t. II, p. 13.

2. La Villemarqué, *op. cit.*

2. Ozanam, *Œuvres*, t. V, p. 373.

popée maritime de saint Brendan semble avoir montré la route de l'Amérique[1].

A côté de ce moine voyageur, citons, comme type des religieux qui restaient en Irlande pour la féconder par leurs travaux, un moine-évêque nommé Dega ou Dagan, qui passait ses nuits à transcrire des manuscrits, et ses jours à lire et à ciseler le fer et le cuivre. Il était si laborieux, qu'on lui attribue la fabrication de trois cents cloches, de trois cents crosses d'abbés ou d'évêques, et la transcription de trois cents évangéliaires. « Je rends grâce à mon Dieu, » disait-il en prêchant aux moines de Bangor, « de ce qu'il m'a fait reconnaître en vous les trois ordres de moines que j'ai déjà vus ailleurs : ceux qui sont des anges par la pureté ; ceux qui sont des apôtres par l'activité ; et ceux qui seraient des martyrs, s'il le fallait, par leur promptitude à verser leur sang pour le Christ[2]. »

Alors, comme depuis, le goût et la pratique de la musique étaient à l'état de passion nationale chez le peuple irlandais. Les missionnaires et les moines, leurs successeurs, s'étaient, eux aussi, im-

1. « Je suis convaincu, » disait-il, « que dans l'île de saint Brendan est le paradis terrestre où personne ne peut arriver, sinon par la volonté de Dieu. » Cité par M. FERDINAND DENIS, *le Monde enchanté*, p. 130. — Il y a eu deux saints du nom de Brendan ; le plus connu, fondateur du grand monastère de Clonfert et célèbre par ses voyages, mourut en 577.

2. BOLLAND., t. III *Augusti*, p. 657, 658.

prégnés de cette passion et surent promptement l'adapter à la conduite et à la consolation des âmes. Une agréable légende dessine bien l'influence de la musique appliquée aux chants ecclésiastiques sur la jeunesse irlandaise. Mochuda, le fils d'un grand seigneur du pays de Kerry, gardait, comme David, les troupeaux de son père, dans les grands bois qui couvraient alors cette région aujourd'hui si déboisée. Il fixa, par sa bonne grâce et sa piété, l'attention du duc ou chef de la province, qui le faisait venir souvent le soir pour l'entretenir ; sa femme, qui était fille du roi de Munster, témoignait la même affection au jeune berger. Dans la forêt où il faisait paître ses porcs, un évêque et son cortège vinrent à passer en chantant les psaumes alternativement pendant leur trajet. Le jeune Mochuda fut tellement ravi de cette psalmodie, qu'il abandonna ses bêtes et suivit le chœur des chanteurs jusqu'au monastère où ils devaient passer la nuit. Il n'osa pas y entrer et resta dehors, mais tout près du lieu où ils avaient leur gîte et où il put les entendre continuer leurs chants jusqu'à l'heure du sommeil : l'évêque chanta encore longtemps après que les autres furent endormis. Le pâtre passa ainsi toute la nuit : le lendemain, le chef qui l'aimait le fit chercher partout, et lorsqu'il lui fut amené, demanda pourquoi il n'était pas venu la veille au soir selon son habitude :

« Monseigneur, » dit le pâtre, « je ne suis pas venu
« parce que j'ai été trop ravi par le chant divin que
« j'ai entendu chanter au saint clergé ; plût au ciel,
« seigneur duc, que je fusse avec eux pour ap-
« prendre à chanter comme eux ! » Le chef eut beau
l'admettre à sa table, lui offrir son épée, son bouclier, sa lance, tous les insignes de la vie opulente et militaire : « Je ne veux, » disait toujours le pâtre,
« aucun de vos dons ; je ne veux qu'une chose : ap-
« prendre à chanter le chant que j'ai entendu des
« saints de Dieu. » On finit par le donner à l'évêque pour qu'il en fit un religieux. La légende ajoute que trente belles jeunes filles l'aimaient ouvertement, parce qu'il était beau et charmant ; mais, le serviteur de Dieu ayant prié pour que leur amour devînt tout spirituel, elles se convertirent toutes comme lui et se consacrèrent à Dieu dans des cellules isolées qui restèrent sous son autorité [1], lorsqu'il fut devenu à son tour évêque et fondateur de la grande cité monastique de Lismore.

Cette prépondérance de l'élément monastique dans l'Église d'Irlande, due à ce que tous les premiers apôtres de l'île furent moines, et si bien justifiée

1. ACTA SS. BOLLAND., t. III *Maii*, p. 379. — Ce Mochuda est plus connu sous le nom de Cartagh, qui était celui de l'évêque dont il devint le disciple et dont il prit le nom par affection pour son père spirituel. Il mourut en 637.

par le zèle aventureux de leurs successeurs, s'y maintint non seulement pendant toute l'époque florissante de cette Église, mais même tant que dura l'indépendance nationale. Elle frappa tout d'abord les conquérants anglo-normands du douzième siècle, bien qu'eux aussi vinssent d'un pays où la plupart des évêques avaient été moines et où presque tous les évêchés avaient commencé par être des monastères [1].

De toutes ces communautés du sixième siècle, si longtemps célèbres et les plus nombreuses que la chrétienté ait jamais vues ; il ne reste plus que de vagues souvenirs associés à quelques sites dont les noms trahissent leur origine monastique, ou à des ruines visitées par de rares voyageurs. Citons pour exemple : Monasterevan, fondé en 504 sur les bords du Barrow ; Monasterboyce [2], grande école laïque et

1. Bede, l. iii, c. 3. — Giraldus Cambrensis, *Topographia Hiberniæ*, dist. iii, c. 29.

2. Fondé par saint Builhe, mort en 621. M. Henri Martin, dans son intéressant opuscule intitulé : *Antiquités irlandaises*, 1863, a tracé un tableau animé des ruines de Monasterboyce et de ce « cimetière où s'élève une tour ronde de cent dix pieds de haut, du jet le plus svelte et le plus hardi et du plus bel appareil... A l'entour, ruines de deux églises et deux magnifiques croix de pierre... La plus haute de ces croix a vingt-sept pieds de haut... Couvertes d'ornements et d'inscriptions gaéliques, elles mériteraient à elles seules le voyage, car il n'existe rien de pareil sur le continent... Comme spécimen de l'art gaélique chrétien, rien n'est comparable à Monasterboyce. » M. Martin signale, à trois milles de là, les élégantes ruines de Mellifont :

ecclésiastique dans la vallée de la Boyne ; Innisfallen, dans une île du lac si pittoresque de Killarney, et surtout Glendalough ou la *Vallée des deux Lacs*, avec ses neuf églises ruinées, sa haute tour ronde, son vaste cimetière, sorte de nécropole pontificale et monastique fondée, au milieu d'une nature sauvage et solitaire, par saint Kévin, l'un des premiers successeurs de Patrice, et l'un de ceux qui, au dire des hagiographes irlandais, comptaient par milliers les âmes qu'ils menaient au ciel.

Entre tous ces sanctuaires, il y en a deux qu'il faut signaler à l'attention du lecteur, moins encore à cause de leur population ou de leur célébrité, que parce qu'ils ont enfanté les deux plus remarquables moines celtiques dont nous ayons à parler.

Ce sont Clonard et Bangor, qui comptèrent l'un et l'autre le chiffre consacré de trois mille religieux. L'un, fondé par saint Finnian, lui aussi vénéré comme le guide céleste d'âmes innombrables. Né en Irlande, mais élève de saint David et d'autres moines de la Bretagne, où il passa trente ans avant de rentrer dans son pays pour y créer la grande école monas-

« Dans le creux d'un vallon, au bord d'un joli ruisseau, avec une église de l'époque ogivale... et, à quelques pas de l'église, une *rotonde* (ou salle capitulaire), avec arcades romanes de style très pur... » Mellifont est une abbaye cistercienne issue d'une colonie de Clairvaux, que saint Bernard avait envoyée à son ami saint Malachie, en 1135.

tique de Clonard, d'où les saints, dit un historien [1], sortirent aussi nombreux que jadis les Grecs des flancs du cheval de Troie.

L'autre, le troisième Bangor, glorieux rival des deux monastères du même nom en Cambrie, fondé sur les bords de la mer d'Irlande (559), en face de la Bretagne [3], par Comgall, qui était issu d'une famille souveraine chez les Pictes d'Irlande, mais qui avait, comme Patrice, Finnian et tant d'autres, séjourné en Bretagne. Il donna une règle, écrite en vers irlandais, à cette communauté, dont la renommée devait éclipser en Europe celle de tous les autres monastères irlandais, et dont les trois mille frères, divisés en sept chœurs alternatifs, chacun de trois cents chanteurs, chantaient jour et nuit les louanges de Dieu pour appeler sa miséricorde sur leur Église et leur patrie.

Nous avons déjà vu sortir de Bangor le grand saint Colomban, dont la glorieuse vie écoulée loin de l'Irlande a semé tant de grands et saints exemples entre les Vosges et les Alpes, des rives de la Loire aux bords du Danube, et dont le fier génie, après avoir tour à tour étonné les Francs, les Burgondes, les Lombards, a disputé pendant un demi-siècle

1. USSERIUS, *Antiquitates*, p. 622.

2. Ce n'est plus qu'un village au bord de la baie de Belfast, sans aucun vestige du célèbre monastère.

l'avenir du monde monastique à la règle de Saint-Benoît.

De Clonard nous allons voir sortir un autre grand saint du même nom, qui, en restaurant et en étendant l'œuvre de Ninian et de Palladius, saura conquérir la Calédonie à la foi chrétienne, et dont les fils iront, au moment voulu, sinon entamer, du moins achever la difficile conversion des Anglo-Saxons.

LIVRE XI

SAINT COLUMBA, APOTRE DE LA CALÉDONIE, 521-597.

In gentes ego mitto te, aperire oculos eorum, ut convertantur a tenebris ad lucem, et de potestate Satanæ ad Deum ut accipiant remissionem peccatorum, et sortem inter sanctos.

ACT. XXVI.

CHAPITRE PREMIER

La jeunesse de Columba et sa vie monastique en Irlande.

Les biographes de Columba. — Ses divers noms. — Son origine royale; les rois suprêmes de l'Irlande : les O'Neill et les O'Donnell; Hugues le Rouge. — Naissance de Columba; vision de sa mère. — Son éducation monastique; jalousie de ses camarades : Kiéran; les deux Finnian; l'école de Clonard. — Vision de l'ange gardien et des trois fiancées. — L'assassin d'une vierge frappé de mort par la prière de Columba. — Son influence précoce en Irlande; ses fondations monastiques, surtout à Durrow et à Derry; son chant en l'honneur de Derry. — Son goût pour la poésie; ses relations avec les bardes voyageurs. — Il est lui-même poète, mais surtout grand voyageur et querelleur. — Il a la passion des manuscrits. — Longarad aux jambes velues et les livres à sacoches. — Contestation sur le psautier de Finnian; jugement du roi Diarmid, fondateur de Clonmacnoise. — Protestation de Columba; il s'enfuit en chantant le *Poème de la Confiance* et suscite la guerre civile. — Bataille de Cul-Dreimhne; le *Cathac* ou Psautier des batailles. — Synode de Teltown; Columba y est excommunié. — Saint Brendan se prononce pour Columba, qui consulte plusieurs anachorètes, entre autres Abban; dans la Cellule des Larmes. — Le dernier de ses confessseurs, Molaise, le condamne à l'exil. — Douze de ses disciples le suivent dans l'exil; dévouement du jeune Mochonna. — Récits contradictoires sur les quarante premières années de la vie de Columba.

Saint Columba, l'apôtre et le héros monastique de la Calédonie, a eu le bonheur d'avoir pour his-

torien un autre moine, presque son contemporain, et qui a fait de sa biographie une œuvre aussi curieuse qu'édifiante. Adamnan, le neuvième successeur de Columba comme abbé de la principale de ses fondations à Iona, était en outre son parent. Né un quart de siècle après lui, il avait vu dans son enfance ceux qui avaient conversé avec Columba et recueilli ses derniers soupirs[1]; il écrivait à la source, là même où son glorieux prédécesseur avait dicté ses dernières paroles, entouré de sites et de souvenirs qui portaient encore l'empreinte de sa présence ou qui se rattachaient aux incidents de sa vie. Tout en reproduisant presque textuellement un récit antérieur rédigé par un autre abbé d'Iona[2], Adamnan l'a complété par une foule de récits et de témoignages recueillis avec un soin scrupuleux, et dont l'ensemble, malheureusement dépourvu de tout ordre chronologique, forme un des monuments les plus vivants, les plus attrayants et les plus authentiques de l'histoire chrétienne[3].

1. Adamnan, lib. III, c. 23.

2. Par Cummène le Blond (*Cummeneus Albus*), septième abbé d'Iona, de 657 à 669. Ce récit a été publié d'abord par Colgan, dans la *Trias Thaumaturga*, puis dans le tome I des *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, et enfin par les Bollandistes au tome II de juin.

3. Adamna, né en 624, a dû écrire la biographie de saint Columba entre 690 et 703, époque où il abandonna les traditions liturgiques des Scots et la direction du monastère d'Iona pour se fixer auprès du roi anglo-saxon de Northumbrie, Aldfrid (Varin, *Premier Mé-*

Comme vingt autres saints du calendrier irlandais, Columba portait un nom symbolique, emprunté au latin par le dialecte celtique, nom qui signifiait la *colombe* de l'Esprit-Saint et qu'allait bientôt illustrer son compatriote Colomban, le célèbre fondateur de Luxeuil, avec lequel l'ont confondu plusieurs historiens modernes [1]. Pour l'en distinguer, et pour désigner spécialement le plus grand missionnaire celtique des îles Britanniques, nous choisirons, parmi les diverses leçons de son nom, celle de Columba. Ses compatriotes l'ont presque toujours nommé *Colomb-Kill* ou *Cille,* c'est-à-dire *la colombe de la cellule*, ajoutant ainsi à son appellation primitive un mot destiné à rappeler soit le caractère essentiellement monastique du saint, soit le grand nombre

moire, p. 172). L'œuvre d'Adamnan a été d'abord publiée par Canisius dans son *Thesaurus antiquitatum*, en 1604 ; puis, avec quatre autres du même saint, par le franciscain Colgan, dans sa *Trias Thaumaturga* (Louvain, 1647); par les Bollandistes, en 1698 ; et enfin par Pinkerton, savant écossais du dernier siècle. Elle vient d'être réimprimée, d'après un manuscrit du huitième siècle, par le Rév. Docteur William Reeves, pour la Société archéologique et celtique de Dublin, avec cartes, glossaire et appendice; Dublin, 1857, in-4°. Cette publication, excellente et marquée au coin d'une impartialité trop rare chez les érudits anglicans, a rendu un service considérable à l'hagiographie comme à l'histoire nationale de l'Irlande et de l'Écosse. Nous en avons déjà parlé plus haut, tome II, livre IX, chap. 1.

1. Entre autres, Camden, au seizième siècle; Fleury dans certains endroits (livre XXXIX, c. 36), et Augustin Thierry, dans les premières éditions de son *Histoire de la conquête d'Angleterre.*

de communautés fondées et gouvernées par lui [1].

Il était issu d'une de ces grandes races irlandaises dont il est littéralement vrai de dire qu'elles se perdent dans la nuit des temps, mais qui ont maintenu jusqu'à nos jours, grâce au tenace attachement du peuple irlandais pour ses souvenirs nationaux, à travers les vicissitudes de la conquête, de la persécution, de l'exil, une illustration encore plus patriotique et plus populaire que nobiliaire ou aristocratique. Cette grande race est celle des Nialls ou des O'Donnells [2] (*clan Domhnaill*). Originaire et

1. Bede, *Hist. eccles.*, v, 9. — Notker Balbulus, *Martyrol.*, 9 jun.

2. Il existe une histoire en irlandais du saint Magnus O'Donnell, qui se qualifiait de prince de Tyrconnell; elle a été rédigée en 1532, et le texte original s'en trouve à la Bodléienne d'Oxford. C'est une compilation légendaire qui a pour base le récit d'Adamnan, mais augmentée d'une foule de légendes fabuleuses, comme aussi d'importantes traditions irlandaises et de détails historiques en l'honneur de la race d'O'Donnell, qui était celle du saint et de l'historien. Elle a été abrégée, traduite en latin et publiée par Colgan dans un volume in-folio dont voici le titre complet : *Triades Thaumaturgæ, seu Divorum Patricii, Columbæ et Brigidæ, trium Veteris et Majoris Scotiæ seu Hiberniæ, Sanctorum insulæ, communium Patronorum Acta a variis iisque pervetustis ac sanctis autoribus scripta, de studio R. P. F.* Joannis Colgani, *in conventu Fr. Minor. Hibernor. strictior. obser. Lovanii S. Theologiæ lectoris jubilati collecta.* Lovanii, 1647. Ce volume est le second de la collection du même auteur, intitulée : *Acta Sanctorum Hiberniæ, seu sacræ ejusdem insulæ antiquitates*, qu'il n'a pas pu achever et qui ne comprend malheureusement que les saints du premier trimestre de l'année. De cette collection rarissime, je n'ai pu découvrir qu'un seul exemplaire dans toutes les bibliothèques de Paris, celui de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

maîtresse de tout le nord-ouest de l'île (les comtés modernes de Tyrconnell, Tyrone et Donegall), elle possédait au sixième siècle l'autorité souveraine, tant en Hibernie que dans la Calédonie, sur les deux rives de la mer Scotique. Jusqu'en 1168, et presque sans interruption, des rois, issus de ses branches diverses et souvent ennemies, exercèrent la monarchie suprême en Irlande, c'est-à-dire une sorte de primauté sur les rois provinciaux, que l'on a comparée à celle des métropolitains sur les évêques, mais qui rappelle plutôt la suzeraineté féodale des empereurs saliques et des rois capétiens sur les grands vassaux d'Allemagne et de France au onzième et au douzième siècle. Rien de plus contesté d'ailleurs et de plus orageux que l'exercice de cette suzeraineté. Elle était sans cesse disputée par quelque roi vassal qui parvenait le plus souvent, en bataille rangée, à dépouiller le roi suprême de la couronne et de la vie, et à le remplacer sur le trône de Tara, sauf à se voir lui-même traité de la même façon par le fils du roi qu'il avait détrôné [1]. D'ailleurs, le droit

1. Rappelons, à cette occasion, la division très ancienne de l'Irlande en quatre régions ou royaumes : au nord, l'*Ulster* ou Ultonie ; au midi, le *Munster* ou Mommonie ; à l'est, le *Leinster* ou Lagénie ; à l'ouest, le *Connaught* ou Connacie. Un district central, l'antique Milieu Sacré de l'Irlande (que représentent les comtés actuels de Meath et Westmeath), entourait la résidence royale de Tara, si célébrée dans les chants de Moore et dont quelques ruines subsistent

de succession en Irlande n'était pas réglé par la loi de primogéniture. Selon la coutume connue sous le nom de *Tanistry*, le plus âgé des parents du sang succédait à tout prince ou chef défunt, et le frère était par conséquent toujours préféré au fils.

Après la conquête anglaise, la race des Nialls, aussi belliqueuse que puissante, sut maintenir, à force d'intrépide persévérance, une sorte de souveraineté indépendante dans le nord-ouest de l'Irlande. Les chefs de ses deux branches principales, les O'Neill et les O'Donnell, trop souvent en guerre les uns contre les autres, se retrouvent à chaque page des annales de la malheureuse Irlande. Après la Réforme, quand la persécution religieuse vint aggraver tous les maux de la conquête, ces deux maisons fournirent à l'Irlande indignée et indomptée une série d'héroïques guerriers qui luttèrent à outrance contre le despotisme perfide et sanguinaire des Tudors et des Stuarts. Dix siècles écoulés dans ces luttes implacables n'avaient point affaibli la tradition qui rattachait au saint dont nous allons raconter la vie ces champions de la vieille religion et de la patrie outragée. Jusque sous le règne d'Élisabeth, les vassaux du jeune Hugues O'Donnell dit *le*

encore : ce district dépendait exclusivement du monarque suprême. — Voir la carte annexée à ce volume.

Rouge[1], si renommé dans les fastes poétiques et la tradition populaire d'Érin, et le plus redoutable antagoniste de la tyrannie anglaise, reconnaissaient en lui un héros désigné par les chants prophétiques de Columb-Kill et abritaient ainsi sa gloire avec celle de ses ancêtres sous l'aile de la *colombe des cellules*, comme sous un patronage à la fois céleste et domestique[2].

Le père de Columba avait pour aïeul l'un des

1. Captif des Anglais au berceau et mort à vingt-neuf ans, en 1602, à Simancas, où il était allé solliciter les secours de l'Espagne. Son frère, héritier de sa puissance en Irlande, mourut également dans l'exil à Rome, où l'on voit encore sa tombe à S. Pietro in Montorio.

2. Reeves, *Adamnam*, p. 34. O'Curry, *Lectures on the manuscript materials of ancient Irish history*, 1861, p. 328. — Les huit grandes races de l'Irlande, chantées par les bardes et célèbres dans l'histoire nationale, sont :

O'Neill, et O'Donnell,	au nord.	O'Moore, et O'Byrne,	à l'est.
O'Brien, et M'Carthy,	au midi.	O'Connor, et O'Rourke,	à l'ouest.

La principauté de Tyrconnell, confisquée sur les O'Donnell par Jacques Ier, contenait 1,165,000 arpents. « J'aime mieux, » disait en 1597 le plus illustre des O'Neill, « être O'Neill d'Ulster que roi d'Espagne. » — Cependant les chefs de ces deux grandes races du Nord sont le plus souvent désignés par les annalistes des seizième et dix-septième siècles sous le titre de comtes de Tyrone et de Tyrconnell, que leur avait conféré la royauté anglaise dans l'espoir de les gagner — Il faut lire, dans l'intéressant ouvrage intitulé : *Vicissitudes of Families*, par le roi d'armes d'Irlande, sir Bernard Burke les articles consacrés aux O'Neill et aux O'Donnell. La postérité de ceux-ci fleurit encore dans un rang élevé, en Autriche.

huit fils du grand roi Niall, dit *des neuf Otages*[1], monarque suprême de toute l'Irlande de 379 à 405, au temps où saint Patrice avait été emmené comme esclave dans cette île. Il était donc issu de la race qui fut souveraine de l'Irlande pendant six siècles, et, en vertu de la coutume qui réglait le droit de succession, il pouvait être lui-même appelé au trône[2]. Sa mère sortait également d'une famille régnante dans le Leinster, l'un des quatre royaumes subordonnés de l'île. Il naquit à Gartan, dans une des régions les plus sauvages du comté actuel de Donegall; on y montre encore la dalle sur laquelle sa mère était couchée quand elle le mit au monde (7 décembre 521). Quiconque passe la nuit sur cette pierre est guéri à jamais de la nostalgie; il lui est donné de ne pas se consumer, dans l'absence ou l'exil, d'un amour trop passionné pour la patrie. C'est du moins ce que croient les pauvres émigrants irlandais, et au moment d'abandonner le sol confisqué et dévasté de la patrie pour aller gagner leur vie en Amérique, ils y affluent encore par un touchant souvenir du grand missionnaire qui sut abandonner son pays pour l'amour de Dieu et des âmes.

1. Parce qu'il avait reçu des otages de neuf rois vaincus par lui.

2. Une ancienne vie du saint, en irlandais, citée par le Dr Reeves, p. 269, le dit expressément et ajoute qu'il ne renonça à la souveraineté que pour l'amour de Dieu.

Pendant que sa mère était enceinte de lui, elle eut un songe que la postérité a recueilli comme un symbole gracieux et poétique de la carrière de son fils. Un ange lui apparut en lui apportant un voile tout parsemé de fleurs d'une merveilleuse beauté et des couleurs les plus variées ; puis elle vit ce voile s'envoler au loin et s'étendre, à mesure qu'il s'éloignait, en recouvrant les plaines, les bois et les montagnes ; et l'ange lui dit : « Tu vas devenir mère d'un fils qui fleurira pour le ciel, qui sera compté parmi les prophètes de Dieu, et qui conduira des âmes innombrables à la céleste patrie[1]. » C'était dans cet ascendant spirituel, dans cette conduite des âmes au ciel, que le peuple irlandais, converti par saint Patrice, reconnaissait la gloire la plus digne de ses princes et de ses grands hommes.

La légende irlandaise, d'une moralité toujours si haute et si pure, même au sein de ses plus étranges fantaisies, s'est surtout emparée de l'enfance et de la jeunesse de notre prédestiné. Elle nous le montre confié d'abord au prêtre qui l'avait baptisé et qui lui donna les premiers rudiments de l'éducation littéraire ; puis familiarisé dès ses premières années avec les visions célestes qui devaient tenir une si grande place dans sa vie. Son ange gardien lui apparaissait souvent, et l'enfant demandait si tous les anges

1. ADAMN., III, 1.

étaient jeunes et resplendissants comme lui. Un peu plus tard, Columba reçut de ce même ange l'invitation de choisir entre toutes les vertus celles qu'il lui plairait le plus de posséder. « Je choisis, » dit le jeune adolescent, « la virginité et la sagesse. » Et aussitôt il vit apparaître trois jeunes filles d'une merveilleuse beauté, mais d'un aspect étrange, qui se jetèrent à son col comme pour l'embrasser. Le pieux adolescent fronça le sourcil et les repoussa rudement. « Eh quoi! » dirent-elles, « tu ne nous reconnais pas? — Non, pas le moins du monde. — Nous sommes trois sœurs que notre père te donne pour fiancées. — Mais quel est donc votre père? — Notre père, c'est Dieu, c'est Jésus-Christ, le Seigneur et le Sauveur du monde. — Certes, vous avez là un père bien illustre; mais quels sont vos noms? — Nous nous appelons Virginité, Sagesse et Prophétie, et nous venons pour ne plus te quitter, et pour t'aimer à jamais d'un incorruptible amour [1]. »

De la maison du prêtre, il passa dans ces grandes écoles monastiques où ne se recrutait pas seulement le clergé de l'Église celtique, mais où se formaient les jeunes laïques de toutes les conditions. Columba, comme bien d'autres, y apprenait à faire ses premiers pas dans cette vie monastique où l'avait en-

1. O'Donnell, *Vita quinta S. Columbæ*, I, 36, 37, 38, ap. Colgan, *Trias Thaumaturga*, p. 394.

traîné l'appel de Dieu. Il ne s'y livrait pas seulement à l'étude et à la prière, mais encore aux travaux manuels inséparables alors en Irlande, comme partout, de la profession religieuse. Il lui fallait, comme tous ses jeunes compagnons, moudre la nuit le grain qui devait servir à la nourriture commune du lendemain ; mais, quand son tour venait, il s'acquittait si vite et si bien de ce labeur, que ses camarades le soupçonnaient d'être aidé par un ange[1]. La naissance royale de Columba lui valait, au sein de ces écoles, des distinctions qui n'étaient pas toujours du goût de ses jeunes camarades. L'un de ceux-ci, nommé Kiéran, destiné lui aussi à remplir une grande place dans la légende scotique, s'indignait de la primauté que semblait déjà exercer Columba ; mais, pendant que les deux étudiants se disputaient, survint un messager céleste qui déposa devant Kiéran une tarière, un rabot et une cognée, en lui disant : « Regarde ces outils, et rappelle-toi que c'est là tout ce que tu as sacrifié pour l'amour de Dieu, puisque ton père n'était qu'un charpentier. Columba, lui, a sacrifié le sceptre de l'Irlande, qui pouvait lui appartenir par le droit de sa naissance et la grandeur de sa race[2]. »

Des monuments authentiques nous apprennent

1. O'Donnell, I, 42.
2. *Id.*, I, 44.

que Columba acheva son éducation monastique sous la direction de deux saints abbés du même nom de Finnian. Le premier, qui fut aussi évêque, l'ordonna diacre, mais semble l'avoir gardé moins longtemps sous son autorité que le second Finnian, lequel, lui-même élevé par un disciple de saint Patrice, avait longtemps vécu en Cambrie, près de saint David. Les premiers pas du jeune Columba dans la vie se rattachaient ainsi aux deux grands apôtres monastiques de l'Hibernie et de la Cambrie, aux patriarches des deux races celtiques qui avaient jusqu'alors montré le plus de fidélité à la foi chrétienne et le plus de prédilection pour la vie monastique. L'abbé Finnian qui le fit prêtre gouvernait à Clonard ce monastère qu'il avait fondé et dont nous avons déjà parlé, un de ces immenses monastères comme on n'en voyait plus que chez les Celtes et qui rappelaient les villes monastiques de la Thébaïde. Il en avait fait une école où accourait la jeunesse irlandaise, dévorée comme toujours par la soif de l'instruction religieuse ; et nous retrouvons ici le chiffre, si fréquemment reproduit dans la tradition celtique, de trois mille élèves, tous avides de recueillir les enseignements de celui qu'on appelait le Maître des Saints[1].

1. VARIN, *Deuxième Mémoire*, p. 47. — *Martyrol. Dungal*, cité ap. MOORE, *History of Ireland*, tome I, ch. 13. — Ce saint abbé

Pendant qu'il étudiait à Clonard, n'étant encore que diacre, il lui arriva une aventure constatée par des témoignages authentiques et qui fixa sur lui l'attention générale en donnant une première démonstration de son intuition surnaturelle et prophétique. Un vieux barde chrétien (ils ne l'étaient pas tous), nommé Gemmaïn, était venu séjourner auprès de l'abbé Finnian et lui demander, en échange de ses poésies, le secret de fertiliser les terres. Columba, que nous verrons dans toute la suite de sa vie épris de la poésie traditionnelle de sa nation, voulut se mettre à l'école du barde en partageant ses études et ses travaux. Tous deux lisaient ensemble en plein air, à une certaine distance l'un de l'autre, quand apparut au loin une toute jeune fille poursuivie par un brigand. A la vue du vieillard, elle accourut de toutes ses forces vers lui, espérant sans doute trouver une sauvegarde dans l'autorité qu'exerçaient en Irlande les poètes nationaux. Gemmaïn, tout troublé, appela son

Finnian mourut en 549. L'autre Finnian. qui fut le premier maître de Columb-Kill, est aussi connu sous le nom de Finnbar et avait été abbé à Magh-bile (Down), et ne mourut qu'en 579. On croit qu'il est le même que saint Fredianus (Frediano), évêque et patron de Lucques, où il y a une église si belle et si curieuse sous ce vocable. — Colgan a publié la vie de l'un et de l'autre au 23 février et au 18 mars de ses *Acta sanctorum Hiberniæ*. Il règne du reste une grande confusion entre ces deux saints. Cf. ADAMNAN, I, 1; II, 1; III, 4.

élève pour l'aider à défendre, comme ils pourraient tous deux, la malheureuse enfant. Elle cherchait à se cacher sous leurs longs vêtements, lorsque le malfaiteur la rejoignit : sans égard pour ses défenseurs, il lui perça le cou de sa lance, et, la laissant morte à leurs pieds, il commençait à s'éloigner, quand le vieillard désolé se tourna vers Columba et lui dit : « Jusques à quand Dieu laissera-t-il impuni ce crime qui nous déshonore ? — Jusqu'à maintenant, » dit Columba, « et pas plus tard ; car à cette heure même, où l'âme de cette innocente monte au ciel, l'âme de son meurtrier va descendre en enfer. » Et à l'instant, comme Ananie sous la parole de Pierre, l'assassin tomba mort. Le bruit de ce châtiment soudain retentit, nous dit l'histoire, dans toute l'Irlande et propagea au loin la renommée du jeune Columba[1].

Du reste, on reconnaît facilement que son influence dut être aussi précoce que considérable, par le nombre et l'importance des fondations dont il fut l'auteur avant même d'avoir atteint l'âge mûr (545-562). A part les vertus dont la suite de sa vie fournit tant d'exemples, on peut croire que sa naissance royale lui donnait un ascendant irrésistible dans un pays où, depuis l'introduction du christianisme, tous les premiers saints, comme les principaux abbés, apparte-

1. *Vita S. Finniani,* ap. COLGAN, *Acta SS.*, p. 395. — ADAMNAN., II, 25.

naient aux familles souveraines, et où subsistent jusqu'à ce jour, à un degré inconnu partout ailleurs, le prestige du sang et le culte des généalogies. Issu, comme on l'a déjà dit, de la même race que le monarque de toute l'Irlande, et par conséquent lui-même éligible à cette dignité suprême plus souvent obtenue par l'élection ou l'usurpation que par l'hérédité; neveu ou cousin très proche des sept monarques qui exercèrent l'autorité suprême pendant la durée de sa vie, il tenait encore par les liens du sang à la plupart des rois provinciaux[1]. Aussi le voit-on, pendant toute sa carrière, traiter sur le pied d'une intimité et d'une égalité parfaites avec tous les princes tant de l'Irlande que de la Calédonie, et exercer une sorte de souveraineté spirituelle égale ou supérieure à l'autorité des souverains séculiers.

A peine âgé de vingt-cinq ans, il présidait à la création d'une foule de monastères; il y en eut jusqu'à trente-sept qui, en Irlande seulement, le reconnaissaient pour fondateur. Les plus anciennes et les plus importantes de ces communautés furent placées par lui, comme l'avait été naguère celle de sainte Brigitte à Kildare[2], dans de vastes forêts de

1. Voir les tableaux généalogiques de l'appendice du docteur Reeves.

2. Voir plus haut, tome II, livre IX, chap. 1.

chênes dont elles tirèrent leur nom. L'une Durrow (*Dair-mach, Roboreti campus*), où l'on voit encore une croix et un puits qui portent le nom de Columba, s'élevait dans cette région centrale qu'on appelait l'*ombilic* ou le milieu sacré de l'Irlande. L'autre, Derry (*Doire-chalgaich, Roboretum Calgachi*), situé au nord de l'île, dans sa province natale, au fond d'une anse profonde de la mer qui sépare l'Irlande de l'Écosse, après avoir été longtemps le siège d'un vaste et riche évêché catholique, est devenue, sous son nom moderne de Londonderry, l'un des principaux foyers de la colonisation anglaise et fut, en 1690, le boulevard de la conquête protestante contre les efforts impuissants du dernier des rois Stuarts[1]. Mais alors rien ne faisait prévoir ces la-

1. Dans son appendice G le docteur Reeves donne l'énumération détaillée des trente-sept fondations de Columb-Kill en Irlande. On y remarque, dans le nord de l'île et dans la province dont le saint était originaire, Raphoë, chef-lieu d'un diocèse actuel, et Tory, dans une île de la côte de Donegall ; puis, dans la région centrale, Sord, aujourd'hui *Swords*, à sept milles de Dublin, qui a conservé, comme Tory, sa *tour ronde* jusqu'à nos jours ; enfin, Kells, qui ne devint célèbre qu'en 807 comme refuge des moines trop menacés à Iona par les Norse-men. Ce monastère fut achevé en 814, et, à partir de là, devint le chef-lieu des moines columbiens. On y voit encore une des plus belles tours rondes de l'Irlande (soixante-dix pieds de haut), un oratoire qui s'appelle *S. Columb-Kill's house*, une croix du cimetière avec cette inscription sur la plinthe : *Crux Patricii et Columbe.* Deux évangéliaires très célèbres de la Bible de Trinity-College à Dublin sont désignés sous le nom de *Livre de Kells* et de *Livre de Durrow.*

Dans l'ouvrage si important du docteur Petrie, intitulé : *Inquiry*

mentables vicissitudes, ni les triomphes désespérants de la force inhumaine et de l'iniquité persécutrice.

Le jeune Columba se plaisait surtout à Derry, où il séjournait habituellement; il veillait avec soin non seulement à la discipline et aux études de sa communauté, mais encore à la conservation de la forêt voisine. Il n'y laissait jamais couper un chêne ; seulement ceux qui tombaient de vieillesse ou abattus par le vent, étaient réservés pour le foyer qu'on allumait aux hôtes étrangers, ou bien distribués aux pauvres des environs. Les pauvres avaient un droit primordial, en Irlande comme partout, au bien des moines; et le monastère de Derry en nourrissait cent tous les jours avec une régularité méthodique[1].

into the origin and uses of the Round Towers of Ireland, 1845, 2e édit., p. 430, on trouve une gravure qui représente un édifice voisin du cimetière de Kells et qualifié de *Maison de saint Columba*. C'est un bâtiment carré ayant 23 pieds de long, 21 de large, 38 de hauteur sous voûte; les murs en ont 4 d'épaisseur. Le toit est en pierre avec deux pignons équilatéraux. Il y a de petites fenêtres circulaires à 15 pieds du sol. Il était autrefois divisé en trois pièces et deux étages. Dans l'une on voit une grande pierre plate de 6 pieds de long, que l'on appelle le lit de saint Columba. La toiture de cette construction est entièrement recouverte de lierre. — Dans l'île de Tory, il y a une tour ronde provenant du monastère construit par Columba. Petrie (p. 389) reconnaît aussi des tours rondes dans les édifices cités à l'occasion des deux miracles rapportés par Adamnan, c. 15, où il est question de cloches et de beffrois.

1. O'DONNEL, ap. COLGAN, p. 397, 398.

Dans un âge plus avancé, notre saint épanchait toute sa tendresse pour les créations de son ardeur religieuse par des chants dont un écho nous est resté; le texte, tel qu'il a été conservé, est peut-être postérieur à l'époque de Columba ; mais il est écrit dans le dialecte irlandais le plus ancien, et il interprète assez naturellement les sentiments du fondateur et de ses disciples :

« Quand tous les tributs de la Scotie[1] seraient à moi, depuis son milieu jusqu'à ses frontières, j'aimerais mieux le site d'une seule petite cellule dans ma belle Derry.

« Voici pourquoi Derry m'est chère,
C'est à cause de sa paix et de sa pureté.
Sur chaque feuille des chênes de Derry
Je vois assis un ange blanc du ciel.
Chère Derry, chère petite chênaie,

1. Répétons ici que les noms de *Scotia*, *Scotti*, dans les écrivains du septième au douzième siècle, s'appliquent presque exclusivement à l'Irlande et aux Irlandais, et par extension seulement à l'Écosse moderne, dont les régions du nord et de l'ouest avaient été peuplées par une colonie de Scots irlandais. De là le nom d'*Erse*, *Erysche* ou *Irish* qu'a conservé jusqu'à nos jours le dialecte des Irlandais, autrement dit *Gaëlic*. Dans Adamnan comme dans Bede, *Scotia* veut donc dire Irlande, et l'Écosse moderne est comprise dans la désignation générale de *Britannia*. Plus tard, le nom de *Scotia* finit par disparaître en Irlande pour ne plus se retrouver que dans le pays conquis et colonisé par les Scots, en Écosse, comme celui d'*Anglia* en Bretagne et celui de *Francia* en Gaule.

Chère demeure et chère petite cellule!
O Éternel Dieu qui demeures au ciel!
Maudit celui qui les profanera.
Bien-aimées sont Durrow et Derry,
Bien-aimée Raphoë la pure,
Bien-aimée Drumhome, aux fruits abondants,
Bien-aimées sont Sords et Kells!
Tout y est délicieux, mais délicieuse surtout
Est la mer salée, où volent et crient les goëlands
Quand je vogue de loin vers la rive de Derry,
Tout y est en paix, tout y est un délice,
Oui, un délice [1]. »

Ce n'était pas seulement ses propres fondations qu'il célébrait; on a conservé un autre poème qui lui est attribué et qui est consacré à la gloire de l'île monastique d'Arran, située sur la côte occidentale de l'Irlande, et dont il était allé vénérer les habitants et les sanctuaires [2].

« O Arran, mon soleil; mon cœur est à l'occident avec toi. Dormir sous ton sol immaculé vaut autant que d'être enseveli dans la terre de saint

1. Apud REEVES, p. 288, 289. — On verra plus loin l'origine et la suite de ce poème.

2. O'DONNELL, lib. I, c, 105, 106. — Cf. COLGAN, *Act. SS. Hiberniæ*, t. I, p. 704 à 714. — On y voit qu'en 1645 cette île renfermait encore treize églises avec les tombeaux de saint Enda et de cent vingt autres saints.

Pierre et de saint Paul. Vivre à la portée du son de tes cloches, c'est vivre dans le bonheur. O Arran, mon soleil, mon amour gît à l'occident et en toi[1]. »

Ces effusions poétiques commencent à nous révéler Columba sous l'un de ses aspects les plus attrayants, comme l'un des chantres de cette poésie nationale de l'Irlande dont on ne saurait assez signaler l'union intime avec la foi catholique[2] et l'empire invincible sur l'âme de ce peuple généreux. Columba fut lui-même poète et vécut toujours en grande et affectueuse intimité avec les autres poètes de son pays, avec ces bardes qui dès lors occupaient une si grande place dans les institutions sociales et politiques de l'Irlande et qu'on rencontrait partout, dans les palais et dans les monastères, comme sur les grands chemins.

On verra plus loin ce qu'il fit pour cette puissante corporation, et comment, après avoir été leur confrère et leur ami, il devint leur protecteur et leur sauveur. Constatons dès à présent que, grand voyageur lui-même, il accueillait les bardes voyageurs dans les différents monastères où il résidait, entre autres dans celui qu'il avait fondé sur un îlot[3] du

1. Cité dans les *Transactions of the Gaëlic society*, p. 183.
2. Voir tome II, livre IX, chap. 1.
3. On y voit encore les ruines d'une église dont on lui attribue la

lac que traverse la Boyle avant de se jeter dans le Shannon. Il leur confiait le soin de rédiger les annales monastiques et provinciales pour être ensuite déposées dans le chartrier de la communauté; mais surtout il les faisait chanter pour sa propre délectation et celle de ses religieux, et ceux-ci lui adressaient de vifs reproches, s'il lui arrivait de laisser un de ces poètes itinérants s'éloigner sans l'avoir invité à faire entendre ses chants en s'accompagnant de la harpe[1].

Le moine Columba fut donc poète; après Ossian et son glorieux homonyme des Vosges, il ouvre la série des deux cents poètes irlandais dont la mémoire et les noms, à défaut des œuvres, sont restés chers à l'Irlande. Il écrivait ses vers, non seulement en latin, mais encore et surtout en irlandais. Il ne reste de lui que trois poèmes latins; mais, il y a deux siècles, on avait encore onze de ses poèmes irlandais[2], qui tous n'ont pas péri, et dont

fondation. A deux milles de cet îlot, et au bord de la cascade que forme la Boyle en se jetant dans le lac (Loch-Key), s'élevait un autre monastère fondé par lui et qui devint, en 1161, une abbaye cistercienne assez célèbre, sous le nom de Boyle.

1. ADAMNAN, lib. I, c. 42.

2. COLGAN, *Trias Thaumat.*, p. 472. — Il en donne le titre et cite le premier vers de chaque poème en irlandais. — Le docteur Reeves a donné dans son appendice F le texte irlandais et la traduction anglaise de deux de ces pièces dont le manuscrit est passé de chez les franciscains de Louvain, où écrivait le pieux et patriotique Colgan,

le plus authentique est consacré à la gloire de la noble Brigitte, la vierge esclave, patronne de l'Irlande, et fondatrice de la vie religieuse pour les femmes dans l'île des Saints : elle n'était pas encore morte quand Columba vint au monde [1]. A travers les efforts obscurs et heurtés de cette poésie enfantine, on démêle, ce semble, quelques accents d'une émotion sincère et originale.

« Que Brigitte, la vierge et la bonne,
Brigitte, notre flambeau et notre soleil,
Brigitte, la rayonnante et l'invisible,
Nous conduise au royaume éternel !
« Que Brigitte nous défende
Contre les troupes de l'enfer ;
Qu'elle abatte devant nous
Toutes les adversités de la vie !
« Qu'elle éteigne en nous
Tous les mauvais instincts de la chair,
Cette vierge pure qui nous est si chère,
Digne d'un ineffable honneur !
« Oui, elle sera toujours notre sauvegarde,
Ma chère sainte de Lagénie,

à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles. — Elles se trouvent aussi à la Bodléienne d'Oxford, dans un manuscrit qui contient cent trente-six poèmes irlandais attribués à Columba.

1. Il naquit en 521 et elle mourut en 523, selon la chronologie de Colgan.

Après Patrice la première,
La colonne de la patrie,
Glorieuse entre toutes les gloires,
Reine entre toutes les reines.
« Que dans l'extrême vieillesse
Elle soit pour notre corps comme un cilice;
Qu'elle nous inonde de sa grâce,
Notre protectrice Brigitte [1]. »

Columba semble donc avoir été autant poète que moine pendant la première moitié de sa vie; il en avait l'humeur vagabonde, agitée, ardente et même querelleuse. Comme la plupart des saints et des moines irlandais, dont l'histoire a gardé le souvenir, il aimait passionnément à voyager [2]; mais à cette passion s'en joignait une autre qui lui valut plus d'une mésaventure. Les livres, moins rares en Irlande que partout ailleurs, y étaient cependant recherchés et conservés avec un soin jaloux dans les bibliothèques monastiques, qui en étaient les seuls dépositaires. On leur attribuait non seulement une valeur excessive, mais encore les émotions et presque les passions d'êtres animés. Columba avait, lui, la passion des beaux manuscrits; et l'un de ses biographes

1. *Trias Thaumat.*, p. 606.
2. O'DONNELL, p. 398.

lui attribue assez de laborieux courage pour avoir transcrit de sa main trois cents exemplaires de l'Évangile ou du Psautier[1]. Il allait partout en quête de volumes à emprunter ou à transcrire, essuyant souvent des refus qu'il ressentait avec amertume. Il y avait dans le pays d'Ossory, au sud-ouest de l'île, un saint reclus, très savant, docteur ès lois et en philosophie, nommé Longarad *aux jambes blanches*, parce qu'en marchant nu-pieds il laissait voir ses jambes couvertes de grands poils blancs. Columba, étant allé le visiter, lui demanda d'examiner ses livres. Le vieillard refusa tout net. Alors Columba éclata en imprécations. « Puissent tes livres ne plus te servir de rien, ni à toi, ni à aucun de ceux qui viendront après toi, puisque tu ne t'en sers aujourd'hui que pour montrer ton inhospitalité! » Cette malédiction fut exaucée, au dire de la légende. A peine le vieux Longarad fut-il mort, que tous ses livres devinrent inintelligibles. Ils existent encore, dit un auteur du neuvième siècle, mais nul ne peut les lire. La légende ajoute que le jour où le vieux savant mourut, l'on vit se décrocher d'eux-mêmes et tomber à terre, dans toutes les écoles d'Irlande et jusque dans la cellule de Columba lui-même, les sacoches

1. O'DONNELL, ap. COLGAN, p. 438. — On a vu plus haut le même chiffre attribué à Dega. Les récits irlandais ne connaissent guère que les deux chiffres de trois cents et de trois mille.

de cuir dont se servaient les religieuses et les étudiants pour y serrer leurs livres [1].

Un récit analogue, plus authentique mais non moins singulier, sert d'introduction à l'événement décisif qui changea la destinée de Columba et le transforma, de poète vagabond et d'érudit passionné, en missionnaire et en apôtre. Étant en visite chez son ancien maître Finnian, notre saint trouva moyen de faire une copie clandestine et pressée du psautier de cet abbé, en s'enfermant la nuit dans l'église où le psautier était déposé, et en s'éclairant pour ce travail nocturne de la lumière qui s'échappait de sa main gauche pendant qu'il écrivait de la droite, comme il arriva à je ne sais plus quel saint de la légende espagnole. L'abbé Finnian apprit ce qui se passait d'un explorateur qui, attiré par cette lueur singulière, avait regardé à travers le trou de la serrure et, pendant qu'il appliquait son visage contre la porte, avait eu l'œil crevé par un coup de bec que lui avait lancé à travers la fente une grue, un de ces oiseaux familiers à qui les religieux irlandais permettaient d'élire domicile dans leurs églises [2]. Indigné de ce qu'il regardait comme un larcin, Finnian réclama la copie dès qu'elle fut terminée, en se fondant sur ce qu'une

1. *Festilogium*, d'Angus le Culdee, cité par O'Curry, *op. cit.* p. 17.
2. O'Donnell, lib. ii, c. 1.

copie faite sans permission devait appartenir au maître de l'œuvre originale, vu que le livre transcrit est le fils du livre original (*Son-book*). Columba refusa de se dessaisir de son œuvre. On en référa au roi, en son palais de Tara.

Le roi Diarmid, ou Dermott, monarque suprême de l'Irlande, descendait, comme Columba, du grand roi Niall, mais par un autre fils que celui dont Columba était l'arrière-petit-fils. Il vivait, comme tous les princes de son pays, dans une union intime avec l'Église, personnifiée en Irlande, plus encore qu'ailleurs, par l'ordre monastique. Exilé et persécuté dans sa jeunesse, il s'était réfugié dans une île entourée par un de ces lacs que traverse le principal fleuve de l'Irlande, le Shannon, et il s'y était lié avec un saint moine nommé Kiéran, qui n'était autre que ce fils de charpentier, camarade jaloux de Columba à l'école monastique de Clonard et depuis son émule généreux en science et en austérité. Sur la rive encore solitaire du fleuve, les deux amis avaient projeté la fondation d'un monastère que la nature marécageuse du terrain obligerait de bâtir sur pilotis. « Plantez, » avait dit le moine au prince exilé, « plantez avec moi le premier pieu en mettant votre main « sous la mienne ; et d'ici à peu cette main sera sur « tous les hommes d'Érin. » En effet, Diarmid fut bientôt appelé au trône. Il usa aussitôt de son pouvoir

pour doter richement le sanctuaire que devait lui rendre doublement cher le souvenir de son exil et de son ami. Sous le nom de Clonmacnoise, ce sanctuaire devint l'un des grands monastères et l'une des écoles les plus fréquentées de l'Irlande et même de l'Occident; il fut si riche en possessions et surtout en communautés, filles ou vassales de son autorité hiérarchique, qu'un dicton populaire renfermait la moitié de l'Irlande dans l'enceinte de Clonmacnoise. Cette enceinte contenait réellement jusqu'à neuf églises avec deux tours rondes; les rois et les seigneurs des deux rives du Shannon y eurent, pendant mille ans, leur sépulture sur une hauteur verdoyante qui domine les bords marécageux du fleuve. On en voit encore les ruines tristement pittoresques, et parmi elles une croix de pierre où sont grossièrement sculptés le prince et l'abbé tenant à eux deux le pieu allongé par la pointe, dont la légende a consacré le souvenir[1].

1. Situé à sept milles au-dessous d'Athlone, sur la rive orientale du Shannon, Clonmacnoise fut plus tard érigé en évêché, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Cloyne, quoique la désignation latine, *Clonensis* ou *Cluanensis*, soit identique. — Cette grande abbaye doit sa principale illustration à son abbé Tighernach (1088), historien très souvent cité et dont les annales ont été publiées au tome II des *Rerum Hibernicarum scriptores*, d'O'Connor. Elle renfermait dans sa vaste enceinte une communauté de ces moines laïques, connus sous le nom de *Culdees*, dont nous aurons à parler plus loin, qui avait été créée par un frère convers du monastère, nommé *Conn des pauvres* à cause de sa grande charité. Plus tard,

Ce roi pouvait donc être regardé comme un juge compétent dans un conflit à la fois monastique et littéraire ; il devait être suspect de partialité pour Columba, son parent, et cependant il se prononça contre lui. Son jugement se formula en un dicton rustique qui passa en proverbe chez les Irlandais : *A chaque vache son veau*[1], et par conséquent à chaque livre sa copie. Columba protesta hautement : « C'est là, » dit-il, « une sentence injuste, et je m'en vengerai. » Sur ces entrefaites, un jeune prince, fils du roi provincial de Connaught, poursuivi comme auteur d'un meurtre involontaire, étant venu se réfugier auprès de Columba, le roi suprême le fit mettre à mort. Alors l'irritation de notre moine-poète ne connut plus de bornes. L'immunité ecclésiastique dont il jouissait, en sa qualité de supérieur et de fondateur de plusieurs monastères, aurait dû, selon lui, créer une sorte de sanctuaire autour de sa personne. Cette immunité était scandaleusement violée par le supplice de son client. Il menaça le roi d'une prompte vengeance. « J'irai, » lui dit-il, « dénoncer à mes frè-

au douzième siècle, elle fut attribuée aux chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui la conservèrent jusqu'à la spoliation générale. O'Curry, *op. cit.*, p. 60.— Le *Gentleman's Magazine*, de février 1864, publie un plan de l'état actuel de *Clonmacnoise*, avec une notice fort intéressante de M. Parker sur l'architecture de ces ruines.

1. *Le gach boin a boinin, le gach leabhar a leabhran.*

« res et à mes proches ton jugement inique contre moi « et l'immunité de l'Église violée en ma personne ; ils « écouteront ma plainte, et ils te châtieront les armes « à la main[1]. Mauvais roi, tu ne reverras plus mon « visage dans ta province jusqu'à ce que Dieu, le juste « juge, ait dompté ton orgueil. Comme tu m'as hu- « milié aujourd'hui devant tes seigneurs et amis, Dieu « t'humiliera devant tes ennemis au jour de la ba- « taille. » Diarmid voulut le faire retenir auprès de lui ; mais, trompant la vigilance de ses gardes, il s'évada de nuit de la cour de Tara et se dirrigea vers sa province natale de Tyrconnell. S'étant arrêté d'abord à Monasterboice, il y apprit des religieux que le roi faisait garder les passages ordinaires pour intercepter la route. Alors il prit un sentier tout à fait solitaire pour traverser les montagnes désertes qui le séparaient du nord de l'Irlande ; et pendant ce trajet, son âme s'exhala en un chant religieux. Il s'enfuit en chantant le *Poème de la Confiance*, qui nous a été conservé et qui compte parmi les monuments les plus authentiques de la vieille langue irlandaise. En voici quelques strophes :

1. ANON. ap. USSERIUM, *de Primord. Eccles. Brit.*, cité par Colgan, p. 462.— O'DONNELL, lib. II, c. 7.— C'est ici une version assurément très modernisée de la déclaration de guerre faite par Columba, au roi ; mais le vrai fond des choses, consigné par l'unanimité des traditions irlandaises, s'y retrouve. Adamnan garde un silence prudent sur tous ces incidents antérieurs à la mission du saint en Écosse.

« Je suis seul sur la montagne;
O Dieu ! roi du soleil, protège ma route,
Et alors je n'aurai rien à redouter,
Pas plus que si j'étais gardé par six mille guerriers.
Si j'avais affaire à ces six mille,
Et qu'ils voulussent défendre ma peau,
Une fois le temps fixé pour ma mort,
Il n'y aurait point de forteresse qui pût m'en préserver.
Tandis que les réprouvés sont mis à mort jusque dans une église,
Jusque dans une île au milieu d'un lac,
L'élu de Dieu est assuré de sa vie
Jusque sur le front d'une bataille.
Nul ne peut me tuer aujourd'hui,
Quand même je combattrais contre lui au fort du péril ;
Mais nul ne peut me sauver,
Le jour où ma vie sera venue, à son temps prédestiné.
Ma vie !
Qu'elle soit comme il plaît à mon Dieu ;
Rien ne peut lui être ôté,
Rien ne peut lui être ajouté!...
Ce que Dieu a destiné à quelqu'un,
Il ne sort pas de ce monde qu'il ne l'ait rencontré.
Qu'un prince cherche davantage,

Il n'en obtiendra pas la grosseur d'une mite.
Une garde,
Une garde peut l'accompagner sur son chemin;
Mais quelle protection, quelle,
Le gardera contre la mort?...
Oublie pour un temps la pénurie du cloître.
Songeons plutôt à l'hospitalité du monde :
Le fils de Marie te fera prospérer.
Chaque hôte aura sa portion... Souvent,
Ce qui est dépensé revient à la main qui l'a donné;
Et ce qui n'est pas dépensé
N'en a pas moins disparu.
O Dieu vivant!
Malheur à celui qui fait mal en quelque chose :
La chose qu'il ne voit pas lui survient,
La chose qu'il voit s'évanouit de sa main.
Ce n'est pas du *Sreod*[1] que dépend notre destinée,
Ni de l'oiseau au bout de la branche,
Ni du tronc d'un arbre noueux...
Meilleur est celui en qui nous croyons...
Il est le roi qui a fait nos corps,
Qui ne me laissera pas aller la nuit sans asile.
Je n'adore pas la voix des oiseaux,

1. Terme druidique inconnu, qui signifie probablement quelque superstition païenne, dans le genre des présages tirés du vol des oiseaux ou des nœuds d'arbre mentionnés aussitôt après.

Ni un tel, ni le hasard, ni une femme;
Mon druide est le Christ, le Fils de Dieu;
Christ, le Fils de Marie, le grand abbé,
Le Père, le Fils et le Saint-Esprit.
Mes domaines sont chez le Roi des rois;
Ma communauté est à Kells et à Moen[1].»

« Ainsi chantait,» dit le préambule de ce *Poème de la Confiance,* « ainsi chantait Columba quand il cheminait tout seul, et ce chant protégera quiconque le répétera en voyageant.»

Parvenu sain et sauf dans sa province, Columba ne négligea rien pour exciter contre le roi Diarmid les clans nombreux et puissants de ses proches et amis, qui formaient une branche de la descendance de Niall, distincte et ennemie de celle dont était le monarque régnant. Ses efforts furent couronnés de succès. Les Hy-Nialls du Nord s'armèrent avec empressement contre les Hy-Nialls du Sud, dont Diarmid était le chef spécial[2]. Ils obtinrent naturelle-

1. Moone, dans le comté de Kildare, où l'on conserve la crosse abbatiale de saint Columba.— Sauf pour les quatre premiers vers, cités avec le texte irlandais par O'Curry (*Lectures*, p. 329), j'emprunte ici la traduction donnée par M. Henri Martin, dans la *Revue nationale*, d'après la version anglaise qu'O'Donovan a publiée avec le texte original dans le tome I des *Transactions of the Irish Archological society*, Dublin, 1846, p. 1 à 15.

2. Colgan, *Act. SS. Hibern.*, t. I, p. 645.—Cf. le tableau généalogique de la descendance de Niall, dans Reeves, p. 251.— Il y eut dix rois

ment le concours du roi de Connaugth, père du jeune prince qui avait été mis à mort par le monarque. Selon d'autres récits, ce fut une lutte entre les Nialls du Nord et les Pictes établis au centre de l'Irlande. Le nord et l'ouest de l'Irlande prirent donc les armes contre le roi suprême. Celui-ci marcha au-devant d'eux, et les rencontra en bataille rangée à Cool-Drewny, ou Cul-Dreimhne, sur les frontières de l'Ultonie et de la Connacie. Il fut complètement vaincu et obligé de se réfugier à Tara. La victoire fut due, selon l'annaliste Tighernach, aux prières et aux chants de Columba, qui avait jeûné et prié de toutes ses forces pour obtenir du ciel le châtiment de l'insolence royale[1], qui de plus assistait à la bataille et prenait ainsi sur lui, aux yeux de tous, la responsabilité du sang versé.

Quant au manuscrit qui avait été l'objet de cet étrange conflit de propriété littéraire dégénéré en guerre civile, il fut depuis lors vénéré comme une sorte de palladium national, militaire et religieux. Sous le nom de *Cathac* ou *Batailleur*, le psautier latin, transcrit par Columba, enchassé dans une

suprêmes d'Irlande de la branche des Hy-Nialls du Nord ou de Tyrconnell, dont était Columba, et dix-sept de la branche des Hy-Nialls du Sud, dont était Diarmid ; ces rois alternèrent entre eux pendant deux siècles en se tuant ou se détrônant mutuellement. Voir les notes de Kelly, ap. LYNCH, *Cambrensis eversus*, t. II, p. 12 et 15.

1. O'DONNELL, *loc. cit.*

sorte d'autel portatif, devint la relique nationale du clan des O'Donnel. Pendant plus de mille ans, il fut porté par eux à la guerre, comme un gage de victoire, à la condition d'être posé sur la poitrine d'un clerc aussi pur que possible de tout péché mortel. Il a échappé comme par miracle aux dévastations dont l'Irlande a été victime, et il subsiste encore pour la plus grande joie des patriotes érudits de l'Irlande[1].

Columba vainqueur eut bientôt à subir la double réaction de ses remords personnels et de la réprobation de beaucoup d'âmes pieuses[2]. Celle-ci fut la première à se faire jour. Devant un synode convoqué dans le centre du domaine royal, à Teilte[3], il fut accusé d'avoir fait verser le sang chrétien, et l'excom-

1. Les annales des Quatre Maîtres rapportent que dans une bataille livrée en 1497 entre les O'Donnell et les Mac Dermott, le livre sacré tomba entre les mains de ceux-ci, qui le restituèrent toutefois en 1499. — Conservé depuis treize cents ans dans la famille O'Donnell, il appartient aujourd'hui à un baronnet de ce nom qui en a permis l'exhibition dans le Musée de l'Académie royale irlandaise, où chacun peut encore le voir. Il se compose de cinqante-huit feuillets de parchemin recouverts d'une reliure d'argent. Le savant O'Curry (*op. cit.*, p. 322) a donné le fac-simile d'un fragment de ce manuscrit, qu'il n'hésite pas à croire être de l'écriture de notre saint, ainsi que le bel évangéliaire dit *Livre de Kells*, dont il a également donné le fac-simile. Cf. Reeves, Notes sur Adamnan, p. 250, et Opuscule sur Marianus Scotus, p. 12.

2. O'Donnell, II, 5. — Colgan, *Act. SS. Hibern.*, p. 645.

3. Aujourd'hui Teltown, petit village près de Kells, au comté de Meath.

munication prononcée contre lui en son absence. Peut-être cette accusation ne portait-elle pas seulement sur la guerre soulevée à propos du psautier transcrit dont il revendiquait la propriété. Son caractère emporté, vindicatif, et surtout son attachement passionné pour ses proches et la part violente qu'il prenait à leurs disputes domestiques et à leurs rivalités sans cesse renaissantes, l'avaient engagé dans d'autres luttes dont la date incertaine est peut-être postérieure à son premier départ d'Irlande, mais dont la responsabilité lui est formellement imputée par divers monuments[1], et qui aboutirent également à des batailles sanglantes.

Columba n'était pas homme à reculer devant des accusateurs et des juges. Il se rendit au synode qui l'avait frappé sans l'entendre. Il y trouva pour défenseur un fameux abbé, nommé Brendan, fondateur

1. Notamment par l'argument en langue irlandaise du poème latin de Columba, intitulé : *Altus prosator,* et dont il sera question plus loin. Cet argument est cité textuellement par le docteur Reeves, p. 253. Ce savant pense que les écrivains légendaires ont antidaté tous ces événements fâcheux pour la considération de l'apôtre de la Calédonie, afin de concentrer toutes ses excentricités dans la première portion de sa vie, antérieure à son expiation volontaire. Adamnan, qui ne suit aucun ordre chronologique, garde le silence sur la plupart des événements qui précédèrent l'exil volontaire du saint, et ne mentionne que vaguement le synode où il fut excommunié ; mais il constate qu'après cet exil Columba revint plusieurs fois en Irlande, où son influence ne cessa jamais d'être très considérable. — Lib. III, c. 3.

du monastère de Birr. A la vue de Columba, cet abbé se leva et alla l'embrasser. « Comment, » lui dirent d'autres membres du synode, « pouvez-vous donner « le baiser de paix à un excommunié? — Vous fe- « riez comme moi, » leur répliqua-t-il; « et vous ne « l'auriez jamais excommunié, si vous pouviez voir « ce que je vois, une colonne de feu qui le précède et « des anges qui l'accompagnent. Je n'ose mépriser « un homme prédestiné par Dieu pour être le guide « de tout un peuple vers la vie éternelle[1]. » Grâce à l'intervention de Brendan, ou par quelque autre motif qu'on ne nous dit pas, la sentence d'excommunication fut retirée; mais il fut enjoint à Columba de gagner au Christ par sa prédication autant d'âmes païennes qu'il avait péri de chrétiens dans la bataille de Cooldrewny[2].

Ce fut alors que son âme semble avoir commencé à se troubler et que le remords y jeta les germes à la fois d'une conversion éclatante et de sa future mission apostolique. Resté à l'abri des vengeances ou des pénalités séculières, il dut se sentir d'autant plus atteint par le jugement ecclésiastique prononcé contre lui. On le voit, dans diverses légendes,

1. *Ibid.* — Ce Brendan dit l'*Ancien*, abbé de Birr, mort en 565, est à distinguer d'un autre Brendan, abbé de Clonfert, mort en 577, dont on a mentionné plus haut le fameux *pèlerinage*. Voir liv. x, p. 90.

2. Colgan, *loc. cit.* p. 645.

errer longtemps de solitude en solitude et de monastère en monastère, à la recherche de saints religieux, maîtres en fait de pénitence et de vertu chrétienne, les interrogeant avec anxiété sur ce qu'il lui faudrait faire pour obtenir le pardon de Dieu après le meurtre de tant de victimes[1]. L'un d'eux, Froëch, depuis longtemps son ami, lui reprocha avec une affectueuse sévérité d'avoir été le provocateur de la meurtrière bataille. « Ce n'est pas moi, » répartit vivement Columba, « qui en suis cause; c'est l'in« juste jugement du roi Diarmid, c'est sa violation « de l'immunité ecclésiastique, qui ont tout fait. — « Un religieux, » dit le solitaire, « aurait mieux fait « de supporter patiemment l'injure que de la venger « les armes à la main. — Soit, répliqua Columba; « mais il n'est pas facile à l'homme injustement « provoqué de comprimer son cœur et de sacrifier « la justice[2]. »

Il fut plus humble avec Abban, autre moine fameux de ce temps, fondateur de beaucoup de maisons religieuses, dont l'une avait été surnommée la *Cellule des Larmes*, parce qu'on y obtenait surtout la grâce de pleurer ses péchés[3]. Ce doux et intrépide soldat du Christ s'était signalé par son

1. *Vita S. Molassii*, ap. *Trias Thaumat.*, p. 461.
2. O'Donnell, *Vita quinta*, II, 8.
3. *Vita S. Abbani*, ap. Colgan, lib. I, p. 615.

zèle contre les guerroyeurs et les perturbateurs de la paix publique : on l'avait vu tantôt se jeter entre deux chefs en guerre l'un contre l'autre au momoment où leurs lances s'entre-croisaient sur leurs poitrines[1], tantôt marcher seul et désarmé à la rencontre d'un des plus redoutables pillards de l'île, encore païen et de race souveraine, lui faire tomber les armes des mains, et transformer en chrétien, puis en moine, le bandit royal dont l'arrière-petit-fils nous a conservé cette histoire[2]. Quand Columba l'eut rejoint, il lui dit : « Je viens te supplier « de prier pour les âmes de tous ceux qui ont péri « dans cette guerre récente, que j'ai suscitée pour « l'honneur de l'Église. Je sais que par ton inter- « cession elles pourront obtenir miséricorde, et je « te conjure de t'enquérir de la volonté de Dieu à « cet égard par cet ange que tu entretiens chaque « jour. » Le vieux solitaire, sans rien reprocher à Columba, résista longtemps par modestie à ses importunités, mais finit par céder, et, après avoir prié, lui donna l'assurance que ces morts jouiraient du repos éternel[3].

Rassuré sur le sort des victimes de son emporte-

1. *Vita S. Abbani*, ap. Colgan, lib. I, p. 619.
2. *Ibid.*, p. 617.
3. *Ibid.*, p. 624, d'après le manuscrit de Salamanque, plus complet sur ce point que le texte ordinaire.

ment, il lui restait encore à s'éclairer sur son propre devoir. Il trouva la lumière qu'il cherchait auprès d'un saint religieux, nommé Molaise, renommé par ses études sur l'Écriture sainte, qu'il avait déjà eu pour confesseur, et dont on voit encore le monastère ruiné dans une île de l'Atlantique[1].

Ce rude anachorète confirma la décision du synode ; mais, à l'obligation de convertir à la foi chrétienne des païens en nombre égal aux morts de la guerre civile, il ajouta une condition nouvelle et cruelle pour une âme aussi passionnément éprise de son pays et de ses proches. Le confesseur condamna son pénitent à s'exiler de l'Irlande pour toujours[2]. Columba s'inclina devant cette sentence avec une tristesse résignée : « Ce que vous ordonnez, » dit-il, « se fera[3]. »

Il annonça son sort futur, d'abord à ses proches, aux belliqueux Nialls de Tyrconnell : « Un ange « m'apprend qu'il me faut sortir de l'Irlande et rester « en exil tant que je vivrai, à cause de tous ceux qui « ont été tués par vous dans cette dernière bataille que « vous avez livrée pour moi, et aussi dans d'autres « que vous savez[4]. » On ne dit pas que personne, parmi

1. Innishmurry, sur la côte de Sligo.
2. *Vita S. Molassii*, ubi supra.
3. O'Donnell, II, 5.
4. *Id.*, II, 4.

ses parents, ait essayé de le retenir; mais quand il fit part à ses disciples de son émigration, douze d'entre eux se décidèrent à le suivre. Le plus ardent de tous fut un jeune religieux, nommé Mochonna, fils du roi provincial de l'Ulster. En vain Columba lui représentait qu'il ne devait pas abandonner ses parents ni le sol natal. « C'est toi, » répondit le jeune homme, « c'est toi qui es mon père; l'Église « est ma mère, et ma patrie est là où je pourrai « récolter la plus ample moisson pour le Christ. » Puis, afin de rendre toute résistance impossible, il fit tout haut le vœu solennel d'abandonner son pays et de suivre Columba : « Je jure de te suivre « partout où tu iras, jusqu'à ce que tu m'aies mené « au Christ, à qui tu m'as consacré[1]. » C'est ainsi, dit son historien, qu'il s'imposa plutôt encore qu'il ne s'offrit pour compagnon au grand exilé qui, dans le cours de sa carrière apostolique chez les Pictes, n'eut point d'auxiliaire plus actif et plus dévoué.

Columba accepta non sans douleur, comme on le verra, mais sans résistance, l'arrêt de son ami. Il consacra le reste de sa vie à expier ses fautes par un exil volontaire et par la prédication de la foi aux païens. Jusqu'ici nous n'avons pu démêler qu'avec peine les principaux événements des qua-

1. O'Donnell, *Vita Columbæ*, lib. III, c. 24, 25, 26.

rante premières années de sa vie, à travers une foule de récits confus et contradictoires. Nous avons suivi la version qui nous a paru la plus probable, en même temps que la plus propre à jeter du jour sur le caractère du saint, de son peuple et de son pays. Désormais nous aurons un guide plus sûr dans cet Adamnan, qui ne touche qu'en passant à la première moitié de la vie de son héros, et qui, au mépris du témoignage unanime des sources irlandaises, tout en constatant que ce départ eut lieu après la bataille où le monarque d'Irlande avait été vaincu par les proches de Columba[1], n'attribue son départ de l'Irlande qu'au seul désir de convertir les païens de la grande île voisine[2].

1. Adamn., I, 7. — On verra plus loin, p. 156, ce qui est dit du poème dit *Altus*, dont la composition fut inspirée par le remords de Columba après ses trois batailles.

2. Adamn., *Præf.* — Le Ms. de Salamanque, cité par Colgan, ajoute : *Ad convertendos ad fidem Pictos.*

CHAPITRE II.

Columba émigre en Calédonie. — L'île sainte d'Iona.

Aspect de l'archipel des Hébrides. — Columba débarque d'abord à Oronsay, mais s'en éloigne parce qu'il peut encore apercevoir l'Irlande. — Description d'Iona. — Premières constructions du nouveau monastère. — Ce qu'il en reste. — Enthousiasme de Johnson en y débarquant au dix-huitième siècle. — Columba regrette amèrement sa patrie. — Élégies passionnées sur les douleurs de l'exil. — Note sur le poème de l'*Altus*. — Persévérance de ce regret patriotique pendant toute sa vie. — La cigogne venue d'Irlande à Iona.

Qui n'a pas vu les îles et les golfes de la côte occidentale de l'Écosse, qui n'a pas vogué dans cette sombre mer des Hébrides, ne saurait guère s'en représenter l'image. Rien de moins séduisant, au premier abord, que cette âpre et solennelle nature. Le pittoresque y est sans charme, et la grandeur sans grâce. On parcourt tristement un archipel d'îlots déserts et dénudés, semés, comme autant de volcans éteints, sur des eaux mornes et ternes, mêlées parfois de courants rapides et de gouffres tournoyants. Sauf les jours si rares où le soleil, ce pâle soleil du Nord, vient raviver ces pa-

rages, l'œil erre sur une vaste surface d'eau noirâtre, entrecoupée çà et là par la crête blanchissante des vagues, ou par la ligne écumeuse de la houle qui se brise ici contre les récifs allongés, là contre d'immenses falaises, et dont on entend bruire au loin le mugissement lugubre. A travers les brumes et les pluies incessantes de ce rude climat, c'est à peine si l'on aperçoit les sommets des chaînes de montagnes, dont les versants abrupts et déboisés baignent leur base dans ces froides ondes toujours agitées par le choc des courants contraires et les tourbillons de vent qui jaillissent des lacs ou des étroits défilés de l'intérieur. La mélancolie du paysage n'est relevée que par la configuration particulière de ces côtes déjà remarquée par les anciens auteurs, par Tacite surtout, et qui ne se retrouve qu'en Grèce et en Scandinavie[1]. Comme dans les fiords de la Norvège, la mer creuse et découpe les bords des îles et du continent voisin en une foule d'anses et de golfes d'une profondeur étrange, et aussi étroits que profonds[2]. Ces golfes prennent les formes les plus variées, en pénétrant par mille replis tortueux jusque

1. TACITE, *Agricolæ Vita*, c. 10. — GILDAS, t. III, p. 11, éd. Stevens.

2. .... Mare, quo latus ingens
Dant scopuli, et multa litus se valle receptat.
PERSE, sat. VI.

Ces vers de Perse, sur la *Rivière* de Gênes, peignent mieux encore les côtes occidentales de l'Écosse.

dans le centre des terres, comme pour se confondre avec les lacs allongés et contournés que dominent les *highlands* de l'intérieur. D'innombrables péninsules terminées par des caps effilés ou par des cimes toujours couronnées de nuages ; des isthmes rétrécis au point de laisser voir la mer des deux côtés à la fois ; des pertuis si resserrés entre deux murailles de rochers que le regard hésite à s'y engager ; d'énormes falaises de basalte ou de granit, aux flancs troués de crevasses ; des cavernes, comme à Staffa, grandes et hautes comme des églises, flanquées dans toute leur longueur de colonnes prismatiques, et où se précipitent en hurlant les flots de l'Océan ; puis çà et là, en guise de contraste avec la farouche majesté de cet ensemble, tantôt dans une île, tantôt sur la rive continentale, une plage sablonneuse, un plateau recouvert d'herbe drue, menue et salée ; un havre assez bien clos pour abriter quelques frêles embarcations ; partout enfin une combinaison singulièrement variée de la terre et de la mer, mais où la mer l'emporte, domine tout et pénètre partout comme pour mieux affirmer son empire, et, selon le dire de Tacite, *inseri velut in suo*.

Tel est aujourd'hui, tel devait être alors, sauf les forêts qui ont disparu, l'aspect des parages où Columba allait continuer et achever sa vie. C'était par là

qu'il allait aborder le Pays des forêts, cette Calédonie[1] indomptée où les Romains avaient dû renoncer à s'établir, où le christianisme n'avait encore paru que pour s'évanouir presque aussitôt, et qui sembla longtemps au reste de l'Europe presque en dehors du monde. A lui revient l'honneur d'avoir introduit la civilisation dans cette contrée pierreuse, stérile et glacée, où nos pères plaçaient le séjour de la Faim et du prince des démons, en *Escosse la Sauvage*[2].

En naviguant dans ces lointains parages, comment ne pas évoquer la sainte mémoire et la gloire oubliée de ce grand missionnaire? C'est à lui que remonte cet esprit religieux de l'Écosse qui, tout dévoyé qu'il soit par la Réforme, et en dépit de son étroit rigorisme, subsiste encore si puissant, si populaire, si fécond et si libre[3]. A demi voilé par un

1. En breton *Calyddon*, le Pays des forêts, selon Augustin Thierry, mais selon Camden ce nom viendrait de *kaled*, qui signifie *dur*, *sauvage*.

2. Voir les textes de Jean de Meung, Froissart et autres, recueillis par M. Francisque Michel, dans son bel et savant ouvrage : *les Écossais en France et les Français en Écosse*, imprimé par Gounouilhou, à Bordeaux, en 1862, p. 3 à 5. On connaît les paroles de saint Louis malade à son fils : « Je te prie de te faire aimer du peuple de ton royaume, car si tu devais le mal gouverner, j'aimerais mieux qu'un Écossais vînt d'Écosse et régnât à ta place. » JOINVILLE, p. 4.

3. Qu'on se rappelle le merveilleux épanouissement de la *Free-Kirk* ou *Église libre*, née en 1843 d'une dispute locale sur le patronat laïque des paroisses et qui a enfanté dans chaque village de l'Écosse une nouvelle communauté et une nouvelle église, soutenues par des contributions volontaires en face de l'Église officielle, laquelle

lointain nébuleux, Columba apparaît le premier parmi toutes ces figures originales et touchantes qui ont pris rang dans l'histoire, à qui l'Écosse doit d'avoir occupé une si grande place dans la mémoire de l'imagination des peuples modernes, depuis les grandes chevaleries de la royauté catholique et féodale des Bruce et des Douglas, jusqu'aux infortunes sans pareilles de Marie Stuart et de Charles-Édouard, et à tous ces souvenirs poétiques et romanesques que l'honnête et pur génie de Walter Scott a dotés d'une popularité européenne.

Exilé volontairement, à quarante-deux ans, de son île natale, Columba s'était embarqué avec ses douze compagnons[1] sur une de ces grandes barques d'osier recouvertes de peaux de bœuf qui servaient à la navigation des peuples celtiques. Il vint aborder sur un îlot désert situé au nord de l'embouchure de cette série de golfes et de lacs qui, s'étendant du sud-ouest au nord-est, coupe en deux la presqu'île calédonienne, et qui séparait alors des Pictes, encore païens, la région occupée par les Scots d'Ir-

est restée en possession des biens ecclésiastiques provenant des temps catholiques.

1. Voir leurs noms dans l'appendice A. de Reeves. — Signalons dès à présent parmi eux deux personnages que nous retrouverons plus tard : Baithen, son secrétaire et son successeur comme abbé d'Iona, et Diormit ou Dermott, son ministre (*ministrator*), le religieux spécialement attaché à sa personne, puis le jeune Mochonna dont on vient de parler page 140.

lande, à demi chrétiens. Cet îlot, qu'il a immortalisé, prit d'après lui le nom d'I-Colm-Kill (l'île de Columb-Kill), mais est plus connu sous celui d'Iona [1]. Une légende, inspirée par l'un des traits les plus marqués du caractère de notre saint, veut qu'il ait d'abord touché terre sur une autre île nommée Oronsay [2]. Mais, après avoir débarqué, il gravit une colline voisine de la plage, et là, jetant ses yeux vers le midi, il vit qu'il pouvait encore distinguer l'Irlande, sa patrie bien-aimée. Voir de loin cette terre chérie qu'il lui avait fallu quitter pour toujours, c'était une trop rude épreuve. Il redescendit et se rembarqua aussitôt pour aller chercher plus loin une plage d'où il ne lui serait plus possible d'apercevoir le sol natal. Arrivé à Iona, il monta sur le plus haut sommet de l'île, et, promenant ses regards sur l'horizon, il reconnut que son Irlande n'était plus visible. Il se décida donc à rester sur ce rocher inconnu. Un de ces monceaux de pierres, qu'on appelle *cairn* dans les dialectes celtiques, indique encore le site de cette exploration volontairement infructueuse et a long-

1. Le nom primitif était *Hy*, *Hii* ou *I*, c'est-à-dire l'île, l'île par excellence. *Iona* signifie, selon divers auteurs, l'île bénie. Ce dernier mot est écrit *Iova* par Adamnan et les anciens auteurs; mais l'usage a fait prévaloir *Iona*.

2. Au sud de Colonsay et non loin de la grande île d'Islay.

temps porté le nom de *Cairn* des Adieux à l'Irlande[1].

Rien de plus triste et de plus morne que l'aspect de cette île célèbre où pas un seul arbre n'a pu résister, soit au souffle des vents, soit à la main des hommes. Toute petite, n'ayant qu'une lieue de long sur un tiers de lieue de large, plate et basse, bordée de petits rochers d'une teinte grisâtre qui s'élèvent à peine au-dessus du niveau de la mer, dominée par les hautes et sombres cimes de la grande île de Mull[2], elle n'a pas même la beauté sauvage que donnent aux îles et aux plages voisines leurs falaises basaltiques, d'une hauteur souvent prodigieuse, aux sommets quelquefois arrondis et recouverts d'herbages, aux flancs perpendiculaires incessamment battus par les vagues de l'Atlantique qui s'y engouffrent dans des cavernes retentissantes creusées par l'effort séculaire de la fureur des

1. *Cairn cul ri Érin :* littéralement *le dos tourné à l'Irlande.* — Plusieurs historiens croient que l'île avait d'abord été habitée par les druides, dont on montre encore le cimetière, *Clachnan Druineach.* O'Donnell raconte qu'ils résistèrent à main armée aux émigrés irlandais. Mais le docteur Reeves repousse par de très bonnes raisons cette version. Son édition d'Adamnan contient une carte détaillée d'Iona avec tous les noms de lieux en celtique.

2. ..... Where a turret's airy head
O'erlook'd, dark Mull! thy mighty sound,
When thwarting tides, with mingled roar,
Part thy swarth hills from Morven's shore.

WALTER SCOTT, *Lord of the Isles*, I, 7.

flots. Sur le sol si restreint de cet îlot, un sable blanchâtre alterne avec quelques pâturages entrecoupés de tourbières et de maigres récoltes ; et ce sol semble toujours disputé à la culture par les roches de gneiss qui reparaissent sans cesse à la surface et forment en certains endroits un labyrinthe presque inextricable. Le seul attrait de ce sombre séjour est la vue de la mer et celle aussi des montagnes de Mull et des autres îles, au nombre de vingt à trente, que l'on distingue du haut de la colline septentrionale d'Iona[1]. Parmi elles il faut signaler Staffa, si célèbre par la grotte de Fingall, qui n'a été signalée que depuis un siècle et qui, au temps de Columba, surgissait, dans sa majesté solitaire et inconnue, au sein de cet archipel des Hébrides, sillonné aujourd'hui par tant de curieux admirateurs de ces rives échancrées des Highlands et de ces châteaux ruinés de la féodalité écossaise que le grand barde de notre siècle a enchâssés dans l'auréole de sa poésie[2].

L'anse où Columba prit terre s'appelle encore la Baie de la Barque d'osier, *Port' a Churraich;* et l'on y montre un monticule allongé qui représente

1. Cette colline, la plus haute de l'île, n'a que trois cent vingt pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

2. On trouvera dans l'Appendice de ce volume les beaux vers de Walter Scott sur la grotte de Staffat. Dans le poème intitulé : *The Lord of the Isles*, dont la scène s'ouvre dans l'île la plus voisine

les dimensions de cette barque, laquelle avait soixante pieds de long. L'émigré ne s'arrêta point dans cette anse, située au midi de l'île ; il remonta plus haut, et pour être un peu à l'abri des grands vents de l'Océan, il choisit pour demeure la plage orientale, en face de la grande île de Mull, qui n'est séparée d'Iona que par un étroit canal d'un

d'Iona, Scott a tracé un itinéraire poétique de tout l'archipel si longtemps fréquenté par saint Columba ; il le fait parcourir par le roi Robert Bruce quand, accompagnée de Ronald, le *seigneur des îles,* il quitte sa retraite insulaire de Skye pour aller délivrer l'Écosse du joug des Anglais :

With Bruce and Ronald bides the tale.
To favoring winds they give the sail
Till Mull's dark head-lands scarce they knew
And Ardnamurchan's hills were blue...
... Merrily, merrily bounds the bark,
    She bounds before the gale...
The shores of Mull on the eastward lay
And Ulva dark and Colonsay,
And all the group of islets gay
    That guard famed Staffa round...
They left Loch-Tua on their lee,
And they waken'd the men of the wild Tiree,
    And the chief of the sandy Coll.
They pause not at Columba's isle.
Though peal'd the bells from the holy pile
    With long and measured toll...
And verdant Islay call'd her host,
And the clans of Jura's rugged coast
    Lord Ronald's call obey,
And Scarba's isle, whose tortured shore
Still rings to Corriewreken's roar,
    And lonely Colonsay.

WALTER SCOTT, *Lord of the Isles*, cant. VI.

Les puissants dynastes celtiques qui, sous le nom de *Seigneurs des îles*, régnèrent pendant tout le moyen âge sur les Hébrides, étaient du clan de Macdonald ; leur domination s'étendait sur le district de Morven, qui est le plus voisin d'Iona sur la terre ferme.

mille de largeur, et dont les plus hautes montagnes[1], situées plus à l'est, se rapprochent et se confondent avec les sommets du Morven toujours voilés de nuages.

Ce fut là que les émigrés se construisirent des huttes de branchages, car l'île n'était point encore déboisée comme aujourd'hui[2]. Lorsque Columba eut résolu d'y créer pour lui et les siens un établissement définitif, les édifices du monastère naissant conservèrent une grande simplicité. Comme dans toutes les constructions celtiques, des claies d'osier ou de roseaux, soutenues par des pieux allongés, en formaient l'élément principal. Les plantes grimpantes, le lierre surtout, en s'entrelaçant dans les interstices des roseaux, ornaient et consolidaient à la fois le modeste abri des missionnaires[3]. Quoi qu'en ait dit saint Bernard dans un passage souvent cité et peut-être mal compris[4], les Irlandais surent construire des églises et des monastères de

1. La plus haute montagne de Mull a trois mille cent soixante-dix-huit pieds, tandis que la partie la plus élevée d'Iona ne s'élève pas à plus de trois cent trente pieds.

2. Il est dit que Columba se retirait *in saltibus* pour y prier. Aujourd'hui les habitants d'Iona n'ont pas d'autre bois que celui provenant des bâtiments naufragés que la mer jette sur la plage. — Voir dans l'Appendice n° 1 quelques notes sur l'état actuel d'Iona.

3. Adamn., II, 3 à 7. — Le docteur Reeves a rapproché divers textes sur les matériaux des chapelles et églises en Bretagne et en Cambrie.

4. *Vita S. Malachiæ*, c. 28. Cf. c. 6.

pierre bien avant le douzième siècle[1]; toutefois la plupart de leurs édifices religieux étaient en bois. Mais ce ne fut que quelques années après leur premier établissement que les moines venus d'Irlande à Iona s'accordèrent le luxe d'une construction de bois, et alors il fallut faire venir des terres voisines les grands chênes que ne pouvait produire le sol stérile et toujours battu des vents de leur îlot[2].

Ainsi naquit, il y a quinze siècles, la capitale monastique de l'Écosse et le foyer de la civilisation chrétienne dans le nord de la Grande-Bretagne. Quelques ruines d'une date beaucoup plus récente que l'époque de Columba, bien que fort anciennes, entremêlées à quelques chaumières éparses le long de la plage, en indiquent aujourd'hui le site.

« Voici donc, » disait en plein dix-huitième siècle le célèbre Johnson, qui, le premier, rappela l'attention du public britannique sur ce sanctuaire profané, « voici que nous foulons le sol de cette île illustre qui fut naguère la lumière de la Calédonie, et d'où rayonna la religion avec la science sur les clans sauvages et les barbares vagabonds. Celui qui voudrait n'être pas ému d'un tel souvenir ne le

1. Ce point a été mis hors de doute par le savant docteur Petrie, dans son ouvrage capital sur l'Architecture ecclésiastique de l'Irlande, et par les recherches plus récentes de lord Dunraven. Voir notre tome II, livre IX, chap. 1.

2. ADAMN., *l. c.*

pourrait, et celui qui le pourrait ne serait qu'un sot. Tout ce qui nous dérobe à l'empire des sens, tout ce qui fait prévaloir le passé ou l'avenir sur le présent, accroît en nous la dignité de notre âme. Loin de moi, loin de ceux que j'aime toute philosophie qui nous laisserait indifférents et insensibles sur des sites ennoblis par la sagesse, le courage et la vertu ! Il faut plaindre l'homme qui ne sentirait pas son patriotisme s'enflammer sur la plaine de Marathon et sa piété se rallumer au milieu des ruines d'Iona [1]. »

Columba, initié, comme tous les moines de son temps, aux souvenirs classiques, avait sans doute entendu parler de Marathon, mais ne se doutait certes pas qu'un jour viendrait où un descendant de ceux qu'il allait convertir mettrait sur la même ligne son humble abri et le plus glorieux champ de bataille de l'histoire hellénique.

Loin de prévoir les gloires d'Iona, son âme était encore dominée par un sentiment qui ne s'en effaça jamais, le regret de la patrie perdue. Toute sa vie, il conserva pour l'Irlande la tendre passion de l'exilé : passion qui se faisait jour dans des chants qu'on nous a conservés et qui datent peut-être de ces premiers moments de l'exil. Il se peut que leur authenticité ne soit pas à l'abri de toute contestation et que, comme les lamentations poétiques formulées

1. Boswell's, *Tour to the Hebrides.*

par Fortunat au nom de sainte Radegonde[1], ils aient été composés par ses disciples et ses contemporains. Mais ils ont été trop longtemps répétés comme siens, ils peignent trop bien ce qui a dû se passer dans son cœur, pour qu'il nous soit permis de les négliger. « Mieux vaut la mort dans l'irréprochable Irlande, qu'une vie sans fin ici en Albanie. » A ce cri de désespoir succèdent des notes plus plaintives et plus résignées. Dans l'une de ces élégies[2], il regrette de ne pouvoir plus naviguer sur les lacs et les golfes de son île natale, ni entendre le chant des cygnes, avec son ami Comgall. Il regrette surtout d'avoir dû quitter Érin par sa faute, et à cause du sang versé dans les batailles qu'il avait provoquées. Il envie son ami Cormac, qui va pouvoir retourner à son cher monastère de Durrow, y entendre le bruit du vent entre les chênes, le chant du merle et du coucou. Quant à lui, Columba, tout lui est cher en Irlande, *excepté les princes qui y règnent*. Ce dernier trait montre la persévérance de ses rancunes politiques. Il n'en reste aucune trace dans une autre pièce plus caractéristique encore[3] et qui doit avoir été confiée à

1. Voir tome II, livre VII, chap. 6.
2. Publiées par REEVES, *Appendice*, p. 275.
3. Apud REEVES, p. 285 à 287. — Le texte original de ce poème est en irlandais très ancien.

quelque voyageur comme un message de l'exilé d'Iona à sa patrie. Il y vante toujours les délices de la navigation autour des côtes de l'Irlande, la beauté de ses plages, de ses falaises. Mais il gémit surtout de son exil. « Quel délice de courir sur la mer aux vagues blanches et de voir ses vagues se briser sur les grèves d'Irlande! Quel délice de ramer dans sa petite barque et d'aborder au milieu de la blanche écume sur les grèves d'Irlande! Ah! que ma barque volerait vite, si sa proue était tournée vers ma chênaie, en Irlande! Mais la noble mer ne doit plus me transporter que vers l'Albanie [1], le pays des corbeaux. Mon pied est bien dans ma petite barque, mais mon cœur triste saigne toujours... Il y a un œil gris qui se tourne sans cesse vers Érin: cet œil ne reverra plus en cette vie ni les hommes d'Érin, ni les femmes [2]. Du haut de ma barque, je promène mon regard sur la mer, et il y a une

1. *Alba*, *Albania*, c'est le nom appliqué en général par les écrivains irlandais à cette partie de la Grande-Bretagne qui est devenue l'Écosse actuelle; il est évidemment le même qu'*Albion*, et il a pris plus tard la forme d'*Albany*, qui a toujours été usité dans la langue héraldique des deux royaumes, comme un titre porté par les princes de la maison royale. Tout le monde sait que la veuve du prétendant Charles-Édouard, remariée à Alfieri, s'appelait comtesse d'Albany.

2. Ce passage semble être une allusion au vœu qu'on lui attribue, au moment de son départ, de ne voir ni hommes ni femmes de son pays, vœu qu'il éluda lors de son voyage à l'assemblée nationale de Drum-Ceitt, en se couvrant les yeux d'un bandeau et en abaissant sa coule sur le bandeau. REEVES, *loc. cit.*

grosse larme dans mon œil gris et doux quand je me retourne vers Érin, vers Érin où les chants des oiseaux sont si mélodieux, et où les clercs chantent comme les oiseaux; où les jeunes gens sont si doux, et les vieux si sages; les hommes illustres si nobles à regarder, et les femmes si belles à épouser... Jeune voyageur, emporte avec toi mes angoisses, porte-les à Comgall de l'Éternelle Vie. Emporte avec toi, noble jeune homme, mon oraison et ma bénédiction; une moitié pour l'Irlande; qu'elle soit sept fois bénie! et l'autre moitié pour l'Albanie. Emporte ma bénédiction à travers la mer, emporte-la vers l'ouest. Mon cœur est brisé dans ma poitrine; si la mort subite vient me surprendre, ce sera à cause de mon grand amour pour les Gaëls[1]. »

1. Les *Gaoidhil* ou *Gaëdhil*. C'était le nom que les Irlandais se donnaient à eux-mêmes avant que les missionnaires romains leur eussent attribué la dénomination de *Scoti*. Le mot *Gaëlic* est encore usité pour désigner le dialecte parlé par les populations celtiques de l'Écosse.

On s'accorde généralement à faire dater des premières années du séjour de Columba dans son île, à Iona, le plus connu et le plus authentique de ses poèmes latins, mais à notre sens le moins intéressant de tous ceux qui lui sont attribués. Il est désigné sous le nom d'*Altus,* à cause du premier mot du premier vers :

Altus prosator vetustus dierum et ingenitus.

Il se compose de vingt-quatre stances. Le premier mot de chaque stance commence par une lettre différente, dans l'ordre même des vingt-quatre lettres de l'alphabet. Chaque stance commente en lan-

Mais ce n'était pas seulement dans ces élégies, répétées et peut-être retouchées par les bardes et les moines irlandais, c'était à chaque instant et à tout propos que cet amour, ce regret passionné de la patrie absente éclatait dans ses paroles et dans ses préoccupations : les récits de ses biographes les plus avérés le démontrent à chaque page. La plus sévère des pénitences qu'il imaginait d'imposer aux plus coupables d'entre les pécheurs qui venaient se confesser à lui était de subir le sort qu'il s'était volontairement infligé, et de ne jamais remettre le pied sur le sol de l'Irlande[1]. Mais lorsque, au lieu d'interdire aux criminels l'accès de cette île chérie, il lui fallait envier ceux qui avaient le droit et le bonheur d'y séjourner à leur gré, c'est à peine s'il osait la nommer ; et en parlant à ses hôtes ou à ses religieux destinés à rentrer en Irlande, il leur disait

gage très-imagé un texte de l'Écriture, indiqué dans l'argument ; ces textes roulent sur la Création, la Chute, l'Enfer, le Jugement dernier, etc. L'argument irlandais de ce poème dit expressément qu'il a été inspiré à Columba par le désir d'obtenir le pardon de Dieu pour les trois batailles dont il avait été la cause en Irlande (voir plus haut, page 135). Le texte en a été publié par Colgan, dans le *Trias Thaumaturga*, p. 473. Le docteur Todd en annonce une édition plus complète. Colgan dit formellement que le poème a été composé à Iona. Il ajoute que, selon quelques-uns, le saint aurait mis sept ans à méditer son sujet avant de l'écrire ; et que, selon d'autres, il l'envoya au pape saint Grégoire le Grand, qui le reçut avec le plus sympathique respect.

1. Voir plus loin le trait rapporté par Adamnan, I, 22.

simplement : « Vous retournerez dans cette patrie que vous aimez[1]. »

Jamais cette mélancolie patriotique ne s'effaça de son cœur, et bien plus tard dans sa vie on la voit reparaître dans une circonstance où perce le regret obstiné de son Irlande perdue à côté de sa tendre et vigilante sollicitude pour toutes les créatures de Dieu. Un matin, il appelle un des religieux d'Iona, et lui dit : « Va t'asseoir au bord de la mer, sur la « grève de notre île, à l'ouest ; et là, tu verras arri- « ver du nord de l'Irlande une pauvre cigogne voya- « geuse, longtemps ballottée par les vents, et qui, « tout épuisée de fatigue, viendra tomber à tes « pieds sur la plage. Il faut la ramasser avec miséri- « corde, la soigner et la nourrir pendant trois « jours ; après ces trois jours de repos, quand elle « sera ranimée et qu'elle aura repris toutes ses « forces, elle ne voudra pas prolonger son exil parmi « nous ; elle revolera vers la douce Irlande, sa chère « patrie, où elle est née. Je te la recommande ainsi, « parce qu'elle vient du pays où je suis né moi- « même. »

Tout arriva comme il l'avait prévu et ordonné. Le soir du jour où le religieux avait recueilli la voyageuse, comme il rentrait au monastère, Columba ne lui fit aucune question, mais lui dit : « Que Dieu

1. In tua quam amas patria... per multos eris annos. ADAMN., I, 17.

« te bénisse, cher enfant, toi qui as eu soin de « l'exilée; tu la verras dans trois jours regagner « sa patrie. » Et en effet, au terme prédit, elle s'éleva de terre devant son hôte; puis, après avoir cherché un moment sa route dans les airs, elle dirigea son vol à travers la mer, droit sur l'Irlande[1]. Les matelots des Hébrides connaissent tous et racontent encore cette histoire. Parmi nos lecteurs il n'y a personne, j'aime à le croire, qui n'eût voulu répéter ou mériter la bénédiction de Columba.

1. Adamn., I, 48.

CHAPITRE III

Apostolat de Columba chez les Scots d'Écosse et les Pictes.

Transformation morale de Columba. — Ses progrès dans la vie spirituelle. — Son humilité. — Sa charité. — Sa prédication par les larmes. — La hutte qui lui sert de demeure abbatiale à Iona. — Ses oraisons; ses travaux de transcription. — La foule des visiteurs. — Sa scrupuleuse sévérité dans l'examen des vocations monastiques. — Aïdus le Noir, meurtrier du roi Diarmid, l'ennemi de Columba, est rejeté de la communauté. — Pénitence de Libran de la Jonchère. — Columba encourage les désespérés et démasque les hypocrites. — Propagande monastique d'Iona; les cinquante-trois fondations de Columba en Écosse. — Ses relations avec les populations de la Calédonie : — D'abord avec la colonie des Dalriadiens venus d'Irlande, dont le roi était son proche parent; il éclaire et confirme leur christianisme imparfait; embûches tendues à sa chasteté; — Puis avec les Pictes, qui occupaient le nord de la Bretagne. — Le *dorsum Britanniæ*. — Columba est leur premier missionnaire. — Les portes de la forteresse de leur roi Brude s'ouvrent devant lui. — Il lutte avec les druides acculés dans leur dernier refuge. — Il prêche par interprète. — Son respect pour les vertus naturelles. — Baptême des vieux chefs Pictes. — Son humanité : rachat de la captive irlandaise. — Voyages fréquents chez les Pictes, dont il achève la conversion avant de mourir. — Ses collaborateurs : Malruve et Drostan; le monastère des larmes.

Si amère qu'ait été la tristesse dont l'exil avait inondé le cœur de Columba, elle ne le détourna pas

un instant de sa mission expiatoire. Une fois installé, avec ses compagnons, dans cet îlot désert d'où allait rayonner sur le nord de la Grande-Bretagne la foi chrétienne avec la vie monastique, une transformation graduelle et à peu près complète se manifeste en lui. Sans renoncer aux singularités attachantes de son caractère et de sa race, il tendait à devenir le modèle des pénitents en même temps que des confesseurs et des prédicateurs. Sans cesser de maintenir sur les monastères qu'il avait fondés en Irlande une autorité qui dut croître avec les années et qui semble n'avoir jamais été contestée, il s'appliqua tout d'abord à constituer fortement, sur la double base du travail manuel et intellectuel, la nouvelle communauté insulaire qui devait être le centre de son activité future. Puis il se mit à nouer des relations suivies avec les habitants des contrées voisines de son île, qu'il fallait évangéliser ou confirmer dans la foi avant de songer à porter plus loin au Nord la lumière de l'Évangile. Il se préparait à cette grande mission par des prodiges de ferveur et d'austérité, en même temps que d'humble charité, au grand profit, d'abord de ses propres religieux, puis des nombreux visiteurs qui venaient, soit d'Irlande, soit des plages calédoniennes, chercher auprès de lui les remèdes ou les consolations de la pénitence.

Cet homme, que nous avons vu si passionné, si irritable, si belliqueux, si vindicatif, devint peu à peu le plus doux, le plus humble, le plus tendre des pères et des amis. Agenouillé devant les étrangers qui arrivaient à Iona, ou devant les religieux qui revenaient du travail, c'était lui, le grand chef de l'Église calédonienne qui les déchaussait lui-même, qui leur lavait les pieds, et, après avoir lavé ces pieds poudreux, les baisait avec respect. Mais la charité l'emportait encore sur l'humilité dans cette âme transfigurée. Aucune nécessité spirituelle ou temporelle ne le trouvait indifférent. Il se dévouait à soulager toutes les infirmités, toutes les misères, toutes les peines, pleurant toujours avec ceux qu'il voyait pleurer, et pleurant souvent sur ceux qui ne pleuraient pas assez sur eux-mêmes[1]. Ces larmes devenaient la formule la plus éloquente de sa prédication; celle qu'il employait le plus volontiers pour fléchir les pécheurs invétérés, pour arrêter le criminel au bord de l'abîme, pour apaiser, assouplir et convertir toutes ces âmes farouches et grossières, mais simples et droites, que Dieu lui donnait à traiter.

Au sein de la nouvelle communauté, Columba habitait en guise de cellule une sorte de hutte construite en planches, et placée sur la partie la plus

1. O'Donnell, lib. III, c. 40.

élevée de l'enceinte monastique. Jusqu'à l'âge de soixante-seize ans, il y coucha sur la dure et sans autre oreiller qu'une pierre. Cette hutte lui servait à la fois d'oratoire et de cabinet de travail. C'était donc là qu'il se livrait à ces oraisons prolongées qui excitaient l'admiration et presque la frayeur de ses disciples. C'était là qu'il rentrait après avoir partagé le labeur agricole de ses moines[1], sans distinction, comme le dernier d'entre eux, pour consacrer le reste de son temps et de ses forces à l'étude de l'Écriture sainte et à la transcription des textes sacrés. Cette transcription fut, jusqu'à son dernier jour, l'occupation de sa vieillesse après avoir été la passion de ses jeunes années; elle exerçait sur lui un tel attrait et lui paraissait si essentielle à la propagation de la vérité, qu'on a pu lui attribuer, comme nous l'avons déjà dit, trois cents exemplaires des saints Évangiles copiés de sa main.

C'était encore dans cette hutte qu'il recevait avec une infatigable patience les visiteurs qui bientôt affluèrent auprès de lui, si nombreux, quelquefois si importuns, et dont il se plaignait doucement, comme de cet indiscret qui en voulant l'embrasser, renversa gauchement son encrier sur le bord de son vêtement[2].

Ces importuns n'étaient pas de simples curieux;

1. O'Donnell, *Vita quinta*, iii, 37, 39.
2. Adamn., I, 25.

c'étaient surtout des chrétiens pénitents ou fervents qui, informés par les pêcheurs et les habitants des îles voisines, de l'établissement du moine irlandais déjà fameux dans son pays, et séduits par la renommée croissante de ses vertus, accouraient d'Irlande, du nord et du sud de la Bretagne, et même du milieu des Saxons encore païens, pour sauver leur âme et gagner le ciel, sous la direction d'un homme de Dieu[1].

Loin d'attirer ou d'admettre ces néophytes avec une imprévoyante légèreté, rien n'est plus avéré dans sa vie que la scrupuleuse sévérité qu'il apportait à l'examen des vocations, à l'admission des pénitents. Il redoutait surtout que le froc monastique ne servît d'abri à des criminels qui chercheraient dans le cloître non seulement un lieu de pénitence et d'expiation, mais encore un refuge contre la vindicte humaine. Il savait au besoin blâmer et réprimer la trop grande facilité de ses amis et de ses disciples. L'un de ceux-ci, Finchan, avait fondé dans une autre île des Hébrides, nommée Eigg[2], une communauté semblable à celle d'Iona et qui probablement en dépendait; il y avait admis à la cléricature et même au sacerdoce

1. Adamnan nous a conservé les noms de deux Saxons, dont l'un était boulanger, parmi les premiers compagnons du saint abbé, comme aussi celui d'un Breton, qui fut, de tous les religieux d'Iona, le premier à mourir. C'est cet Odhran ou Orain qui a laissé son nom au cimetière actuellement appelé *Reilig Orain*.

2. Au nord d'Iona, assez près de la grande île de Skye.

un prince du clan des Pictes établis en Irlande, Aëdh ou Aïdus dit le Noir (565), homme violent et sanguinaire, et qui avait assassiné le monarque d'Irlande, Diarmid. C'était ce monarque, on doit se le rappeler, qui avait rendu la sentence injuste dont Columba s'était tant irrité et qui avait été l'occasion de ses fautes et de ses malheurs. Celui-ci n'en fut pas moins indigné contre la faiblesse de son ami. « Cette main, » dit-il, « que « Finchan a imposée, contre toute justice et con- « tre le droit ecclésiastique, sur la tête de ce fils de « perdition, tombera en pourriture et sera enterrée « avant le corps, dont elle se détachera... Quant au « faux prêtre, à l'assassin, il périra lui-même as- « sassiné. » Cette double prophétie s'accomplit[1].

Écoutons ce dialogue entre Columba et un de ceux qui demandaient à s'abriter sous sa discipline. Il nous expliquera mieux que bien des commentaires l'état des âmes et des mœurs de ce temps-là, et il nous fera voir quel était déjà l'ascendant que Columba, pénitent et exilé, exerçait du fond de son île lointaine sur l'Irlande entière. On vint un jour lui annoncer qu'un étranger, arrivant d'Irlande, venait de débarquer. Columba va le trouver seul à seul dans le bâtiment réservé aux hôtes, pour l'interroger sur le lieu de son

1. Adamnan, I, 36.

origine, sur sa famille et sur la cause de son voyage. L'étranger lui dit qu'il avait entrepris ce pénible pèlerinage pour expier ses péchés sous l'habit monastique, dans l'exil. Columba, voulant éprouver sa contrition, lui traça le tableau le plus répugnant de la dureté et de la difficulté des obligations de cette vie nouvelle. « Je suis prêt, » dit le voyageur, « à subir « tout ce que tu me commanderas de plus cruel et de « plus humiliant. » Et aussitôt après s'être confessé, il jura, étant toujours à genoux, d'accomplir les lois de la pénitence. « C'est bien, » lui dit l'abbé ; « mainte- « nant lève-toi, assieds-toi et écoute : il te faut d'abord « faire pénitence pendant sept années dans l'île voi- « sine de Tirée, après quoi nous nous reverrons. — « Mais, dit le pénitent encore agité par ses remords, « comment pourrai-je expier un parjure dont je n'ai « pas encore parlé ? Étant encore dans mon pays, j'ai « tué un pauvre homme ; j'allais être puni de mort « pour ce crime, et j'étais déjà aux fers, lorsqu'un « de mes parents, homme très riche, m'a délivré en « payant la compensation voulue. J'ai juré que je le « servirais pendant tout le reste de ma vie ; mais après « quelques jours de servitude j'ai déserté, et me « voici, au mépris de mon serment. » Alors le saint ajouta qu'il ne pourrait être admis à la communion pascale qu'après l'expiration des sept années de pénitence. Quand elles furent achevées, Columba, après

lui avoir donné la communion de sa main, le renvoya en Irlande auprès de son patron avec une épée à poignée d'ivoire en guise de rançon. Mais ce patron touché par les instances de sa femme, rendit au pénitent sa liberté sans même vouloir de sa rançon. « Pourquoi accepterions-nous ce prix que nous envoie « le saint homme Columba? Nous n'en sommes pas « dignes. Un tel intercesseur mérite d'être exaucé « gratuitement. Sa bénédiction nous vaudra mieux « que toute rançon. » Et aussitôt il lui détacha la ceinture des reins, ce qui était la forme usitée en Irlande pour la manumission des captifs et des esclaves. Columba lui avait en outre prescrit de rester auprès de son vieux père et de sa mère jusqu'à ce qu'il leur eût rendu les derniers devoirs. Cela fait, ses frères le laissèrent aller en disant : « Gardons-« nous de retenir un homme qui a travaillé pendant « sept ans au salut de son âme chez le saint homme « Columba. » Il revint donc à Iona en rapportant l'épée qui avait dû lui servir de rançon, à Columba. Celui-ci lui dit : « Désormais tu t'appelleras Libran, « car tu es libre et affranchi de tout lien ; » et il l'admit aussitôt à faire ses vœux monastiques. Mais lorsqu'il lui fut prescrit de retourner dans l'île de Tirée pour y achever sa vie loin de Columba, le pauvre Libran, qui avait si docilement obéi jusque-là, tomba à genoux et pleura amèrement. Columba, touché de son déses-

poir, le consola de son mieux sans cependant revenir sur son arrêt. Il lui dit toutefois : « Tu vivras loin de « moi, mais tu mourras dans un monastère à moi, et « tu ressusciteras avec mes moines à moi, et tu auras « part avec eux dans le ciel. » Telle fut l'histoire de Libran, surnommé de la Jonchère, parce qu'il avait passé bien des années, probablement celles de sa pénitence, à ramasser des joncs [1].

Devenant chaque jour plus expert dans le grand art du gouvernement des âmes, ce docteur de la pénitence savait d'une main aussi prudente que vigoureuse tantôt relever les consciences abattues et désolées, tantôt dévoiler les faux moines et les faux pénitents. A tel religieux qui, désespéré d'avoir succombé pendant un voyage aux tentations d'une femme, courait de confesseur en confesseur sans se trouver jamais assez repentant ou assez puni, il rendait la paix et la confiance en lui montrant que son désespoir n'était qu'une hallucination infernale, et en lui infligeant d'ailleurs une pénitence assez forte pour le convaincre de la rémission de son péché [2]. A tel Irlandais qui, coupable d'inceste et de fratricide, avait voulu, bon gré, mal gré, se réfugier à Iona, il imposait un exil perpétuel d'Irlande et douze ans de pénitence

1. Il mourut en effet longtemps après Columba, à Durrow, l'une des premières fondations du grand abbé en Irlande. ADAMN., II, 39.

2. O'DONNELL, lib. I, c. 24.

parmi les sauvages de la Calédonie, tout en prédisant que le faux pénitent périrait pour n'avoir pas voulu accepter cette expiation [1]. Arrivé un jour dans une petite communauté formée par lui dans une des îles voisines d'Iona [2], et destinée à recevoir pendant un temps de probation les pénitents qui venaient s'éprouver, avec plus ou moins de persévérance et de sincérité, auprès de l'illustre exilé, il prescrivit d'ajouter au repas quelques douceurs et d'en faire jouir les pénitents eux-mêmes; mais l'un de ceux-ci, plus scrupuleux qu'il ne fallait, refusa d'accepter, même de la main de l'abbé, ces mets: « Ah! » lui dit Columba, « tu refuses le soulagement que ton supérieur et moi « nous t'offrons. Eh bien, il viendra un jour où tu « redeviendras voleur comme tu l'as été, tu iras « voler et manger de la venaison dans les forêts « d'où tu viens. » Et la chose arriva comme il l'avait prédite [3].

Malgré ces précautions et cette apparente dureté, le nombre des néophytes qui se pressaient pour vivre sous la règle de Columba augmentait de plus en plus. Tous les jours et à chaque instant du jour, l'abbé et ses compagnons, du fond de leurs cellules ou pendant leurs travaux en plein air, entendaient pousser de

1. Adamn., I, 22.
2. A Himba, dont on ne sait pas le nom moderne.
3. Adamn., I, 21.

grands cris de l'autre côté de l'étroit bras de mer qui sépare Iona de l'île voisine de Mull. Ces cris étaient le signal convenu pour ceux qui voulaient être admis à Iona et qu'il fallait envoyer chercher dans une barque du monastère [1]. Parmi ceux que cette barque amenait, quelques-uns ne désiraient que des secours matériels, des aumônes ou même des médicaments; mais la plupart demandaient à faire pénitence et à passer un temps plus ou moins long dans le nouveau monastère. Columba savait soumettre leur vocation à de longues épreuves. Une fois seulement on le vit imposer en quelque sorte le vœu monastique à deux pèlerins au moment même de leur arrivée, parce qu'un instinct surnaturel lui avait révélé et leurs vertus et leur mort prochaine [2].

L'étroite enceinte d'Iona devint bientôt trop resserrée pour cette foule croissante, et de cette petite colonie monastique sortirent successivement un essaim de colonies analogues qui allèrent implanter, dans les îles voisines et sur le continent de la Calédonie, des communautés filles d'Iona et soumises à l'autorité de Columba.

Les anciennes traditions lui attribuent la fondation de trois cents monastères ou églises tant en Calédonie qu'en Hibernie, dont cent dans les îles ou sur les ri-

1. Adamn., I, 25, 26, 27, 32, 43.
2. Adamn., I, 32.

vages maritimes des deux pays. L'érudition moderne a retrouvé et enregistré les noms de quatre-vingt-dix églises qui font remonter leur origine jusqu'à lui, et qui toutes ou presque toutes devaient se rattacher, selon l'usage du temps, à des communautés monastiques[1]. La trace de cinquante-trois de ces églises subsiste encore dans l'Écosse moderne, inégalement partagées entre les régions habitées par les deux races qui se partageaient alors la Calédonie[2]. Les îles de l'ouest et la contrée occupée par les Scots venus d'Irlande en renferment trente-deux; les vingt et une

1. Jocelyn, dans sa *Vie de saint Patrice*, c. 89, lui en attribue cent; ce chiffre est porté à trois cents par O'Donnell, l. III, c. 32. Colgan en a nommé soixante-six, dont Columba aurait été le fondateur, soit directement, soit indirectement (c'est six de plus que saint Bernard). Cinquante-huit de ces fondations sont situées en Irlande. Mais Colgan regarde comme ayant été fondées par lui presque toutes les églises d'Écosse antérieures à la date de sa mort, en 597. Bede, III, 4, semble donner Durrow et Iona comme les seules fondations *directes* de Columba, et les autres comme procédant de ces deux : « Ex utroque monasterio plurima exinde monasteria per discipulos et in Britannia et in Scotia propagata sunt. » Mais il se trompe évidemment, au moins en ce qui touche Derry. — Toutes ces communautés réunies sous la suprématie de l'abbé d'Iona portaient la dénomination de *Familia Columba-Cille*.

2. Cette énumération du docteur Reeves (*Append.* II) pourrait être fort augmentée, à ce qu'il dit lui-même. Les trente-deux églises ou monastères *inter Scottos* comprennent celles des îles de l'archipel des Hébrides, telles que Skye, Mull, Oronsay et jusqu'à l'îlot si reculé de Saint-Kilda, dont une des trois églises portait son nom. Dans les vingt et un *inter Pictos* est compris Inchcolm, île près d'Édimbourg. Ces cinquante-trois et les trente-sept déjà relevés par le docteur Reeves, en Irlande, arrivent bien près du chiffre de *cent*, donné par l'auteur de la *Vie de saint Patrice*.

autres signalent les principales stations du grand missionnaire dans le pays des Pictes. Les juges les plus éclairés parmi les protestants écossais s'accordent à faire remonter aux enseignements de Columba, à ses fondations et à ses disciples, toutes les églises primitives et la très ancienne division paroissiale de l'Écosse [1].

Mais il est temps de dire quelles étaient ces populations dont Columba venait conquérir la confiance et où se recrutaient les communautés de sa *famille* monastique.

La région de la Grande-Bretagne qui a reçu le nom de Calédonie ne comprenait pas toute l'Écosse moderne; elle n'embrassait que les contrées au nord de l'isthme qui sépare la Clyde de la Forth, ou Glasgow d'Édimbourg. Au nord et à l'est, toute cette région était entre les mains de ces terribles Pictes dont les Romains n'avaient pas pu venir à bout, et qui étaient la terreur des Bretons. Mais à l'ouest et au sud-ouest, sur la côte où avait abordé Columba, il trouvait une colonie d'hommes de son pays et de sa race, c'est-à-dire des Scots d'Irlande, destinés à devenir les seuls maîtres de la Calédonie et à lui donner son nom d'Écosse [2].

1. Voir surtout Cosmo Innes, le modeste et savant auteur des excellents ouvrages intitulés : *Scotland in the middle-ages*, 1860, et *Sketches of Early Scotch History*, 1861.

2. Ne nous lassons pas de répéter ce qu'il a fallu prouver par

Depuis plus d'un demi-siècle (500-503), et à la suite de plusieurs autres invasions ou émigrations analogues, une colonie d'Irlandais, ou, comme on disait alors, de Scots, appartenant à la tribu des Dalriadiens[1], avait traversé la mer qui sépare le nord-est de l'Irlande du nord-ouest de la Grande-Bretagne, et s'était créé un établissement entre les Pictes du nord et les Bretons du midi, dans les îles

toute la science d'Ussher, de White, de Colgan, de Ward, savoir : que la sainte et savante *Scotia* des anciens n'était autre chose que l'Irlande. La dénomination de *Scotia* ne devint l'apanage exclusif des Écossais, c'est-à-dire des colons irlandais en Calédonie, que vers les douzième et treizième siècles, au temps de Giraldus Cambrensis, au moment où la puissance des vrais Scots déclinait en Irlande, sous la conquête anglo-normande. Les Bollandistes ont appliqué le nom très approprié de *Scotia Nova* ou *Hiberno-Scotia* aux colonies scotiques venues d'Irlande dans l'Écosse actuelle. *Vita S. Cadroë*, ap. Act. SS. Martii, t. I, p. 473, et *Vita S. Domnani*, Act. SS. Aprilis, t. II, p. 487. Les Anglais modernes se servent aussi d'une dénomination historiquement exacte, en qualifiant de *North Britain* le royaume d'Écosse depuis son union avec l'Angleterre. — M. Varin, dans les mémoires que nous avons déjà cités, a constaté l'obscurité des origines politiques et religieuses de la Calédonie ; il remarque que des trois populations primitivement signalées dans cette partie de la Grande-Bretagne, la seule qui ait conservé son nom est celle qui était arrivée la dernière sur le sol qui de ce nom s'appelle encore l'Écosse. Il n'est d'ailleurs pas éloigné de croire que l'Irlande a parfois revendiqué pour elle des faits civils et religieux accomplis au sein de sa colonie.

1. Ces Dalriadiens provenaient eux-mêmes des Pictes, qui, sous le nom de *Cruithne* ou *Cruithnii*, avaient longtemps dominé sur une partie de l'Irlande. Voir Reeves, p. 33, 67 et 94. O'Kelly, notes de la nouvelle édition du *Cambrensis Eversus*, de Lynch, t. I, p. 436, 463, 495. Au temps de Columba, ils occupaient encore les comtés actuels d'Antrim et de Down.

et sur la côte occidentale de la Calédonie, au nord de l'embouchure de la Clyde et dans la contrée qui a pris depuis le nom d'Argyle. Les chefs ou rois de cette colonie dalriadienne, destinés à devenir la souche de ces fameux et infortunés Stuarts qui ont régné sur l'Écosse et l'Angleterre, avaient dès lors consolidé leur pouvoir naissant avec l'aide des princes Nialls, qui dominaient dans le nord de l'Irlande, et dont Columba était issu. Columba leur tenait d'ailleurs par un lien très proche ; sa grand' mère paternelle était fille de Lorn, le premier ou l'un des premiers rois de la colonie[1] ; il était donc parent du roi Connal, sixième successeur de Lorn et qui, au moment de son débarquement, était depuis trois ans (560) le chef des émigrés scotiques en Calédonie. Iona, où il s'était fixé, se trouvait à la limite septentrionale de la domination alors encore très limitée des Dalriadiens, et pouvait être regardée comme une dépendance de leur nouvel Etat, non moins que de celui des Pictes, qui occupaient tout le reste de la Calédonie. Columba entra aussitôt en relation avec ce prince : il alla le trouver dans sa résidence de terre ferme, et obtint de lui, au double titre de compatriote et de cousin, la donation de l'îlot inhabité où il venait de s'établir[2].

1. Voir le tableau généalogique dans Reeves, p. 8, note 4.
2. Tighernach, *Annales*, ad ann. 574. Cf. Adamn., I, 7.

Ces Scots, venus d'Irlande depuis la conversion de l'île par saint Patrice, étaient probablement chrétiens, comme tous les Irlandais, au moins de nom ; mais on ne voit chez eux aucune trace certaine d'organisation ecclésiastique ni surtout d'institutions monastiques avant l'arrivée de Columba à Iona. Pas plus que sur les Pictes méridionaux l'apostolat de Ninias et de Palladius ne semble avoir produit sur eux d'impression durable[1]. Il fallait un nouvel apostolat de missionnaires celtiques pour renouveler l'œuvre des missionnaires romains, antérieure d'un siècle[2]. Columba et ses disciples ne négligèrent rien pour fortifier et propager la religion chez leurs compatriotes émigrés comme eux. On le voit, dans les récits d'Adamnan, administrer le baptême et les autres secours de la religion aux populations de race scotique dont il traversait les territoires, en y posant les premières assises de ses fondations monastiques.

Divers traits plus ou moins légendaires indiquent assez que ces populations, même chrétiennes, avaient grand besoin d'être instruites, dirigées et retenues

1. C'est ce qui explique la qualification d'*apostats* donnée par saint Patrice aux Scots et aux Pictes de son temps. « Socii Scotorum atque Pictorum apostatarum... pessimorum atque apostatarum Pictorum. » Voir la citation entière au tome II, liv. IX, chap. 1.

2. Les Scots d'Irlande, récemment convertis, reconquirent au christianisme les Scots de Calédonie. Les Pictes, oublieux de Ninias et de Rome, accueillirent une deuxième fois l'Évangile qu'on leur rapportait d'Hibernie au nom de la Bretagne. VARIN, 2e Mémoire.

dans la bonne voie ; ils signalent en outre, à l'endroit du nouvel apôtre de leur race, une certaine défiance qui ne dut céder que devant l'ascendant prolongé de son dévouement et de ses incontestables vertus.

Columba était encore dans la force de l'âge quand il vint se fixer à Iona. Il avait au plus quarante-deux ans. Tous les témoignages s'accordent à vanter sa virile beauté, sa taille remarquablemnnt élevée, sa voix douce et sonore, la cordialité de son accueil, la gracieuse dignité de ses manières et de toute sa personne[1]. Ces agréments extérieurs, unis à la renommée de ses austérités et à la pureté inviolable de ses mœurs, faisaient naître des impressions diverses et singulières chez les païens comme chez les chrétiens encore bien imparfaits de la Calédonie. Le roi de la colonie dalriadienne voulut mettre cette vertu à l'épreuve en lui présentant sa fille, remarquablement belle et revêtue de ses plus riches ornements. Il lui demanda si la vue de cette belle créature ainsi parée n'excitait pas en lui quelque complaisance. « Sans doute, » répondit le missionnaire, « la com-

1. Erat aspectu angelicus... Omnibus carus, hilarem semper faciem ostendens... cujus alta proceritas... ADAMN., *Præf.*, et I, 1. — Vir tantæ deditus austeritati... tamen exteriori forma et corporis habitu speciosus, genis rubicundus et vultu hilaris... semper apparebat et omnibus... Colloquio affabilem, benignum, jucundum et interioris lætitiæ a Spiritu sancto infusæ indicia, hilari vultu prodentem se semper exhibebat. O'DONNELL, *Vita quinta*, l. III, c. 43.

« plaisance de la chair et de la nature ; mais sachez
« bien, seigneur roi, que pour tout l'empire du
« monde, quand même il me serait accordé avec
« ses honneurs et ses voluptés jusqu'à la fin des
« temps, je ne voudrais pas céder à ma faiblesse
« naturelle[1]. »

Vers le même temps, une femme qui habitait non loin d'Iona lui tendit un piège moins grossier et plus redoutable. Éprise pour le célèbre et charmant exilé d'une passion aussi coupable que violente, elle conçut le projet de le séduire et sut l'attirer chez elle. Mais dès qu'il eut reconnu le dessein qu'elle nourrissait, il lui adressa une exhortation sur la mort et le jugement dernier, qu'il termina en la bénissant avec le signe de la croix. La tentatrice fut ainsi délivrée de ses propres tentations ; elle continua à l'aimer, mais avec un religieux respect. On ajoute qu'elle devint elle-même un modèle de sainteté[2].

Mais c'était vers une autre race, différente de ses compatriotes scotiques et d'un accès bien autrement difficile, que Columba se sentait entraîné, tant par la pénitence qui lui avait été imposée que par les besoins

1. O'DONNELL, lib. II, c. 39. — Le roi qui figure dans cette anecdote ne paraît pas devoir être, comme le veut O'Donnell, Aïdan, lequel ne commença à régner sur la colonie scotique, voisine d'Iona, qu'en 574, onze ans après l'arrivée de Columba à Iona, mais plutôt son prédécesseur Connell.

2. O'DONNELL, l. II, c. 25.

de l'Église et de la chrétienté (555-575). Pendant que les Scots venus d'Irlande occupaient les îles et une partie des côtes occidentales de la Calédonie, tout le nord et l'est, c'est-à-dire de beaucoup la plus grande partie du pays, étaient habités par les Pictes, et ceux-ci étaient encore païens. Originaires de la Germanie, selon Tacite; de la Scythie, selon Bede, ces habitants primitifs de la Grande-Bretagne, restés inaccessibles aux influences romaines et chrétiennes, devaient leur nom à l'habitude qu'ils avaient conservée de combattre nus et de se peindre le corps de diverses couleurs, comme tous les anciens Bretons, au temps de l'invasion de César. Plus d'un siècle auparavant, nous l'avons vu[1], le saint évêque breton Ninian avait prêché la foi aux Pictes du midi, c'est-à-dire à ceux qui habitaient les bords du Forth et qui s'étaient mêlés aux Bretons dans les régions situées au sud de cette rivière. Mais outre que les traces de l'apostolat de Ninian semblent s'être dès lors effacées pour ne renaître que plus tard, la grande majorité des Pictes était restée païenne, et habitait, au nord des monts Grampians, de vastes régions où nul missionnaire avant Columba n'avait encore osé pénétrer [2]. Les trente-quatre années qu'il avait encore à donner au monde

1. Livre x, chap. 1er, page 23.
2. Bede, V, 9; III, 4.

furent principalement occupées en missions entreprises pour porter la foi sur les plateaux montueux, dans les *glens* ou vallées profondes et les îles nombreuses de la Calédonie septentrionale. Là séjournait une race belliqueuse, avide, intrépide, inaccessible à la mollesse comme à la peur, à peine vêtue malgré l'inclémence du climat, opiniâtrément attachée à ses coutumes, à ses croyances et à ses chefs. Il lui fallait donc prêcher, convertir et au besoin braver ces peuplades redoutables en qui Tacite reconnaissait les plus reculés des mortels et les derniers champions de la liberté : *terrarum ac libertatis extremos;* ces barbares qui, après avoir glorieusement résisté à Agricola, avaient chassé les Romains épouvantés de la Bretagne, dévasté et désolé toute l'île jusqu'à la venue des Saxons, et dont les descendants, après avoir rempli l'histoire d'Écosse de leurs exploits sanglants, ont donné, sous le nom de *Highlanders*, aux Stuarts déchus leurs plus indomptables défenseurs, et à l'Angleterre moderne ses plus glorieux soldats.

Maintes fois il dut franchir cette chaîne centrale qui forme le point de partage des eaux dont les unes coulent au nord et à l'ouest dans l'océan Atlantique et les autres au midi dans la mer du Nord, chaîne que le biographe de Columba appelle l'épine dorsale de la Bretagne (*dorsum Britanniæ*). Elle sépare les comtés actuels d'Inverness et d'Argyle du comté de

Perth, et comprend les districts si connus des voyageurs contemporains sous les noms de Breadalbane, d'Athole et des monts Grampians. C'était alors la limite des Scots et des Pictes[1], et c'était là que les ancêtres des Pictes, les héroïques soldats de Galgacus, avaient tenu tête au beau-père de Tacite, qui même victorieux n'avait pas osé franchir cette barrière[2]. Maintes fois aussi Columba suivit la grande vallée aquatique qui au nord de ces montagnes traverse diagonalement toute l'Écosse du sud-ouest, où se trouve Iona, au nord-est, au delà d'Inverness. Elle est formée par une série de golfes allongés et de lacs intérieurs dont la jonction, opérée par l'industrie moderne, permet aux navires de passer d'une mer à l'autre sans faire le détour des îles Orcades. Il y a quinze siècles, la religion pouvait seule entreprendre la conquête de ces âpres et pittoresques régions qu'une population peu nombreuse, mais soupçonneuse et féroce, disputait aux forêts de pins et aux immenses tapis de bruyères et de fougères qu'on y retouve encore.

1. Telle est du moins l'assertion d'Adamnan, II, 46. Mais son contemporain Bede et tous les auteurs modernes placent autrement cette limite. Selon eux, les Scots s'étendaient dans tout l'ouest de la presqu'île calédonienne, et les Pictes méridionaux occupaient au sud des Grampians les provinces actuelles de Perth, Forfar et Fife. Voir la carte de l'Écosse au onzième siècle, dans Cosmo Innes, *Sketches of early Scotch history*. — Bede, III, 4.

2. Walter Scott, *History of Scotland*, c. 1.

Le premier regard jeté par l'histoire sur cette route maritime y découvre les prédications et les miracles de Columba. Il navigua le premier dans un frêle esquif sur le Loch-Ness et sur le fleuve qui en sort; il pénétra ainsi, après un long et pénible trajet, jusqu'à la forteresse principale du roi des Pictes, dont on montre aujourd'hui l'emplacement sur un rocher au nord de la ville actuelle d'Inverness. Ce roi puissant et redouté, qui s'appelait Bruidh ou Brude, fils de Malcolm, ne fit d'abord au missionnaire irlandais qu'un accueil inhospitalier. Enorgueilli, selon le récit des compagnons du saint, par le faste roya de sa forteresse, il défendit de lui en ouvrir les portes. Il n'y avait point là de quoi intimider Columba. Il s'avance jusqu'au portail, imprime le signe de la croix sur les deux vantaux, puis les frappe du poing. Aussitôt les barres et les verrous reculent, les portes roulent sur leurs gonds et s'ouvrent toutes grandes. Columba entre en vainqueur. Le roi, bien qu'entouré de son conseil, où siégeaient à coup sûr ses pontifes païens, fut tout saisi de frayeur; il alla au-devant du missionnaire, lui adressa des paroles pacifiques et encourageantes, et à partir de ce jour lui rendit toute sorte d'honneurs[1]. On ne dit pas que Bruidh se

1. Bede, III, 4. — Adamn., I, 35. — On croit que cette forteresse royale des Pictes occupait l'emplacement du fort *vitrifié* de *Craig Pharrick*, situé sur un rocher, à 1,200 pieds au-dessus de la Ness et

fit chrétien, mais pendant tout le reste de sa vie il demeura l'ami et le protecteur de Columba. Il lui confirma notamment la possession d'Iona, dont il semble avoir disputé la suzeraineté à son rival, le roi des Scots dalriadiens, et notre exilé vit ainsi sa nouvelle fondation placée sous la double garantie des deux souverainetés qui se partageaient la Calédonie [1].

Mais la faveur du roi n'entraînait pas celle des prêtres païens, signalés par les auteurs chrétiens sous le nom de Druides ou de Mages, et qui opposèrent une résistance énergique et persévérante au nouvel apôtre. Ces prêtres semblent n'avoir point enseigné ou pratiqué le culte des idoles, mais bien celui des forces mystérieuses de la nature, du soleil surtout et des autres corps célestes. Ils suivaient ou rencontraient le prédicateur irlandais dans ses courses apostoliques, moins pour le réfuter que pour retenir et intimider ceux que sa parole gagnait au Christ. Le caractère religieux et surnaturel qui était attribué par les druides de la Gaule aux forêts et aux vieux arbres l'était par ceux de la Calédonie aux eaux et aux sources, les unes, selon eux, salu-

près de son embouchure dans le golfe de Murray. Les murs *vitrifiés*, c'est-à-dire dont les pierres sont noyées, en guise de ciment, dans une substance vitreuse produite par l'action d'un feu violent, se retrouvent dans quelques localités de la Bretagne et du Maine, et sont partout attribués à l'époque celtique.

1. Bede, III, 3 et 4. — Cf. Reeves, p. 76.

taires et bienfaisantes, les autres malfaisantes et mortelles. Columba s'attachait surtout à prohiber chez les nouveaux chrétiens le culte de ces fontaines sacrées, et, bravant les menaces des druides, il se plaisait à boire en leur présence de l'eau qui, selon eux, devait donner la mort à tout homme assez osé pour en approcher ses lèvres[1]. Toutefois ils n'employèrent pas de violences matérielles contre l'étranger que leur prince avait pris sous sa protection. Une fois seulement, comme Columba était sorti avec ses religieux de l'enceinte du fort où résidait le roi, afin de chanter vêpres, selon la coutume monastique, les druides prétendirent l'empêcher de faire entendre au peuple les chants religieux ; mais lui entonna aussitôt le psaume LXIV : *Eructavit cor meum verbum bonum : dico opera mea regi*, d'une voix si formidable, qu'elle réduisit ses adversaires au silence tout en faisant trembler les assistants et le roi lui-même qui se trouvait parmi eux.

Il ne se bornait pas à chanter en latin, il prêchait ; mais, comme le dialecte celtique de ses compatriotes les Scots différait de celui des Pictes, qu'il ne savait pas, il lui fallait employer un interprète[2].

1. Adamn., II, 11.

2. Adamn., II, 32. — Bede constate qu'il y avait cinq langues différentes employées dans la Grande-Bretagne et les compare aux cinq livres du Pentateuque : Anglorum videlicet (c'est-à-dire les Anglo-Saxons), Britonum, Scottorum, Pictorum et Latinorum quæ medi-

Sa parole n'en était pas moins efficace, bien que partout contrecarrée par les exhortations en sens contraire ou les dérisions des prêtres païens. Son naturel passionné, aussi prompt à l'amour qu'à la colère, se faisait jour à travers ses prédications apostoliques comme naguère dans les luttes de sa jeunesse; et bientôt se formaient entre lui et ses néophytes des liens d'une tendresse intime, active et que l'on n'invoquait jamais en vain. Un Picte qui, l'ayant entendu prêcher par interprète, s'était converti avec sa femme et toute sa famille, devint son ami et recevait souvent sa visite. Un des fils du nouveau converti tomba mortellement malade; les druides profitèrent de ce malheur pour aller chez les parents désolés leur reprocher la maladie de leur enfant comme le châtiment de leur apostasie et vanter la puissance des anciens dieux du pays, si supérieure à celle du Dieu des chrétiens. Columba, prévenu, accourut auprès de son ami; quand il arriva, l'enfant venait d'expirer. Après avoir consolé de son mieux le père et la mère, il demande à entrer seul dans le réduit où repose le corps de l'enfant. Là, il s'agenouille et prie longtemps tout bai-

tatione Scripturarum cæteris omnibus est facta communis. *Hist. Eccl.*, I, 1. — Ce texte, si important pour l'histoire de la philologie, ne l'est pas moins pour constater à quel point la connaissance de l'Écriture sainte était dès lors répandue chez les peuples catholiques.

gné de larmes. Puis, se relevant, il dit : « Au nom du Seigneur Jésus-Christ, reviens à la vie et lève-toi. » A l'instant l'âme revient vivifier le corps de l'enfant. Columba l'aide à se lever, raffermit ses pas, le conduit hors de la cabane et le rend à ses parents. La vertu de la prière était aussi invincible chez notre saint, dit Adamnan, que chez Élie et Élisée dans l'ancienne loi, ou dans la nouvelle chez saint Pierre, saint Paul et saint Jean[1].

Tout en prêchant ainsi la foi et la grâce par l'intermédiaire d'un traducteur, il savait reconnaître, admirer et proclamer, jusque chez ces peuplades sauvages, les lumières et les vertus de la loi naturelle. Il en discernait les rayons chez tel auditeur inconnu, à l'aide du don surnaturel de lire dans le secret des cœurs et dans la nuit de l'avenir, qui se développa de plus en plus en lui à mesure que s'étendait sa carrière apostolique. Un jour, pendant qu'il évangélisait l'île principale des Hébrides, et la plus voisine du continent[2], il s'écria tout à coup : « Mes fils, aujourd'hui même vous allez voir arriver « dans cette île un vieux chef de cette nation des « Pictes qui a gardé fidèlement toute sa vie les pré-

1. ADAMN., II, 32.

2. Celle de Skye, la même où le prétendant Charles-Édouard séjourna longtemps, en 1746, après la défaite de Culloden, et fit la rencontre de Flora Macdonald.

« ceptes de la loi naturelle ; il y viendra pour être « baptisé et pour mourir. » En effet, on vit bientôt approcher de la rive une barque où était assis à la proue un vieillard tout décrépit qu'on reconnut pour être le chef d'une des tribus voisines. Deux de ses compagnons l'enlevèrent sous les bras et vinrent le coucher devant le missionnaire, dont il écouta attentivement la parole, reproduite par l'interprète. Le discours fini, le vieillard demanda le baptême, puis rendit le dernier soupir, et fut enterré à la place même où il avait débarqué[1].

Plus tard, dans une de ses missions ultérieures, comme il voyageait déjà vieux aux bords du Loch-Ness et toujours dans la région située au nord de l'arête centrale du *dorsum Britanniæ*, il dit aux disciples qui l'accompagnaient : « Marchons vite et allons au-« devant des anges qui sont descendus du ciel et qui « nous attendent auprès d'un Picte qui a fait le « bien selon la loi naturelle, pendant toute sa vie et « jusqu'à une extrême vieillesse ; il faut que nous « puissions le baptiser avant sa mort. » Puis, hâtant le pas et devançant ses disciples, autant que le permettait son grand âge, il arriva dans une vallée retirée qui s'appelle aujourd'hui Glen Urquhart et où il trouva le vieillard qui l'attendait. Ici il n'est plus

1. ADAMN., I, 33.

question d'interprète, ce qui fait supposer que dans ses vieux jours Columba avait appris la langue des Pictes. Le vieux Picte l'écouta prêcher, reçut le baptême et rendit à Dieu, avec une joyeuse sécurité, l'âme qu'attendaient les anges entrevus par Columba[1].

L'humanité, non moins que la justice naturelle, revendiquait ses droits dans ce cœur généreux. Ce fut au nom de l'humanité[2], nous dit expressément son biographe, qu'il implora la liberté d'une jeune esclave née en Irlande et captive d'un des principaux mages ou druides. Ce mage s'appelait Broïchan et vivait auprès du roi, dont il avait été le père nourricier, ce qui constituait chez les peuples celtiques un lien d'une force et d'une autorité singulières[3]. Soit par orgueil sauvage, soit par animosité contre la

1. ADAMN., III, 14.

2. *Id.*, II, 33.

3. Les devoirs réciproques des nourriciers et de leurs nourrissons (Fosterage) étaient minutieusement réglés par les lois des Bretons. Au douzième siècle, Giraldus Cambrensis remarquait encore que, chez les Irlandais, les frères et les sœurs de lait étaient unis par un lien plus fort et plus tendre que les frères et les sœurs du même sang. Le docteur Lynch, dans son *Cambrensis Eversus* (d'abord publié en 1662 et réédité par le professeur Kelly en 1850), s'étend sur l'importance du lien qui unissait les princes et les seigneurs irlandais à leur père nourricier et à leurs frères de lait; il rappelle Mardochée, le père nourricier d'Esther; Clitus, le frère de lait d'Alexandre le Grand, parmi divers exemples de l'histoire sainte et profane à l'appui de sa thèse. Son nouvel éditeur affirme (t. II, p. 141, 162) qu'au concile de Trente, l'évêque irlandais de Raphoë, Donald Mac Congal, démontra que le *fosterage* et le *gossipred* (cognatio spiritualis) étaient la principale sauvegarde de la paix publique en Irlande.

religion nouvelle, le druide écarta durement et obstinément la prière de Columba. « Eh bien, » lui dit l'apôtre en présence du roi, « apprends, Broïchan, « que si tu refuses de rendre la liberté à cette captive étrangère, tu mourras avant que je sorte « de cette province. » Cela dit, il sortit du château, se dirigeant vers cette rivière de Ness qui figure si souvent dans son histoire. Mais il est bientôt rejoint par deux cavaliers qui viennent lui annoncer de la part du roi que Broïchan, victime d'un accident providentiel, était à l'agonie et tout disposé à mettre en liberté la jeune Irlandaise. Le saint ramassa au bord de l'eau un caillou qu'il bénit et qu'il remit à deux de ses religieux, avec l'assurance que le malade guérirait en buvant de l'eau où cette pierre aurait trempé, mais seulement à la condition expresse que la captive serait délivrée. Elle fut aussitôt remise aux compagnons de Columba et retrouva ainsi sa patrie en même temps que sa liberté[1].

Le druide guéri n'en demeura pas moins hostile à l'apôtre. Comme les mages de Pharaon, il voulut susciter contre le nouveau Moïse les résistances de la nature. Au jour fixé pour son départ, Columba, en arrivant, suivi d'une foule nombreuse, au lac étroit et allongé d'où sort la Ness et où il devait

1. Adamn., II, 33.

s'embarquer, trouva, comme l'en avait menacé Broïchan, un très fort vent contraire et l'air obscurci par un épais brouillard. Les druides triomphaient déjà. Mais Columba, montant dans sa barque, ordonna aux rameurs effrayés de tendre la voile contre le vent, et tout le peuple le vit naviguer rapidement et comme poussé par des brises favorables vers l'extrémité méridionale du lac par où il retournait à Iona. Il ne partait d'ailleurs que pour revenir bientôt, et il revint assez souvent pour achever la conversion de toute la nation picte en détruisant à jamais l'autorité des druides dans ce dernier refuge du paganisme celtique[1]. Cette race sanguinaire et indomptable fut enfin conquise par le missionnaire irlandais. Avant d'achever sa glorieuse carrière, il avait parsemé leurs forêts, leurs défilés, leurs montagnes inaccessibles, leurs bruyères sauvages, leurs îles à peine habitées, d'églises et de sanctuaires monastiques.

Columba eut pour collaborateurs dans ses nombreuses missions chez les Pictes des religieux irlandais, venus avec lui à Iona ou qui l'y avaient rejoint plus tard. La renommée de ces bienfaiteurs, de ces civilisateurs obscurs d'une région si reculée, a disparu bien plus complètement encore que celle de

1. ADAMN., II, 34. — Le lieu où il débarqua est aujourd'hui occupé par le fort Augustus, où commence le canal Calédonien.

Columba; c'est à peine si l'on peut démêler leur souvenir dans les traditions de quelques églises dont on retrouve l'emplacement sur les vieilles cartes d'Écosse. Tel fut Malruve (642-722[1]), proche parent de Columba et descendant comme lui de la race royale des Nialls, mais formé dans le grand monastère de Bangor, qu'il avait quitté pour suivre son illustre cousin en Albanie, en passant par Iona. Il lui survécut longtemps, car il fut, pendant cinquante et un ans, abbé d'une communauté située à Apercrossan[2], sur la plage nord-est de la Calédonie, en face de la grande île de Skye, avant d'expirer, selon la tradition locale, sous le fer des pirates norvégiens.

Sur la rive opposée, dans ce massif saillant qui forme l'extrémité orientale de l'Écosse et qui s'est appelé depuis le comté de Buchan, diverses églises font remonter leur origine à Columba et à l'un de ses disciples irlandais nommé Drostan. Le mor-maer ou chef du pays leur avait d'abord refusé la permission de s'y établir; mais, son fils étant tombé mortellement malade, il courut après les missionnaires en leur offrant le territoire nécessaire à leur fondation et en leur demandant de prier pour le mori-

1. W. Reeves, *Saint Maelrubha : his history and churches*. Edinburgh, 1861. — Cf. Act. SS. Bolland., t. VI August., p. 132.

2 Aujourd'hui Applecross. — Vingt et une paroisses du nord de l'Écosse ont été primitivement dédiées à ce saint.

bond. Ils prièrent, et l'enfant guérit. Après avoir béni le nouveau sanctuaire, et prédit qu'aucun de ceux qui le profaneraient ne vaincrait ses ennemis ou ne vivrait longtemps, Columba y installa son compagnon et se mit en devoir d'aller plus loin. En se voyant ainsi condamné à vivre loin de son maître, Drostan ne put retenir ses larmes; car tous ces vieux saints dans leur rude et laborieuse carrière s'aimaient avec une tendresse passionnée, qui n'est certes pas le trait le moins attachant de leur caractère, et qui fait reluire sur leurs fronts, au milieu des obscurités de la légende, une flamme inextinguible. Alors Columba dit : « Nous appellerons ce lieu le Monastère des Larmes; » et ce nom est toujours resté depuis lors à la grande abbaye[1] qui a

1 Said Columb-cille : « let *Déar* (Tear) be its name henceforward. » — Ce récit se trouve en langue celtique dans le plus ancien manuscrit connu qui soit relatif à l'Écosse ; c'est un Évangéliaire enluminé du neuvième siècle, avec des annotations marginales en irlandais qui constatent les donations faites à Columba et à Drostan. Récemment découvert à Cambridge, il va être publié sous le nom de *Book of Deir* par M. Stuart, qui en a déjà donné des extraits dans ses *Sculptured Stones of Scotland*, p. 74. Cf. Cosmo Innes, *Scotland in the middle ages*, p. 325. — Le monastère de Deir fut reconstruit pour les Cisterciens par le comte de Buchan, en 1213. La prédiction de Columba se vérifia au détriment de la famille du comte Maréchal, qui fut le premier dévastateur du monastère, après la Réforme. Ce comte, chef de la grande maison de Keith, l'avait reçu en don du roi Jacques VI. En vain sa femme, fille de lord Home, l'avait-elle supplié de ne pas accepter cette donation sacrilège. Il ne l'écouta pas. La nuit suivante elle vit en songe une quantité de moines, vêtus comme ceux de Deir, entourer le château principal du comte, le *Craig de*

duré mille ans sur cet emplacement : *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.*

Dunnotyr, situé sur un rocher immense au bord de la mer. Ils se mettent à démolir le rocher, sans autres outils que des *canifs ;* à cette vue, la comtesse va chercher son mari pour qu'il les détourne de cette entreprise : mais quand elle revint, les rocher et le château avaient déjà été minés et renversés par les canifs des moines, et l'on ne voyait plus rien que les débris du mobilier flottant sur la mer ! — On interpréta aussitôt cette vision comme l'annonce d'une catastrophe future, et l'emploi des canifs par la longueur du temps qui s'écoulerait avant sa vérification. Dès ce moment cette puissante maison alla s'appauvrissant et succomba en 1715 dans la rébellion stuartiste.

CHAPITRE IV

Columba sacre le roi des Scots; se rend à l'Assemblée nationale d'Irlande; y défend l'indépendance de la colonie hiberno-scotique et sauve la corporation des bardes.

Sollicitude passionnée de Columba pour ses proches et ses compatriotes. — Il protège le roi Aïdan dans sa lutte contre les Anglo-Saxons de Northumbrie. — Ce même roi se fait couronner par Columba à Iona : premier exemple du sacre chrétien des rois. — La pierre des destins : la descendance d'Aïdan. — Synode ou parlement de Drumceitt en Irlande. — Aëdh, monarque d'Irlande, et Aïdan, roi des colons irlandais établis en Écosse. — L'indépendance de la nouvelle royauté écossaise est reconnue par l'ascendant de Columba. — Il intervient en faveur des bardes, dont la proscription est proposée par le monarque. — Puissance et excès de cette corporation. — Columba obtient que le bon grain ne soit pas brûlé à cause des mauvaises herbes. — Chant de reconnaissance des bardes en l'honneur de leur sauveur. — Columba, réprimandé par son disciple, ne veut pas que ce chant soit redit pendant sa vie. — Dévotion superstitieuse qui s'y attache après sa mort. — Alliance intime de la musique et de la poésie avec la religion en Irlande. — Les bardes transformés en ménestrels sont les premiers champions de l'indépendance nationale et de la foi catholique contre la conquête anglaise. — Proscrits avec acharnement, ils persévèrent jusqu'à nos jours. — Les *Mélodies Irlandaises* de Moore. — La muse celtique au service des vaincus dans les Highlands d'Écosse comme en Irlande.

On se tromperait en croyant que les missions de Columba chez les Pictes purent absorber sa vie ou

son âme. Ce fidèle amour de sa race et de son pays, qui l'avait ému de compassion pour la jeune Irlandaise, captive des Pictes, ne lui permettait pas de rester indifférent aux guerres et aux révolutions qui constituaient le fond de la vie nationale des Scots d'Irlande comme de la colonie irlandaise en Écosse. Il n'y a pas dans son caractère de trait plus marqué que sa sollicitude constante, sa sympathie passionnée, après son installation à Iona tout comme auparavant, pour les conflits sanglants que livraient en Irlande ses compatriotes et ses proches. Rien ne lui tenait plus à cœur que cette parenté. On le voit sans cesse préoccupé de tel ou tel homme par cette seule raison. « Cet homme-là, » disait-il « est de « ma race, il me faut l'aider ; il me faut prier pour « lui, parce qu'il est de la même souche que moi... « Cet autre est de la parenté de ma mère... Voilà, » disait-il encore, « voilà mes amis et mes proches, « ceux qui descendent des Nialls comme moi, les « voilà qui se battent[1] ! » Et c'était du fond de son île déserte qu'il assistait par le cœur et la pensée à ces batailles, comme naguère il y avait pris part de sa personne. Il respirait de loin l'air des combats, les devinait par ce que ses compagnons regardaient comme un instinct prophétique, les racontait à ses religieux, aux Irlandais, ses compatriotes, aux

1. Adamn., II, 40 ; I. 49 ; I, 7.

Scots de Calédonie qui venaient le trouver dans sa nouvelle demeure. A plus forte raison son âme s'enflammait-elle quand il pressentait une lutte où ses nouveaux voisins les colons Dalriadiens se compromettraient soit avec les Pictes, qu'ils devaient un jour conquérir, soit avec les Anglo-Saxons.

Un jour, vers la fin de sa vie, étant seul avec Diarmid, son ministre (comme on appelait le religieux attaché à son service personnel), il s'écria tout à coup : « Vite la cloche ! sonne la cloche à l'instant ! » Or, la cloche du modeste monastère n'était qu'une de ces petites clochettes en fer battu et de forme carrée, comme on en montre encore quelques-unes dans les musées d'Irlande, absolument pareilles à celles que portent les bestiaux dans le Jura et en Espagne ; elle suffisait aux besoins de la petite communauté insulaire. A ce son, les religieux accourent, s'agenouillent autour de leur père, « Or sus, » leur dit-il, « priez, priez avec une intense ferveur « pour notre peuple, pour le roi Aïdan ; car voici, « à ce moment même, la bataille qui commence « entre eux et les barbares. » Quand la prière eut duré quelque temps, il reprit : « Voilà que les bar- « bares s'enfuient, Aïdan est vainqueur[1] ».

Ces barbares, contre lesquels Columba faisait sonner la clochette et retentir les prières de ses

1. Adamn., I, 8.

moines, étaient les Anglo-Saxons de la Northumbrie, alors encore païens, et dont les descendants allaient devoir le bienfait inestimable du christianisme à des missionnaires sortis d'Iona et de la postérité spirituelle de Columba. Mais alors ils ne songeaient qu'à prendre une revanche terrible des maux que la Bretagne, avant d'être conquise par eux, avait endurés lors des incursions scoto-pictiques, et ils étendaient chaque jour davantage leur domination du côté de la Calédonie.

Quant au roi Aïdan[1], il avait remplacé, comme chef de la colonie dalriadienne dans l'Argyle, son cousin germain, le roi Connall, qui avait garanti à Columba la possession d'Iona. Son avènement eut lieu en 574, onze ans après le débarquement de Columba; et rien ne prouve mieux l'ascendant conquis par le missionnaire irlandais pendant ce court intervalle que la résolution suggérée à Aïdan de faire consacrer sa royauté par l'abbé d'Iona. Celui-ci, quoique fort ami d'Aïdan, ne voulait pas de lui pour roi et lui préférait son frère. Mais un ange lui apparut trois fois de suite pour lui ordonner de sacrer Aïdan, conformément au rite prescrit dans un livre recouvert de cristal qui lui fut laissé à cet effet[2]. Columba qui était alors dans une île voisine,

1. Ædan, rex Scottorum qui Britanniam inhabitant. BEDE, I, 34.
2. ADAMN., III, 5. — C'est le fameux *Vitreus Codex*, qui selon un

revint à Iona, où il fut rejoint par le nouveau roi. Docile à la vision céleste qu'il avait eue, l'abbé imposa les mains sur la tête d'Aïdan, le bénit et l'ordonna roi [1]. Il inaugurait ainsi non seulement une nouvelle royauté, mais un rite nouveau qui devint plus tard la plus auguste solennité de la vie des peuples chrétiens et dont le couronnement d'Aïdan est le premier exemple authentiquement connu en Occident. Il prenait ainsi vis-à-vis de la royauté scotique ou dalriadienne la même autorité que celle dont se trouvaient déjà investis les abbés primats d'Armagh, successeurs de saint Patrice, à l'égard des monarques d'Irlande. On s'étonne de voir cette autorité suprême et ces fonctions augustes conférées à de simples abbés, au détriment des évêques. Mais à cette période de l'histoire ecclésiastique des peuples celtiques, l'épiscopat est tout à fait dans l'ombre ; les abbés et les moines paraissent seuls grands et seuls influents, et nous verrons les successeurs de Columba garder longtemps cette suprématie singulière sur les évêques.

Selon la tradition nationale des Écossais, ce nouveau roi Aïdan fut sacré par Columba sur une grande

récit donné par Reeves, fut seulement montré à Columba par l'ange et ne demeura point entre ses mains.

1. Martène (*De antiquis ritibus Ecclesiæ*, t. III, l. II, c. 10, au traité *De solemni regum benedictione*), dit que le sacre d'Aïdan est le premier exemple connu de cette solennité.

pierre, dite la Pierre du Destin. Cette pierre fut ensuite transférée dans le château de Dunstaffnage, dont on voit encore les ruines sur la plage du pays d'Argyle, non loin d'Iona; puis à l'abbaye de Scone, près d'Édimbourg; puis enfin par le cruel conquérant de l'Ecosse, Édouard I[er], à Westminster, où elle sert encore de piédestal au trône des rois d'Angleterre, le jour de leur sacre. L'inauguration solennelle de la royauté d'Aïdan signale le commencement historique de la royauté écossaise, jusque-là plus ou moins fabuleuse. Aïdan fut le premier prince des Scots qui passa du rang de chef territorial à celui de roi tout à fait indépendant, de chef d'une dynastie dont la progéniture devait régner un jour sur les trois royaumes britanniques [1].

1. Cet Aïdan avait épousé une Bretonne, de ces Bretons qui occupaient les bords de la Clyde, tout à fait voisins des Scots. Allié avec eux, il fit aux Anglo-Saxons une guerre vigoureuse quoique malheureuse, comme on verra plus loin. Il survécut à Columba et mourut en 606, après trente-deux ans de règne. Ses descendants directs régnèrent jusqu'en 689. Ils furent remplacés alors par la maison de Lorn, autre branche de la première colonie dalriadienne dont le prince le plus illustre, Kenneth Mac Alpine, réduisit en 842 les Pictes à le reconnaître pour roi. Le fameux Macbeth et son vainqueur Malcolm Canmore, mari de sainte Marguerite, étaient tous deux issus du sang d'Aïdan ou de la lignée de Fergus. La ligne masculine de ces rois d'Écosse, de race celtique, ne finit qu'avec Alexandre III en 1283. Les dynasties de Bruce et des Stuarts en descendaient par les femmes. Selon les traditions locales et domestiques, les grands clans modernes des Mac-Quarie, des Mac-Kinnon, des Mac-Kenzie, des Mac-Kintosh, des Mac-Gregor, des Mac-Lean, des Mac-Nab et des Mac-

Mais pour garantir cette indépendance de la nouvelle royauté écossaise, ou plutôt de la jeune nation dont l'orageuse et poétique histoire allait comme éclore du souffle et de la bénédiction de Columba, il fallait l'affranchir du lien de sujétion ou de vasselage qui subordonnait la colonie dalriadienne aux monarques irlandais. Elle était restée tributaire des monarques de l'île qu'elle avait quittée, depuis bientôt un siècle, en venant créer son établissement en Calédonie. Pour obtenir pacifiquement l'abolition de ce tribut, Columba devait paraître un médiateur naturellement désigné, puisque tout en étant encore plus Irlandais par le cœur que par la naissance, il était lui aussi émigré en Calédonie comme les Dalriadiens, ses proches, et comme le nouveau roi scotique, issu du sang des monarques d'Irlande.

Il accepta cette mission et retourna dans cette Irlande qu'il avait cru ne jamais revoir. Il accompagna le roi qu'il venait de sacrer, pour se concerter avec le monarque et les autres princes et chefs irlandais assemblés à Drumkeath. Son impartialité était au-dessus de tout soupçon ; car le jour même du sacre d'Aïdan, il lui avait annoncé, au nom de Dieu, que la prospérité de la nouvelle royauté scotique dépendrait de la paix avec l'Irlande, son ber-

Naughten se rattachent à nos Dalriadiens primitifs, contemporains et parents de saint Columba.

ceau. Au milieu de la cérémonie il avait dit tout haut au roi qu'il couronnait : « Recommandez bien « à vos fils et qu'eux aussi le recommandent à leurs « petits-neveux, de ne pas s'exposer à perdre leur « royauté par leur propre faute. Car, dès qu'ils « tenteront quelque entreprise frauduleuse contre « ma postérité spirituelle ici ou contre mes compa- « triotes et mes proches en Irlande, la main de Dieu « s'appesantira sur eux, le cœur des hommes leur « sera enlevé, la victoire de leurs ennemis sera « assurée [1]. »

Le monarque d'Irlande, Diarmid, issu comme Columba de la race de Niall, mais des Nialls du Nord, que notre saint avait si violemment combattus, était mort presque aussitôt après l'exil volontaire de Columba. Il avait péri, comme on l'a vu, de la main d'un prince nommé Aedh le Noir, chef des Dalriadiens d'Antrim, restés en Irlande lors de l'émigration d'une partie de leur tribu en Écosse. Après quelque temps (567), le trône suprême de l'Irlande était échu à un autre Aedh, de la race des Nialls du Sud, par conséquent de la même branche que

1. Adamn., III, 5. — Colgan, en relevant ce passage dans sa préface, ne peut se défendre d'un retour douloureux sur les atrocités commises en Irlande par les Scots et les Bretons de son temps, sous le règne des derniers descendants de la dynastie dalriadienne, Jacques I[er] et Charles I[er]. *Trias Thaum.*, p. 320.

Columba[1]; il était de plus l'ami et le bienfaiteur de son cousin l'émigré, à qui il avait donné, avant son exil, le site de la plus importante de ses fondations irlandaises, celle de Derry[2]. Le premier synode ou parlement de son règne avait été convoqué par lui dans un endroit appelé Drumceitt, le *Dos de la Baleine*[3], situé dans son patrimoine spécial, non loin de la mer et du golfe de Lough-Foyle, où Columba s'était embarqué et au fond duquel s'élevait son cher monastère de Derry. Ce fut là qu'il revint avec son royal client, le nouveau roi des Scots calédoniens; il était devenu son confesseur, ou, comme disaient les Irlandais, *l'ami de son âme*[4]. Les deux rois Aedh et

1. Le poëte historien Thomas Moore, par une singulière confusion, regarde comme le même personnage Aedh le Noir, le meurtrier du roi Diarmid, et Aedh, fils d'Aimnire, le roi du parlement de Drum-Ceat. *History of Ireland*, p. 254 et 263, édit. de Paris. — Je fais grâce au lecteur de tous les autres Aedh ou Aïdus qui se trouvent entremêlés à l'histoire ou à l'époque de Columba, dans les inextricables généalogies irlandaises. — Mon savant ami M. Foisset, en zélé Bourguignon qu'il est, m'a signalé la ressemblance de ce nom d'Aedh, si fréquent parmi les rois et princes irlandais, avec celui des *Ædui*, des premiers habitants de la Bourgogne. Il pense avec raison que les Celtes de la Gaule conquise par César avaient commencé, eux aussi, par vivre à l'éclat de clan, comme leurs frères d'Irlande et d'Écosse, et il se persuade que les Ædues de Bibracte n'étaient originairement que le clan des fils d'Aedh.

2. Lynch, *Cambrensis Eversus*, t. II, c. 9, p. 16.

3. *Dorsum Cetæ* en latin, *Drum ceitt* ou *ceat* en irlandais, et aujourd'hui *Drumkeath*, près Newtown Limavaddy, dans le comté de Londonderry.

4. Ms. irlandais cité par Reeves, p. LXXVI, note 4.

Aïdan présidèrent aux travaux de l'assemblée, qui se prolongèrent pendant quatorze mois, et dont le peuple irlandais, le moins oublieux des peuples du monde, a célébré pendant plus de mille ans la mémoire.

Les seigneurs et le clergé y campèrent, pendant toute la durée de ce parlement (575), sous la tente, comme des soldats [1]. La plus importante des questions à débattre fut celle sans doute du tribut exigé du roi des Dalriadiens. Il ne semble pas que le monarque irlandais ait exigé ce tribut pour le nouveau royaume fondé par la colonie de ses anciens sujets, mais bien pour cette portion de l'Irlande même qui forme aujourd'hui le comté d'Antrim, d'où étaient partis les colons dalriadiens, et qui était restée le patrimoine héréditaire de leur nouveau roi [2]. C'était précisément la position où se trouvèrent, cinq siècles plus tard, à l'égard des rois de France, les princes normands devenus rois d'Angleterre en restant ducs de Normandie. Columba, l'ami des deux

1. Condictum regum. Adamn.— Lynch, *op. cit.*, c. 9. — Colgan, qui vivait en 1645, raconte que le site de l'assemblée était encore alors fréquenté par de nombreux pèlerins, et qu'on y célébrait autrefois, le jour de la Toussaint, une procession : cum summo omnium vicinarum partium accursu. *Acta sanctorum Hiberniæ*, t. I, p. 204. — On voit encore cet emplacement sur un tertre de l'endroit appelé *Roë-Park*, près Newtown Limavaddy, au comté de Londonderry, Reeves, p. 37.

2. Moore's *History of Ireland*, t. I, c. 12, p. 256.

rois, fut chargé de trancher le différend. Selon quelques auteurs irlandais, l'abbé d'Iona, au moment décisif, refusa de se prononcer, mais se déchargea sur un autre religieux, saint Colman, du soin de prononcer l'arrêt. Toujours est-il que le monarque d'Irlande renonça à toute suprématie sur le roi des Dalriadiens de l'*Albanie*, comme on qualifiait alors l'Écosse. L'indépendance et l'immunité de tout tribut furent garanties aux Scots albaniens, qui de leur côté promirent à leurs compatriotes irlandais une hospitalité et une alliance perpétuelles [1].

Columba intervint encore à l'assemblée de Drumceitt dans une cause qui dut lui tenir au cœur presque autant que l'indépendance de la royauté et de la colonie scotique dont il était devenu le chef spirituel. Il ne s'agissait de rien moins que de l'existence d'une corporation aussi puissante et plus ancienne, plus nationale, que le clergé lui-même ; il s'agissait de ces bardes, à la fois poètes et généalogistes, historiens et musiciens, dont le grand rôle et l'ascendant populaire sont un des traits les plus caractéristiques de l'histoire d'Irlande. La nation tout entière, toujours éprise de ses traditions, de son antiquité fabuleuse, de ses gloires locales et domestiques, entourait de son ardente et respectueuse sympathie les hommes qui savaient revêtir d'une parure poétique tous les ensei-

1. Reeves, p. lxxvi et 92.

gnements et toutes les superstitions du passé en même temps que les passions et les intérêts du présent. Si haut qu'on remonte dans les annales de l'Irlande, on y trouve les bardes ou *ollambh*, regardés comme les oracles de la science, de la poésie, de l'histoire, de la musique ; élevés avec le plus grand soin dès leur enfance dans des communautés spéciales, et honorés de telle façon que la première place à la table royale, après celle du roi lui-même, leur était réservée [1]. Depuis l'introduction du christianisme, les bardes, comme auparavant les druides, dont on peut les regarder comme les successeurs [2], n'avaient point cessé de former une milice aussi puissante que populaire. Ils étaient alors divisés en trois ordres: les *Fileas*, qui chantaient la guerre et la religion ; les *Brehons*, dont le nom est associé aux vieilles lois du pays, versifiées et récitées par eux [3] ; les *Seanachies*, chargés d'enchâsser dans leurs vers l'histoire et les antiquités nationales, et surtout les généalogies et les prérogatives des vieilles lignées spécialement

1. EUGÈNE O'CURRY, *Lectures on the MS. Materials of Irish history*. Dublin, 1861.

2. Un texte curieux constate cette succession : *Vita S. Molaggæ*, ap. COLGAN, cité par STUART, *Sculptured Stones of Scotland*, p. XXXIV.

3. La législation connue sous le nom de *Loi des Brehons* continua à régir la vie civile des Irlandais, même depuis la conquête anglaise ; elle ne fut abrogée que sous Jacques Ier, au commencement du dix-septième siècle ; elle avait duré, selon les calculs les plus modérés, depuis le temps du roi Cormac, en 262, c'est-à-dire quatorze siècles.

chères aux passions nationales et belliqueuses des Irlandais. Ils portaient cette tutelle des souvenirs et des monuments historiques au point de présider à la délimitation des provinces de chaque principauté et des domaines de chaque famille[1]. On les voit figurer, tout comme les religieux, dans toutes les assemblées et à plus forte raison dans tous les combats. Ils étaient naturellement comblés de faveurs et de privilèges par les rois et les petits princes qui avaient besoin de leurs chants et de leur harpe pour vivre dans l'histoire et même pour jouir d'une bonne renommée auprès des contemporains. Mais naturellement aussi cette grande puissance avait entraîné de grands abus, et au moment dont nous parlons, la popularité des bardes avait subi une éclipse. Une violente opposition s'était déclarée contre eux. On leur reprochait leur grand nombre, leur insolence, leur insatiable cupidité; on leur reprochait surtout de faire métier et marchandise de leur poésie, de prodiguer les panégyriques aux nobles et aux princes qui se montraient prodigues envers eux, et de prendre les autres pour objets d'invectives satiriques, que l'attrait de leur poésie ne répandait que trop rapidement, au grand détriment de l'honneur des familles. Les inimitiés suscitées contre eux avaient acquis une telle intensité, que le roi Aedh crut pouvoir proposer à

1. O'Donnell, l. iii, c. 2 et 7.

l'assemblée de Drumceitt d'abolir radicalement cet ordre dangereux, de bannir et même, selon quelques-uns, de massacrer tous les bardes.

On ne voit pas que le clergé ait pris une part quelconque à cette persécution contre une corporation qu'il pouvait regarder à juste titre comme sa rivale. L'introduction du christianisme sous saint Patrice dans la patrie d'Ossian semble même n'avoir rien ou presque rien changé au rôle des bardes. Le plus ancien monument de la législation irlandaise, le *Senchus Mor*, revisé et mis d'accord avec l'Évangile avant sa publication par saint Patrice lui-même, constate que l'apôtre de l'Irlande, après avoir supprimé les rites profanes et superstitieux des poètes nationaux, avait maintenu et confirmé leurs privilèges ainsi que leur droit d'intervenir dans les jugements et dans l'établissement des généalogies[1]. Devenus chrétiens sans avoir subi ni infligé aucune violence, ils furent en général les auxiliaires et les amis des évêques, des moines et des saints. Chaque monastère, comme chaque prince ou seigneur, possédait son barde, chargé de chanter les gloires et souvent d'écrire les annales de la communauté[2].

1. *Ancient Laws of Ireland*. Dublin, 1865 : *Senchus Mor*, t. I, p. 45, 47.

2. Hersart de la Villemarqué, *la Poésie des cloîtres celtiques*, *Correspondant* du 25 novembre 1863.

Cependant, à travers plusieurs des légendes de cette époque, on voit que les bardes représentaient aux yeux de certains auteurs ecclésiastiques l'influence païenne, et qu'on les confondait volontiers avec ces druides ou mages qui avaient été les principaux adversaires de la mission évangélique de Patrice en Irlande et de Columba en Écosse[1]. Il n'y a pas jusqu'à la légende de Columba[1] qui n'en signale quelques-uns comme l'ayant lui-même assailli, ainsi que c'était leur coutume, par d'importunes sollicitations, et menacé, en cas de refus, de le vilipender dans leurs vers.

Ils n'en furent pas moins sauvés par Columba. Né poète et resté poète jusqu'aux derniers jours de sa vie, il intercéda pour eux et gagna leur cause. Ce ne fut pas sans peine, car le monarque Aedh était acharné à les poursuivre; mais Columba, aussi obstiné qu'intrépide, tint tête à tous. Il représenta qu'il fallait se garder d'arracher le bon grain avec l'ivraie; que l'exil général des poètes serait la mort de la vénérable antiquité et de cette poésie si chère au pays et si utile aux gens qui sauraient en bien user[3]. Il ne faut pas, dit-il,

1. *Poetæ impudentes,* dit la légende de saint Colman. Boll. Act. SS. Junii, t. II, p. 27.
2. O'Donnell, l. i, c. 57.
3. O'Donnell, *l. c.*

brûler le blé mûr à cause des liserons qui s'y mêlent. Le roi et l'assemblée finirent par céder, mais à condition que le nombre des bardes serait désormais limité et que leur profession demeurerait soumise à certaines règles déterminées par Columba lui-même. Son éloquence détourna donc le coup dont ils étaient menacés. Ainsi sauvés par lui, ils lui témoignèrent leur reconnaissance en exaltant sa gloire dans leurs chants et en léguant à leurs successeurs le soin de la célébrer[1].

Columba lui-même jouissait ardemment de cette popularité poétique. La corporation des bardes avait un chef, Dallan Fergall, qui était aveugle, et que sa mort violente (il fut égorgé par des pirates) a fait ranger parmi les saints martyrs, si rares en Irlande. Aussitôt après la décision favorable de l'assemblée, Dallan composa un hymne en l'honneur de Columba, et vint le chanter devant lui[2]. Au bruit flatteur de ces chants de reconnaissance, l'abbé d'Iona ne put se défendre d'un mouve-

1. Toutes les sources imprimées ou manuscrites de l'histoire irlandaise confirment cette tradition (voir Reeves, p. 79, et Moore, p. 257). Adamnan seul n'en dit rien, mais il parle des chants nombreux en langue scotique, en l'honneur de Columba, qui circulaient partout en Écosse et en Irlande.

1. O'Donnell, l. I, c. 6. — Ce poème qui a été l'objet d'innombrables commentaires, existe encore en manuscrit et doit être prochainement publié avec tout le *Liber Hymnorum* par le docteur Todd. — Colgan en possédait un texte qui lui semblait presque inintelligible.

ment d'amour-propre tout à fait humain. Mais il fut aussitôt réprimandé par un de ses religieux, Baïthen, qui avait été l'un de ses douze compagnons d'exil et qui fut depuis son successeur; ce fidèle ami ne craignit pas de reprocher à Columba son orgueil et lui dit qu'il voyait voltiger en se jouant sur sa tête toute une sombre nuée de démons. Columba profita de l'avertissement : il imposa silence à Dallan en lui rappelant qu'il ne fallait louer que les morts, et lui interdit absolument de redire ce chant désormais[1]. Dallan n'obéit qu'à regret, et attendit la mort du saint pour répandre son poème, qui devint célèbre dans la littérature irlandaise sous le nom d'*Ambhra* ou *Louanges* de *saint Colum-cille*. On le chantait encore un siècle après sa mort dans toute l'Irlande comme en Écosse, et les hommes même les moins dévots le répétaient avec tendresse et ferveur, comme une sauvegarde contre les périls de la guerre ou de tout autre accident[2]. On en vint à croire que toute personne sachant par cœur et chantant pieusement cet Ambhra mourrait d'une bonne mort. Mais

1. *Vita sancti Dallani martyris*, ap. Colgan, *Acta sanctorum Hiberniæ*, p. 204.

2. Adamn., I, 1. — Ajoutons que les disciples de Columba continuèrent à cultiver la musique et la poésie après sa mort; un poète moderne, James Hogg, a fait des vers anglais, d'ailleurs insignifiants, sur un vieil air que l'on dit avoir été chanté par les moines d'Iona. Whitelaw, *the Book of Scottish Song*. Glasgow, 1857.

lorsque des gens peu éclairés s'imaginèrent que même les plus grands scélérats, sans conversion aucune et sans pénitence, n'auraient qu'à chanter tous les jours l'Amblira de Columbcille pour être sauvés, il arriva, dit l'historien et le petit-neveu du saint, un prodige qui ouvrit les yeux aux fidèles en leur montrant de quelle manière on doit entendre les privilèges accordés par Dieu à ses saints. Un clerc de l'Église métropolitaine d'Armagh, perdu de vices, et voulant se sauver sans changer de vie, avait réussi à apprendre la moitié du fameux Amblira, mais sans pouvoir venir à bout d'apprendre le reste. Il eut beau se rendre au tombeau du saint, jeûner, prier, passer toute une nuit à faire des efforts prodigieux de mémoire. Le lendemain matin il était bien parvenu à retenir la seconde partie, mais il avait aussi complètement oublié la première[1].

Certes la gratitude des bardes envers celui qui les avait préservés de la proscription et de l'exil n'a pas été étrangère à l'immense et durable popularité qui s'est attachée au nom de Columba. Enchâssé dans la poésie religieuse et nationale des deux îles, ce nom n'a pas seulement toujours brillé en Irlande, mais il a survécu, dans la mémoire des Celtes de l'Écosse, même à la Réforme, qui a extirpé pres-

1. Vicomte de la Villemarqué, *Poésie des cloîtres celtiques*, d'après Colgan et O'Donnell, *ubi supra*.

que tous les autres souvenirs de leur passé chrétien.

De son côté, la protection de Columba dut assurément affermir la popularité des bardes dans le cœur du peuple irlandais. A partir de son temps, tout conflit entre l'esprit religieux et l'influence bardique disparut. La musique et la poésie s'identifièrent de plus en plus avec la vie ecclésiastique. Parmi les reliques des saints on vénérait surtout la harpe dont ils avaient joué pendant leur vie. Au temps de la première conquête anglaise, les évêques et les abbés excitaient la surprise des envahisseurs par leur amour de la musique et en s'accompagnant eux-mêmes de la harpe[1]. Dans la patrie d'Ossian, la poésie irlandaise, si puissante et si populaire aux jours de Patrice et de Columba, a eu longtemps la même destinée que la religion dont ces grands saints furent les apôtres. Comme elle, enracinée dans le cœur du peuple vaincu; comme elle, proscrite et persécutée avec un infatigable acharnement, elle renaissait sans cesse du sillon sanglant où on croyait l'avoir ensevelie. Les bardes devinrent les auxiliaires les plus efficaces de l'esprit patriotique, les prophètes indomptables de l'indépendance nationale, et aussi les victimes préférées de la cruauté des conquérants et des spoliateurs. Ils firent de la musique et de la poésie des armes et des

1. Giraldus, *Cambriæ descriptio*, c. 12.

boulevards contre l'oppression étrangère; et les oppresseurs les traitèrent comme ils avaient traité les prêtres et les nobles. La tête des uns comme des autres fut mise à prix. Mais tandis que les derniers rejetons des races royales et nobles, décimées ou ruinées en Irlande, allaient s'éteindre sous un ciel étranger dans les douleurs de l'exil, le successeur des bardes, le ménestrel que rien ne pouvait arracher au sol natal, était poursuivi, traqué, forcé comme une bête fauve, ou enchaîné et immolé comme le plus dangereux des insurgés.

Dans les annales de la législation atroce édictée par les Anglais contre le peuple irlandais, avant[1] comme après la Réforme, on remarque à chaque pas des pénalités spéciales contre les *ménestrels*, les *bardes*, les *rimeurs* et les *généalogistes*, qui entretenaient les seigneurs et les gentilshommes dans l'amour de la rébellion et d'autres crimes[2]. En vain essaya-t-on, sous la sanguinaire Élisabeth, de stipuler des récompenses pécuniaires pour ceux qui voudraient célébrer les louanges de Sa Très-Digne Majesté.[3] Pas un n'accepta ce marché. Tous préférèrent à ce salaire du mensonge la fuite ou les sup-

1. Par exemple, au parlement de Kilkenny, sous Édouard III.
2. Texte d'un acte du temps d'Élisabeth, cité par Moore, p. 257.
3. Her majesty's most worthy praise. Ap. Hayes, *the Ballads of Ireland*. 1855.

plices. Errants par monts et par vaux, cachés dans les derniers replis des campagnes dévastées, ils y perpétuaient la tradition poétique de leur race condamnée, en chantant la gloire des anciens héros et des nouveaux martyrs, la honte des apostats et les crimes de l'étranger sacrilège.

Souvent, pour mieux braver la tyrannie au sein des populations domptées et silencieuses, ils avaient recours à l'allégorie, à l'élégie amoureuse. Sous la figure d'une reine devenue esclave, ou d'une femme aimée avec une passion immortelle, et disputée avec une fidélité désespérée aux jalouses fureurs d'une marâtre, ils célébraient encore et toujours la patrie irlandaise, la patrie en deuil et en larmes, naguère reine et désormais esclave [1]. Les Irlandais, a dit un grand historien de nos jours, aiment à se faire de la patrie un être réel qu'on aime et qui nous aime : ils aiment à lui parler sans prononcer son nom et à confondre l'amour austère et périlleux qu'ils lui vouent avec ce qu'il y a de plus doux et de plus fortuné dans les affections du cœur, comme ces Spartiates qui se couronnaient de fleurs sur le point de périr aux Thermopyles[2].

Jusque sous les ingrats Stuarts, cette proscription des poètes nationaux fut permanente; elle redoublait

1. Erin of the sorrows, once a queen, now a slave.
1. AUGUSTIN THIERRY, *Dix Ans d'études historiques.*

à chaque changement de règne, à chaque nouveau parlement. La rage des protestants cromwelliens les portait à briser, partout où ils en rencontraient, les harpes qui servaient aux ménestrels[1] et que l'on retrouvait encore dans les misérables chaumières des Irlandais affamés, comme onze siècles plus tôt, au temps où la courageuse et charitable Brigitte les voyait suspendues à la paroi du palais des rois[2]. Néanmoins la harpe est restée l'emblème de l'Irlande jusque dans le blason officiel de l'empire britannique, et pendant tout le dernier siècle, le harpiste voyageur, dernier et pitoyable successeur des bardes protégés par Columba, se trouva toujours à côté du prêtre pour célébrer les saints mystères du culte proscrit. Jamais il ne cessa d'être accueilli avec un tendre respect sous le toit de chaume du pauvre paysan irlandais, consolé dans sa misère et dans son oppression par la plaintive tendresse et la solennelle douceur de la musique de ses aïeux.

1. Lynch *Cambrensis Eversus* l. I, c. 4, p. 316. — Cet auteur, qui écrivait en 1662, se crut obligé de donner une description détaillée de la harpe, de peur que cet instrument ne disparût dans la ruine générale de l'Irlande : « Quare operæ me pretium facturum existimo, si lyræ formam lectori ob oculos ponam, ne illius memoris gentis excidio... innexa obliteretur. » — Charles II, à peine rétabli sur le trône, laissa rendre un acte du parlement « contre les ménestrels vagabonds, pour réprimer leurs rimes et chansons scandaleuses. »

2. Et vidit citharas in domo regis, et dixit : Citharizate nobis citharis vestris. *Tertia Vita sanctæ Brigitæ*, c. 75, p. 536, ap. Colgan.

La persévérance des traits distinctifs du caractère irlandais à travers les siècles est si frappante et les infortunes de cette noble race nous touchent de si près, qu'il est difficile de ne pas céder sans cesse à la tentation d'échapper aux époques lointaines où nous enchaîne notre sujet, pour suivre chez les générations postérieures la trace douloureuse de tout ce qu'on a découvert ou admiré dans les siècles les plus reculés.

On nous pardonnera donc d'ajouter que si le texte de ces protestations poétiques et généreusement obstinées contre l'asservissement de la patrie irlandais a péri, la vie intime en a néanmoins survécu dans la pure et pénétrante beauté des vieux airs irlandais. Leurs accords, leurs refrains d'un naturel, d'une originalité, d'un pathétique inimitables, remuent les plus intimes profondeurs de l'âme et font frémir toutes les fibres de la sensibilité humaine. En ce siècle même, un poète vraiment national, Thomas Moore, en leur adaptant des paroles empreintes d'une fidélité passionnée à la foi proscrite, à la patrie opprimée, a su rendre aux *Mélodies irlandaises* une popularité qui ne fut pas le moins efficace des plaidoyers dans le grand débat de l'Émancipation des catholiques.

Ce n'est pas seulement en Irlande, dans la patrie de Columba et de Moore, qu'a survécu le génie de

la poésie celtique. Il s'est encore créé un refuge dans les *glens* des hautes terres de l'Écosse, dans ces vastes bruyères, sur ces montagnes rudes et nues, et le long de ces lacs étroits et profonds qu'a si souvent visités l'apôtre Columba en portant la lumière de la foi aux Pictes de la Calédonie. Dans ces districts où se parle toujours, comme dans une grande portion de l'Irlande, la langue ersche ou gaélique, on a vu tout récemment encore, et au temps le plus prosaïque de la civilisation moderne, en plein dix-huitième siècle, la muse celtique, toujours mélancolique et populaire, inspirer les chants funèbres et belliqueux que les Highlanders ont consacrés au prétendant vaincu, à ses défenseurs égorgés. Et s'il faut en croire un juge compétent et impartial[1], ces dernières effusions de l'âme des races gaéliques l'emportent encore en plaintive beauté et en intime passion sur ces chants délicieux en anglo-écossais, que nul voyageur ne peut entendre sans émotion, et qui ont assuré du moins la palme de la poésie à cette cause des Stuarts, si tristement représentée par ses princes, si mal servie par les événements, mais ainsi vengée, par la muse populaire et nationale, de la défaite irremédiable de Culloden.

1. Charles Mackay, *the Jacobite Songs and Ballads of Scotland from* 1688 *to* 1746. Introduction, p. 18.

CHAPITRE V

Suite des relations de Columba avec l'Irlande.

Relations cordiales de Columba avec les princes irlandais. — Prédiction sur l'avenir de leurs fils. — Donnal, le fils du monarque, obtient le privilège de mourir dans son lit. — Columba visite ses monastères d'Irlande. — Enthousiasme populaire dont il est l'objet. — Vocation du petit idiot, qui devient saint Ernan. — Sollicitude de Columba pour les moines de ces communautés éloignées. — Il les préserve des accidents et des travaux excessifs. — Il exerce une juridiction sur les laïques. — Baïthen, son cousin germain et son principal collaborateur. — Hommage qui leur est rendu à tous deux dans une assemblée de savants.

Au sein de l'assemblée nationale de Drum-Ceitt, qui sauva les bardes et où se trouvaient réunis tous les chefs ecclésiastiques du peuple irlandais avec leurs princes et rois provinciaux, Columba, déjà investi par ses travaux apostoliques d'une autorité prodigieuse, se vit entouré d'hommages publics et des marques d'une confiance universelle. A tous ces rois, dont il était le parent et l'ami, il prêchait la concorde, la paix, le pardon des injures, le rappel des exilés, dont plusieurs avaient trouvé un refuge dans le monastère insulaire qui devait l'existence à son propre exil[1]. Ce ne fut pas, néanmoins, sans

1. Adamn., I, 11, 13.

peine qu'il obtint du roi suprême la mise en liberté d'un jeune prince, nommé Scandlan, fils du chef d'Ossory, que Aedh retenait dans une étroite prison au mépris de la foi jurée et d'une convention où Columba lui-même avait été pris pour témoin. Le noble abbé alla voir le prisonnier dans son cachot, le bénit et lui prédit qu'il serait deux fois exilé, mais qu'il survivrait à son oppresseur et qu'il régnerait pendant trente ans dans ses domaines paternels[1]. Le monarque céda, mais de mauvaise grâce : il redoutait la trop grande influence de l'illustre exilé, et ne l'avait vu revenir en Irlande qu'avec une certaine répugnance. Son fils aîné avait publiquement tourné en dérision les religieux d'Iona et s'était attiré la malédiction de Columba : elle lui porta malheur, car il fut plus tard détrôné et assassiné. Mais le second fils du monarque, Domnall, encore tout jeune alors se rangea ouvertement du parti de l'abbé d'Iona, qui lui prédit, non seulement un règne long et glorieux, mais aussi le rare privilège de mourir dans son lit, à la condition de communier tous les huit jours et de tenir au moins une de ses promesses sur sept[2], restriction quelque peu satirique où se trahissait soit le vieil esprit d'opposition du Niall converti, soit le souvenir de ses légitimes

1. O'Donnell, l. iii, c. 5.
2. Manuscrit irlandais, cité par Reeves, p. 38.

ressentiments contre certains princes. Sa prédiction, quelque invraisemblable qu'elle fût dans un pays dont tous les princes périssaient sur le champ de bataille ou de mort violente, fut cependant accomplie. Domnall, qui fut le troisième successeur de son père, après deux autres rois immolés par leurs ennemis, eut un règne long et prospère : il remporta de nombreuses victoires en marchant au combat sous une bannière bénie par Columba, et mourut (639), après dix-huit mois de maladie, dans son lit, ou, comme le disait Columba avec une précision qui indique la rareté du fait, sur son lit de plume[1]. Mais son père, bien que réconcilié avec Columba, n'échappa pas à la loi commune. Le grand abbé lui avait fait don de sa coule monastique en lui promettant qu'elle lui servirait toujours de cuirasse impénétrable. Aussi n'allait-il jamais à la guerre que revêtu par-dessus son armure de la coule de son ami. Mais un jour qu'il l'avait oubliée, il fut tué dans un combat contre le roi de Lagénie ou Leinster[2] (594 ou 598).

Columba pourtant l'avait mis en garde contre toute guerre avec les gens du Leinster qui était le pays de sa mère, et qu'il aimait avec cet esprit passionné de famille ou de clan qui est un trait si distinctif de son

1. ADAMN., I. 15. Cf c. 10.

2. LYNCH, *Cambrensis Eversus,* avec les notes de Kelly, 17, 19. O'DONNELL, l. I, c. 60.

caractère. Les Lagéniens avaient très bien su exploiter ce sentiment ; car un jour qu'il se trouvait à son abbaye de Durrow, sur les confins de leur région, toute une nombreuse population de tout âge, depuis les petits enfants jusqu'aux vieillards, était venue l'entourer et, en lui faisant valoir avec de vives instances leur parenté avec sa mère, avait obtenu de lui la promesse ou la prédiction qu'aucun roi ne viendrait jamais à bout de les vaincre tant qu'ils combattraient pour une juste cause[1].

Il est hors de doute que, depuis l'assemblée de Drum-Ceitt, Columba fit de nombreux voyages en Irlande. La direction des divers monastères qu'il y avait fondés avant son exil volontaire, et dont il avait conservé la direction, devait l'y ramener souvent ; mais, à la suite de cette assemblée, il les visita tous en marquant son passage par des guérisons, des prédictions ou des révélations miraculeuses, ou plus encore par la tendre sollicitude de son cœur paternel. Quelquefois, vers le déclin de sa vie, en parcourant des régions montueuses ou marécageuses, il se faisait voiturer dans un char comme l'avait fait avant lui l'apôtre saint Patrice ; mais le soin que ses biographes mettent à rapporter cette circonstance indique assez qu'auparavant la plupart de ses courses se fai

1. O'Donnell, *loc. cit.* Cf. Reeves, p. 221.

saient à pied[1]. Il ne se bornait pas aux communautés dont il était le supérieur ou le fondateur : il aimait encore à visiter d'autres sanctuaires monastiques, comme celui de Clonmacnoise, dont on a signalé plus haut l'importance[2]. Et alors l'affluence et l'empressement des religieux redoublaient pour rendre hommage au saint et populaire vieillard ; abandonnant leurs travaux agricoles, ils franchissaient le retranchement en terre qui, comme le *vallum* des camps romains, servait d'enceinte aux monastères celtiques, et allaient au-devant de lui en chantant des hymnes. En le rencontrant, ils se prosternaient la face contre terre, avant de l'embrasser ; puis, et afin de le mettre à l'abri de la foule pendant les processions solennelles qu'on organisait en son honneur, on lui faisait un rempart de branchages portés autour de lui comme un dais par quatre hommes marchant d'un pas égal[3]. Un ancien auteur va même jusqu'à dire qu'à l'occasion de ce voyage et de ce séjour prolongé dans son pays natal, il fut investi d'une sorte de suprématie générale sur tous les religieux des deux sexes que renfermait l'Irlande[4].

1. O'Donnell, l. iii, c. 17. Cf. Adamn., II, 43.
2. Voir p. 127.
3. Adamn., I, 3.
4. *Vita S. Farannani Confessoris*, die 15 Februar., c. 3, dans Colgan, *Acta S. Hiberniæ*, p. 337. Mais cet auteur, n'ayant écrit qu'au treizième siècle, ne saurait avoir une grande autorité.

Pendant le trajet de Durrow à Clonmacnoise, Columba s'étant arrêté dans un de ses monastères, un pauvre petit écolier, « à la langue épaisse et à l'aspect plus épais encore, » que ses supérieurs employaient aux occupations les plus viles, se glissa dans la foule et, s'approchant du grand abbé à la dérobée, toucha le bout de sa robe par derrière, comme l'Hémorroïsse avait touché la robe de Notre-Seigneur. Columba, s'en étant aperçu, s'arrêta, se retourna et prenant l'enfant par le cou, se mit à l'embrasser. Tous les assistants lui criaient : « Lâchez, lâchez donc ce petit imbécile. — Patience, mes frères, » dit Columba; puis s'adressant à l'enfant qui tremblait de peur : « Mon fils, ouvre la bouche et montre-moi ta langue. » L'enfant obéit, de plus en plus intimidé; l'abbé fit le signe de la croix sur sa langue et ajouta : « Cet enfant qui vous « paraît si méprisable, que personne ne le mé- « prise désormais! Il grandira chaque jour en sa- « gesse et en vertu; il comptera parmi les plus grands « d'entre vous; Dieu donnera à cette langue que je « viens de bénir le don de l'éloquence et de la vraie « doctrine[1]. » L'enfant, devenu homme et célèbre

1. Adamn., I, 3 — Saint Ernan mourut en 635. M. de Villemarqué a très heureusement cité ce trait, dans sa *Légende celtique*, comme un type de l'initiation des enfants barbares à la vie intellectuelle par les monastères.

dans les Églises d'Écosse et d'Irlande, qui le vénèrent sous le nom de saint Ernan, raconta lui-même cette prophétie si bien vérifiée, à un contemporain d'Adamnan, qui nous a conservé tous ces détails.

Du reste, il n'avait pas besoin de ces voyages pour démontrer sa sollicitude à l'égard des religieux qui peuplaient les monastères de sa congrégation. Elle s'exerçait de loin comme de près, à l'aide de la perspicacité miraculeuse qui venait en aide à sa paternelle préoccupation de toutes leurs nécessités spirituelles ou temporelles. Un jour, après son retour d'Irlande, on l'entendit interrompre son travail de transcription ou de correspondance dans sa petite cellule d'Iona, pour s'écrier de toutes ses forces : « Au secours, au secours ! » Il s'adressait à l'ange gardien de sa communauté pour lui enjoindre d'aller relever un homme tombé du haut de la tour ronde qui était alors en construction à Durrow, au centre de l'Irlande, tant il avait confiance dans ce qu'il appelait lui-même l'inexprimable et foudroyante rapidité du vol des anges, et plus encore dans leur protection[1]. Une autre fois, étant à Iona un jour de brume glaciale, comme il y en a tant dans ce sombre climat, on le vit tout à coup fondre en larmes ; et comme on lui demandait le motif de sa grande dou-

1. Adamn., III, 15.

leur, il répondit : « Cher fils, ce n'est pas sans rai-
« son que je pleure, car à cette heure même je vois
« mes chers moines de Durrow que leur abbé con-
« damne à s'épuiser de fatigue par ce temps affreux
« pour la construction de la grande tour ronde du
« monastère, et j'en suis navré. » Le même jour et à la même heure, comme on s'en assura depuis, l'abbé de Durrow, nommé Laisran, sentit en lui-même comme une flamme intérieure qui ralluma dans son cœur le sentiment de la pitié pour ses religieux; il leur ordonna de laisser là leur travail pour aller se chauffer et prendre quelque nourriture; il leur prescrivit même de ne reprendre leur ouvrage qu'au retour du beau temps. Ce Laisran mérita depuis d'être appelé le consolateur des moines, tant il avait été pénétré par Columba de cette charité surnaturelle qui, dans la vie monastique comme dans toute vie vraiment chrétienne, est à la fois une lumière et une flamme, *ardens et lucens*[1].

Columba ne conservait pas seulement sa juridiction supérieure sur les monastères qu'il avait fondés en Irlande ou qui s'étaient agrégés à ses fondations: il exerçait en outre une autorité spirituelle,

1. ADAMN., I, 29. Cf. lib. III, c. 15, pour un trait analogue relatif au même monastère de Durrow et à sa tour ronde. — Cet abbé Laisran était proche parent de Columba et devint son troisième successeur à Iona.

qu'on a peine à s'expliquer, sur divers laïques de son île natale. En effet, on le voit envoyer son cousin germain, son ami et son principal disciple jusqu'au centre de l'Irlande, à Drum-Cuill, pour y prononcer une sentence d'excommunication contre une certaine famille dont on ne nous dit pas le crime. Ce disciple n'était autre que Baïthen, que nous avons vu accompagner Columba lors de son exil et prémunir son chef contre les fumées de l'orgueil, au milieu des transports de la reconnaissance enthousiaste des bardes. Arrivé au lieu indiqué, le doux Baïthen, après avoir passé une nuit en prière sous un chêne, dit à ses compagnons : « Non, je ne « veux pas excommunier cette famille avant de sa« voir si elle ne se repentira pas. Je lui accorde un « an de répit, et pendant cette année le sort de « cet arbre lui servira d'avertissement. » Sur quoi il se releva ; quelque temps après, l'arbre fut frappé de la foudre, sans qu'on nous dise si la famille ainsi avertie vint à résipiscence.

Ce Baïthen avait une âme tendre, et on aimerait à en parler plus au long, s'il ne fallait pas circonscrire un peu les régions trop vastes et trop confuses de l'hagiographie celtique. Columba le comparait à saint Jean l'Évangéliste : il disait que son disciple chéri ressemblait à celui du Christ par son exquise pureté, sa pénétrante simplicité, son amour de la

perfection[1]. Et Columba n'était pas le seul à rendre justice à celui qui, après avoir été son principal lieutenant, devait être son premier successeur.

Un jour, dans une assemblée de savants religieux, probablement tenue en Irlande, Fintan, homme très savant et très sage, et lui aussi un des douze compagnons de Columba lors de son émigration[2], fut interrogé sur les qualités de Baïthen; il répondit : « Sachez qu'il n'y a personne en deçà des « Alpes, qui lui soit égal pour la connaissance des « Écritures et la grandeur de sa science. » « Quoi ! » lui dit-on, « pas même Columba son maître? » « Je « ne compare pas, » répliqua Fintan, « le disciple « au maître. Celui-ci, Columba, n'est pas fait pour « être comparé aux savants et aux érudits, mais « aux patriarches, aux prophètes et aux apôtres. « Le Saint-Esprit règne en lui : il a été choisi par « Dieu pour le bien de tous. C'est un sage entre « tous les sages, un roi entre les rois, un anacho- « rète avec les anachorètes, un moine avec les « moines : et afin de se mettre à la portée des sé- « culiers, il sait être pauvre de cœur avec les pau-

1. Act. SS. Bolland., II Junii, p. 238.

2. Si tant est, comme le supposent les Bollandistes, que ce Fintan, qualifié de *Filius Luppani* dans les Actes de S. Baïthen, soit le même que le Fintan, *Filius Aïdi*, d'Adamnan, lib. II, c. 32. Cf. Reeves, p. 144.

« vres[1]; grâce à la charité tout apostolique qui « l'enflamme, il sait se réjouir avec les heureux et « pleurer avec les malheureux. Et au milieu de « tous les dons que lui a prodigués la générosité de « Dieu, la vraie humilité du Christ est royalement « enracinée dans son âme, comme si elle était née « avec lui. » Tous les doctes auditeurs adhérèrent d'un suffrage unanime à cet éloge enthousiaste.

1. Act. S. Bolland, t. II Junii, p. 238.

CHAPITRE VI

Columba, protecteur des matelots et des cultivateurs, ami des laïques et vengeur des opprimés.

Sa sollicitude et sa charité universelle pendant toute sa vie de missionnaire. — Les moines matelots : soixante-dix religieux d'Iona forment l'équipage de la flotille monastique; leurs barques d'osier recouvertes de peaux. — Leur hardiesse en mer : le gouffre de Corry-Vreckan. — La prière de Columba les protège contre les monstres de la mer. — La passion de la solitude les lance dans les mers inconnues et leur fait découvrir Saint-Kilda, l'Islande, les îles de Fer. — Cormac aux Orcades et dans l'océan Glacial. — Columba navigue souvent avec eux : ses voyages dans les Hébrides. — Le sanglier de Skye. — Il apaise les tempêtes par sa prière : il invoque son ami saint Kenneth. — Il est lui-même invoqué pendant sa vie et après sa mort comme l'arbitre des vents. — Objurgations filiales des moines quand ils ne sont pas exaucés. — Bienfaits conférés aux populations agricoles et démêlés au sein des fables de la légende : Columba découvre des sources, règle les irrigations et la pêche, enseigne la greffe des arbres fruitiers, obtient des récoltes hâtives, intervient contre les épidémies, guérit diverses maladies, procure des outils aux paysans. — Sa sollicitude spéciale pour ses moines laboureurs : il bénit le lait qu'ils viennent de traire; son souffle les rafraîchit au retour de la moisson. — Le forgeron porté au ciel par ses aumônes. — Relations avec les laïques dont il réclame l'hospitalité : prédiction sur le riche avare qui lui ferme sa porte. — Les cinq vaches de son hôte du Lochaber. — L'épieu du braconnier. — Il pacifie et console tous ceux qu'il rencontre. — Ses menaces prophé-

tiques contre les félons et les spoliateurs. — Châtiment infligé à l'assassin d'un exilé. — Les brigands de race royale : Columba les réprime au risque de sa vie. — Il entre jusqu'aux genoux dans la mer pour arrêter le pirate qui avait pillé son ami. — Le porte-étendard de César et le vieux missionnaire.

Pendant tout le reste de sa vie, qui devait s'écouler dans son île d'Iona ou dans les contrées voisines de l'Écosse, évangélisées par son zèle infatigable, rien ne frappe et n'attire plus l'historien que la généreuse ardeur de sa charité. Né, comme le démontre toute sa vie, avec un tempérament violent et même vindicatif, il avait réussi à se dompter et à se transformer au point de tout sacrifier à l'amour du prochain. Ce n'est pas seulement un apôtre, ou un fondateur monastique que nous avons devant nous : c'est encore et surtout un ami, un frère, un bienfaiteur des hommes, un défenseur intrépide et infatigable du pauvre, du faible, du travailleur : c'est l'homme préoccupé non seulement du salut, mais aussi du bonheur, des droits et des intérêts de tous ses semblables. C'est encore l'homme chez qui l'instinct de la pitié se traduit en intervention intrépide et incessante contre l'oppression et l'iniquité.

Sans perdre le caractère imposant et solennel qui s'est toujours attaché à sa renommée populaire, il va se révéler à nous, sous cet aspect attrayant, dans toute la suite de ses travaux apostoliques comme dans les

principales occupations qui se partageront sa vie de missionnaire : l'agriculture et la navigation.

Car la navigation alternait avec l'agriculture dans les travaux des cénobites d'Iona. Les mêmes moines qui labouraient les maigres champs de l'île sainte, qui moissonnaient et battaient le grain, accompagnaient Columba dans ses voyages par eau aux îles voisines, et pratiquaient le métier de marin, plus répandu alors, ce semble, qu'aujourd'hui parmi les gens de race irlandaise [1]. Les communications par eau étaient alors fréquentes, non seulement entre l'Irlande et la Grande-Bretagne, mais entre l'Irlande et la Gaule. Nous avons déjà rencontré dans le port de Nantes un navire irlandais prêt à emmener le fondateur de Luxeuil [2]. Les marchands gaulois venaient vendre ou offrir leurs vins jusque dans le centre de l'île, à l'abbaye de Clonmacnoise [3]. Dans la vie de notre saint, on rencontre à chaque pas la mention des populations maritimes [4] qui l'entouraient et qu'il fréquentait sans cesse, comme aussi des exercices et des excursions qui associaient ses disciples à tous les incidents de la vie des nautoniers. On

1. Adamn., I, 28.

2. T. II, p. 500. — « Navis quæ Scotorum commercia vexerat, » dit le biographe de saint Colomban.

3. *Vita S. Kiarani*, c. 31, cité par Reeves, p. 57.

4. Nautæ, navigatores, remiges, nautici.

cite quatre vers en très ancien irlandais qui peuvent se traduire ainsi :

Honneur aux soldats qui vivent dans Iona.
Ils y sont trois fois cinquante sous la règle monastique,
Dont soixante et dix pour ramer
Et traverser la mer dans leurs barques de cuir.

Ces barques étaient quelquefois creusées dans des troncs d'arbres, comme celles qu'on trouve encore ensevelies dans les *logs* ou tourbières de l'Irlande ; mais le plus souvent elles étaient d'osier et recouvertes de peaux de buffle, comme celle dont parle César [1]. On estimait la grandeur de ces barques d'après le nombre de peaux qui étaient employées à les couvrir. Elles étaient petites : celles d'une ou de

1. Corpus navium viminibus contextum coriis integebatur. *Bell. civil.*, I, 54.

Primum cana salix, madefacto vimine, parvam
Texitur in puppim cæsoque induta juvenco.

LUCAN., IV.

Ces barques avaient pour nom celtique *Curach*, d'où *curruca* ou *currica* en basse latinité. Les nacelles d'osier, monument primitif de l'industrie nautique des Celtes, sont encore en usage, sous le nom de *coracle*, dans les ports du pays de Galles. Elles se composent d'une légère carcasse faite avec des lattes d'osier et recouverte soit d'une peau, soit d'une toile goudronnée. Après leurs journées de travail, les pêcheurs mettent à sec le coracle et, le prenant sur le dos, vont le déposer à la porte de leur chaumière. — M. Alphonse Esquiros en a vu à Carmarthen : *Revue des Deux Mondes,* 15 février 1865.

deux peaux étaient portatives ; et l'abbé d'Iona en avait une de ce genre, pour naviguer sur les eaux intérieures, dans ses voyages au delà de la chaîne des monts septentrionaux (*dorsum Britanniæ*), qu'il franchit si souvent pour aller évangéliser les Pictes[1]. Plus tard la communauté en posséda de beaucoup plus grandes, destinées à transporter les matériaux employés à la reconstruction du monastère primitif d'Iona et les pièces de charpente que les fils de Columba allaient abattre et façonner dans les vastes forêts de chênes et de pins qui couvraient alors toute l'Écosse aujourd'hui si tristement déboisée. Elles marchaient à la voile ou à la rame, comme les galères ; elles étaient garnies de mâts et d'agrès, comme les navires modernes. L'île sainte finit par avoir toute une flottille à sa disposition, montée et pilotée par des moines[2].

1. ADAMN., I, 34.

2. Tout ce passage d'Adamnan est très important pour l'histoire de la navigation primitive des peuples celtiques. « Cum dolatæ per terram pineæ et roboreæ traherentur longæ trabes *magnæ navium pariter et domus materiæ eveherentur*... Ea die qua nostri nautæ, omnibus præparatis, supra memoratarum ligna materiarum proponunt scaphis per mare et curucis trahere... Per longas et obligas vias tota die properis flatibus, Deo propitio famulantibus, et plenis sine ulla retardatione velis, ad Ionam insulam omnis illa navalis emigratio prospere evenit. II, 45. — Les mots soulignés reproduisent le texte donné par les Bollandistes (*Acta Sanctorum*, Junii t. IX, p. 275), qui nous semble, en cette occasion, préférable à celui du manuscrit suivi par le docteur Reeves. — On voit qu'il est question de trois sortes de bâtiments : *naves*, *scaphæ* et

Sur ces frêles esquifs, Columba et ses religieux sillonnaient la mer alors comme aujourd'hui si agitée et si dangereuse des côtes d'Écosse et d'Irlande, et tous s'enfonçaient vaillamment dans les golfes et les détroits innombrables du sombre archipel des Hébrides. Ils avaient la conscience des périls auxquels les condamnait leur existence insulaire. Mais ils les bravaient, habitués, comme ils l'étaient, à vivre au milieu des tempêtes, sur un îlot que les vagues immenses de l'Océan semblaient vouloir sans cesse engloutir[1]. Ils n'en tremblaient pas moins quand les vents les portaient vers un gouffre effrayant nommé, d'après le nom d'un prince de la famille des Nialls qui s'y était noyé, la *Chaudière de Brechan*, et que l'on risquait de rencontrer en passant d'Irlande en

curucæ, et qu'il y avait sur l'île un atelier de construction pour les plus grands de ces navires, parce que l'on y transportait les grandes pièces de bois destinées à ces navires en même temps qu'aux édifices monastiques. — Dans un autre passage (ADAMN., II, 35), il est question d'un navire de transport, *oneraria navis*, monté par des moines et chargé de joncs que l'abbé Columba avait envoyé prendre dans un domaine voisin pour les employer à des constructions monastiques : Virgarum fasciculos ad hospitium construendum.

1. Die fragosæ tempestatis et intolerabilis undarum magnitudinis... Quis, ait (sanctus), hac die valde ventosa et nimis periculosa, licet breve, fretum prospere transnavigare potest? ADAMN., I, 4. — On croit entendre les vers du poète :

> Quid rigor æternus cœli, quid frigora possunt,
> Ignotumque fretum?...

CLAUDIEN, *in Consulat. III Honor.*, v, 54.

Écosse. Il a été jusqu'en ces derniers temps la terreur des matelots, tant les flots, par certains vents, y creusent en tourbillonnant de profonds abîmes. Parmi les hôtes de Columba, les plus saints ne le traversaient qu'en tremblant et les mains levées vers le ciel pour implorer le miracle qui pouvait seul les sauver [1]. Mais lui-même, qui y fut un jour presque englouti, toujours préoccupé du souvenir de sa race, crut y voir un signe des tourments que souffrait dans le purgatoire l'âme de son parent qui avait péri en cet endroit, et un ordre de prier pour le repos de cette âme en même temps que pour le salut de ses compagnons de route [2].

La prière de Columba, sa bénédiction spéciale et ardemment sollicitée, son intercession constante et passionnée pour ses frères et ses disciples, étaient la

1. ADAMN, I., 5. — *Vita sancti Kiarani,* apud REEVES, 263. — Cf. GIRALDUS CAMBRENSIS, *Topogr. Hiberniæ*, II, 41. — Walter Scott n'a eu garde d'omettre ce site dans son itinéraire poétique :

. . . . I would
. . . That your eye could see the mood
Of Corryvrekin's Whirlpool rude,
When dons the Hag her whitened hood.
. . . And Scarba's isle, whose tortured shore
Sill rings to Corryvrekin's roar...

Il faut remarquer que, comme le nom de *Scotia* a été transféré de l'Irlande à l'Écosse, ainsi le nom du gouffre que redoutaient tant les navigateurs d'Iona a été transféré au gouffre tournoyant que l'on montre de loin à tous les touristes, entre les îles de Scarba et d'Iona, dans le trajet si fréquenté d'Oban à Glascow.

2. O'DONNELL, II, 21, ap. COLGAN, p. 434.

grande sauvegarde des navigateurs d'Iona, non seulement contre les vents et les naufrages, mais contre d'autres dangers qui ont aujourd'hui disparu de ces parages. D'immenses et nombreux cétacés fréquentaient alors la mer des Hébrides. Les requins remontaient les rivières des Highlands, et l'un des compagnons de Columba, qui traversait la Ness à la nage, ne dut son salut qu'à la prière du saint, au moment où il n'était plus séparé que par la longueur d'un aviron du monstre qui avait déjà dévoré un indigène[1]. La rencontre d'une baleine, ou peut-être d'un requin plus formidable que d'autres, fit un jour reculer tout l'équipage d'une barque montée par un des religieux ; mais un autre, ce même Baïthen qui fut l'ami et le successeur de Columba, encouragé par la bénédiction du saint abbé, eut plus de hardiesse, reprit la mer et vit le monstre s'enfoncer sous les flots. « Après tout, » dit le moine, « ce monstre et moi « nous sommes également entre les mains de Dieu[2]. »

1. Adamn., II., 27.

2. *Id.*, I, 19. — Jusqu'au dix-huitième siècle, les baleines fréquentaient ces parages, et on a vu soulever et retourner des bateaux pêcheurs. Martin's *Western Islands*, p. 5. — Les baleines ont disparu aujourd'hui, ainsi que les phoques, qui, non seulement du temps de Columba, mais encore en 1703, servaient de nourriture aux insulaires des Hébrides. Le monastère d'Iona en entretenait un troupeau dans un îlot voisin... parvam insulam ubi marini nostri juris vituli generantur et generant... Un voleur vient les prendre : on lui donne des moutons pour en tenir lieu. Adamn., I, 42.

D'autres religieux naviguant dans les hautes mers du Nord furent épouvantés par des nuées de crustacés inconnus qui, s'attachant aux rames et aux flancs du navire, perforaient les peaux dont la carène était recouverte [1].

Ce n'était pas la curiosité, ni l'amour du gain, ni même le désir de convertir les païens, qui poussaient les disciples de Columba à affronter tous les hasards de la navigation dans une des mers les plus dangereuses du monde: c'était la soif de la solitude, le désir irrésistible de conquérir une retraite plus profonde, un asile plus reculé encore que celui d'Iona, sur quelque roc inconnu au milieu des solitudes de l'Océan, où personne ne voudrait les rejoindre et d'où nul ne pourrait les ramener. Ils revenaient à Iona sans avoir atteint leur but, tristes, mais non découragés; et, après quelque repos, ils reprenaient la mer pour recommencer leur ardente recherche [2].

C'est ainsi qu'ils découvrirent, à cent lieues à l'ouest, l'îlot escarpé et presque inabordable de Saint-Kilda [3], que la hardiesse de ses oiseleurs a

1. Adamn., II, 42.

2. Adamn., II, 42. — *Id.*, I, 20.

3. En 1858, on y voyait encore, avec plusieurs édifices religieux d'une date très reculée, une église dédiée à saint Columba, et les habitants de l'île, quoique calvinistes, célébraient encore le jour de sa fête en portant le lait recueilli dans les vacheries au gouverneur ou fermier de l'île qui appartenait alors en entier à un seigneur du

depuis rendu si fameux; puis bien au nord des Hébrides et même des Orcades, ils atteignirent les îles Shetland, l'Islande même, selon quelques-uns, qui n'est qu'à six jours de voile du nord de l'Irlande, et dont la première église chrétienne porte le nom de Columba, enfin les îles de Fer où les Norwégiens trouvèrent plus tard les traces du séjour des moines irlandais, leurs livres celtiques, leurs croix et leurs cloches[1]. Cormac, le plus hardi de ces intrépides explorateurs, fit trois longues, laborieuses et périlleuses excursions sur l'Océan, avec l'espoir toujours infructueux d'atteindre le désert qu'il rêvait. Une première fois, en abordant aux Orcades, il n'échappa à la mort, dont les sauvages habitants de cet archipel menaçaient les étrangers, qu'au moyen des *recommandations* que

clan des Macleods; ce fermier en faisait distribuer par portions égales à chaque homme, femme ou enfant de l'île. *Histoire de S. Kilda*, par Kenneth Macaulay, p. 71 de la traduction française, Paris, 1782. Cet îlot, qui est le point le plus occidental de l'Europe, est célèbre par les exploits des chasseurs qui se suspendent à des cordes le long des falaises verticales; elle n'a guère que quatre-vingts habitants; on y montre le site d'une chapelle dite de Saint-Columba avec un cimetière et des sources consacrées et médicales. On y observe encore la fête de saint Columba.

1. Landnamabok, ap. *Antiq. Celto-Scand.*, p. 14. — Dicuil, qui écrivait en 795, constate que, cent ans auparavant, les îles Feroë, avaient été habitées par des *eremitæ ex nostra Scotia navigantes*. Éd. Letronne, p. 39. — Cf. Innes, *Scotland in the middle ages*, p. 101, et surtout Lanigan, *Eccles. hist. of Ireland*, c. 3, p. 225, où la question de la première découverte de l'Islande est traitée à fond.

Columba avait obtenues du roi des Pictes, déjà converti, à l'adresse du roi encore païen des insulaires septentrionaux[1]. Une autre fois, le vent du sud le porta pendant quatorze jours et quatorze nuits consécutives presque dans les profondeurs de l'océan Glacial, et bien au delà de tout ce que rêvait l'imagination des hommes d'alors[2].

Columba, le père et le chef de ces intrépides et pieux navigateurs, les suivait et les guidait par sa prière, toujours vigilante et toujours efficace. Il était en quelque sorte présent parmi eux, malgré les distances qui les séparaient du sanctuaire et des ports insulaires dont ils étaient partis. L'oraison lui donnait l'intuition des dangers qu'ils couraient. Il les voyait, il en souffrait, il en tremblait. Aussitôt il convoquait au son de la cloche les frères restés au monastère, et se mettait en prière dans l'église avec eux.

1. Adamn., II, 42. — On se rappelle involontairement l'Arioste qui place aux Hébrides la scène de la délivrance d'Olympie par Roland et attribue aux habitants de ces îles l'usage d'exposer des femmes aux monstres marins :

> Per distrugger quell' isola d'Ebuda
> Che di quante il mar cinge è la più cruda.
> Voi dovete saper ch'oltre l'Irlanda,
> Fra molte, che vi son, l'isola giace
> Nomata Ebuda, che per legge manda
> Rubando intorno il suo popol rapace...
>
> *Orlando furioso*, IX, 11-12.

2. Adamn., I, 6; II, 42.

Il demandait avec larmes au Seigneur d'accorder le changement de vent qu'il leur fallait, et ne cessait qu'après avoir acquis la certitude d'être exaucé. Il le fut maintes fois, et les moines sauvés et revenus de leurs périlleux voyages accouraient et venaient le bénir de sa prophétique et bienfaisante intervention[1].

Souvent il les accompagnait lui-même dans leurs voyages de circumnavigation et d'exploration. Il visitait très fréquemment les îles de l'archipel des Hébrides, découvertes ou fréquentées par des marins de sa communauté, et où semblent avoir existé dès lors des *cellæ* ou petites colonies de la grande communauté insulaire, notamment à Eigg, où une colonie de cinquante-deux religieux, fondée et gouvernée par un disciple de l'abbé d'Iona, fut égorgée par des pirates vingt ans après sa mort[2]. Il aimait à

1. ADAMN., II, 42.

2. Cette tragédie d'Eigg, en 617, mérite une mention spéciale. D'après les annales irlandaises, saint Donnan, fondateur de cette communauté, était ami et disciple de Columba; voulant une retraite plus profonde, il alla s'établir avec quelques compagnons dans l'île d'Eigg, qui n'était habitée que par les troupeaux de moutons de la reine du pays (plusieurs des îlots près Staffa servent encore aujourd'hui de pâturages). Cette reine, informée de cette atteinte à sa puissance, ordonna de les tuer tous. Quand les égorgeurs arrivèrent, c'était la nuit de Pâques : on disait la messe. Donnan demanda que l'on attendît que la messe fût finie. « Soit ! » dirent les émissaires. La messe finie, ils se livrèrent tous au couteau. — Selon une autre version, la reine ou dame du sol aposta des pirates (latrones) pour les égorger ; ils furent surpris psalmodiant

y séjourner, sans doute pour y goûter la solitude qu'il ne trouvait plus à Iona où affluait de jour en jour une foule plus considérable de pénitents, de pèlerins et de solliciteurs. Il se plaisait surtout à Skye, la plus grande des Hébrides, rappelée après douze siècles à l'attention du monde par les aventures périlleuses et romanesques du prétendant Charles-Édouard et de Flora Macdonald. C'était alors une île à peine habitée, quoique très vaste, et couverte de forêts où il pouvait s'enfoncer pour prier, absolument seul, en laissant même ses frères loin de lui. Un jour il y rencontra un énorme sanglier poursuivi par une meute de chiens : il tua d'un seul mot la bête féroce, au lieu de la protéger, comme le faisaient si volontiers en pareille occurrence les saints des légendes mérovingiennes[1]. Aussi fut-il pendant tout le moyen âge le patron de Skye, où un petit lac a gardé son nom, de même que plusieurs sites et monuments des îles voisines[2].

dans leur oratoire, d'où ils se transportèrent dans le réfectoire, afin de périr là où ils avaient vécu plus charnellement qu'ailleurs ; ils étaient cinquante-deux. C'est la version citée par les Bollandistes, t. II April., p. 487. Comme par une bénédiction spéciale de ces martyrs, cette île était encore catholique en 1703, et on y vénérait saint Donnan. MARTIN'S *Journey to the Western Islands*, p. 279

1. ADAMN, II, 26.

2. Le lac a été desséché par lord Macdonald, propriétaire actuel de l'île. Le souvenir et le nom de Columba se retrouvent notamment à *Eilea Naombh*, où l'on montre un puits creusé par lui dans le roc, et la

Souvent aussi la tempête venait troubler ces excursions maritimes ; Columba se montrait alors aussi laborieux et aussi hardi que le plus expérimenté de ces nautoniers monastiques. Quand tous se mettaient à ramer, il ne voulait pas rester oisif et ramait avec eux[1]. Nous l'avons déjà vu braver les tempêtes assez fréquentes sur les lacs étroits et dangereux du nord de la Calédonie[2]. En pleine mer, il conservait au milieu des orages le même intrépide sang-froid et s'associait à toutes les corvées des matelots. Pendant le trajet qu'il fit d'Iona en Irlande, pour assister avec le roi Aïdan au parlement de Drum-Ceitt, le mauvais temps fit courir au navire qui le portait de grands dangers ; les vagues avaient rempli d'eau la cale que Columba s'efforçait, avec les autres matelots, de vider. Mais eux lui dirent : « Ce que vous « faites là ne nous sert pas à grand'chose : vous feriez

tombe de sa mère *Eithne*, puis à *Tirée*, si souvent cité par Adamnan sous le nom de *Terra Ethice*. Dans toutes les îles dénudées de la côte occidentale d'Écosse, et surtout du district de *Lorn* (Argyleshire), il y a des croix sculptées de formes aussi curieuses que variées, des pierres tombales, des chapelles en ruine, des édifices de construction grossière et de forme bizarre, des pierres druidiques, et des églises plus ou moins anciennes presque toujours sous le vocable de Columba : elles sont décrites avec soin dans un demi-volume dont le texte, accompagné de gravures, a été publié sous le voile de l'anonyme par Thomas Muir, négociant de Leith, sous le titre de : *The Western Islands*, Edinburg, 1861, in-4°.

1. *Vit. S. Comgelli*, ap. COLGAN, p. 458.

2. Voir plus haut, page 189.

« mieux de prier pour ceux qui vont périr. » C'est ce qu'il fit; et dès que, monté sur la proue, il eut étendu les bras pour prier, la mer se calma.

Naturellement, toutes les fois qu'il était en mer et que la tempête éclatait, ses compagnons de route réclamaient son intercession : mais un jour il leur répondit : « Ce n'est pas mon tour aujourd'hui; c'est « celui du saint abbé Kenneth. » Ce Kenneth était abbé d'un monastère en Irlande, et grand ami de Columba qu'il allait souvent visiter à Iona; et à la même heure, entendant retentir dans le secret de son cœur le cri de son ami, averti par une voix intérieure, il sortit du réfectoire et courut à l'église afin de prier pour les naufragés en s'écriant : « Il « ne s'agit pas de dîner quand Columba est en danger « de périr sur mer. » Il ne prit pas même le temps de se chausser les deux pieds avant d'aller à l'église; ce qui lui valut les remercîments particuliers de son ami d'Iona[1], et ce qui rappelle la légende également celtique de l'évêque saint Paterne obéissant avec un seul pied botté à l'appel de son métropolitain[2].

Sous ces dehors légendaires, il est facile de recon-

1. Adamn., II, 12, 13.

2. Tome II, liv. vii, chap. 4. — Cainnach ou Kenneth, saint très populaire en Écosse et dont le nom a été porté par plusieurs rois écossais, était abbé d'Aghaboe, au diocèse d'Ossory. Né vers 517, mort en 600, il a laissé son nom à l'îlot d'*Inch-Kenneth*, voisin d'Iona et visité par Johnson.

naître chez l'apôtre monastique de la Calédonie, à côté de l'efficacité miraculeuse de sa prière, une étude attentive des vents et de tous les phénomènes de la nature dans la vie des populations insulaires et maritimes qu'il voulait initier à la vie chrétienne. Cent récits divers nous le représentent comme l'Éole de ces temps fabuleux et de ces mers dangereuses. On venait à chaque instant lui demander d'obtenir un vent favorable pour n'importe quelle expédition : il arriva même un jour que deux de ses moines, au moment de s'embarquer pour deux directions différentes, vinrent lui demander à la fois de faire souffler l'un le vent du Nord et l'autre celui du Midi. Il les exauça tous deux, mais en faisant retarder le départ de celui qui allait en Irlande jusqu'après l'arrivée de celui qui ne voulait aborder qu'à l'île voisine de Tiree[1].

De loin comme de près il était invoqué ou redouté par les navigateurs comme l'arbitre du souffle des vents. Libran de la Jonchère, ce généreux pénitent dont on a raconté plus haut la curieuse histoire, voulant retourner d'Irlande à Iona, se vit repoussé par l'équipage d'un navire, en partance du port de Derry pour l'Écosse, parce qu'il n'était pas de la communauté même d'Iona. Sur quoi le voyageur éconduit invoqua mentalement et à travers les mers le secours

1. ADAMN., II, 15.

de son ami absent. Aussitôt le vent changea et repoussa le navire vers la terre. Comme les matelots voyaient encore le pauvre Libran qui courait le long de la plage, ils lui crièrent du pont de leur barque : « C'est peut-être toi qui es cause que le vent a « tourné ; si nous te prenions avec nous, serais-tu à « même de nous le rendre favorable? — Oui, » dit l'autre ; « le saint abbé Columba, qui m'a imposé « sept ans de pénitence, à qui j'ai obéi et que je « veux rejoindre, vous obtiendra cette grâce. » Aussitôt dit, aussitôt fait ; on le prend à bord et le trajet s'effectue heureusement[1].

Ceci se passait de son vivant, mais pendant un siècle au moins après sa mort il demeura le patron toujours populaire et toujours propice des marins en détresse. On remarque dans leurs prières ce ton de familière confiance et quelquefois d'objurgation filiale qu'on a si souvent signalé chez les Celtes de l'Armorique et aussi chez les peuples catholiques du midi de l'Europe. Adamnan avoue que lui-même et d'autres religieux d'Iona, embarqués sur une flottille de douze barques chargées de poutres de chêne pour la reconstruction du monastère, retenus par les vents contraires dans une île voisine, se mirent à accuser leur Columba : « Comment, cher saint, » lui disaient-ils, « t'arrangeras-tu de ce retard? Nous pensions

1. Adamn., II, 39.

« jusqu'à présent que tu étais en grand crédit au-
« près de Dieu. » Une autre fois qu'ils étaient retenus par la même cause dans une anse de la plage voisine de Lorn[1], précisément en la veille de la fête de leur saint abbé, ils lui dirent : « Comment « donc peux-tu nous laisser passer ta fête de de-
« main parmi ces laïques et non dans ta propre « église? Il te serait si facile d'obtenir du Seigneur « que le vent contraire nous devînt favorable et « nous permît d'aller célébrer la messe dans ton « église! » Dans ces deux occasions, ils furent exaucés : le vent sauta de façon à leur permettre de prendre la mer et de franchir l'espace qui les séparait d'Iona, sur ces frêles barques dont les antennes en se croisant sur les mâts reproduisaient le signe auguste de la Rédemption. Plus de cent témoins de ces faits étaient encore vivants au temps où écrivait le biographe de notre saint[2].

Encore aujourd'hui, une belle légende, qui a cours aux Hébrides, rend témoignage à l'empire de ces souvenirs populaires. Elle veut que, chaque année, revenant de l'autre monde, Columba arrive dans une barque sans voiles et sans rames, et parcoure tout l'archipel pendant trois jours et trois nuits,

1. C'est un district de la vaste province d'Argyle, qui donne encore aujourd'hui le titre de marquis au fils aîné du duc d'Argyle.
2. ADAMN., II, 45.

comptant une à une toutes les îles jusqu'au moindre îlot, et les bénissant l'une après l'autre, en mémoire des anciens jours[1].

La tendre et vigilante charité qui se prête à tous ces incidents de sa vie de marin et de voyageur nous apparaît plus constante et plus énergique encore, pendant toutes les phases de son existence, dans ses relations avec les populations agricoles, soit de l'Irlande, son berceau, soit de la Calédonie, sa patrie adoptive. Au milieu des légendes évidemment fabuleuses et des miracles apocryphes ou puérils, dont les narrateurs irlandais ont farci la glorieuse histoire du grand missionnaire[2], il est doux

1. Cette légende a fourni à M. Charles Mackay le sujet d'une de ses meilleures ballades, dans sa collection intitulée : *Legends of the Isles.*

2. Le pieux franciscain Colgan, qui a donné place dans sa précieuse collection des *Acta sanctorum Hiberniæ* (malheureusement incomplète) à un si grand nombre de ces fables, a cependant dû laisser de côté une foule de récits insoutenables que ses prédécesseurs avaient adoptés : « Nonnulla... tanquam ex monumentis vel apocryphis, vel ex rerum forte vere gestorum nimia exaggeratione speciem fabulæ præferentibus, consulte omittenda duximus... Quia nobis apparent vel exegetum vel librariorum (qui miris mirabiliora immiscuerunt) licentiis et commentis ita esse depravata ut solum fabularum speciem præferant. » *Trias Thaumaturga*, p. 441. — Les Bollandistes protestent avec encore plus d'énergie, et à maintes reprises, contre les fables qu'ils se croyaient obligés de reproduire : Vitæ hujus auctor aliquid habere videtur de genio Hibernico, cui solet esse perquam familiare, ambulare in mirabilibus, in rebus, inquam, supra fidem prodigiosis, ne dicam portentosis. Tome III August., p. 658 ; cf. même volume, p. 742 ; et tome II Julii, p. 241 et 299.

de pouvoir discerner des témoignages irrécusables de son intelligente et féconde sollicitude pour les besoins, les travaux, les souffrances des habitants de la campagne et de son active et féconde intervention à leur profit.

Quand on nous le montre faisant jaillir d'un coup de sa crosse des fontaines d'eau douce en cent endroits divers de l'Irlande ou de l'Écosse, dans les régions arides ou rocheuses, telles que la presqu'île d'Ardnamurchan[1]; quand on le voit abaissant, par le seul effort de sa prière, les cataractes d'une rivière de manière que les saumons pussent y remonter dans la saison favorable à la pêche, comme ils l'ont toujours fait depuis, au grand avantage des riverains[2]; nous reconnaissons dans ces récits la forme la plus touchante de la gratitude populaire et nationale pour les services rendus par le célèbre religieux en apprenant aux paysans à rechercher les sources, à régler les irrigations, à rectifier le cours des rivières, comme l'ont fait tant d'autres saints

1. O'DONNELL, l. I, c. 86. — ADAMN., I, 12; II, 10.

2. O'DONNELL, *Vita quinta*, l. II, c. 92. — Il s'agit de l'Erne, fleuve de l'Ulster, qui se jette dans l'Océan après avoir traversé les deux grands lacs nommés Lough Erne. En souvenir de ce bienfait, l'historien nous apprend que tout le produit de la pêche faite le jour de la fête de saint Columba était abandonné au *coarb*, c'est-à-dire à l'abbé qui avait le premier rang parmi les successeurs du saint dans le gouvernement des monastères fondés par lui.

religieux dans toutes les contrées de l'Europe.

On comprend également qu'il s'occupait avec zèle et succès de la greffe des sauvageons et de la culture des arbres fruitiers, en lisant le récit qui nous le représente, au début de sa vie monastique, dans la plus ancienne de ses fondations, Durrow, s'approchant en automne d'un arbre surchargé de fruits nombreux, mais aigres et malsains, pour le bénir, en disant : « Au nom du Tout-Puissant, que ton « amertume t'abandonne, ô arbre amer, et que tes « pommes soient désormais aussi douces qu'elles « ont été amères jusqu'ici [1] ! » Ailleurs on le voit obtenir pour ses clients des récoltes hâtives et abondantes, faire semer, par exemple, en juin, de l'orge, déjà bon à récolter en août, ce qui semblait être alors un miracle, mais ce qui n'est pas sans exemple encore aujourd'hui en Écosse [2]. Presque toujours le souvenir d'un service rendu, d'un bienfait sollicité ou spontanément conféré, se marie ainsi, dans la légende, au récit de ses miracles ou aux effusions de sa prière, et le plus souvent au profit des cultivateurs : il est évident qu'il étudiait leurs besoins et

1. Adamn., II, 2. — « Arborem plenam fructu qui erat hominibus inutilis præ nimia amaritudine, » est-il dit dans une légende analogue d'un autre saint irlandais, Mochoënoroc. Ap. Colgan, *Acta sanctorum Hiberniæ*, p. 592.

2. *New statistical accounts*, cité par Reeves, p. 459.

suivait leurs vicissitudes avec une sympathie infatigable.

C'est ainsi qu'il s'occupait surtout à la guérison des maladies contagieuses qui menaçaient la vie ou ravageaient le bétail des cultivateurs de son pays. Assis un jour sur un monticule de son île d'Iona, il dit au moine qui lui tenait compagnie et qui était originaire de la colonie dalriadienne : « Vois ce « nuage épais et pluvieux qui vient du Nord ; il ren- « ferme dans son sein les germes d'une maladie meur- « trière ; il va fondre sur un grand district de notre « Irlande et faire naître des ulcères et des pustules « sur le corps des hommes et sur les tétines des « vaches. Il nous faut avoir pitié de leurs maux. « Vite donc, descendons, et dès demain tu t'embar- « queras pour aller à leur secours. » Le moine obéit et, muni du pain bénit que lui avait remis Columba, il alla parcourir toute la région infestée par l'épidémie, en distribuant aux premiers malades qu'il rencontra de l'eau dans laquelle avait trempé ce pain bénit par l'abbé exilé que préoccupait si affectueusement le sort de ses compatriotes. Le remède opéra si bien que, de toutes parts, hommes et bêtes affluaient autour de l'envoyé d'Iona, et que partout retentirent les louanges du Christ et de son serviteur Columba[1].

1. Adamn., II, 7.

Toujours à l'affût des maux, des pertes, des accidents qui venaient frapper les familles ou les populations qui l'intéressaient, et que lui révélaient soit une intuition surnaturelle, soit quelque sollicitation plaintive, nous le voyons tantôt envoyer le pain bénit qu'il employait comme remède, à une sainte fille qui s'était cassé la cuisse en sortant de la messe; tantôt guérissant d'autres femmes d'une ophtalmie avec du sel également bénit; partout mêlant à ses courses évangéliques ou à ses autres excursions le désir et le soin de guérir tous les malades qu'on lui signalait ou qui venaient l'attendre le long de sa route pour toucher le bord de sa coule, comme le petit idiot de Clonmacnoise et comme cela se vit pendant tout son voyage à l'assemblée nationale de Drum-Ceitt [1].

Toute sa vie porte l'empreinte d'une ardente et spéciale sympathie pour les travailleurs des champs. Depuis ses courses de jeune homme en Irlande, où il s'occupait de fournir aux laboureurs les socs de charrue et les autres outils qui leur manquaient, et de former des jeunes gens au métier de forgeron [2], jusqu'aux jours de sa vieillesse où il ne pouvait plus suivre que de loin les labeurs de ses moines, ceux-ci n'en subissaient pas moins la salutaire et

1. Adamn., II, 5, 6, 7, 35.
2. O'Donnell, *Quinta vita*, i, 68.

bienfaisante influence de sa paternelle tendresse. Assis dans la petite hutte en bois qui lui servait de cellule, il interrompait ses études et déposait la plume pour bénir les moines à mesure qu'ils revenaient des champs, des pâtures ou des granges. Les plus jeunes, après avoir trait les vaches de la communauté, s'agenouillaient avec leurs seaux pleins de lait nouveau pour recevoir le loin la bénédiction de l'abbé, accompagnée quelquefois d'un avertissement utile à leurs âmes [1].

Pendant un des derniers étés, en revenant, le soir, de moissonner les maigres récoltes de leur île, et en s'approchant du monastère, les religieux s'arrêtèrent émus et charmés. L'économe du monastère, l'ami et le successeur futur de Columba, Baïthen, leur demandait : « N'éprouvez-vous ici rien de par« ticulier? » « Oui, vraiment, » répondit le plus ancien, « tous les jours, à cette heure et à cette « place, je respire un parfum délicieux, comme si « toutes les fleurs du monde étaient ici réunies ; je « sens aussi comme la flamme d'un foyer qui ne me « brûle pas, mais me réchauffe doucement ; j'é« prouve enfin dans mon cœur une joie si inaccou« tumée, si incomparable, que je ne sens plus ni « chagrin ni fatigue. Les gerbes que je rapporte sur « le dos, bien que fort lourdes, ne pèsent plus rien,

1. ADAMN., I, 25; II, 16; III, 22.

« et je ne sais comment, d'ici au monastère, il me « semble qu'on me les enlève des épaules ! Qu'est-ce « donc que cette merveille? » Et tous de raconter une impression identique. « Je vais vous dire, » reprit l'économe, « ce qui en est. C'est notre vieux « maître Columba, toujours plein d'anxiété pour « nous, qui s'inquiète de notre retard, qui se tour- « mente de notre fatigue, et qui, ne pouvant plus « venir au-devant de nous avec son corps, nous en- « voie son souffle pour nous rafraîchir, nous réjouir « et nous consoler [1]. »

Il ne faudrait pas croire qu'il réservât sa sollicitude aux seuls travailleurs monastiques. Loin de là, il savait apprécier et honorer le travail laïque, sanctifié par la vertu chrétienne. « Voilà, » disait-il un jour aux anciens du monastère, « voilà qu'au « moment où je parle, un tel, qui a été forgeron « là-bas, au centre de l'Irlande, le voilà qui monte « au ciel ! Il meurt vieux et il a travaillé toute sa vie, « mais il n'a pas travaillé en vain : il a acheté, « moyennant le travail de ses mains, la vie éter- « nelle, car il dépensait ses gains en aumônes ; et je « vois d'ici les anges qui viennent chercher son « âme [2]. » On conviendra que le panégyrique du travail manuel, devenu si banal de nos jours, a été

1. ADAMN., I, 37.
2. ADAMN., III, 9.

rarement formulé d'une façon plus solennelle et plus touchante.

On raconte d'ailleurs qu'il fréquentait très volontiers les laïques ; pendant le cours de ses voyages, il vivait avec eux dans une libre et charmante familiarité. C'est ici un des côtés les plus attachants et les plus instructifs de son histoire. Il réclamait et recevait sans cesse l'hospitalité, non seulement des riches, mais même des pauvres, et quelquefois il la rencontrait plus facilement chez les pauvres que chez les riches. A ceux qui lui refusaient un abri il savait bien prédire un prompt châtiment : « Cet avare, » disait-il, « qui méprise le Christ dans la personne des « voyageurs, verra ses richesses diminuer de jour « en jour et tomber à rien ; il finira par mendier et « son fils ira de porte en porte en tendant la main « qui ne sera jamais qu'à moitié remplie [1]. » Chez les indigents qui l'accueillaient sous leur toit, il s'informait avec sa sollicitude ordinaire de leurs ressources, de leurs besoins, de tout leur petit avoir. Il paraît que dans ce temps-là on était regardé comme très pauvre en Écosse quand on n'avait que cinq vaches. C'était toute la fortune d'un paysan du Lochaber chez qui Columba, qui traversait sans cesse cette contrée pour aller chez le roi des Pictes, passa une nuit et fut très cordialement reçu malgré l'in-

1. ADAMN., II, 20.

digence de la maison. Le lendemain matin, il se fit amener les cinq petites vaches et les bénit en prédisant à son hôte qu'il en aurait bientôt cent cinq et que la bénédiction du missionnaire reconnaissant porterait sur ses enfants et sur ses petits-enfants, ce qui se réalisa ponctuellement[1].

Dans ce même district du Lochaber, qui est encore aujourd'hui le théâtre de ces grandes chasses au cerf où se complaît l'aristocratie britannique, notre saint fut accosté un jour par un malheureux braconnier qui n'avait pas de quoi nourrir sa femme et ses enfants, et qui lui demanda l'aumône : « Pauvre « petit homme, » lui dit Columba, « va vite me cher- « cher une perche dans la forêt voisine. » Dès que la perche lui eut été apportée, l'abbé d'Iona se mit à l'aiguiser lui-même en forme d'épieu ; après quoi il bénit cette javeline improvisée et la remit au mendiant en lui disant que, s'il la gardait avec soin et ne s'en servait que contre les bêtes fauves, jamais il ne manquerait de venaison dans sa pauvre maison. Il en arriva comme il l'avait prédit ; le braconnier allait planter son épieu bénit dans un coin reculé de la forêt, et il ne se passait pas de jour

1. Adamn, II, 21. — Le district de Lochaber, célèbre dans les guerres modernes de l'histoire d'Écosse, est situé sur les confins des comtés actuels d'Argyle et d'Inverness, sur la route d'Iona à la résidence du roi des Pictes ; Columba y passait sans cesse.

sans qu'il trouvât embroché un cerf ou une biche ou quelque autre gibier, de telle sorte qu'il eut bientôt de quoi revendre aux voisins, après avoir pourvu à la subsistance de tous les siens[1].

Columba s'intéressait ainsi à tout ce qu'il voyait, à tout ce qui se passait autour de lui et qui pouvait tourner au profit des pauvres ou du prochain; tantôt à la chasse, tantôt à la pêche, en indiquant aux gens les bons moments et les bons endroits pour prendre les saumons ou les brochets de la plus belle taille[2].

Chaque fois qu'il se trouvait en contact avec des indigents ou avec des étrangers, la vive sympathie de son cœur généreux savait les attirer ou les soulager encore plus que ses bienfaits matériels. Il s'identifiait avec leurs craintes, leur dangers, leurs chagrins. Toujours pacificateur ou consolateur, il profitait ici de son gîte nocturne chez un riche montagnard pour terminer une dispute entre deux habitants du voisinage[3]; là, de sa rencontre dans une gorge des *Highlands* avec un compatriote pour rassurer ce paysan sur les suites des ravages effectués dans son canton par des envahisseurs pictes ou saxons : « Va, bon petit homme, » lui disait-il, « tes

1. Adamn., II, 37.
2. *Id.*, II, 19.
3. *Id.*, II, 17.

« pauvres bestiaux et tout ton avoir sont tombés en « proie aux brigands; mais ta chère petite famille « est tout entière sauvée : va la rejoindre et con- « sole-toi [1]. »

Telle était cette âme tendre et douce. A force de se délecter ainsi aux minutieuses complaisances de la charité et de la fraternité chrétienne, sa charité pouvait sembler quelquefois dégénérer en mollesse; mais vienne une injustice à réparer, un malheureux à défendre, un oppresseur à punir, un outrage contre l'humanité ou l'infortune à venger, aussitôt se réveille et se déploie toute l'énergie de sa jeunesse. Le vieil homme reparaît tout entier. Son tempérament passionné reprend le dessus; son caractère, aussi véhément dans l'expression que résolu dans l'action, éclate à chaque instant; son intrépidité naturelle l'entraîne, à travers tous les dangers, à prodiguer les remontrances, les invectives et les menaces, que la justice de Dieu, trop rarement visible, daignait quelquefois exaucer.

Parmi tant d'infortunés qu'il rencontrait sur sa route, les exilés, dès lors si nombreux par suite des discordes qui déchiraient les races celtiques, devaient plus que personne exciter sa sollicitude. Exilé lui-même, il était le protecteur naturel de tous ses

1. Adamn., I, 46.

pareils[1]. Il avait pris sous sa tutelle spéciale un de ces bannis, Picte de naissance et de noble race, probablement un de ceux qui l'avaient écouté docilement et familièrement accueilli lors de ses premières missions dans le nord de la Calédonie. Il l'avait confié ou, comme dit l'historien, recommandé, assigné *in manum*, selon l'usage qui allait prévaloir dans les temps féodaux, à un chef de clan nommé Feradagh, lequel possédait la grande île d'Islay, au sud d'Iona, en le priant de garder cet hôte pendant quelques mois parmi ses clients et amis. Peu de jours après avoir accepté solennellement ce mandat de confiance, ce scélérat fit égorger par trahison le noble exilé, sans doute pour s'emparer des objets précieux qu'il pouvait avoir conservés. A la première nouvelle de l'attentat, Columba s'écria : « Ce « n'est pas à moi, c'est à Dieu qu'il a menti, ce « malheureux, dont le nom va être effacé du livre « de vie. Nous sommes en été, mais dès cet au- « tomne et avant qu'il ait pu manger de la chair « des porcs qu'il fait engraisser aujourd'hui, il « mourra de mort subite et sera traîné aux enfers. » La prédiction du vieillard indigné fut rapportée à

1. « Almus pater, exsulum et depressorum pius patronus, » dit Manus O'Donnell (l. II, c. 3) du saint dont il était à la fois le biographe et l'arrière-neveu, avec un sentiment trop naturel chez le rejeton d'une de ces grandes races irlandaises qui ont toujours préféré l'exil ou la misère à l'apostasie.

Feradagh qui s'en moqua tout haut, mais qui n'en demeura pas moins préoccupé. Dès que l'automne fut arrivé, il fit tuer une truie engraissée avec soin et la fit mettre à la broche. Avant même que la bête fût entièrement rôtie, il s'en fit servir un morceau afin de démentir au plus vite la prophétie vengeresse. Mais à peine eut-il saisi le morceau, qu'avant même d'avoir pu le porter à sa bouche il tomba à la renverse et mourut. Les assistants admirèrent, en tremblant, comme quoi le Seigneur Dieu avait fait droit et honneur à son prophète[1] et ceux qui connaissaient ses aventures de jeune homme purent se rappeler comment, au début de sa vie monastique, le meurtrier d'une vierge innocente avait péri sous les traits de sa parole vengeresse [2].

Dans sa légitime colère contre les spoliateurs du pauvre et les persécuteurs de l'Église, il ne reculait devant aucun danger, pas même devant le fer de l'assassin. Parmi ceux qui infestaient la Calédonie scotique en pratiquant dès lors chez leurs voisins ces incursions à main armée et ces pillages qui caractérisèrent jusqu'au dix-huitième siècle l'existence des clans écossais, il avait distingué les fils de Donnell, issu d'une branche de la famille qui régnait sur la colonie dalriadienne. Il n'hésita point à les excom-

1. Adamn., II, 23.
2. Voir plus haut, page 114.

munier. Exaspéré par cette sentence, l'un de ces puissants malfaiteurs nommé ou surnommé Lamm-Dess (c'est-à-dire Main-Droite), profitant de l'occasion où le grand abbé avait quitté son monastère pour visiter une île assez éloignée d'Iona, entreprit de l'assassiner pendant son sommeil. Mais Finn-Lugh, un des compagnons du saint, ayant eu quelque soupçon ou quelque instinct du péril, et voulant exposer sa vie pour sauver celle de son père, emprunta à Columba sa coule et s'en enveloppa. L'assassin frappa celui qu'il trouva revêtu du costume bien connu de l'abbé, et puis se sauva. Mais le vêtement sacré avait servi de cuirasse impénétrable au généreux disciple, qui ne fut pas même blessé. Columba, informé du fait, ne dit rien sur l'heure. Mais un an après, étant de retour à Iona, l'abbé dit à sa communauté : « Il y a juste un an que Lamm-Dess « a fait de son mieux pour égorger mon cher Finn-« Lugh à ma place : or, à l'heure qu'il est, c'est lui « qu'on égorge. » Et en effet, on apprit bientôt que l'assassin venait de périr sous le fer d'un guerrier qui lui avait porté le coup mortel en invoquant le nom même de Columba, dans un combat qui mit un terme aux déprédations de ses pareils[1].

Quelque temps auparavant, un autre malfaiteur, de la même famille, nommé Joan, avait choisi pour

1. Adamn., II, 24.

victime de ses spoliations l'un des hôtes de Columba, l'un de ces pauvres gens que l'abbé avait enrichis de sa bénédiction en échange de l'hospitalité que leur indigence ne lui avait pas refusée. Celui-ci habitait cette presqu'île sauvage et aride d'Ardnamurchan dont la sombre masse se dresse et se détache des flots de l'Atlantique en formant la pointe la plus occidentale de la plage écossaise. Comme au paysan du Lochaber[1], la bénédiction du missionnaire lui avait porté bonheur, et ses cinq vaches s'étaient aussi multipliées au point de dépasser la centaine. Columba ne se contentait pas de l'avoir enrichi ; il l'avait pris en affection, lui avait même donné son nom ; et tout le monde l'appelait *le Columbain, l'ami de saint Columba*. Or, trois fois de suite, Joan, le puissant spoliateur de famille souveraine, avait pillé et dévasté la maison et les biens du nouveau riche, l'ami de l'abbé d'Iona. A sa troisième expédition, comme il s'en retournait avec ses sicaires, tout chargés de butin, vers le navire qui l'attendait sur le rivage, il rencontra le grand abbé, qu'il supposait bien loin de là. Columba lui reprocha ses exactions et ses crimes, et le supplia d'abandonner sa proie. Le brigand continua sa route et ne répondit que par un silence implacable jusqu'à ce qu'il eût gagné la plage et se fût rembarqué. Une fois à bord de sa

1. Voir plus haut, page 254.

barque, il se mit à répondre aux instances de l'abbé par des moqueries et des injures. Alors le noble vieillard, comme pour s'accrocher à la barque qui emportait la dépouille de son ami, entra dans la mer jusqu'aux genoux, et, la voyant fuir, y resta quelque temps les deux mains levées vers le ciel, en priant avec ardeur. Sa prière finie, il sortit de l'eau et vint se sécher auprès de ses compagnons assis sur un tertre voisin. Après un certain silence. il leur dit : « Ce misérable, ce chétif qui méprise le « Christ dans ses serviteurs, ne reviendra plus ja- « mais aborder sur cette plage d'où vous venez de le « voir partir. Il ne touchera plus terre nulle part. « Aujourd'hui même, un petit nuage va s'élever au « septentrion, et de ce nuage sortira une tempête « qui l'engloutira, lui et les siens. Il ne s'en sau- « vera pas même un seul pour raconter son nau- « frage. » Le jour était beau, la mer calme, le ciel parfaitement serein. Cependant le nuage que Columba avait annoncé apparut bientôt. Tous les assistants, les yeux tournés vers la mer, virent l'orage se former, grossir et poursuivre le spoliateur. La tourmente l'atteignit entre les deux îles de Mull et de Colonsay, d'où on le vit sombrer et périr avec tout son monde et tout son butin[1].

1. ADAMN., II, 22.

Nous avons tous appris dans les *Commentaires* de César comment, lors de son débarquement sur les côtes de la Bretagne, le porte-aigle de la dixième légion se jeta à la mer pour encourager ses camarades et s'enfonça dans l'eau jusqu'à mi-jambes. Grâce à la perverse complaisance de l'histoire pour tous les exploits de la force, ce trait est immortel. César ne venait cependant que pour opprimer, au profit de son ambition dépravée, une race libre et innocente, en la courbant sous le joug odieux de la tyrannie romaine, dont elle n'a heureusement rien gardé. Devant toute âme, je ne dis pas chrétienne, mais simplement honnête, combien n'est-il pas plus grand et plus digne de mémoire, le spectacle que nous offre, à l'autre extrémité de la grande île Britannique, ce vieux moine entrant aussi dans la mer jusqu'aux genoux, y poursuivant le farouche oppresseur au profit d'une obscure victime, invoquant et obtenant la vengeance divine, et revendiquant ainsi, sous son auréole légendaire, l'éternelle grandeur et les droits éternels de l'humanité, de la justice et de la pitié!

CHAPITRE VII

Dernières années de Columba; sa mort; son caractère.

Columba, confident des joies et consolateur des douleurs de la vie domestique. — Il bénit le petit Hector aux blonds cheveux. — Il délivre une femme en couche; il réconcilie la femme d'un pilote avec son mari. — Vision de la femme sauvée, qui reçoit son mari dans le ciel. — Il continue ses missions jusqu'à la fin de sa vie. — Visions avant-courrières de la mort. — La *Colline des Anges*. — Redoublement d'austérités. — La soupe aux orties pour toute nourriture. — Une clarté surnaturelle l'entoure pendant son travail et ses oraisons nocturnes. — Sa mort est retardée de quatre ans par les prières de ses communautés. — Ce délai expiré, il va prendre congé des moines au travail; il visite et bénit les greniers du monastère. — Il y annonce sa mort à son ministre Diarmid. — Adieux au vieux cheval blanc. — Dernière bénédiction à son île d'Iona; dernier travail de transcription; dernier message à la communauté. — Il meurt à l'église. — Résumé de sa vie et de son caractère.

A côté des terribles vengeances que l'on vient de raconter, on aime à retrouver chez cet intrépide adversaire des méchants et des oppresseurs une douce et familière sympathie pour toutes les affections comme pour toutes les épreuves de la vie domestique. Riches et pauvres, rois et paysans, éveillaient dans son cœur paternel la même attentive

émotion, exprimée avec la même effusion. Quand le roi Aïdan lui présentait ses enfants, en s'inquiétant de leur sort futur, il ne se contentait pas de voir les aînés : « Mais n'en avez-vous pas d'autres plus « jeunes? » lui disait l'abbé. « Faites-les venir! « qu'ils viennent dans mes bras! que je les tienne « sur mon cœur! » Et alors on amenait les derniers venus, et un enfant aux blonds cheveux, Hector le blond (*Eochaidh Buidhe*) arrivait en courant au saint et se jetait sur ses genoux. Columba le tenait longtemps serré contre son cœur, puis le baisait au front, le bénissait et lui prophétisait une longue vie, un règne prospère et une belle postérité[1].

Écoutons maintenant son biographe nous raconter comment il venait au secours des femmes en couche et comment il réunissait les ménages brouillés. Un jour, à Iona, il interrompit tout à coup sa lecture et dit en souriant à ses religieux : « Il faut maintenant « que j'aille prier pour une pauvre petite femme qui « est dans les douleurs de l'enfantement et qui souffre « des tortures en vraie fille d'Ève; elle est là-bas

1. ADAMN., I, 9. — Columba avait prédit qu'aucun des quatre fils aînés du roi ne lui succéderait, et qu'ils périraient tous à la guerre. En effet, les trois premiers périrent dans le grand combat pour lequel Columba avait fait sonner la cloche de sa communauté naissante (voir plus haut, page 195), et le quatrième mourut également les armes à la main « in Saxonia, bellica in strage. » C'est probablement du blond Hector que descendent tous les rois d'Écosse qui font remonter leur généalogie aux Dalriadiens.

« en Irlande qui compte sur moi et sur ma prière, « car elle est ma parente et de la famille de ma « mère. » Là-dessus il courut à l'église; puis, sa prière finie, il revint auprès de ses frères en disant : « La voilà délivrée? le Seigneur Jésus, qui a daigné « naître lui-même d'une femme, est venu à son « secours ; elle ne mourra pas cette fois[1] ! »

Un autre jour, comme il était en visite dans une île de la côte d'Irlande, un pilote vint le trouver pour se plaindre de ce que sa femme l'avait pris en aversion. L'abbé la fit venir et lui rappela les devoirs que lui imposait la loi du Seigneur. « Je suis prête « à tout, » répondit la femme, « j'obéirai à tout ce « que vous me commanderez de plus difficile; je « ne me refuse à aucun des soins du ménage; « j'irai même, si on veut, en pèlerinage jusqu'à « Jérusalem ou m'enfermer dans un couvent de « filles; enfin je ferai tout, excepté de rentrer dans « son lit! »

L'abbé lui répliqua qu'il ne s'agissait ni de pèlerinage ni de couvent tant que son mari vivait; « mais, » ajouta-t-il, « essayons de prier Dieu, tous « les trois en jeûnant, vous, votre mari et moi. »

« Ah! dit la femme, je sais bien que vous êtes ca- « pable d'obtenir de Dieu l'impossible. » Tous les trois jeûnèrent en effet, et, de plus, Columba passa

1. ADAMN., II, 40.

toute la nuit suivante en prière sans fermer l'œil. Le lendemain, il dit à la femme, avec la douce ironie dont il usait souvent : « Eh bien, pour quel « couvent allez-vous partir, d'après vos projets « d'hier? » « Pour aucun, » répondit la femme; « mon cœur s'est changé cette nuit; je ne sais « comment il a passé de la haine à l'amour. » Et de ce jour jusqu'à l'heure de la mort, elle demeura tendrement et docilement unie à son mari[1].

Heureusement il était en relation avec d'autres ménages plus unis, et dont il admirait le bonheur sans être forcé d'y remettre la paix. Du fond de son sanctuaire d'Iona, sa sollicitude habituelle et sa vigilante sympathie les suivaient jusqu'à leur dernière heure. Un jour, étant seul avec un des Saxons qu'il avait convertis et agrégés à sa communauté, et qui y exerçait le métier de boulanger; pendant que ce Saxon pétrissait son pain, il entendit l'abbé irlandais dire en regardant le ciel : « Heureuse, heu« reuse femme! la voilà qui entre au paradis sous « l'escorte des anges! » Un an après jour pour jour, se trouvant encore avec le boulanger anglosaxon, il lui dit : « Cette femme dont je t'ai parlé « l'an dernier, je la vois descendre du ciel pour « venir au-devant de l'âme de son mari qui vient de

1. ADAMN., II, 41.

« mourir. Elle combat pour cette chère âme avec « l'aide des saints anges contre les puissances en-« nemies : elle l'emporte, elle triomphe, grâce à ce « que ce bon homme a été un juste, et tous deux « vont se rejoindre dans le séjour de l'éternelle « consolation[1]. »

Cette vision avait été précédée ou suivie de beaucoup d'autres du même ordre qui lui annonçaient la mort bienheureuse de divers évêques ou religieux, ses amis et ses contemporains. Elles semblent avoir été destinées à lui entr'ouvrir le ciel où Dieu allait bientôt l'appeler.

D'ailleurs, ce n'était pas seulement à Iona que ces grâces surnaturelles lui étaient accordées; car pas plus au déclin de sa vie que dans la première période de son émigration en Écosse, il ne concentrait son infatigable activité dans l'étroite enceinte de l'île sacrée.

Jusque dans sa vieillesse, il eut la force et le courage de retourner dans les régions plus septentrio-

1. Quidam religiosus frater, Generus nomine, Saxo, pistor, opus pistorum exercens... Felix mulier, felix bene morata, cujus animam nunc angeli Dei ad paradisum evehunt... Ecce mulier, de qua te præsente dixeram præterito anno. Nunc mariti sui religiosi cujusdam plebeii in aere obviat animæ, et cum sanctis Angelis contra æmulas pro eo belligerat potestates; quorum adminiculo ejusdem homuncionis justitia suffragante, a dæmoniacis belligerationibus erepta, ad æternæ refrigerationis locum anima ipsius est perducta. Adamn., III, 10.

nales où il avait été prêcher la foi aux Pictes ; et ce fut dans une de ces dernières missions, sur les bords du Loch Ness, au nord de la grande ligne de partage des eaux de la Calédonie, à cinquante lieues d'Iona, qu'il lui fut donné de voir venir les anges au-devant de l'âme de ce vieux Picte resté fidèle à la loi naturelle pendant toute sa vie et dont le baptême, reçu des mains du grand missionnaire, devait assurer le salut éternel[1].

Ces anges qu'il voyait ainsi porter au ciel l'âme du juste et du pénitent et aider l'épouse fidèle à y faire entrer son époux, il les voyait alors aussi apparaître pour lui et autour de lui. En faisant aussi large que l'on voudra la part des exagérations et des fables que la crédulité proverbiale des populations celtiques a ajoutées à la légende de leurs saints[2], nul chrétien ne sera tenté de nier les récits avérés qui

1. Voir plus haut, page 187. — Ultra Britanniæ Dorsum iter agens, secus Nisæ fluminis lacum... sanctus senex. ADAMN., III, 14.

2. Écoutons sur ce point l'avertissement du plus illustre des hagiographes, de Bollandus lui-même, en publiant la première vie de saint irlandais qui s'est présentée à lui : « Multa continet admiranda portenta, sed usitata apud gentem illam simplicem et sanctam ; neque sacris dogmatibus aut Dei erga electos suos suavissimæ providentiæ repugnantia ; sunt tamen fortassis nonnulla imperitorum libratorum culpa vitiata aut amplificata. Quod in gentilium suorum rebus gestis animadverti oportere nos docuit Henricus Fitzsimon societatis nostræ theologus, egregio rerum usu præditus.. Satis est lectorem monuisse ut cum discretione ea legat quæ prodigiosa, et crebro similia miracula commemorant, nisi ab sapientibus scripta auctoribus sunt. *Act. Sanctorum* Januar., t. I, p. 43.

témoignent, pour Columba comme pour tant d'autres saints, des apparitions surnaturelles dont sa vie et surtout sa vieillesse furent enrichies. Il fallait à ces merveilleux soldats de la vertu et de la vérité chrétienne, de tels prodiges pour les aider à supporter les labeurs, à traverser les épreuves de leur redoutable mission. Il leur fallait monter de temps à autre dans ces régions célestes pour y puiser la force de lutter contre des obstacles, des périls, des tentations sans cesse renaissantes et pour y apprendre à braver les inimitiés, les farouches mœurs et les aveugles répugnances des populations qu'ils voulaient affranchir.

« Qu'aujourd'hui personne ne me suive, » dit-il un matin avec une sévérité inaccoutumée, à la communauté assemblée, « car je désire aller et rester « seul dans la petite plaine à l'ouest de mon île. » On lui obéit; mais un frère, plus curieux et moins docile que les autres, le suivit de loin et le vit debout et immobile, les mains et les yeux levés vers le ciel, sur un monticule de sable où il fut bientôt entouré par une troupe d'anges vêtus de blanc qui venaient lui tenir compagnie et conférer avec lui. Le monticule a gardé jusqu'à ce jour le nom de *Colline des Anges*[1]. Souvent encore les citoyens de la céleste

1. *Cnocan Aingel* (colliculus Angelorum), sur la carte de l'île par Graham.

patrie, comme on les appelait à Iona, venaient consoler et fortifier leur futur concitoyen, pendant les longues nuits d'hiver qu'il passait en prière, dans quelque coin retiré, volontairement exposé à tous les tourments de l'insomnie et du froid[1].

Car, parvenu au terme de sa carrière, ce grand serviteur de Dieu se consumait en vigiles, en jeûnes, en macérations formidables. Sa vie, remplie de tant de généreux combats, de tant d'épreuves, de tant de travaux consacrés au service de Dieu et du prochain, ne lui semblait encore ni assez pleine ni assez pure. A mesure qu'il approchait du but, il redoublait d'austérités et de mortifications. Chaque nuit, selon un de ses biographes, il se plongeait dans une eau glacée et y restait pendant le temps qu'il fallait pour réciter tout un psautier[2]. Un jour que, déjà tout courbé de vieillesse, il avait cherché, peut-être dans une île voisine, un recoin encore plus reculé que de coutume, pour y prier seul, il vit une pauvre femme qui ramassait des herbes sauvages et même des orties, et qui lui raconta que sa misère la réduisait à n'avoir pas d'autre nourriture. Sur quoi le vieil abbé se reprocha amèrement de n'en être pas

1. ADAMN., III, 16.

2. O'DONNELL, III, 37. — Cette incroyable dureté à l'encontre du froid, dans le climat humide et glacé des îles Britanniques, est un des traits les plus marqués dans les pénitences que s'imposaient les saints irlandais. Voir COLGAN, *Acta SS. Hiberniæ*, passim.

encore arrivé là : « Voilà, » dit-il, « cette pauvre « femme, qui trouve que sa misérable vie vaut la peine « d'être ainsi prolongée ! et nous qui prétendons mé- « riter le ciel par nos austérités, nous vivons dans le « relâchement. » Rentré au monastère, il ordonna qu'on ne lui servît plus d'autres mets que les mêmes herbes sauvages et amères dont la mendiante faisait sa réfection, et il gronda sévèrement son ministre Diarmid, parce que celui-ci, venu autrefois d'Irlande avec lui[1], par compassion pour la vieillesse et la faiblesse du maître, avait jeté un peu de beurre dans la chaudière où cuisaient ces aliments misérables[2].

La céleste lumière qui allait bientôt le recevoir dans son sein commençait déjà à lui servir de parure ou de linceul. Ses moines se racontaient les uns aux autres que la cellule isolée qu'il s'était fait construire dans l'île d'Himba, voisine d'Iona, s'illuminait toutes les nuits d'une clarté immense, qui

1. Manuscrit cité par Reeves, p. 245, *Appendix*. — Ce nom de Diarmid ou Diormid, le même que celui du monarque d'Irlande contre lequel Columba avait excité la guerre civile, s'est transformé plus tard en celui de *Dermott*, encore usité chez les Irlandais.

2. Cum senio jam gravatus in quodam secessu ab aliis remotiori orationi vocali intentus deambularet... Ecce paupercula hæc femina... Et quid nos qui... laxius vivimus? Diermitius... qui debebat eam misellam escam parare... per fistulam instillatoriam modicum liquefacti butyri et ollæ... infudit... Sic Christi miles ultimam senectutem in continua carnis maceratione usque ad exitum... perduxit. O'DONNELL, *Vita quinta*, III, 32.

s'apercevait à travers les fentes de la porte et les trous de la serrure, pendant que l'abbé chantait des cantiques inconnus jusqu'à ce jour de ses auditeurs. Après y être resté pendant trois jours et trois nuits sans y prendre aucune nourriture, il en était sorti avec la joie d'y avoir découvert le sens mystérieux de plusieurs passages de l'Écriture sainte qu'il n'avait pas encore compris[1]. Revenu à Iona pour y mourir, et fidèle à son habitude de passer une grande partie de la nuit en oraison, il portait partout avec lui cette lumière miraculeuse qui rayonnait déjà autour de lui comme l'auréole de la sainteté. Toute la communauté s'agitait à son insu, pour jouir de cet avant-goût du paradis. Une nuit d'hiver un jeune homme, destiné à lui succéder comme quatrième abbé d'Iona, était resté dans l'église pendant le sommeil des autres; tout à coup il vit entrer Columba, précédé d'une lumière dorée qui descendait à travers la voûte, et qui éclairait tous les recoins de l'édifice, y compris le petit oratoire latéral où se cachait tout effrayé le jeune religieux[2]. Tous ceux qui passaient

1. De qua domo immensæ claritatis radii, per rimulas valvarum et clavium foramina, erumpentes, noctu videbantur. Carmina quoque spiritalia et ante inaudita decantari ab eo audiebantur... Sriptura-rum... quæque obscura et difficillima, plana et luce clarius aperta, mundissimi cordis oculis patebant. ADAMN., III, 18.

2. Simulque cum eo (ingreditur) aurea lux, de cœli altitudine descendens, totum illud ecclesiæ spatium replens... et penetrans usque

la nuit devant l'église pendant que leur vieil abbé y priait, étaient également frappés de cette lumière qui les éblouissait comme l'éclair[1]. L'un des jeunes moines, dont l'abbé dirigeait spécialement l'instruction, voulut voir s'il en était de même dans la cellule de Columba, et, malgré la défense expresse qu'il avait reçue, il se leva la nuit et alla à tâtons jusqu'à la porte de la cellule regarder à travers le trou de la serrure; il s'enfuit aussitôt comme aveuglé par l'éclat de la lueur qui remplissait la cellule[2].

Ces symptômes avant-coureurs de la délivrance se manifestèrent pendant plusieurs années avant la fin de sa vie, dont il croyait, dont il espérait surtout que le terme serait plus rapproché. Mais ce reste d'existence, dont il aspirait à être déchargé, lui était disputé par l'amour filial de ses disciples, par les ardentes prières de tant de chrétientés nouvelles, fondées ou desservies par son zèle. Deux de ses religieux, l'un Irlandais, l'autre Saxon, de ceux qu'il admettait à se tenir dans sa cellule pour l'aider dans ses travaux

in illius exedriolæ separatum conclave ubi se Virgnous in quantum potuit latitare conabatur... exterritus... ADAMN., III, 19. Virgnous, ou Fergna Brit, quatrième abbé d'Iona, de 605 à 623. Il raconta ce trait à son neveu, de qui Adamnan le tenait.

1. Fulguralis lux. *Id.*, III, 20.

2. Cuidam suo sapientiam discenti alumno... qui, contra interdictum, in noctis silentio accessit... callide explorans... oculos ad clavium foramina posuit... Repletum hospitiolum cœlestis splendore claritudinis, quam non sustinens intueri, aufugit. *Id.*, *ibid.*

ou exécuter ses ordres, le virent un jour changer de visage, et sa figure exprimer subitement les émotions les plus contraires ; d'abord une joie béatifique, qui lui fit lever au ciel un regard empreint de la plus suave et tendre reconnaissance ; puis, un instant après, ce rayon de bonheur surnaturel fit place à l'expression d'une morne et profonde tristesse. Ils le pressèrent de questions auxquelles il refusa de répondre. Alors ils se jetèrent à ses genoux et le supplièrent avec larmes de ne pas les contrarier en leur cachant ce qui venait de lui être révélé. « Chers en-« fants, » leur dit-il alors, « je ne veux pas vous affli-« ger... Sachez donc qu'il y a aujourd'hui trente ans « que j'ai commencé mon pèlerinage en Calédonie. « Depuis longtemps je demande à mon Dieu de faire « finir mon exil avec cette trentième année et de me « rappeler à la céleste patrie. Quand vous m'avez vu « si joyeux, j'apercevais déjà les anges qui venaient « chercher mon âme. Mais voici que tout à coup ils « s'arrêtent, là-bas sur ce rocher au delà de la mer « qui entoure notre île, comme s'ils voulaient ap-« procher ponr me prendre sans le pouvoir. Et ils « ne le peuvent pas, parce que le Seigneur a moins « écouté mon ardente prière que celle de beaucoup « d'églises qui ont prié pour moi, et qui ont obtenu, « bien contre mon gré, que mon séjour dans ce corps « fût prolongé de quatre années. Voilà pourquoi

« vous m'avez vu retomber dans la tristesse. Mais « dans quatre ans, je mourrai sans avoir été malade ; « dans quatre ans, je le sais et je le vois, ils revien- « dront, ces saints anges, et je prendrai avec eux « mon vol vers le Seigneur[1]. »

Au bout des quatre années, ainsi prédéterminées, il disposa tout pour son départ. On était aux derniers jours de mai ; il voulut aller prendre congé des moines qui travaillaient aux champs dans la seule partie fertile de l'île d'Iona, à l'occident. Son grand âge ne lui permettant plus de marcher, il se faisait traîner sur un char à bœufs. En arrivant auprès des laboureurs, il leur dit : « J'ai beaucoup désiré mou- « rir le jour de Pâques, il y a un mois, et cela m'a- « vait été accordé, mais pour ne pas changer ce jour « de fête en jour de tristesse pour vous, j'ai préféré « attendre quelque peu. » Et comme ils fondaient tous en larmes, il les consolait de son mieux ; puis du haut de son rustique attelage, et se tournant vers l'O- rient, il se mit à bénir l'île et tous ses habitants, d'une

1. Facies ejus subita, mirifica et lætifica hilaritate effloruit... Incomparabili repletus gaudio, valde lætificabatur. Tum illa sapida et suavis lætificatio in mœstam convertitur tristificationem... Duo... qui... ejus tugurioli ad januam stabant... illacrymati, ingemisculantes... Quia vos, ait, amo, tristificari nolo... Usque in hunc præsentem diem, meæ in Britannia peregrinationis terdeni completi sunt anni... Sed ecce nunc, subito retardati, ultra nostræ fretum insulæ stant in rupe... cum sanctis mihi obviaturis illo tempore, ad Dominum lætus emigrabo. ADAMN., III, 22.

bénédiction qui, selon la tradition locale, conforme à celle de saint Patrice, en Irlande, eut pour résultat de faire disparaître à jamais toutes les vipères de l'île[1].

Le samedi de la semaine suivante, appuyé sur son fidèle ministre Diarmid, il alla visiter et bénir le grenier de la communauté. En y voyant deux grands monceaux de blé provenant de la dernière récolte, il dit : « Je vois avec bonheur que ma chère famille mo-« nastique, s'il me faut la quitter cette année, n'aura « pas au moins à souffrir de la disette. — Père « bien-aimé, » lui dit alors Diarmid, « pourquoi « donc nous contrister ainsi en nous parlant de « votre mort prochaine? — Eh bien, » répondit l'abbé, « voici un petit secret intime que je te révé-« lerai si tu veux me jurer à genoux de n'en rien « dire à personne avant mon départ... C'est au-« jourd'hui samedi, le jour que l'Écriture sainte « appelle le jour du *Sabbat*, ou du repos. Et ce sera « bien véritablement le jour de mon repos[2], car il

1. Ad visitandos fratres operarios senex senio fessus, plaustro vectus, pergit... In occidua insulæ Ionæ laborantes parte... ut erat in vehiculo sedens, ad Orientem suam convertens faciem, insulam cum insulanis benedixit habitatoribus... Ex qua die, viperarum venena trisulcarum linguarum usque in hodiernam diem nullo modo aut homini aut pecori nocere potuere. ADAMN., II, 28; III, 53.

2. Quod cum benedixisset et duos in eo frugum sequestratos acervos... Valde congratulor meis familiaribus monachis, quia hoc etiam

« sera le dernier de ma laborieuse vie. Cette nuit « même du samedi au dimanche j'entrerai dans le « chemin de mes pères... Tu pleures, cher Diarmid : « mais console-toi. C'est mon Seigneur Jésus-Christ « qui daigne m'inviter à le rejoindre ; c'est lui qui « m'a révélé que ce serait pour cette nuit. »

Puis sortant du grenier pour retourner au monastère, et arrivé à moitié chemin, il dut s'asseoir pour se reposer à l'endroit que marque encore une des croix anciennes d'Iona[1]. A ce moment il voit accourir un ancien et fidèle serviteur, le vieux cheval blanc qui était employé à porter de la bergerie au monastère le lait qui servait chaque jour à la nourriture des frères. Il venait poser sa tête sur l'épaule de son maître comme pour prendre congé de lui. Les yeux du vieux cheval avaient une expression si plaintive, qu'ils semblaient baignés de larmes. Diarmid voulut l'éloigner, mais le bon vieillard l'en empêcha : « Ce « cheval m'aime, lui aussi, laisse-le près de moi ; « laisse-le pleurer mon départ. Le Créateur a révélé « à cette pauvre bête ce qu'il t'avait caché à toi, « homme raisonnable. » Sur quoi, tout en caressant

anno si a vobis emigrare me oportuerit, annum sufficientem habebitis... Aliquem arcanum habeo sermusculum (*sic*)... Et mihi vere est sabbatum hæc hodierna dies... in qua post meas laborationum molestias sabbatizo... Jam enim Dominus meus Jesus Christus me invitare dignatur. ADAMN., III, 23.

1. Celle dite *Maclean's Cross*.

« l'animal, il lui donna une dernière bénédiction[1].

Cela fait, il retrouva un reste de forces pour grimper sur un monticule d'où l'on pouvait voir toute l'île et tout le monastère, et de là il étendit les deux mains pour prononcer sur le sanctuaire qu'il avait créé une bénédiction prophétique : « Ce petit « endroit, si bas et si étroit, sera grandement ho- « noré, non seulement par les rois et les peuples « des Scots, mais encore par les chefs étrangers et « les nations barbares, il sera même vénéré par les « saints des autres Églises. »

Il redescendit ensuite au monastère, entra dans sa cellule et s'y mit au travail pour la dernière fois. Il était alors occupé à transcrire le Psautier. Arrivé au Psaume XXXIII et au verset : *Inquirentes autem Dominum non deficient omni bono,* il s'arrêta et dit : « C'est ici qu'il me faut finir : Baïthen écrira « le reste. » Ce Baïthen, comme on l'a déjà vu, était l'économe d'Iona et allait en devenir abbé. Il alla ensuite assister aux vigiles du dimanche dans l'église ; puis, rentrant dans sa cellule, il s'y assit

1. Media via ubi postea crux molari lapide infixa, hodieque stans... in margine cernitur viæ... Senio fessus, paululum sedens... Ecce albus occurrit caballus, obediens servitor... caput in sinu ejus ponens... dominum a se suum mox emigraturum... cœpit plangere uberumque quasi homo fundere et valde spumeas flere lacrymas... Sine hunc, sine nostri amatorem, ut in hunc meum sinum fletus effundat amarissimi plangoris... Mœstum a se equum benedixit ministratorem. ADAMN., III, 23.

sur les pierres nues qui servaient à ce septuagénaire de lit et d'oreiller, et que l'on montra pendant près d'un siècle auprès de son tombeau[1]. Là il confia à son unique compagnon un dernier message pour la communauté : « Voici, chers enfants, « ce que je vous recommande par mes dernières « paroles. Que la paix et la charité, une charité mu- « tuelle et sincère, règnent toujours entre vous! Si « vous en agissez ainsi, en suivant les exemples des « saints, Dieu, qui fortifie les justes, vous aidera, et « moi, qui serai auprès de lui, je l'interpellerai pour « vous; et vous obtiendrez de lui non seulement toutes « les nécessités de la vie présente en quantité suffi- « sante, mais encore les récompenses de la vie éter- « nelle, réservée aux observateurs de sa loi[2]. »

Cela dit, il se tut pour toujours. Mais à peine la cloche de minuit eut-elle donné le signal des ma-

1. Monticellum monasterio supereminentem ascendens, in vertice ejus paululum stans, elevatis manibus, benedixit cœnobium : Huic loco, quamlibet angusto et vili, non tantum Scotorum reges cum populis, sed etiam barbararum et exterarum gentium regnatores cum plebibus suis... Sedebat in tugurio Psalterium scribens... Post talem perscriptum versum paginæ, ad vespertinalem dominicæ noctis missam (on remarquera cette singulière expression pour *vigiles*) ingreditur ecclesiam. Qua consummata, ad hospitiolum revertens, in lectulo residens pernox, ubi pro stramine nudam habebat petram et pro pulvillo lapidem, qui hodie quasi quidam juxta sepulcrum ejus titulus stat monumenti. Adamn., III, 23.

2. Hæc vobis, o filioli, novissima commendo verba, ut inter vos mutuam et non fictam habeatis charitatem, cum pace. *Id.*, *ibid.*

tines de la fête, qu'il se leva et courut plus vite que tous les autres religieux à l'église, où il s'agenouilla devant l'autel. Diarmid le suivit, mais comme l'église n'était point encore éclairée, il ne put le rejoindre qu'en marchant à tâtons et en s'écriant d'une voix plaintive : « Mon père, où êtes-vous ? » Il le trouva couché devant l'autel, s'arrêta à ses côtés, et, soulevant sa vénérable tête, la posa sur ses genoux. Toute la communauté arriva bientôt avec des lumières. A la vue de leur père mourant, tous pleuraient. L'abbé ouvrit encore les yeux et promena à droite et à gauche un regard empreint d'une joie sereine et rayonnante. Puis, aidé par Diarmid, il leva de son mieux la main droite pour bénir en silence tout le chœur des moines. Sa main retombée, il rendit le dernier soupir (9 juin 597). Sa figure resta calme et douce comme celle d'un homme endormi apercevant une vision du ciel[1].

Telle fut la vie et la mort du premier grand apôtre de la Grande-Bretagne. Peut-être nous sommes-nous laissé trop longtemps enchaîner par cette grande figure de moine, qui s'est dressée devant nous du

1. Adamn., III, 23. — Le récit d'Adamnan est la reproduction à peu près textuelle de celui de Cummian, le premier biographe connu du saint.

sein de la mer des Hébrides et qui, pendant un tiers de siècle, a répandu sur ces îlots stériles, sur ces grèves sombres et lointaines, une lumière pure et féconde. Dans une époque confuse et dans une région inconnue, il a déployé ce que le génie de l'homme a de plus grand et de plus pur, et, il faut l'ajouter, de plus facilement oublié, le don de commander aux âmes[1] en se commandant à soi-même. Ce n'a pas été un petit travail que de choisir quelques traits propres à se détacher sur le tissu de sa vie, que de démêler ce qui attire le lecteur moderne, c'est-à-dire le caractère du personnage et son influence sur les événements contemporains, à travers un monde entier de récits très minutieux ayant presque exclusivement pour objet des faits surnaturels ou ascétiques. Mais cela fait, on arrive tant bien que mal à se représenter facilement ce grand vieillard aux traits réguliers et doux, à l'accent suave et puissant, tonsuré à l'irlandaise avec le haut de la tête rasé et les cheveux pendants par derrière, revêtu de la coule monastique, assis à la proue de sa barque d'osier recouverte de peaux, naviguant à travers l'archipel brumeux et les lacs étroits du nord de l'Écosse, portant d'île en île, de plage en plage, la

1. *Animarum dux*, disait déjà l'ange qui annonçait sa naissance à sa mère. — Cette expression se retrouve dans Adamnan (I, 2), mais placée dans la bouche de Columba et appliquée par lui à un autre saint.

lumière, la justice, la vérité, la vie de l'âme et de la conscience.

On aime surtout à étudier le fond de cette âme et les transformations qu'elle a subies depuis sa jeunesse. Pas plus que son homonyme de Luxeuil, que l'apôtre monastique des deux Bourgognes, celui des Pictes et des Scots n'était une *Colombe*. La douceur était de toutes les qualités précisément celle qui leur fit le plus longtemps défaut. Au début de sa vie, le futur abbé d'Iona, bien plus encore que l'abbé de Luxeuil, se montre à nous dominé par les vivacités de son âge, associé à toutes les luttes, à toutes les discordes de sa race et de son pays : vindicatif, emporté, intrépide, batailleur, né pour être soldat plutôt que moine, connu, loué ou blâmé comme soldat, si bien que de son vivant même on l'invoquait dans les combats[1] ; resté soldat, *insulanus miles*[2], jusque sur le roc insulaire d'où il s'élançait pour prêcher, convertir, éclairer, réconcilier, réprimander les princes, les peuples, les hommes et les femmes, les laïques et le clergé.

D'ailleurs, plein de contradictions ou de contrastes, à la fois tendre et emporté, brusque et affable, ironique et compatissant, caressant et im-

1. Voir page 259.
2. Adamn., *Præfat.*

périeux, reconnaissant et implacable, facilement entraîné par la pitié comme par la colère, mais toujours dominé par une passion généreuse, et parmi ces passions, enflammé jusqu'à la fin de la vie par deux de celles que ses compatriotes comprennent le mieux, par l'amour de la poésie et l'amour de la patrie. Peu enclin à la mélancolie, lorsqu'une fois il eut surmonté la grande tristesse de sa vie, celle de l'exil; peu porté même, sauf vers la fin, à la contemplation et à la solitude, mais formé par la prière et les plus redoutables austérités aux triomphes de la parole évangélique, méprisant le repos, infatigable au travail intellectuel ou manuel[1]; né pour l'éloquence et doué pour cela d'une voix si pénétrante et si sonore, que le souvenir en demeura consacré comme un des dons les plus miraculeux qu'il eût reçus de Dieu[2]; franc et loyal, original et puissant dans ses paroles comme dans ses actions, dans le cloître comme dans les missions et les assemblées, sur terre et sur mer, en Irlande comme en Écosse, toujours dominé par l'amour de Dieu et du prochain qu'il voulut et qu'il sut servir avec une droiture passionnée : voilà quel fut Columba ! A côté du religieux et du missionnaire,

1. Adamn., *Præf.*, II.

2. Adamn., I, 37. — Dans un autre endroit, il le qualifie de *sermone nitidus*.

il y avait donc en lui, comme on l'a vu, l'étoffe d'un marin et d'un soldat, d'un poète et d'un orateur. Personnage, à notre sens, aussi singulier qu'attachant, en qui, à travers les brumes du passé et les éblouissements de la légende, on reconnaît l'homme et le héros sous le saint, mais le héros capable et digne de cet honneur suprême de la sainteté, pour avoir su dompter ses entraînements, ses faiblesses, ses instincts, ses passions, et les transformer en instruments dociles, féconds et invincibles, de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

CHAPITRE VIII

Postérité spirituelle de saint Columba.

Sa gloire posthume : visions miraculeuses dans la nuit de sa mort; propagation rapide de son culte. — Note sur son voyage fabuleux à Rome et son séjour à Rome pour y retrouver les reliques de saint Martin. — Ses funérailles solitaires et sa tombe à Iona. — Sa translation en Irlande, où il repose entre saint Patrice et sainte Brigitte. — Il est, comme Brigitte, redouté des conquérants anglo-normands. — Jean de Courcy et Richard le fort Archer : Les *Vengeances de Columba.* — Son image figure, en 1863, sur les bannières des mécontents irlandais. — Suprématie d'Iona sur les églises celtiques de la Calédonie et du nord de l'Irlande. — Privilège singulier et primauté de l'abbé d'Iona à l'égard des évêques. — L'organisation ecclésiastique des pays celtiques est exclusivement monastique. — Modération et respect de Columba pour la dignité épiscopale. — Columba n'a laissé aucune règle spéciale. — Celle qu'il suivait ne se distingue en rien des usages généraux de l'ordre monastique; elle constate l'exacte observation de tous les préceptes de l'Église et confond toutes les chimères sur le protestantisme primitif de l'Église celtique. Mais il fonde un ordre qui dure plusieurs siècles, sous le nom de Famille de Columb-Kill. — L'esprit de famille ou de clan prédomine dans le monachisme scotique. — Baïthen et les onze premiers successeurs de Columba à Iona sortent tous de la même race que lui. — Les deux lignées ecclésiastique et laïque des grands fondateurs. — Le chef-lieu de l'Ordre est transféré d'Iona à Kells, autre fondation de Columba en Irlande. — Les *Coarbs.* — Influence posthume de Columba sur l'Église d'Irlande. — *Lex Columcille.* — L'Irlande monastique est, au septième siècle, le principal

foyer de la science et de la piété chrétienne. — Chaque monastère est une école. — La transcription des manuscrits, qui avait été l'une des principales occupations de Columba, continuée et propagée par sa famille jusque sur le continent. — Annales historiques. — Le *Festiloge* d'Angus le Culdee. — Note sur les *Culdees* et sur la fondation de Saint-Andrew's en Écosse. — Propagation du monachisme irlandais au dehors : saints et monastères irlandais en France, en Allemagne, en Italie. — L'Irlandais Cathal vénéré en Calabre sous le nom de *San Cataldo*. — Université monastique de Lismore : affluence d'étudiants étrangers, surtout d'Anglo-Saxons, dans les cloîtres irlandais. — Confusion sanglante de l'ordre temporel en Irlande. — Guerres civiles et massacres perpétuels. — Note sur les rois moines. — Intervention patriotique des moines. — Adamnan, biographe et neuvième successeur de Columba, et sa *Loi des Innocents*. — Ils sont tous chassés de leurs cloîtres par les Anglais. — Influence de Columba en Écosse. — Vestiges de l'ancienne Église calédonienne dans les Hébrides. — Apostolat de Kentigern dans le pays entre la Clyde et la Mersey. — Sa rencontre avec Columba. — Ses relations avec le roi et la reine de Strath-Clyde. — Légende de l'anneau de la reine. — Ni Columba ni Kentigern n'agissent sur les Anglo-Saxons, toujours païens et de plus en plus menaçants. — Les derniers évêques de la Bretagne conquise abandonnent leurs églises.

Comme on l'a toujours vu pour tous les hommes vraiment supérieurs, pour les saints surtout, l'influence de Columba, loin de cesser avec sa vie, ne fit que grandir après sa mort.

Depuis longtemps le caractère surnaturel de ses vertus, les prodiges qu'on attribuait à son intervention auprès de Dieu, ne laissaient guère douter de sa sainteté. Elle fut universellement reconnue aussitôt après sa fin, et demeura dès lors incontestée

parmi toutes les races celtiques. Les visions et les miracles qui vinrent la démontrer rempliraient un volume. Dans la nuit même de sa mort, et à la même heure, dans un lointain monastère d'Irlande, un saint vieillard, un de ceux que les chroniques celtiques appellent les victorieux soldats du Christ, vit avec les yeux de l'esprit l'île d'Iona, où il n'avait jamais été, tout inondée d'une clarté miraculeuse et toute la voûte des cieux remplie d'une armée innombrable d'anges rayonnants de lumière qui venaient en chantant des cantiques célestes chercher la sainte âme du grand missionnaire.

Sur le bord d'une rivière du pays natal de Columba [1], un autre saint moine, occupé avec plusieurs autres à pêcher, vit, ainsi que tous ses compagnons, le ciel illuminé par une colonne de feu qui montait de la terre vers le haut des cieux, et n'y disparut qu'après les avoir éclairés comme le soleil en plein midi [2].

Ainsi commença la longue chaîne des merveilles qui caractérisèrent dans l'âme des peuples celtiques le culte de la sainte mémoire de Columba. Moins d'un siècle après sa mort, ce culte, dont le foyer

1. La Finn, qui après avoir servi de limites aux comtés actuels de Tyrone et de Donegall, va se jeter dans la Foyle, qui coule à Derry.

2. Adamnan a grand soin de constater qu'il a recueilli ces visions nocturnes, la première des vieux moines d'Iona, à qui un anachorète venu d'Irlande l'avait racontée, et la seconde de celui-là même qui avait dirigé la pêche de cette nuit mémorable.

semblait concentré dans l'un des moindres îlots de l'Atlantique, s'était répandu non seulement dans toute l'Irlande et dans la Grande-Bretagne; mais jusqu'en Gaule, en Espagne et en Italie, jusqu'à Rome surtout [1], où des légendes sans autorité suffisante veulent qu'il ait été lui-même dans les dernières années de sa vie, afin de resserrer les liens de respectueuse affection et d'union surnaturelle qu'on lui supposait avec le grand pape saint Grégoire, lequel monta sur le trône pontifical sept ans avant la mort de l'apôtre des Hébrides (590) [2].

1. Adamnan, *in finem*.

2. O'Donnell, l. ii, c. 20; l. iii, c. 27. — Selon une version rapportée par Colgan (p. 473), le fameux hymne *Altus Prosator* aurait été composé par Columba pendant que des envoyés de saint Grégoire le Grand séjournaient à Iona, et aurait été envoyé par lui au Pontife, qui en aurait écouté la lecture debout en signe de respect.

Nous sommes obligé de reconnaître le même défaut d'authenticité dans la tradition qui rapproche le saint abbé d'Iona du grand thaumaturge des Gaules, de saint Martin, et qui lui attribue un rôle analogue à celui du courageux archevêque qui, de nos jours, a entrepris de remettre en honneur la tombe profanée du plus grand de ses prédécesseurs, en reconstruisant la basilique qui recouvrait ce glorieux sépulcre. — D'après le récit d'O'Donnell, l. iii, c. 27 (cf. l. i, c. 8). Columba, en revenant de Rome, aurait été à Tours chercher l'Évangéliaire qui reposait depuis un siècle sur la poitrine de saint Martin, et l'aurait rapporté à Derry, où on montrait encore cette relique au douzième siècle. Les gens de Tours avaient perdu le souvenir de l'emplacement de la tombe de saint Martin ; ils s'adressèrent pour le retrouver à Columba, qui ne consentit à l'indiquer qu'à la condition de garder pour lui tout ce qui se trouverait dans la tombe de Martin, excepté ses ossements. La légende ajoute que Columba y laissa un de ses disciples, le même Mochonna qui l'avait suivi lors de son exil à Iona, et que Mochonna devint évêque de

On s'attendait à voir toutes les populations des contrées voisines venir à Iona et remplir l'île pendant les funérailles du grand abbé ; on le lui avait annoncé d'avance à lui-même. Mais il avait prédit qu'il n'en serait rien et que sa famille monastique célébrerait seule ses funérailles. En effet, un vent violent souffla pendant les trois jours que durèrent les obsèques, au point de rendre impossible aux barques d'aborder dans l'île. Cet ami, ce commensal des princes et des peuples, ce grand voyageur, cet apôtre de toute une nation qui, pendant mille ans, devait l'honorer comme son protecteur, resta seul sur sa bière, dans la petite église de sa retraite insulaire, et son enterrement n'eut d'autres témoins que ses moines.

Mais sa tombe, pour n'avoir pas été creusée en présence d'une foule enthousiaste de laïques, n'en fut pas moins visitée et entourée par les flots des générations successives qui vinrent pendant plus de deux siècles y vénérer les reliques du saint mission-

Tours. — Cela seul suffit pour démontrer la fausseté du récit, puisqu'à la seule époque de la vie de Columba où pourrait se placer le voyage de Rome et de Tours, cette dernière ville avait pour évêque saint Grégoire de Tours, l'historien, dont on connaît fort bien le prédécesseur et le successeur. — Signalons toutefois ces curieux liens traditionnels entre l'Église de Tours et l'Église d'Irlande, qui se retrouvent pendant plusieurs siècles. — Saint Patrice, l'apôtre de l'Irlande, passe pour avoir été le petit-neveu de saint Martin, qui aurait encouragé sa mission.

naire, s'abreuver à la source de ses vertus et demander à Dieu la soif de cette gloire céleste où le saint abbé resplendissait désormais comme un astre inextinguible [1].

La dépouille de Columba y reposa en paix jusqu'au neuvième siècle, époque où Iona, comme toutes les îles Britanniques, tomba en proie aux ravages des Danois. Ces cruels et insatiables pirates semblent avoir été sans cesse ramenés par les richesses des offrandes que l'on prodiguait sur la tombe de l'apôtre de la Calédonie. Ils brûlèrent une première fois le monastère en 801, — puis encore en 805, quand il n'y avait déjà plus que soixante-quatre moines, et enfin une troisième fois, en 877. Pour mettre à l'abri de leur rapacité le trésor qu'aucune largesse pieuse n'eût pu remplacer, on transporta le corps de saint Columba en Irlande. Et la tradition constante des annales irlandaises veut qu'il ait fini par reposer à Down, dans un monastère épiscopal, non loin de la plage occidentale de l'île, entre le grand monastère de Bengor, d'où était sorti Colomban de Luxeuil, au nord, et Dublin, la future capitale de l'Irlande, au midi. Là gisaient déjà les reliques de

1. Cordibus nostris, quæsumus, Domine, cœlestis gloriæ inspira desiderium; et præsta, ut in dextris illuc feramus manipulos justitiæ, ubi tecum sidus aureum sanctus coruscat abbas Columba. Amen. *Oraison de l'office de saint Columba*, au 9 juin.

saint Patrice et de sainte Brigitte; et ainsi se trouva justifiée une des prophéties en vers irlandais qu'on lui attribuait et où il disait :

On m'ensevelira d'abord à Iona;
Mais par la volonté du Dieu vivant,
C'est à Dun que je reposerai dans la tombe,
A Dun, avec Patrice et avec Brigitte la victorieuse
et l'immaculée.
Alors trois corps reposeront dans le même sépulcre [1].

Leurs trois noms sont demeurés depuis lors inséparablement unis dans le cœur indomptable et la mémoire aussi tenace que fervente du peuple irlandais. Columba paraît avoir été celui que les Irlandais, opprimés et dépouillés, invoquaient avec le plus de confiance, dans les premiers temps de la conquête anglaise au douzième siècle. Les conquérants eux-mêmes le redoutaient non sans raison, car ils avaient appris à connaître sa vengeance. Ainsi Jean de Courcy, le belliqueux baron anglo-normand, celui qui était appelé le Conquérant

1. Voir Reeves, p. lxxix, 313, 317 et 462. Cf. Colgan, p. 446. — Les trois corps, après les désastres de la première conquête anglaise, furent retrouvés à Down en 1185 et réunis de nouveau dans une même tombe par l'évêque Malachie et Jean de Courcy, l'un des grands barons anglo-normands, conquérant (*conquestor*, dit l'office) de l'Ulster. Une fête spéciale fut instituée par le Saint-Sèige en mémoire de cette translation : l'office de cette fête, imprimé d'abord à Paris, en 1620, a été reproduit par Colgan en tête de son précieux ouvrage : *Trias Thaumaturga*.

(*Conquestor*) de l'Ulster, comme Guillaume de Normandie l'avait été de l'Angleterre, portait toujours avec lui en campagne le volume des prophéties de Columba [1]; et quand les corps des trois saints furent retrouvés en 1186 dans son nouveau patrimoine, il intervint auprès du Saint-Siège pour que leur translation fût célébrée par une fête solennelle. Richard le Fort Archer (*Strongbow*), ce fameux comte de Pembroke, qui avait été le premier chef de l'invasion, mourut d'un ulcère au pied, qui lui avait été infligé, selon les récits irlandais, à la prière de sainte Brigitte, de saint Columba et des autres saints dont il avait détruit les églises. Il dit lui-même, en son agonie, qu'il voyait la douce et noble Brigitte qui levait le bras pour lui percer le cœur. Hugues de Lacy, autre chef anglo-normand de grande lignée, périt à Durrow, « par la vengeance de Colum-Cille, » dit un annaliste, pendant qu'il construisait un château au détriment de l'abbaye que Columba avait fondée et tant aimée [2]. Même au siècle suivant ses *vengeances* demeurèrent aussi redoutées que populaires; et des pirates anglais, qui avaient pillé son église dans l'île d'Inchkolm, ayant sombré comme du plomb, en vue de terre, leurs compatriotes disaient qu'il faudrait l'appeler, non plus saint

1. Kelly, note ad Lynch, *Cambrensis Eversus*, t. I, p. 386.
2. O'Donovan's, *Four masters*, t. I, p. 25 et 73.

Columba, mais saint *Quhalme*[1], comme qui dirait : le saint de la Mort subite.

Les peuples ont besoin de croire à ces vengeances de Dieu, toujours trop lentes et trop rares, et qui, en Irlande surtout, ont à peine illuminé d'un éclair fugitif la nuit séculaire des crimes et des iniquités de la conquête. Heureuses encore les nations, où l'éternelle légitimité de l'appel contre le mensonge et le mal se place sous l'abri de Dieu et de ses saints ! Heureux aussi les saints qui ont laissé à la postérité la mémoire de leur indignation contre l'injustice ! Leur gloire n'en demeure que plus pure et plus tutélaire ; témoin celle de notre Columba, dont l'effigie se voyait avant-hier, après treize siècles écoulés, à côté de celle de saint Patrice, de la Harpe d'Érin et de l'Arbre de la liberté, sur les bannières arborées par les patriotes irlandais dans leurs démonstrations contre la suprématie britannique[2].

Tant que le corps de Columba reposa dans son tombeau insulaire, Iona, désormais consacré par la vie et la mort d'un si grand chrétien, demeura le

1. *Quhalme* en anglon-saxon signifiait *mort subite*, d'où *qualm* en anglais moderne pour *défaillance*, *tourment*.

2. Compte rendu du *meeting* des Nationalistes, tenu le 4 octobre 1863 sur la montagne de Killeen, au comté de Tipperary, dans le *Cork Herald*. La bannière représentait un arbre de la liberté flanqué des deux saints, Patrice et Columba, et avec la harpe d'Irlande au-dessous.

sanctuaire le plus vénéré des Celtes. Iona fut donc, pendant deux siècles, la pépinière des évêques, le centre de l'éducation, l'asile de la science religieuse, le point d'union entre les îles Britanniques, la métropole et la nécropole de la race celtique. Soixante-dix rois ou princes y furent enterrés aux pieds de Columba, fidèles à une sorte de loi traditionnelle dont Shakspeare a consacré le souvenir [1]. Iona conserva, pendant ces deux siècles, une suprématie incontestée sur tous les monastères et toutes les églises de la Calédonie, comme celles d'une moitié de l'Irlande[2], et nous la verrons disputer longtemps la suprématie religieuse des Anglo-Saxons du Nord aux missionnaires romains. Plus tard encore, s'il nous est donné de poursuivre jusque-là ce récit, nous verrons à la fin du onzième siècle ses ruines relevées et restituées à la vie claustrale par l'une des plus nobles et des plus touchantes héroïnes de l'histoire d'Écosse et de la chrétienté par la sainte reine Marguerite, cette douce

1. ROSSE. Where is Duncan's body?
MACDUFF. Carried to Colmes-Kill,
The sacred store house of his predecessors.
And guardian of their bones.
SHAKSPEARE, *Macbeth.*

Dans le premier acte de la même pièce, on annonce que le roi de Norwège n'obtiendra la paix après sa défaite par Macbeth, qu'en déboursant dix mille écus dans l'île de saint Columba.

2. *Id.*, III, 3.

et noble exilée, si belle, si sage, si magnanime, si aimée, qui n'usa de son ascendant sur le roi Malcolm, son mari, que pour régénérer l'Église dans son royaume, et dont la chère mémoire méritait d'être associée dans le cœur du peuple écossais à celle de Columba, puisqu'elle obtint par son intercession cette grâce de la maternité qui a fait d'elle la tige de la dynastie encore régnante sur les îles Britanniques[1].

Rappelons ici le privilège qui conférait aux abbés d'Iona une sorte de juridiction sur les évêques des régions voisines[2] ; privilège unique, et qui paraîtrait fabuleux, s'il n'était attesté par deux des historiens les plus véridiques de ces temps : le Vénérable Bede et Notker de Saint-Gall.

Or, pour s'expliquer cette étrange anomalie, il faut

1. Orderic Vital, l. viii, c. 22, t. III, éd. Le Prévost; Fordun, *Scotichronicon.*, V. 37. — On voit encore, au sommet du pittoresque rocher que surmonte le château d'Édimbourg, la chapelle récemment restaurée par ordre de la reine Victoria, dédiée à sainte Marguerite. C'est la Minerve chrétienne de cette acropole du Nord.

2. Bede, l. iii, 4. — Cf. *Anglo-Saxon chronicle*, ad an. 565, éd. Giles. Notker Balbulus, *Martyrologium.* — Mabillon cite un diplôme de l'abbaye irlandaise de Hanau en Allemagne, où la signature de l'abbé précède celle de sept évêques, tous à noms celtiques. *Annales Benedictini*, t. II, *Append.*, p. 700. — Quels étaient les évêques soumis à la principauté d'Iona? S'il fallait en croire Colgan, — in *præf. Triad. Thaum.*, — il faudrait supposer que tous les évêques d'Irlande et de la Calédonie lui étaient soumis. — Du reste on trouve dans les épîtres des papes Etienne II et Adrien Ier la mention d'un *moine-évêque* soumis à l'abbé de Saint-Denis.

se dire que dans les pays celtiques, en Irlande et en Écosse, l'organisation ecclésiastique reposa d'abord exclusivement sur la vie conventuelle. Les diocèses et les paroisses n'y furent régulièrement constitués qu'au douzième siècle. Il y eut dès l'origine des évêques, mais dépourvus de toute juridiction territoriale nettement déterminée, ou bien, en Irlande surtout incorporés, comme un rouage nécessaire mais subordonné, aux grands corps monastiques. C'est pourquoi, comme on l'a déjà remarqué, les évêques de l'Église celtique paraissent fort effacés, non seulement auprès des grands fondateurs et supérieurs de monastères, tels que Columba, mais même auprès des simples abbés[1]. Néanmoins, on voit que du vivant de Columba, celui-ci, bien loin d'affecter une suprématie quelconque sur les évêques contemporains, leur témoignait le plus profond respect, au point de ne pas vouloir célébrer la messe en même temps qu'un évêque, qui était venu, humblement déguisé en simple prosélyte, visiter la communauté d'Iona[2]. Du reste, les abbés s'abstenaient scrupuleusement de toute usurpation du rang, des privilèges ou des fonctions réservés aux évêques; ils avaient recours

1. Voir le trait curieux rapporté dans Adamnan (I, 36), où l'on voit un évêque hésiter à conférer la prêtrise à Aïdus le Noir avant d'y être autorisé par l'abbé de Tiree, *cella* insulaire dépendante d'Iona.
2. Adamn., I, 44.

à ceux-ci pour toutes les ordinations célébrées dans les monastères[1]. Mais comme la plupart des évêques avaient été élevés dans les écoles monastiques, ils conservaient pour leur berceau une vénération affectueuse qui, à l'égard d'Iona spécialement, d'où nous verrons sortir tant d'évêques, a pu se traduire en une sorte de soumission prolongée à la juridiction conventuelle de leur ancien supérieur claustral. Cinq siècles plus tard, les évêques sortis des grandes abbayes françaises de Cluny et de Cîteaux se plaisaient à professer la même subordination filiale à l'égard de leur berceau monastique.

D'ailleurs en ce qui touche la primauté incontestée d'Iona sur les évêques qui y avaient pratiqué la vie religieuse ou qui venaient s'y faire sacrer après leur élection, elle s'explique par l'ascendant de Columba sur le clergé et les populations du pays qu'il avait évangélisé, ascendant qui ne fit que s'accroître après sa mort.

Le grand abbé d'Iona laissa-t-il à ses disciples, comme son homonyme de Luxeuil, une règle monastique rédigée par lui et distincte de celle qui était suivie dans les autres monastères celtiques? On l'a souvent affirmé, mais sans preuves positives; et, dans tous les cas, il n'en reste aucun texte authentique[2].

1. Adamn., I, 36.

2. Colgan (*Trias Thaum.*, p. 471) et Hæften (*Disquisitiones mo-*

Le document qu'on lui a quelquefois attribué sous le nom de *Règle de Colum-Kille* ne se rapporte en aucune façon aux cénobites d'Iona et ne peut s'appliquer qu'aux anachorètes ou reclus qui vivaient peut-être sous son autorité, mais isolés, et qui ont toujours été fort nombreux en Irlande[1].

Un examen aussi consciencieux qu'attentif de toutes les particularités monastiques que l'on peut relever dans sa biographie[2] ne révèle absolument

nasticæ, l. I, tr. 8, p. 84) ont eu entre les mains le texte d'une règle attribuée à Columba et réimprimée par Reeves, en 1850, mais tous deux ont reconnu qu'elle ne pouvait s'appliquer qu'à des anachorètes. Cf. O'Curry, *Lectures*, p. 374 et 612. — L'existence de sa régle cénobitique n'a pour preuve que la mention qui en est faite par Bede dans le discours de Wilfrid à la célèbre conférence de Whitby entre les moines bénédictins et les moines celtiques, dont il sera question plus loin : « De Patre vestro Columba et sequacibus ejus, quorum sanctitatem vos imitari et *Regulam* ac præcepta cœlestibus signis confirmata, » etc. — Mais, d'ailleurs, le mot *Regula*, si fréquent dans les vies des saints irlandais, ne peut guère s'entendre que par *observance, discipline;* chaque saint un peu considérable avait la sienne. Reeves a démontré que l'*Ordo monasticus* attribué à Columba par le dernier éditeur d'Holsteinus ne remonte pas au delà du douzième siècle.

1. Les reclus ou anachorètes qui passaient leur vie dans une cellule contenant un autel pour y dire la messe, tantôt isolée, tantôt adhérente à une église (comme celle de Marianus Scotus, à Fulde), ont subsisté en Irlande pendant très longtemps. Sir Henry Piers a constaté l'existence d'un de ces reclus et décrit sa cellule, dans le comté de Westmeath, en 1682. Reeves, *Memorials of the church of S. Duilech*, 1859.

2. Voir l'appendice N de l'édition de Reeves, intitulé : *Institutio Hyensis*. C'est un excellent résumé de tous les usages monastiques de l'époque.

rien, en fait d'observances ou d'obligations, qui soit distinct des prescriptions empruntées par toutes les communautés religieuses du sixième siècle aux traditions des Pères du désert. Mais ce qui en ressort, c'est d'abord la nécessité du vœu ou de la profession solennelle pour constater l'admission définitive du religieux dans la communauté après une épreuve diversement prolongée[1]; c'est ensuite la conformité absolue de la vie religieuse suivie par Columba et ses moines avec les préceptes et les rites de l'Église catholique de tous les siècles. Des textes incontestables et incontestés démontrent l'existence de la confession auriculaire, l'invocation des saints, la confiance universelle en leur protection, en leur intervention dans les affaires temporelles, la célébration de la messe, la présence réelle dans l'Eucharistie, le célibat ecclésiastique, les jeûnes et les abstinences, la prière pour les morts, le signe de la croix et surtout l'étude assidue et approfondie de l'Écriture sainte[2]. Ainsi s'écroule la prétention avan-

1. Adamn., I, 31; II, 39.

2. Voici l'indication de quelques-uns des passages d'Adamnan qui démontrent notre assertion :

La Confession auriculaire, expressément indiquée dans l'histoire de Libranius, II, 39.

L'*Invocation des saints*, à chaque page. Columba est même invoqué pendant sa vie. — Leur *protection* et leur *intervention* dans les affaires temporelles, II, 5, 13, 39, 40.

cée par certains écrivains de trouver dans l'Église celtique on ne sait quel christianisme primitif en dehors du catholicisme; ainsi se trouve une fois de plus confondu ce préjugé ridicule, mais invétéré, qui accuse nos pères d'avoir ignoré ou interdit l'étude de la Bible.

Quant aux usages particuliers à l'Église irlandaise et qui donnèrent plus tard naissance à de si fatigantes contestations avec les missionnaires romains et anglo-saxons, on n'en découvre aucune trace dans les actes ou les paroles de Columba. Il n'est pas question des fastidieuses luttes sur la tonsure, ni même de la célébration irrégulière de la Pâque, si ce n'est dans une prédiction faite vaguement par lui lors d'une visite à Clonmacnoise, sur les discordes que le dissentiment pascal ferait naître un jour dans l'Église scotique[1].

Si Columba n'écrivit point de règle, faite comme celle de saint Benoît pour traverser les âges, il n'en laissa pas moins à ses disciples un esprit de vie, d'union et de discipline qui suffit pour main-

La célébration de *fêtes et offices* en leur honneur. II, 45; III, 11.

La *présence réelle*... Tous les éléments de l'Eucharistie. A sancto jussu Christi corpus conficere... Eucharistiæ mysteria celebrare pro anima sancta. Colgan, *Vita prima*, c. 8. Cf. Adamn., III, 12.

La messe solennelle le dimanche, III, 12; et aux autres jours, I, 40.

1. Adamn., I, 3.

tenir en un grand corps, pendant plusieurs siècles après sa mort, non seulement les religieux d'Iona mais encore les nombreuses communautés qui leur étaient agrégées. Ce corps portait un beau nom : il s'appela longtemps l'ordre de la Belle Compagnie[1] et, plus longtemps encore, la Famille de Columba-Kill. Il fut gouverné par les abbés qui succédèrent à Columba comme supérieurs de la communauté d'Iona. Ces abbés ont mérité et obtenu de la part du plus compétent des juges, de Bede, qui commençait à écrire cent ans après la mort de Columba, un hommage sans réserve et bien plus éclatant que celui rendu à leur fondateur : « Quel qu'ait été celui-ci, » dit le Vénérable Bede avec une certaine nuance de suspicion anglo-saxonne à l'endroit de toute vertu et de toute sainteté celtique, « il est indubitable qu'il a laissé des successeurs illustres par la pureté de leur vie, par leur grand amour de Dieu, leur zèle pour la régularité monastique, et bien que séparés de nous, quant à l'observance de la Pâque, à cause de la distance où ils vivent du reste du monde, ardemment et exactement dévoués à l'observance des lois de la piété et de la chasteté qu'ils ont apprises dans l'Ancien et le Nouveau Testament[2]. » Ces éloges se justifient par le grand nombre de saints issus de la

1. *Vita sancti Kierani*, apud Hæften, *op. cit.*, p. 61 et 64.
2. Bede, III, 4.

lignée spirituelle de Columba [1]; mais ils doivent spécialement s'appliquer à ses successeurs sur le siège abbatial d'Iona, et en première ligne au premier de ses successeurs, à celui qu'il avait lui-même désigné, à ce saint et aimable Baïthen, si digne d'être son lieutenant, son ami et son remplaçant. Il ne survécut que trois ans à Columba et mourut le jour même de l'anniversaire de son maître [2]. Les cruelles douleurs de sa dernière maladie ne l'empêchèrent pas de prier, d'écrire et d'enseigner jusqu'à sa dernière heure. Baïthen était, comme on l'a déjà dit, le cousin germain de Columba, et après lui tous ou presque tous les abbés d'Iona furent de la même race.

L'esprit de famille, ou, pour mieux dire, l'esprit de clan, toujours si puissant et si actif en Irlande, si prononcé chez Columba, était devenu tout à fait prépondérant dans la vie religieuse de l'Église celtique. Ce n'était pas précisément l'hérédité, puisque le

1. On peut en voir l'énumération dans Colgan, qui en nomme jusqu'à cent douze, la plupart commémorés dans les martyrologes irlandais.

2. Pendant son court abbatiat, on voit que tout n'était pas enthousiasme et adhésion unanimes. Un certain Bevan qualifié de persécuteur des églises, envoyait demander les restes des repas des moines d'Iona, mais uniquement pour les tourner en dérision. « Nec ob aliud hoc postulabat, nisi ut causam blasphemiæ ac despectionis fratrum inveniret. » Baïthen lui envoya ce qui restait du lait qui avait été servi aux frères. Après l'avoir bu, l'impie ressentit de telles douleurs intérieures, qu'il se convertit et mourut en témoignant son repentir. Act. SS. Bolland, t. II Junii, p. 238.

mariage était absolument inconnu du clergé régulier ; mais l'on tenait le plus grand compte du sang dans l'élection des abbés, tout comme dans celle des princes ou des chefs militaires. Le neveu ou le cousin du fondateur ou du supérieur d'un monastère semblait le candidat le plus naturellement désigné à la dignité vacante. Il fallait des motifs spéciaux pour l'écarter. Aussi voit-on que les onze premiers abbés d'Iona, après Columba, sortirent tous, à l'exception d'un seul, de la même souche que lui, de la race de Tyr-Connell, et descendaient tous du même fils de Niall des Neuf-Otages, le fameux roi de toute l'Irlande [1]. Tout grand monastère devenait ainsi le centre et l'apanage d'une famille, ou, pour mieux dire, d'un clan et servait d'école comme d'asile à toute la parenté du fondateur. Plus tard on vit même se développer à côté de sa postérité spirituelle une sorte de progéniture purement laïque et héréditaire, investie de la possession de la plupart des domaines monastiques. Ces deux descendances simultanées, mais distinctes, des principaux fondateurs religieux, sont désignées dans les généalogies historiques de l'Irlande sous le nom d'*ecclesiastica progenies* et de *plebilis progenies* [2]. A

1. Voir le tableau généalogique dressé par le docteur Reeves, à la page 343 de son édition d'Adamnan.

2. Le docteur Reeves a traité à fond cette curieuse question dans un

partir du neuvième siècle, grâce au relâchement de la discipline, à l'invasion des clercs mariés et à la valeur croissante des terres, la succession spirituelle tendit à se confondre avec la lignée naturelle et héréditaire, et on vit une foule d'abbés purement laïques et héréditaires, aussi fiers d'être les descendants collatéraux d'un saint fondateur, qu'heureux de posséder les vastes domaines dont la fondation s'était graduellement enrichie. Ce funeste abus se reproduisit en France et en Allemagne, mais y fut moins invétéré qu'en Irlande où il subsistait encore du temps de saint Bernard, et en Écosse où il se prolongea jusqu'après la Réforme.

Il n'en fut jamais ainsi à Iona où la succession abbatiale resta parfaitement régulière et ininterrompue jusqu'aux invasions et aux dévastations des Danois au commencement du neuvième siècle. A partir de ces invasions, les abbés d'Iona ne jouèrent plus qu'un rôle subordonné [1]. Ce foyer lumineux d'où

opuscule spécial : *On the ancient abbatial succession in Ireland,* ap. Proceedings of the royal Irish Academy, vol. VII, 1857.

1. En 1097, Magnus, roi de Norwège, après avoir fait la conquête des Hébrides, visita Iona et annexa les îles à l'évêché de *Sodor* et *Man* (*Sodorensis*) sous la métropole de Drontheim, ce qui détruisit l'ancienne tradition ecclésiastique de l'île. Il est question pour la dernière fois en 1203 d'un abbé d'Iona venu d'Irlande et issu de la famille de Columba. En 1214, on y trouve la mention d'un prieuré de l'Ordre de Cluny dont on ignore l'origine. LANIGAN, t. IV, p. 347, COSMO INNES, p. 110. — La souveraineté temporelle échut aux fameux *Lords of the*

la civilisation chrétienne avait rayonné sur les îles Britanniques s'éteignit. Le centre des communautés réunies sous le nom de *Famille* ou d'*Ordre de Columbcill,* fut transféré d'Iona, à une autre fondation du saint, à Kells, au centre de l'Irlande, où résida pendant trois siècles encore, sous le titre de *Coarb,* un successeur de Columba, un supérieur général de l'Ordre, abbé titulaire tantôt d'Iona, tantôt d'Armagh ou de quelque autre grand monastère irlandais [1].

Nous nous sommes déjà trop longtemps arrêté sur le grand et attachant personnage dont on vient de raconter la vie. Et cependant il nous faut encore constater rapidement l'influence qu'il a exercée autour de lui et jusque sur la postérité.

Cette influence est surtout évidente dans l'Église d'Irlande, qui apparaît tout entière dominée par son esprit, par ses successeurs et par ses disciples pendant les temps qu'on regarde comme l'âge d'or de son histoire et qui s'étendent jusqu'aux inva-

Isles, du clan des Macdonald, immortalisés par Walter Scott, et dont les tombes s'y voient encore. Voir l'appendice I.

1. Voir la chronologie détaillée des quarante-neuf successeurs de Columba et de leurs faits et gestes depuis 598 jusqu'en 1219, dans le *Chronicon Hyense* de Reeves, p. 359 et seq. Ces *coarbs* ont été fort mal à propos confondus par Ussher, Ware, Lanigan et autres auteurs, avec les *chorepiscopi* du continent.

sions danoises de la fin du huitième siècle. Pendant toute cette période, l'Église d'Irlande, encore toute monastique, comme à son origine, semble avoir été gouvernée par les souvenirs et les institutions de Columba. Les mots *Lex Columbcille* se retrouvent à maintes pages de ses annales un peu confuses, pour désigner, soit l'ensemble des traditions que perpétuaient ses monastères, soit les tributs que prélevaient les rois pour la défense des églises et du pays, en promenant à travers l'Irlande la châsse qui contenait ses reliques [1].

Cet ascendant était si marqué, jusque dans l'ordre temporel, que plus de deux siècles après la mort du grand abbé d'Iona, en 817, on voit tous les religieux de son ordre, *Congregatio Columbcille,* se rendre solennellement à Tara, l'antique capitale de l'Irlande druidique, pour y excommunier le monarque suprême de l'île, coupable d'avoir assassiné un prince de la famille de leur saint fondateur [2].

On l'a dit, et on ne saurait assez le redire : l'Irlande était alors regardée par toute l'Europe chrétienne comme le principal foyer de la science et de la piété. A l'abri de ses innombrables monastères une foule de missionnaires, de docteurs et de prédicateurs se formaient pour le service de 'Église et

1. C'est ce qui eut lieu en 753, 757 et 778.
2. *Annals of Ulster*, ann. 817.

la propagation de la foi dans tous les pays chrétiens. On y reconnaît un vaste et continuel développement de fortes études littéraires et religieuses, bien supérieur à ce qui se voyait dans n'importe quelle contrée européenne. Certains arts même, tels que l'architecture, la ciselure, la métallurgie appliquée aux objets du culte, y étaient pratiqués avec succès, sans parler de la musique qui continuait à y fleurir chez les savants comme dans le peuple. Les langues classiques, non seulement le latin, mais encore et surtout le grec, y étaient cultivées, parlées, écrites avec une sorte de passion pédantesque qui témoigne au moins de l'empire des préoccupations intellectuelles sur ces âmes ardentes. On y poussait même la manie du grec jusqu'à écrire en caractères helléniques le latin des livres d'église [1]. D'ailleurs, en Irlande, plus que partout ailleurs, chaque monastère était une école et chaque école un atelier de transcription d'où sortaient tous les jours de nouveaux exemplaires du texte des saintes Écritures et des Pères de la primitive Église, textes répandus dans toute l'Europe, et qui se retrouvent encore aujourd'hui dans les bibliothèques du continent. On les reconnaît facilement au caractère si original et si élégant de la calligraphie irlandaise, comme aussi par l'u-

1. Reeve's Adamnan, p. 158 et 354.

sage de l'alphabet commun à toutes les races celtiques, employé plus tard par les Anglo-Saxons, mais auquel les Irlandais seuls sont restés fidèles jusqu'aujourd'hui. Columba, comme on l'a vu, avait donné l'exemple de ce labeur infatigable des scribes monastiques; son exemple fut constamment suivi dans les cloîtres irlandais, où l'on ne se bornait pas seulement à la transcription de l'Écriture sainte, mais où l'on reproduisait les auteurs grecs et latins, quelquefois en caractères celtiques, avec gloses et commentaires en irlandais, comme cet Horace que l'érudition contemporaine a découvert dans la bibliothèque de Berne [1]. Ces merveilleux manuscrits, enluminés avec une adresse et une patience incomparables par la famille monastique de Columba, excitaient cinq siècles plus tard l'enthousiasme déclamatoire d'un grand ennemi de l'Irlande, de l'historien anglo-normand Giraud de Barry; ils attirent encore aujourd'hui l'attention des archéologues et des philologues les plus renommés [2].

1. Orelli, dans son édition d'Horace, dit que ce codex de Berne, avec une glose irlandaise, est du huitième ou neuvième siècle.

2. Giraldus Cambrensis, *Topogr. Hiber.*, dist. II, c. 38. — La plupart des manuscrits cités et admirés dans nos bibliothèques continentales ou anglo-saxonnes sont d'origine irlandaise, ainsi que l'ont démontré Zeuss, Keller et Reeves. Les manuscrits qui ont servi au célèbre philologue Zeuss pour la composition de sa *Grammatica Celtica* (Lipsiæ, 1853) contenaient des gloses irlandaises sur les textes latins de Priscien à Saint-Gall, des Épîtres de saint Paul, à Würtzburg, du Com-

On retrouve sur les plus anciens monuments lapidaires de l'Écosse, sur les croix, les pierres sépulcrales et autres débris de l'art tout à fait primitif de cette région, une reproduction si exacte des motifs employés dans la décoration de ces manuscrits, de leurs formes tantôt gracieuses et tantôt grotesques, de leurs spirales, de leurs entrelacs et de leurs méandres inextricables, qu'il est impossible de ne pas attribuer la composition et même l'exécution de ces sculptures aux moines celtiques, disciples ou compatriotes de Columba[1].

En outre, dans tous ces monastères, on rédigeait les annales exactes des événements du temps. Ces annales remplaçaient les chroniques des bardes : conservées en partie et déjà publiées ou en train de l'être, elles forment maintenant encore la principale source de l'histoire d'Irlande[2]. Elles s'occupaient

mentaire de saint Colomban sur les Psaumes à Milan, venant de Bobbio, et de Bede, à Carlsruhe, venant de Reichenau.

1. Telle est l'opinion soutenue et savamment démontrée par M. John Stuart, dans deux splendides volumes in-4° publiés par lui pour le *Spalding Club* et intitulés : *Sculptured stones of Scotland;* Edinburgh, 1856 et 1867. Ils contiennent la reproduction lithographique et coloriée des colonnes, des croix sculptées, des monuments sépulcraux et autres qui subsistent encore dans les contrées au nord de la Forth, autrefois habitées par les Pictes, ainsi qu'à Iona et ailleurs. Il remarque avec raison que les sculptures de plusieurs de ces grandes croix en pierre semblent être la reproduction fidèle d'une page des manuscrits enluminés de l'École irlandaise vue au microscope.

2. Ces précieuses collections furent continuées par les Ordres plus

naturellement de l'histoire ecclésiastique encore plus que de l'histoire profane. Elles célébraient surtout la mémoire des saints, si nombreux dans l'Église d'Irlande, où chacune des grandes communautés avait tout un cycle de saints sortis de son sein ou rattachés à sa confraternité. Sous le nom de *sanctiloge* ou *festiloge* (car il y avait trop peu de martyrs connus en Irlande pour justifier le terme usuel de martyrologe), ce cycle servait de lecture spirituelle aux moines et d'instruction familière aux populations d'alentour. Plusieurs de ces *festiloges* étaient en vers, notamment le plus fameux de tous, dû à Angus, dit le *Culdee* simple frère meunier au monastère de Tallach[1] († 780) : il y a donné place aux principaux saints des autres pays, en même temps qu'à trois cent soixante-cinq saints irlandais, un pour chaque jour de l'année, et tous célébrés avec cet enthousiasme pieux et patriotique, poétique et moral, qui enflamme si naturellement tout cœur irlandais.

Ce nom de *Culdee* nous oblige à signaler en passant l'erreur aussi absurde que répandue qui a fait

récents, après la conquête anglaise et même après la Réforme jusqu'au dix-septième siècle. Voir surtout la collection si précieuse intitulée : *Annales des quatre maîtres*, c'est-à-dire des quatre franciscains de Donegall, qui descend jusqu'en 1634.

1. Voir l'analyse qu'en fait O'Curry, *Lectures*, etc., p. 364 et 371, et, d'après lui, M. de la Villemarqué dans sa *Poésie des cloîtres celtiques*.

regarder les *Culdees* comme une sorte d'ordre de religieux mariés et indigènes, antérieur à l'introduction du christianisme en Irlande et en Écosse par les missionnaires romains, et ayant eu pour fondateur ou pour chef le grand abbé d'Iona. Cette opinion, propagée par de savants anglicans, et aveuglement copiés par divers écrivains français, est aujourd'hui universellement reconnue comme fausse par les juges sincères et compétents[1]. Les *Culdees*,

1. Selon le Dr Reeves, la désignation de *Culdee* ou *Ceïle Dei*, répondant au terme latin *Servus Dei*, apparait pour la première fois dans l'histoire authentique avec le nom de cet Angus qui vivait en 780. Elle fut ensuite appliquée à tous les religieux en général, c'est-à-dire à tous les clercs vivant sous une règle en Irlande et en Écosse. Selon le regrettable O'Curry, les Culdees n'étaient que des ecclésiastiques ou des laïques agrégés aux monastères, et qui eurent pour premier fondateur un saint Malruain, mort en 787 ou 782. Ces renseignements, transmis à l'auteur par les deux princes de l'érudition irlandaise, sont parfaitement d'accord avec les conclusions du Dr Lanigan, dans sa très savante et impartiale histoire ecclésiastique d'Irlande, t. IV, p. 295-300, comme aussi avec celle des nouveaux Bollandistes, t. VIII d'octobre, p. 86, *Disquisitio in Culdeos*, ap. Acta S. Reguli. Selon les doctes continuateurs des *Acta sanctorum*, les Culdees n'étaient pas moines, mais séculiers ou plutôt chanoines, et parurent au plus tôt en l'an 800. Par la même occasion, nos savants contemporains renvoient au neuvième siècle, au lieu des quatrième et sixième donnés par les légendes, l'époque de la translation des reliques de l'apôtre saint André, devenu le patron de l'Écosse au moyen âge. Cette translation, effectuée par un évêque nommé Regulus (Rule), donna lieu à la fondation du siège épiscopal et de la ville de *Saint-Andrews*, située sur la côte orientale de l'Écosse, au comté de Fife, érigé en métropole du royaume en 1472, avec une université qui date de 1411. On y voit de très belles ruines des églises détruites par les réformateurs en 1559. — Depuis que la note précédente a été écrite, une nouvelle publication du docteur Reeves, *the Culdees of the British Islands as they ap-*

espèce de tiers ordre agrégé aux monastères réguliers, ne parurent en Irlande et ailleurs qu'au neuvième siècle, et n'eurent jamais que des relations insignifiantes avec les communautés columbiennes[1].

Ce qui frappe encore plus que le développement intellectuel dont les monastères irlandais furent à cette époque le foyer inextinguible, c'est la prodigieuse activité que déployèrent les moines irlandais en s'étendant et en se propageant dans tous les pays de l'Europe, ici pour créer de nouvelles écoles, de nouveaux sanctuaires chez les peuples déjà chrétiens, là pour initier, au péril de leur vie, les peuples encore païens à la lumière de l'Évangile. Sous peine d'empiéter sur notre tâche future, il faut savoir résister aux tentations du sujet, ne pas devancer les temps et ne pas suivre ces armées de Celtes intrépides et infatigables, toujours aventureux et souvent héroïques, dans les régions où il nous sera peut-être donné de les retrouver un jour. Contentons-nous d'une simple énumération, qui a son éloquence jusque dans la sécheresse de ses chiffres. Voici le nombre, probablement fort incomplet, relevé par un ancien écri-

pear in History, with an appendix of Evidences, Dublin, 1864, in-4°, a résumé et terminé toute controverse sur cette question si longtemps débattue, en portant le dernier coup aux chimères d'une érudition dominée par le parti pris de l'esprit de secte.

1. Reeve's Adamnan, p. 368.

vain, des monastères qu'avaient fondés, hors de l'Irlande, des religieux irlandais, entraînés loin de leur pays par l'amour des âmes et sans doute aussi par ce goût des voyages qui les a toujours signalés :

Treize en Écosse,
Douze en Angleterre,
Sept en France,
Douze en Armorique,
Sept en Lorraine,
Dix en Alsace,
Seize en Bavière,
Quinze en Rhétie, Hélvétie et Allemanie,

sans compter plusieurs autres en Thuringe et sur la rive gauche du Bas-Rhin; enfin six en Italie.

Et pour qu'on sache bien de quel zèle et de quelle vertu ces colonies monastiques étaient à la fois le produit et le foyer, voici maintenant un relevé analogue des saints, irlandais d'origine, que la reconnaissance des peuples convertis, édifiés et civilisés par eux, a placés sur les autels, comme patrons et fondateurs des églises dont ils ont plus d'une fois arrosé les fondations de leur sang.

Cent cinquante (dont trente-six martyrs), en Allemagne,
Quarante-cinq (dont six martyrs), en Gaule,

Trente en Belgique.
Quarante-quatre en Angleterre,
Treize en Italie,
Huit, tous martyrs, en Norwège et Islande[1].

La suite de ce récit nous en fera rencontrer plusieurs et des plus illustres, surtout en Allemagne. Bornons-nous ici à signaler parmi ces treize saints irlandais honorés d'un culte public en Italie, celui que l'on vénère encore à l'extrémité de la péninsule, comme le patron de Tarente, sous le nom de *San Cataldo*.

Il s'appelait en Irlande Cathal, et avant de quitter sa patrie pour aller en pèlerinage à Jérusalem et devenir évêque de Tarente (vers 640), il avait présidé à la grande école monastique de Lismore[2], dans le midi de l'Irlande[3]. Grâce à son zèle et à sa science, cette école était devenue une sorte d'université, où il avait attiré une foule immense d'étudiants non seulement irlandais, mais étrangers; il en arrivait de la Cambrie, de l'Angleterre, de la France et même de la Germanie. Leur éducation terminée,

1. STEPHEN WHITE, *Apologia*, cité dans *Haverty's history of Ireland.*

2. Voir ses actes dans COLGAN, p. 542 à 562, et les BOLLANDISTES, t. II Maii, p. 569 à 578. Lanigan (t. III, p. 121 à 128) cite une vie de ce saint en vers latins, par Bonaventure Moroni. Son frère, saint Donat, passe pour avoir été évêque de Lecce dans la même province que Tarente.

3. Voir plus haut, liv. x, p. 92, la légende du fondateur de Lismore.

les uns grossissaient les communautés déjà si nombreuses de cette ville sainte et lettrée de Lismore; les autres reportaient dans leurs divers pays le souvenir des bienfaits qu'ils devaient à l'Irlande et à ses religieux[1].

Car il importe de le constater, tandis que l'Irlande envoyait ses fils dans toutes les régions du monde connu alors, d'innombrables étrangers y accouraient pour s'asseoir au pied de la chaire de ses docteurs, et pour retrouver dans ce vaste foyer de la foi et de la science tous les débris de l'antique civilisation que sa position insulaire lui avait permis de dérober au flot des invasions barbares.

Les monastères qui couvrirent graduellement le sol de l'Irlande étaient les hôtelleries de cette sorte d'émigration étrangère. A la différence des anciens collèges druidiques, ils n'étaient fermés pour personne. Le pauvre comme le riche, l'esclave comme l'homme libre, l'enfant comme le vieillard, y avaient accès gratuitement.

Ce n'était donc pas seulement aux natifs de l'Ir-

1. ACT. SANCT. BOLLAND., t. III Maii, p. 388. — *Officium S. Cataldi* ap. LANIGAN, *loco cit.* — Il ne faut pas confondre cette ville monastique de Lismore en Irlande, siège d'un évêché depuis réuni à celui de Waterford, avec Lismore, autre évêché situé dans une île de l'archipel des Hébrides. Le Lismore irlandais est surtout remarquable aujourd'hui par le beau château du duc de Devonshire, situé sur les bords pittoresques du Blackwater.

lande que les monastères irlandais, peuplés et gouvernés par les fils de Columba, réservaient les bienfaits de la science, de l'éducation littéraire et religieuse. Ils ouvraient leurs portes avec une admirable générosité aux étrangers de tous pays et de toute condition, surtout à ceux qui venaient de l'île voisine d'Angleterre, les uns pour achever leur vie dans un cloître d'Érin, les autres pour aller de maison en maison à la recherche de livres et de maîtres capables d'expliquer ces livres. Les moines irlandais accueillaient avec bonté ces hôtes avides d'instruction et leur fournissaient, sans exiger aucune rétribution, des maîtres et des livres, la nourriture de l'âme en même temps que la nourriture du corps[1]. Les Anglo-Saxons, qui devaient payer plus tard d'une si cruelle ingratitude les bienfaits de cet enseignement, furent de tous les peuples étrangers ceux qui en profitèrent le plus largement. Depuis le septième siècle jusqu'au onzième les étudiants anglais affluèrent en Irlande, et pendant ces quatre siècles les écoles monastiques de l'île maintinrent cette bonne et grande renommée qui excitait tant de générations successives à venir s'y retremper dans les eaux vivantes de la science et de la foi.

1. Bede, III, 27, ad ann. 664. — Il y avait encore à Armagh, en 1092, tout un quartier appelé *Trien-Saxon*, et habité par les étudiants anglo-saxons. Colgan, *Trias Thaumat.*, p. 300. Cf. Lanigan, III, 490, 493.

Ce dévouement à la science, cette généreuse munificence envers les étrangers, toute cette vie studieuse et intellectuelle, cultivée sous la féconde incubation de la foi, se manifestait avec d'autant plus d'éclat au milieu de l'horrible confusion et des désastres sanglants qui signalent, dans l'ordre temporel, cet *âge d'or* de l'histoire ecclésiastique d'Irlande, même avant les sanguinaires invasions des Danois, à la fin du huitième siècle.

On a dit avec raison que la guerre et la religion avaient été les deux grandes passions de l'Irlande à toutes les époques. Mais il faut convenir que la guerre semble presque toujours l'avoir emporté sur la religion, et que la religion n'empêchait pas la guerre de dégénérer trop souvent en massacres et en assassinats. Il est vrai qu'à partir du huitième siècle on voit moins de rois égorgés par leurs successeurs que dans la période qui sépare saint Patrice de saint Columba ; il est vrai que trois ou quatre de ces rois vécurent assez pour avoir le temps d'aller expier leurs péchés en se faisant moines à Armagh ou à Iona[1]. Mais il n'en est pas moins vrai que les annales

1. Ces rois sont, d'après les annales de Tigherneach :

Comgall, mort moine à Lotra? (peut-être Lure) en 710 ;
Feailhbeartach, abdiqua en 729 et fut trente ans moine à Armagh ;
Domhnall ou Donald III, mort à Iona en 764 ;

de la famille monastique de Columba présentent à chaque ligne, dans leur laconisme lugubre, un spectacle qui contredit absolument ces tableaux trop flattés qu'on a tracés de la paix dont aurait joui l'Irlande. On y lit presque à chaque année les mots qui en disent long dans leur cruel laconisme :

Bellum.
Bellum lacrymabile.
Bellum magnum.
Vastatio.
Spoliatio.
Violatio.
Obsessio.
Strages magna.
Jugulatio.

Surtout *Jugulatio ;* c'est le mot qui revient le plus souvent et qui semble résumer la destinée de ces princes et de ces peuples infortunés.

Cette énumération doit faire réfléchir sur ce

Niall Fiosach, mort à Iona en 777, après y avoir été moine sept ans.

Il ne s'agit ici que des rois principaux ou monarques de l'île : quant aux rois provinciaux ou chefs de clan qui prirent l'habit monastique, on ne saurait les compter. Plusieurs sont indiqués dans le *Cambrensis Eversus* de Lynch, c. 30.

qu'aurait été le sauvageon celtique sans la greffe monastique. On voit à quelles natures féroces Columba et ses disciples avaient affaire. Si, malgré la prédication des moines, les mœurs demeuraient aussi barbares, qu'eût-ce donc été si l'Évangile n'eût pas été prêché à ces sauvages, et si les moines n'eussent été au milieu d'eux comme une incarnation permanente de l'esprit de Dieu ?

Les religieux n'étaient d'ailleurs ni plus inactifs ni plus épargnés que les femmes qui combattaient et périssaient dans ces guerres, absolument comme les hommes, jusqu'à ce que le plus illustre des successeurs de Columba les délivrât de ces assujettissements sauvages. Un seul trait, tiré du chaos sanglant de l'époque, suffira pour peindre à la fois les mœurs toujours atroces de ces chrétiens celtiques et l'influence toujours bienfaisante de l'autorité monastique. Cent ans après la mort de Columba, son biographe et son neuvième successeur à Iona, Adamnan, traversait une plaine en portant sa vieille mère sur le dos, lorsqu'ils virent deux partis ennemis en train de se combattre ; et au milieu du conflit, une femme qui traînait après elle une autre femme dont elle avait traversé le sein avec un croc en fer. A cet horrible spectacle, la mère de l'abbé s'assit par terre et lui dit : « Tu ne me feras pas quitter ce lieu, jusqu'à « ce que tu m'aies promis de faire exempter à jamais

« les femmes de cette horreur et de toute guerre « ou expédition. » Il le lui jura et il tint parole. A la prochaine assemblée nationale de Tara, il proposa et fit adopter une loi qui est inscrite dans les annales de l'Irlande sous le nom de *Loi d'Adamnan* ou de *Loi des Innocents,* et qui délivra pour toujours les femmes irlandaises de l'obligation du service militaire et de ses conséquences homicides[1].

Rien n'était d'ailleurs plus habituel en Irlande que l'intervention à main armée des religieux dans les guerres civiles ou dans les conflits entre diverses communautés. Il est permis de croire que la progéniture spirituelle de Columba compta plus d'un moine d'humeur aussi belliqueuse que leur grand ancêtre, et qu'il y eut même autant de religieux acteurs que victimes dans ces sanglants conflits. Deux siècles après Columba, en 763, deux cents moines de l'abbaye qu'il avait fondée à Durrow, périrent dans une bataille contre les moines voisins de Clonmacnoise. Une loi rendue en 799 exemptait les religieux de toute participation aux expéditions militaires. Mais elle ne les empêcha pas de continuer à lutter entre eux à main armée; car les vieux an-

1. *Annales Ultoniæ*, an. 696. Cf. PETRIE'S *Tara*, p. 147. REEVES, p. li, liii, 179. — L'assemblée était composée de quarante ecclésiastiques et de trente-neuf laïques ; on y décréta en outre un tribut annuel à prélever sur toute l'Irlande au profit de l'abbé d'Iona et de ses successeurs.

nalistes d'Irlande parlent d'une bataille livrée en 806 entre ces mêmes moines de Clonmacnoise et ceux de Cork, où il périt une foule d'hommes d'église ; et dix ans plus tard ils racontent un autre combat où furent tués huit cents religieux de Ferns, l'une des principales fondations de notre Columba[1]. Les moines irlandais n'avaient donc pas plus renoncé à l'humeur batailleuse qu'à l'indomptable courage de leur race native et de leur plus glorieux représentant.

Ce qui n'est pas moins incontestable, c'est que la studieuse ardeur et le patriotisme persévérant qui furent des traits si marquants dans le caractère de Columba, demeurent l'imprescriptible apanage de sa postérité monastique. Et cela jusque dans le moyen âge, jusqu'à ce trop fameux statut de Kilkenny (1362) ,monument ineffaçable de la féroce arrogance des conquérants anglais, même avant la Réforme. Ce statut, après avoir assimilé tout mariage entre les deux races à un acte de haute trahison, osa exclure tous les indigènes irlandais des monastères, de ces mêmes monastères que les Irlandais seuls avaient fondés et peuplés pendant huit siècles, et où, avant et après Columba, ils avaient donné une si généreuse

1. *Annals of Ireland, by the Four Masters*, t. I, p. 413, en note. Reeves, *Colton Visitation*, Appendix B, p. 93. Stuart, *Sculptured Stones of Scotland*, t. II, p. 18.

hospitalité aux Bretons fugitifs et aux Saxons vainqueurs.

Mais il ne faut pas nous laisser enchaîner aux rives de l'Irlande. Nous retrouverons bientôt ses intrépides et généreux enfants, toujours les premiers venus et les plus exposés parmi les apôtres de la foi et les propagateurs de l'institut monastique, sur les rives de l'Escaut, du Rhin et du Danube, où, là aussi, ils seront éclipsés et surpassés par les Anglo-Saxons, mais où leurs noms, oubliés en Irlande, brillent encore d'un pur et bienfaisant éclat.

L'influence de Columba, si universelle, si incontestable, si prolongée dans son île natale, dut l'être non moins dans sa patrie adoptive, dans cette Calédonie qui tendait à devenir de plus en plus une colonie irlandaise ou scotique, et à mériter ainsi le nom d'Écosse qu'elle a gardé. La vénération populaire qu'inspirait sa mémoire durait encore aux premières années du treizième siècle, époque où son nom était invoqué par ceux qui prêtaient serment dans les actes publics, et où l'on voit le fils du *Lord of the Isles*, Reginald, et sa femme Fonia confirmer une donation en jurant *per sanctum Columbam*[1]. Tout le monde s'accorde à lui attribuer la conversion

1. *Registr. de Passelet*, p. 125, ap. STUART, *Sculptured Stones of Scotland*, p. liij.

des Pictes du Nord et l'introduction ou le rétablissement de la foi chez les Pictes du Midi et les Scots de l'Ouest. On s'accorde aussi assez généralement à faire remonter jusqu'à son époque, bien qu'on ne les trouve dans aucun rapport de subordination directe avec Iona, les grands monastères de Melrose l'ancien[1], d'Abercorn, de Tynningham et de Coldingham, situés entre le Forth et la Tweed, et qui furent plus tard des foyers de propagande chrétienne chez les Saxons de Northumbrie. Plus au nord, mais toujours sur les rives de la mer Orientale, les tours rondes qu'on voit encore à Brechin et à Abernethy témoignent de leur origine irlandaise et par conséquent de l'influence de Columba, qui fut le premier et le principal missionnaire irlandais de ces contrées. Il en est de même de ces constructions tout à fait primitives et très basses en pierres grandes et longues, sans ciment, que l'on trouve à Saint-Kilda et dans d'autres îles des Hébrides, comme sur certains points de la côte voisine, et qui reproduisent exactement les formes des monastères abandonnés si nombreux dans les îles de la plage occidentale de l'Irlande[2]. Un autre souvenir de cette église primi-

1. *Old Melrose* qui a été le berceau de la grande et célèbre abbaye cistercienne de Melrose, dont tous les voyageurs et tous les lecteurs de Walter Scott vont admirer les ruines. Il ne reste du vieux Melrose que le site.

2. Étudiées avec soin par lord Dunraven et autres membres de la

tive se retrouve dans ces cavernes creusées ou élargies de main d'homme dans les falaises ou les montagnes de l'intérieur, autrefois habitées, comme les grottes de Subiaco et de Marmoutier, et comme le sont encore celles des Météores en Albanie[1], par des anachorètes ou quelquefois même par des évêques (saint Woloc, saint Regulus[2]).

Kentigern, l'apôtre du Strathclyde, c'est-à-dire de la région des bords de la Clyde, nous apparaît dans la légende, à l'ouverture de sa caverne épiscopale, creusée dans le flanc d'une falaise ; on le contemplait de loin avec une respectueuse curiosité, pendant qu'il étudiait la direction des orages sur la mer et venait respirer avec bonheur les premières brises du printemps.

On a déjà parlé de cet évêque († 601), Breton de naissance, à propos du pays de Galles où nous l'avons vu fonder un immense monastère pendant un exil dont on ne sait pas bien les causes, mais qui eut pour

savante compagnie qui s'intitule *Irish archæological and Celtic Society.*

1. Curzon's *Monasteries of the Levant.*

2. Voir plus haut, page 311, la note des Bollandistes sur l'apostolat de saint Regulus. On montre une auge ou baignoire en pierre près de l'église ruinée de Strathdevron, qu'on appelle le Bain de saint Woloc, et où les mères viennent baigner leurs enfants malades. Ce saint évêque habitait une maison construite comme la première église d'Iona. « Pauperculam casam calamis viminibusque contextam. » *Breviarium Aberdonense*, *Propr. SS.*, p. 14.

résultat la rechute de ses diocésains dans l'idolâtrie[1]. Ce pays de Strathclyde ou de Cumbrie qui embrassait les côtes occidentales de la Bretagne depuis l'embouchure de la Clyde jusqu'à celle de la Mersey, c'est-à-dire depuis Glasgow jusqu'à Liverpool, était occupé par une race mêlée de Bretons et de Scots, et avait pour capitale Al-Cluid, aujourd'hui Dumbarton. La souveraineté étant échue à un prince nommé Roderic (Rydderch Haël), celui-ci, né d'une mère irlandaise et baptisé par des religieux irlandais, s'empressa de rappeler Kentigern. Il revint, ramenant avec lui un essaim de moines gallois, et établit définitivement le foyer de son apostolat à Glasgow, où Ninian l'avait précédé plus d'un siècle auparavant, sans laisser une empreinte durable de son passage. Plus heureux, Kentigern put y jeter, sur l'emplacement d'un cimetière consacré par Ninian, les premiers fondements de la magnifique cathédrale qui porte encore son nom[2].

Il fut sacré par un évêque irlandais que l'on fit

1. ACTA SS. BOLLAND., t. I Januar., p. 819.

2. *S. Mungo's:* c'est le nom que porte Kentigern en Écosse, et qui veut dire : *très cher*. — Kentigern paraît dériver de *Ken*, qui veut dire : tête, et *Tiern*, seigneur, en gallois (BOLLAND., p. 820). La cathédrale actuelle de Glasgow fut commencée, en 1124, par l'évêque Jocelyn, moine de Melrose, lequel fit en même temps rédiger, d'après des sources beaucoup plus anciennes, une vie de son prédécesseur Kentigern, par Jocelyn, moine de Furness.

venir exprès d'Irlande et qui célébra cette cérémonie sans l'assistance d'autres évêques, selon le rit celtique. Il avait réuni autour de lui de nombreux disciples, tous instruits dans les saintes lettres, tous se livrant au travail manuel et n'ayant rien en propre : c'était une vraie communauté monastique[1]. Il se signala pendant tout son épiscopat par ses efforts pour ramener à la foi les Pictes du Galloway, qui faisaient partie du royaume de Strathclyde ; puis par de nombreuses missions et des fondations monastiques dans toute l'Albanie, nom qu'on donnait alors à l'Écosse méridionale. Ses disciples pénétrèrent même jusqu'aux Orcades, où ils durent se rencontrer avec les missionnaires d'Iona[2].

Il semble que la salutaire et laborieuse activité de Kentigern devait empiéter souvent sur la région où se déployaient les efforts et l'autorité de Columba. Mais le cœur généreux de Columba était inaccessible à la jalousie. Il était d'ailleurs l'ami personnel de Kentigern comme du roi Roderic[3]. La renommée des travaux apostoliques de l'évêque de Strathclyde l'avait même fait sortir de son île pour rendre à son compétiteur un hommage solennel. Il arriva d'Iona

1. Jocelyn, *Vita S. Kentig.* — Ce dernier passage, cité par Reeves (*The Culdees of the British Isles*, p. 27), n'est pas dans le texte de Jocelyn donné par les Bollandistes.

2. Voir plus haut, p. 237.

3. Adamn., I, 15.

avec un grand cortège de moines, qu'il rangea en trois compagnies au moment d'entrer à Glasgow. Kentigern en fit autant pour les nombreux religieux qui vivaient autour de lui dans son monastère épiscopal et qu'il mena au-devant de l'abbé d'Iona. Il les divisa d'après leur âge en trois troupes, les plus jeunes marchant les premiers, puis ceux parvenus à l'âge viril, et en dernier lieu les anciens à cheveux blancs, parmi lesquels il marchait lui-même. Tous chantaient cette antienne : *In viis Domini magna est gloria Domini, et via justorum facta est; et iter sanctorum præparatum est.* Les moines d'Iona, de leur côté, chantaient en chœur le verset : *Ibunt sancti de virtute in virtutem : videbitur Deus eorum in Sion.* Des deux côtés retentissait l'*Alleluia;* et ce fut au son de ces paroles de la sainte Écriture chantées dans le latin de l'Église romaine par les moines celtiques de Bretagne et d'Irlande, que les deux apôtres des Pictes et des Scots se rencontrèrent, là où avait été l'extrême limite de l'empire romain et de la domination des Césars, et sur un sol désormais affranchi pour toujours du paganisme et de l'idolâtrie. Ils s'embrassèrent tendrement, et passèrent quelques jours dans une douce et intime familiarité.

L'historien qui nous a conservé ce récit n'en dissimule pas un trait moins édifiant. Il avoue que des

bandits s'étaient associés au cortège de l'abbé d'Iona, et qu'ils profitèrent de l'enthousiasme général pour voler un bélier du troupeau de l'évêque. Ils furent pris : mais Kentigern leur fit grâce. Columba et lui ne se séparèrent qu'après avoir échangé leurs deux crosses pastorales en signe d'affection réciproque[1].

Un autre annaliste nous les montre séjournant ensemble pendant six mois dans le monastère qui venait d'être fondé par Columba à Dunkeld et prêchant ensemble la foi aux habitants d'Athol et des régions montueuses habitées par les Pictes[2].

Je ne sais vraiment à quel point il faut ajouter foi à un autre récit de ce même hagiographe, et qui semble emprunté plutôt à l'épopée gallo-bretonne de Tristan et d'Iseult, qu'à la légende monastique, mais qui est resté le titre le plus populaire de l'évêque Kentigern. La femme du roi Roderic, entraînée par sa passion adultère pour un chevalier de la cour de son mari, eut la faiblesse de lui abandonner l'anneau qu'elle tenait du roi. Roderic étant allé à la chasse avec ce chevalier, et tous deux s'étant reposés aux bords de la Clyde pendant la grande chaleur du jour, le chevalier s'endormit, et pendant

1. Bolland., p. 821. — La crosse donnée par Columba à Kentigern fut longtemps conservée et vénérée au monastère anglo-saxon de Ripon, dans le Yorkshire.

2. Hector Boetius, *Hist. Scotorum*, l. ix.

son sommeil il étendit involontairement la main. Le roi vit à son doigt l'anneau qu'il avait donné à la reine comme gage de son grand amour. Il eut grande peine à ne pas tuer le chevalier sur place, mais il sut rester maître de lui-même et se contenta de lui enlever l'anneau du doigt pour le jeter à l'eau sans éveiller le coupable. Puis, revenu à la ville, il demanda à la reine son anneau, et comme elle ne pouvait le produire, il la fit jeter en prison pour être conduite à la mort. Elle obtint un délai de trois jours, et après avoir en vain fait demander l'anneau au chevalier, elle eut recours à la protection de l'évêque Kentigern. Ce bon pasteur avait tout su ou tout deviné : la bague, trouvée dans le ventre d'un saumon qu'il avait fait pêcher dans la Clyde, était entre ses mains. Il l'envoya à la reine, qui put ainsi la montrer à son mari et échapper au châtiment qui l'attendait. Roderic lui demanda même pardon à genoux de ses soupçons et offrit de punir ses accusateurs. Elle l'en détourna, et alla aussitôt s'accuser elle-même auprès de Kentigern, qui lui fit passer le reste de sa vie dans la pénitence. C'est pourquoi les anciennes effigies de l'apôtre du Strathclyde le représentent toujours tenant la crosse épiscopale d'une main, et de l'autre un saumon avec une bague entre les lèvres[1].

1. Bolland., p. 820. Cf. p. 815.

Mais ni Kentigern, dont les œuvres ne lui survécurent guère, ni Columba, dont l'influence fut si puissante et si durable sur les Pictes et les Scots, ne surent exercer une action directe et efficace sur les Anglo-Saxons qui devenaient de jour en jour plus redoutables et dont les incursions féroces menaçaient non moins les tribus calédoniennes que les Bretons. On voit cependant que le grand abbé d'Iona ne partageait pas la répulsion systématique du clergé breton pour la race saxonne : il est fait mention expresse dans les monuments les plus authentiques de son histoire, de religieux saxons qui avaient été admis dans la communauté d'Iona ; l'un d'eux y exerçait le métier de boulanger et comptait parmi les familiers de Columba[1]. Mais rien n'indique que ces Saxons, enrôlés sous l'autorité de Columba, aient réagi de là sur leurs compatriotes. Au contraire, pendant que les missionnaires scoto-bretons rayonnaient sur tous les points de la Calédonie, pendant que Columba et ses disciples faisaient briller la lumière de l'Évangile dans les régions septentrionales, où elle n'avait jamais pénétré ; au midi de l'île, la foi

1. Cummineus (apud Colgan, p. 320) mentionne deux Saxons : « Quidam religiosus frater, Genereus nomine, Saxo natione, pictor opere. » Et plus loin : « duo ejus discipuli, Lugneus filius Blas et Pillo Saxo genere. » Adamnan (III, 10-22) rectifie les conclusions que quelques autres ont tirées du mot *pictor* en employant ceux-ci : *opus pistorium exercens*. Voir plus haut, page 164.

chrétienne et l'Église catholique s'affaissaient de plus en plus sous les ruines entassées par la conquête saxonne.

Le paganisme et la barbarie, vaincus par l'Évangile dans les hautes terres du Nord, se relevaient et triomphaient de nouveau au midi, dans les régions les plus peuplées, les plus accessibles, les plus florissantes, dans tout ce pays réservé à de si prodigieuses destinées, et qui commençait déjà à s'appeler l'Angleterre. De 569 à 586, dix ans avant la mort de Columba et à l'époque où son autorité était la mieux établie et la plus puissante dans le Nord, les derniers champions de la Bretagne chrétienne furent définitivement rejetés au delà de la Saverne, tandis que de nouvelles bandes anglo-saxonnes, au Nord, refoulant les Pictes au delà de la Tweed, et traversant l'Humber au midi, fondaient les futurs royaumes de Mercie et de Northumbrie. Plus tard, il est vrai, les fils de Columba porteront l'Évangile à ces Northumbriens et à ces Merciens. Mais à la fin du sixième siècle, après cent cinquante ans d'invasions et de luttes triomphantes, les Saxons n'avaient encore rencontré, dans aucune des trois populations chrétiennes ou récemment converties (Bretons, Scots et Pictes), qu'ils avaient abordées, combattues et vaincues, ni des apôtres disposés à leur annoncer la bonne nouvelle, ni des pontifes capables de mainte-

nir le dépôt de la foi chez les peuples conquis par eux. En 586, les deux derniers évêques de la Bretagne conquise, ceux de Londres et de York, abandonnèrent leurs églises et se réfugièrent dans les montagnes du pays de Galles, emportant avec eux les vases sacrés et les saintes reliques qu'ils avaient pu dérober à la rapacité des idolâtres.

Il fallait donc d'autres moissonneurs. D'où viendront-ils? Du foyer inextinguible d'où la lumière est déjà venue aux Irlandais par Patrice, aux Bretons et aux Scots par Palladius, par Ninian, par Germain.

Et déjà les voici! Au moment où Columba touche au terme de sa longue carrière, dans son île septentrionale d'Iona, un an avant sa mort (596), les envoyés de saint Grégoire le Grand partent de Rome, et viennent débarquer au milieu des Anglo-Saxons, sur la plage où avait débarqué César.

LIVRE XII

SAINT AUGUSTIN DE CANTORBÉRY

ET

LES MISSIONNAIRES ROMAINS EN ANGLETERRE

596-633

Hodie illuxit nobis dies redemptionis novæ, reparationis antiquæ, felicitatis æternæ.

OFFICE DE NOEL, AU BRÉVIAIRE ROMAIN.

CHAPITRE PREMIER

Mission de saint Augustin.

Origine et caractère des Anglo-Saxons. — Ils n'ont point à lutter, comme les Francs, contre la décadence romaine. — Les sept royaumes de l'Heptarchie. — Institutions sociales et politiques : régime patriarcal et fédéral; souveraineté des propriétaires : le *Witena-gemot* ou parlement; inégalité sociale, les *Ceorls* et les *Eorls* : indépendance individuelle et fédération aristocratique; fusion des deux races. — Les Bretons vaincus perdent la foi. — Vices des vainqueurs : esclavage; commerce du bétail humain. — Les jeunes Anglais au marché de Rome vus et rachetés par le moine Grégoire. — Élu pape, Grégoire entreprend de faire convertir les Anglais par les moines de son monastère du mont Cœlius, sous la conduite de l'abbé Augustin. — Situation critique de la papauté. — Voyage des missionnaires monastiques à travers la Gaule; leurs hésitations; lettres de Grégoire. — Augustin débarque au même endroit que César et les conquérants saxons, dans l'île de Thanet. — Le roi Ethelbert; la reine Berthe déjà chrétienne. — Première entrevue sous le chêne : Ethelbert accorde la liberté de prêcher; entrée des missionnaires à Cantorbéry. — Le printemps de l'Église en Angleterre. — Baptême d'Ethelbert. — Augustin, archevêque de Cantorbéry. — Le palais du roi changé en cathédrale. — Monastère de saint Augustin hors des murs de Cantorbéry. — Donation du roi et du parlement.

Qu'étaient-ce donc que ces Anglo-Saxons sur qui devaient se concentrer tant d'efforts, et dont la conquête est placée, non sans raison, au rang des plus

fécondes et des plus heureuses que l'Église ait jamais accomplies? De tous les peuples germains, le plus opiniâtre, le plus intrépide, le plus indépendant, ce peuple semble avoir transplanté avec lui, dans la grande île qui lui doit son nom, le génie de la race germanique, pour lui faire porter, sur ce sol prédestiné, ses fruits les plus savoureux et les plus abondants. Les Saxons apportaient avec eux une langue, des institutions, un caractère, marqués au coin d'une originalité puissante et invincible. Langue, institutions, caractère, ont triomphé, dans leurs traits essentiels, des vicissitudes du temps et de la fortune, ont survécu à toutes les conquêtes ultérieures, comme à toutes les influences étrangères ; et plongeant leurs fortes racines dans l'humus primitif de la Bretagne celtique, subsistent encore à la base indestructible de l'édifice social de l'Angleterre. A la différence des Francs et des Goths qui se laissèrent promptement neutraliser ou absorber en Gaule, en Italie et en Espagne, par les éléments indigènes, et plus encore par les débris de la décadence romaine, les Saxons eurent le bonheur de trouver en Bretagne un sol déblayé des immondices impériales. Moins éloignés des Celtes Bretons par leurs traditions et leurs institutions, peut-être même par leur origine, que par les convoitises et les ressentiments de la conquête, ils n'eurent point, après la

victoire, à lutter contre un esprit radicalement opposé au leur. Gardant intactes et indomptables leur vieille âme germanique, leurs vieilles mœurs, leur farouche indépendance, ils donnèrent dès lors au libre et fier génie de leur race ce vigoureux essor que rien encore n'a pu abattre.

Sortis, en trois émigrations distinctes et successives, de la région péninsulaire qui sépare la mer Baltique de la mer du Nord, ils avaient trouvé sur les plages de la Bretagne un climat et des aspects semblables à ceux de leur pays natal. Au bout d'un siècle et demi de luttes sanglantes, ils avaient fini par rester maîtres de tout ce qui s'appelle aujourd'hui l'Angleterre, moins le littoral et les régions montueuses de l'ouest. Ils y avaient fondé par le fer et le feu les sept royaumes, si connus sous le nom d'Heptarchie, qui ont laissé leurs dénominations à plusieurs des divisions actuelles de ce pays, où rien ne périt d'une ruine irréparable, parce que tout, comme dans la nature, s'y transforme et s'y régénère. Venus les premiers et les moins nombreux, les Jutes avaient fondé dans l'angle de l'île la plus voisine de la Germanie le royaume de Kent, et occupé une portion des rives de la Manche (l'île de Wight et le Hampshire). Puis les Saxons proprement dits, s'étendant et se consolidant du levant au midi et du midi au couchant, avaient imprimé leur

nom et leur domination aux royaumes d'Essex, de Sussex et de Wessex[1]. Enfin, les Angles occupèrent le septentrion et l'est; ils y fondèrent d'abord le royaume d'Est-Anglie, sur les bords de la mer du Nord, puis celui de Mercie dans tout le pays inoccupé entre la Tamise et le Humber; enfin, au nord de ce dernier fleuve, le plus vaste de tous les royaumes saxons, la Northumbrie, presque toujours divisée en deux, la Déira et la Bernicie, dont les confins allaient joindre les Scots et les Pictes au delà même des limites qu'avait naguère atteintes la domination romaine.

Cette race de pirates, d'hommes de proie, chasseurs et voleurs de leurs semblables, n'en possédait pas moins les éléments essentiels de l'ordre social. Elle le fit bien voir à mesure qu'elle sut se rasseoir et se régler sur ce sol insulaire que les Bretons n'avaient pas su garder contre les Romains, ni les Romains contre les barbares du nord, ni ceux-ci contre les hardis navigateurs venus de l'est. Les Anglo-Saxons seuls ont su y fonder une société inexpugnable, dont les premières fondations étaient assises quand les missionnaires monastiques vinrent leur apporter les lumières de la foi et de la vertu chrétienne.

1. Saxons de l'est, du sud, de l'ouest. — Le comté actuel de Middlesex, où est situé Londres, témoigne de la même origine : c'est la région habitée par les Saxons du milieu.

A la fin du sixième siècle, les Anglo-Saxons formaient déjà un grand peuple, soumis, comme l'avaient déjà été les races celtiques, au régime patriarcal et fédéral qui distinguait si heureusement ces peuples forts et libres des foules abâtardies par le despotisme unitaire de Rome. Mais chez eux comme chez toutes les races germaniques, ce régime était garanti par la constitution énergique de la propriété. Le clan mobile et tumultueux, la bande primitive de pirates et de pillards, disparaît ou se transforme pour faire place à la famille solidement assise par l'appropriation héréditaire du sol; et ce sol est non seulement enlevé à la race vaincue, mais laborieusement conquis sur les forêts, les marécages et les friches désertes. Les chefs et les hommes valides de ces familles foncières constituent une aristocratie souveraine et guerroyante, régie par des rois, des assemblées et des lois.

Ces rois appartenaient tous à une sorte de caste, composée des familles qui prétendaient remonter à Odin ou Woden, le monarque divinisé de la mythologie germaine[1] : leur royauté était élective et limitée; ils ne pouvaient rien sans le concours de ceux qui se les donnaient pour chefs et non pour maîtres.

Ces assemblées, d'abord semblables à celles que

1. ETHELWERDI *Chronic.*, lib. I, p. 474, ap. SAVILE.

Tacite a reconnues chez les Germains, et composées alors de la peuplade entière (*wolk-mot*), s'étaient promptement limitées aux anciens, aux sages (*witena-gemot*), aux chefs des principales familles de chaque tribu ou royaume, aux hommes pourvus de la double prérogative du sang et de la terre. Elles se tenaient en plein air, sous de grands vieux chênes, à des époques déterminées; elles intervenaient dans tous les actes de la vie publique et réglaient souverainement les droits établis ou défendus par les lois.

Ces lois n'étaient elles-mêmes que des traités de paix, discutés et garantis par le grand conseil de chaque petite nation, entre le roi et ceux dont dépendaient sa sécurité et son pouvoir; entre les différentes parties de tout procès civil ou criminel; entre différents groupes d'hommes libres, tous armés et tous possesseurs de terres, sans cesse exposés à risquer leur vie, leurs biens, l'honneur et la sûreté de leurs femmes, de leurs enfants, de leur parenté, de leurs clients, de leurs amis, dans des conflits quotidiens, nés de ce droit de guerre privée qu'on retrouve à la racine de toute liberté et de toute législation germanique[1].

1. PALGRAVE, *The Rise and Progress of the English commonwealth*. London, 1832. — LAPPENBERG, *Geschichte von England*. Hamburg, 1834. — KEMBLE, *Codex diplomaticus ævi Saxonici* (Lon-

L'inégalité, compagne inséparable de la liberté chez les peuples d'autrefois, se manifestait chez les Anglo-Saxons comme partout. La classe des hommes libres, des *ceorls*, possesseurs de la terre et du pouvoir politique, qui constituaient la force vitale du peuple, avait au-dessous d'elle non seulement des esclaves, fruit de la guerre et de la conquête, mais en bien plus grand nombre des serviteurs, des laboureurs, des clients, qui n'avaient pas les mêmes droits qu'elle. Mais elle reconnaissait aussi pour supérieurs les nobles, les *eorls*, nés pour commander, pour remplir l'office de prêtres, de juges et de chefs sous la primauté des rois[1].

Ainsi donc, la portion de la Grande-Bretagne qui a pris dès lors le nom d'Angleterre se composait d'une agrégation de tribus et de communautés indépendantes, mais chez qui les exigences de la guerre contre leurs voisins du nord ou de l'ouest allaient développer une tendance graduelle vers l'u-

don, 1839-1848), et *The Saxons in England*. London, 1849. — Baron d'ECKSTEIN, Notices et mémoires divers.

1. Les lois et les diplômes anglo-saxons, et surtout les chartes de donations monastiques, reproduisent sans cesse cette distinction entre les *Ceorls* et les *Eorls*, qui se retrouve dans la mythologie scandinave, entre les *Karls* et les *Jarls*, nés du commerce d'un dieu avec deux différentes femmes. Voir le chant du premier Edda, intitulé : *Rigsmal*. — Le mot *ceorl* a produit dans l'anglais moderne celui de *churl*, paysan, rustre, butor ; et le mot *eorl* a donné *earl*, comte. L'un est descendu et l'autre est monté.

nité. Elle se constituait en une fédération aristocratique, où des familles d'une origine réputée divine présidaient à la vie sociale et militaire de chaque tribu, mais où l'indépendance personnelle restait la base de tout. Cette indépendance savait toujours revendiquer ses droits quand un prince plus habile ou plus énergique que les autres les avait entamés. Elle se retrouvait partout pour établir et maintenir la vie sociale sur le principe de l'association libre en vue du bien commun[1]. Tout ce que les hommes libres n'avaient pas expressément abandonné à des chefs établis par eux-mêmes ou à des associés librement acceptés leur demeurait acquis et inviolable.

Telle était à cette époque obscure et reculée, comme de nos jours, le principe fondamental et glorieusement inaltérable de la vie publique des Anglais.

Une partie de la population bretonne, celle qui avait survécu aux fureurs de la conquête et qui n'avait pas su ou pas voulu chercher un refuge dans les montagnes et les presqu'îles de la Cambrie et de la Cornouaille, semble s'être accommodée de ce nouveau régime. Une fois la conquête achevée, et là où cette conquête n'avait pas entraîné l'extermination

1. Free association on the terms of mutual benefit. KEMBLE, *Saxons in England*, t. II, p. 312.

complète de la race indigène [1], on ne trouve aucune trace de soulèvement ou de mécontentement général chez les Bretons, et l'on peut admettre comme plausible l'avis des érudits qui ne croient pas que la condition de la masse du peuple breton, restée dans les régions conquises, ait été pire sous les envahisseurs saxons que sous le joug des Romains ou même sous celui de leurs princes indigènes, si maltraités par leur compatriote, l'historien Gildas [2]. On peut même croire que cette fusion entre les vaincus et les vainqueurs s'opéra au grand profit de ceux-ci. Nul ne sait si l'héroïque ténacité, qui est devenue le caractère distinctif du peuple anglais, n'a pas été surtout empruntée à la race vigoureuse qui, après avoir tenu tête à César, avait su, seule entre tous les peuples soumis à Rome, lutter pen-

1. On a constaté plus haut (liv. x, ch. 1, p. 16) que dans quelques contrées les Saxons anéantirent les populations vaincues. Mais ce ne fut que l'exception. Voir à ce sujet le résumé excellent de Burke, dans son *Essai abrégé de l'Histoire d'Angleterre*, ouvrage trop oublié, quoique tout à fait digne du plus grand des Anglais.

2. Tel est surtout l'avis de Kemble, qui d'ailleurs généralise beaucoup trop sa théorie sur les exagérations historiques en ce qui touche l'oppression ou l'anéantissement des nations conquises. Ce qui se passe depuis 1772, en Pologne, en Lithuanie, en Circassie et ailleurs, démontre que l'on peut très bien, même dans la pleine lumière de la civilisation moderne et sous des princes sacrés devant l'autel du Dieu vivant, procéder avec une efficacité invincible à la destruction des races humaines.

dant deux siècles contre l'invasion des barbares[1].

Mais cette assimilation des deux races ne put s'opérer qu'aux dépens de la foi chrétienne. A la différence des envahisseurs barbares du continent, les Saxons n'adoptèrent pas la religion du peuple qu'ils avaient subjugué. En Gaule, en Espagne, en Italie, le christianisme avait refleuri et s'était énergiquement affirmé sous la domination des Francs et des Goths ; il avait conquis les conquérants. En Bretagne, il disparut sous le poids de la conquête étrangère. Il n'en restait rien dans les pays soumis aux Saxons quand Rome y envoya ses missionnaires ; on y rencontrait à peine quelques églises ruinées, mais pas un chrétien vivant parmi les indigènes[2] ; vainqueurs et vaincus erraient également dans la nuit du paganisme.

Aussi n'est-il pas besoin de se demander si à côté de cette fière et vigoureuse indépendance où nous avons reconnu une rare et précoce condition de l'intelligence politique et de la vitalité sociale, les Anglo-Saxons manifestaient des vertus morales d'un ordre aussi relevé. Nul ne peut être tenté de le croire. Certes, « il y avait sous cette barbarie native des penchants nobles inconnus au monde romain. Sous la brute, on découvre l'homme libre et aussi l'homme

1. La Borderie, p. 231.
2. Burke, *Works*, t. VI, p. 216.

de cœur[1]. » On y découvre même, entremêlés aux abus journaliers de l'audace et de la force, certains prodiges de dévouement héroïque et simple, d'enthousiasme sincère et grandiose, qui appellent ou devancent le christianisme. Mais à côté de ces prodiges d'énergique et primitive vertu, quels prodiges de vice et de crime, d'avarice, de luxure et de férocité ! La religion de leurs pères scandinaves, dont les mythes primitifs enveloppaient plus d'une vérité traditionnelle sous des symboles pleins de grâce ou de majesté, ne s'était que trop tôt corrompue ou troublée. Elle ne les préservait d'aucun excès, d'aucune superstition, d'aucun fétichisme, peut-être pas même des sacrifices humains, connus de toutes les nations païennes. Que pouvait-on attendre, en fait de moralité, de gens habitués à invoquer et à honorer Woden, le dieu des massacres, Freya, la Vénus du Nord, la déesse de la sensualité, et tous ces dieux sanguinaires ou obscènes, dont tel avait pour emblème une épée nue et tel autre le marteau dont il brisait la tête de ses ennemis[2]? L'immortalité qui leur était promise dans la Walhalla leur réservait des jours de carnage et des nuits de débauche, consumées à boire dans les crânes de leurs victimes. Et dès

1. TAINE, *Histoire de la littérature anglaise.*

2. Voir tout le beau chapitre d'Ozanam sur la religion des Germains, dans les *Germains avant le Christianisme*, 1847.

ce monde, leur vie n'était trop souvent qu'une longue orgie de carnage, de rapine et d'impudicité. Le respect traditionnel des races germaniques pour la femme subissait chez les Saxons comme ailleurs de singulières dérogations dès qu'il ne s'agissait plus des princesses ou des filles de la race victorieuse et dominante.

Leur pitié ne consistait qu'à épargner les vaincus pour les réduire en servitude et les vendre au dehors. Cet affreux commerce des esclaves, qui a déshonoré successivement toutes les nations païennes et chrétiennes, s'exerçait chez eux avec une sorte de passion invétérée [1]. Il fallut, nous le verrons, des siècles entiers d'efforts incessants pour l'extirper. Ce n'était pas seulement des captifs, des vaincus qu'ils condamnaient à cet excès d'infortune et de honte : c'étaient leurs parents, leurs compatriotes ; c'était, comme les frères de Joseph, leur propre sang ; c'étaient leurs fils et leurs filles qu'ils mettaient à l'encan et qu'ils vendaient à des marchands venus du continent pour s'approvisionner chez les Anglo-Saxons de cette denrée humaine. C'était par ce commerce infâme que la Grande-Bretagne, redevenue presque aussi étrangère au reste de l'Europe qu'elle l'était avant César, rentrait dans le cercle des nations policées, et elle y rentrait comme au temps de

1. WILLELMUS MALMESBURIENSIS, *de Gestis regum Anglorum*, I, 3.

César, où Cicéron n'anticipait d'autre profit pour Rome de l'expédition du proconsul que le produit de la vente des esclaves[1].

Et cependant c'était du fond de cet abîme d'ignominie que Dieu allait faire surgir l'occasion d'affranchir l'Angleterre des entraves du paganisme et de l'introduire, par la main du plus grand des papes, dans le giron de l'Église en même temps que dans l'orbite de la civilisation chrétienne.

Qui nous expliquera jamais que ces vendeurs d'hommes aient trouvé le débit de leur marchandise à Rome? Oui, à Rome, dans la pleine lumière du christianisme; à Rome, six siècles après la naissance du divin libérateur, et trois siècles après la paix de l'Église; à Rome soumise depuis Constantin à des empereurs chrétiens, et où grandissait graduellement la souveraineté temporelle des papes! Il en était ainsi cependant en l'an de grâce 586 ou 587, sous le pape Pélage II. Des esclaves de tout sexe et de tous pays, et parmi eux, des enfants, des jeunes gens saxons, se trouvaient exposés en vente dans le Forum romain, comme toute autre denrée. Des prêtres, des moines, se mêlaient à la foule qui venait enchérir ou assister au marché; et parmi les spec-

1. Britannici belli exitus exspectatur... Illud cognitum est, neque argenti scripulum ullum esse in illa insula, neque ullam spem prædæ nisi ex mancipiis. *Epist. ad Attic.*, IV, 16.

tateurs apparaissait le doux, le généreux, l'immortel Grégoire[1]. Il apprenait ainsi à détester cette lèpre de l'esclavage qu'il lui fut donné plus tard de restreindre et de combattre, mais non d'extirper[2].

On a cent fois raconté cette scène que le père de l'histoire d'Angleterre avait recueillie dans la tradition de ses ancêtres northumbriens, et ce dialogue où se peignent avec une si touchante originalité l'âme pieuse et compatissante de Grégoire, en même temps que son goût étrange pour les jeux de mots. Chacun sait comment, à la vue de ces jeunes esclaves, frappé de la beauté de leurs visages, de la blancheur éblouissante de leur teint, de la longueur de leurs blonds cheveux, indice probable d'une extraction aristocratique, il s'informa de leur patrie et de leur religion. Le marchand lui répondit qu'ils venaient de l'île de Bretagne, où tout le monde avait ce même teint, et qu'ils étaient païens. Alors poussant un soupir profond : « Quel malheur ! » s'écria-t-il, « que le père des ténèbres possède des êtres « d'un visage si lumineux, et que la grâce de ces « fronts réfléchisse une âme vide de la grâce inté-

1. Die quadam cum advenientibus nuper mercatoribus multa venalia in forum fuissent collata, multique ad emendum confluxissent, et ipsum Gregorium inter alios advenisse, ac vidisse inter alia, pueros venales positos. BEDE, II, 1.

2. JOAN. DIAC., *Vita S. Gregorii,* IV, 45, 46, 47. — S. GREG., *Epist.*, IV, 9 et 13; VII, 24, 38 et ailleurs. Voir plus haut, t. II, liv. v, chap. 5.

« rieure ! Mais quelle est leur nation? » — Ce sont des Angles. — « Ils sont bien nommés, car ces Angles « ont des figures d'anges, et il faut qu'ils deviennent « les frères des anges dans le ciel. Mais de quelle « province ont-ils été enlevés? » — De la Déira (l'un des deux royaumes de la Northumbrie). — « C'est « encore bien, » reprit-il. « *De ira eruti*, ils seront « dérobés à l'ire de Dieu, et appelés à la miséricorde « du Christ. Et comment se nomme le roi de leur « pays? » — Alle ou Ælla. — « Soit encore : il « est très bien nommé, car on chantera bientôt « l'*Alleluia* dans son royaume[1] ».

Il est naturel de croire que le riche et charitable abbé racheta ces enfants captifs, qu'il les conduisit aussitôt chez lui, c'est-à-dire dans le palais de son père où il était né, qu'il avait changé en monastère et qui n'était pas loin du Forum où les jeunes Bretons avaient été exposés en vente. Le rachat de ces trois ou quatre esclaves fut ainsi l'origine de la rédemption de toute l'Angleterre. Un chroniqueur anglo-saxon, chrétien, mais laïque, qui écrivait quatre siècles plus tard, mais qui constate l'empire des traditions domestiques chez ce peuple, en donnant à sa propre

1. Bede, *loc. cit.* Paul Diac., *Vita S. Gregorii*, c. 14. Joan. Diac. *Vita S. Greg.*, I, 21. Gotselini, *Historia maior de vita S. Augustini*, c. 4. Lappenberg, p. 138. — C'est le nom d'Ælla, qui fixe la date de cet incident à une époque nécessairement antérieure à la mort de ce prince arrivée en 538.

généalogie une très grande place dans l'histoire de sa race[1], dit expressément que Grégoire logea ses hôtes dans le *triclinium* où il aimait à servir de ses propres mains la table des pauvres, et qu'après les avoir instruits et baptisés il voulut les prendre pour compagnons, et retourner avec eux dans leur patrie, pour la convertir au Christ. Tous les auteurs sont unanimes à reconnaître qu'à partir de ce moment il conçut le grand projet de conquérir les Anglo-Saxons à l'Église catholique. Il y consacra une persévérance, un dévouement et une prudence que les plus grands hommes n'ont point surpassés. On a vu comment, au sortir de la scène du marché des esclaves, il demanda et obtint du pape d'être envoyé comme missionnaire auprès des Anglo-Saxons, et comment à la nouvelle de son départ, les Romains, après avoir accablé le pape de reproches, coururent après leur pontife futur, et, l'atteignant à trois journées de Rome, le ramenèrent de force dans la ville éternelle[2].

A peine eut-il été élu pape (590), que le grand et cher dessein devint l'objet de ses préoccupations perpétuelles. Son âme intrépide en demeure constamment agitée et sa vaste correspondance en porte

1. Ethelwerdi *Chronic.*, lib. ii, c. 1. Voir son curieux préambule à sa cousine Mathilde, ap. Savile, p. 473, et les remarques de Lappenberg, p. 55.
2. Voir t. II, livre v, chap. 1.

l'empreinte continuelle[1]. En attendant qu'il ait pu rencontrer l'homme propre à cette mission providentielle, il n'oublie jamais ces esclaves anglais, ces enfants païens dont le triste sort lui a révélé la conquête que Dieu lui réserve, et dont les frères doivent se trouver sur les autres marchés d'esclaves des pays chrétiens. Il écrit au prêtre Candide, chargé de gérer le patrimoine de l'Église romaine en Gaule : « Nous vous enjoignons d'employer l'argent que vous avez touché à l'achat de jeunes esclaves anglais de dix-sept à dix-huit ans, que vous ferez élever dans le monastère pour le service de Dieu. De cette façon, la monnaie gauloise, qui n'a pas cours ici, recevra sur place un emploi convenable. Si vous pouvez tirer quelque chose des revenus qu'on dit nous avoir été retirés, il faut également l'employer à procurer des vêtements pour les pauvres, ou à racheter ces enfants esclaves. Mais comme ils seront encore païens, il faut les faire accompagner par un prêtre, qui puisse les baptiser s'ils tombaient malades en route[2]. » Enfin, dans la sixième année de son pontificat, il se décide à choisir pour apôtres de l'île lointaine où le transportait sans cesse sa pensée, les religieux de son monastère de Saint-André au mont

1. *Epist.* IX, 108, ad Syagrium episc. Augustodunensem. — Diac., II, 33.
2. *Epist.*, VI, 7.

Cœlius, et de leur donner pour chef Augustin, le prieur de cette chère maison.

Ce monastère est celui qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Grégoire, et que connaissent tous ceux qui ont été à Rome. Cette ville incomparable renferme peu de sites plus attrayants et plus dignes d'éternelle mémoire. Le sanctuaire occupe l'angle occidental du mont Cœlius, et l'emplacement du bois sacré et de cette source que la mythologie romaine avait consacrés par le roman gracieux et touchant de Numa et de la nymphe Égérie[1]. Il est à égale distance du grand Cirque, des Thermes de Caracalla et du Colisée, tout proche de l'église des saints martyrs Jean et Paul. Le berceau du christianisme de l'Angleterre touche ainsi au sol trempé par le sang de tant de milliers de martyrs. En face s'élève le mont Palatin, berceau de Rome païenne, encore couvert des vastes débris du palais des Césars. A gauche du grand escalier qui conduit au monastère actuel, trois petits édifices se détachent sur un fond de verdure[2]. Sur la porte de l'un on lit ces mots : *Triclinium pauperum,* et c'est là que se conserve la table où venaient chaque jour s'asseoir les douze pauvres que Grégoire nourrissait et servait lui-même. L'autre est consacré à la mémoire de sa mère, Silvie, qui avait

1. Ampère, *l'Histoire romaine à Rome*, tome I, p. 4, 370, 498.
2. Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, t. I, p. 447.

suivi son exemple, en se vouant à la vie religieuse, et dont il avait fait peindre le portrait dans le porche de son monastère [1].

Entre ces deux édicules, s'élève l'oratoire consacré par Grégoire, encore simple religieux, à l'apôtre saint André, au temps où il transformait sa maison patrimoniale en ce cloître d'où devaient sortir les apôtres de l'Angleterre. Dans l'église du monastère, qui appartient aujourd'hui aux Camaldules, on montre encore la chaire où Grégoire prêchait, le lit où il prenait un si court repos, l'autel devant lequel il a dû tant prier pour la conversion de ses chers Anglais. Sur la façade de cette église une inscription constate que de là sont partis les premiers apôtres des Anglo-Saxons, dont elle donne les noms [2]. Sous le porche,

1. Joan. Diac., *Vita Gregorii*, IV, c. 83

2. En voici le texte exactement transcrit par la main amie d'un éloquent religieux de notre temps et de notre pays, le Père Hyacinthe, carme déchaussé.

EX HOC MONASTERIO
PRODIERVNT

S. GREGORIVS. M. FVNDATOR. ET. PARENS. — S. ELVTHERIVS. AB. — S. HILARION AB. — S. AVGVSTINVS. ANGLOR. APOSTOL. — S. LAVRENTIVS. CANTVAR. ARCHIEP. — S. MELLITVS. LONDINEN. EP. MOX. ARCHIEP. CANTVAR. — S. JVSTVS. EP. ROFFENSIS. — S. PAVLINVS. EP. EBORAC. — S. MAXIMIANVS SYRACVSAN. EP. — SS. ANTONIVS MERVLVS. ET. JOANNES. MONACHI. — S. PETRVS. AB. CANTAR.

HONORIVS. ARCHIEP. CANTVAR. — MARINIANVS. ARCHIEP. RAVEN. — PROBVS. XENODOCHI. IEROSOLYMIT. CVRATOR. A. S. GREGORIO. ELECT. — SABINVS. CALLIPOLIT. EP. — FELIX. MESSANEN. EP. — GREGORIVS. DIAC. CARD. S. EUSTACHI.

HIC. ETIAM. DIU. VIXIT. M. GREGORII. MATER. S. SILVIA. HOC. MAXIME. COLENDA. QVOD. TANTVM. PIETATIS. SAPIENTIAE. ET. DOCTRINAE. LVMEN. PEPERERIT.

on voit les tombes de quelques généreux Anglais, morts dans l'exil pour avoir voulu rester fidèles à la religion que ces apôtres leur avaient portée; et, entre autres inscriptions sépulcrales, on remarque et on retient celle que voici: « Ci-gît Robert Pecham, Anglais catholique qui, après la rupture de l'Angleterre avec l'Église, a quitté sa patrie, ne pouvant supporter d'y vivre sans foi, et qui, venu à Rome, y est mort, ne pouvant supporter d'y vivre sans patrie[1]. »

Où est donc l'Anglais digne de ce nom qui, en portant son regard du Palatin au Colisée, pourrait contempler sans émotion et sans remords ce coin de terre d'où lui sont venus la foi et le nom de chrétien, la Bible dont il est si fier, l'Église même dont il a gardé le fantôme? Voilà donc où les enfants esclaves de ses aïeux étaient recueillis et sauvés! Sur ces pierres s'agenouillaient ceux qui ont fait sa patrie chrétienne! Sous ces voûtes a été conçu par une âme sainte, confié à Dieu, béni par Dieu, accepté et accompli par d'humbles et généreux chrétiens, le grand dessein! Par ces degrés sont descendus les quarante moines qui ont porté à l'Angleterre la parole de Dieu, la lumière de l'Évangile avec l'unité catholique, la succession apostolique et la règle de Saint-Benoît!

1. Cité dans le discours de M. Augustin Cochin au congrès de Malines, 20 août 1863.

Aucun pays n'a reçu le don du salut plus directement des papes et des moines, et aucun, hélas! ne les a sitôt et si cruellement trahis.

Rien de plus triste et de plus sombre que l'état de Rome et de l'Église à l'époque où Grégoire résolut de mettre à exécution son projet. A ce grand homme, tour à tour soldat, général, homme d'État, administrateur, législateur, mais toujours et avant tout pontife et apôtre, il fallait une audace surnaturelle pour oser entreprendre des conquêtes lointaines, au sein des périls et des désastres dont il était entouré, au moment où Rome, dévastée par la peste, par la famine, par les inondations du Tibre, exploitée sans merci ou abandonnée sans pudeur par les empereurs byzantins, se débattait contre la domination chaque jour plus menaçante des Lombards [1]. Et ce n'est pas sans raison qu'un écrivain plus érudit qu'enthousiaste présente l'expédition d'Augustin comme un acte aussi héroïque que le départ de Scipion pour l'Afrique pendant qu'Annibal était aux portes de Rome[2].

On ne sait absolument rien de ce qui précéda dans la vie d'Augustin le jour solennel où pour obéir aux ordres du Pontife, qui avait été son abbé, il dut s'arracher avec ses quarante compagnons aux entrailles maternelles de la communauté qui leur servait de

1. Voir plus haut, t. II, liv. v, c. 2.

2. Kemble, *Saxons in England*, t. II, p. 357.

patrie. Pour fixer le choix de Grégoire, il faut qu'il ait montré des qualités éminentes comme prieur du monastère. Mais rien n'annonce que ses compagons aient été dès lors animés du zèle qui enflammait le Pape. Ils arrivèrent sans encombre en Provence et s'arrêtèrent quelque temps à Lérins, dans cette île des Saints de la Méditerranée, où, un siècle et demi plus tôt, Patrice, l'apôtre monastique de l'île des Saints de l'Océan, avait séjourné pendant neuf ans avant d'être envoyé par le pape Célestin pour évangéliser l'Irlande. Mais, là ou ailleurs, les moines romains recueillirent d'effrayants récits sur les pays qu'ils avaient à convertir. On leur dit que le peuple anglo-saxon, dont ils ignoraient la langue, était un peuple de bêtes féroces, altéré du sang innocent, impossible à toucher ou à gagner, et qu'on ne pouvait aborder qu'en courant à une perte certaine. Ils prirent peur, et au lieu de poursuivre leur route, ils obtinrent d'Augustin qu'il retournerait à Rome pour supplier le Pape de les dispenser d'un voyage si pénible, si périlleux et si inutile[1]. Loin de les exaucer, Grégoire leur renvoya Augustin avec une lettre où il leur prescrivait de reconnaître désormais pour leur abbé le prieur de Saint-André, de lui obéir en tout, et surtout de ne pas se laisser terrifier par les labeurs de la route ni par la langue des médisants. « Mieux

1. Gotselinus, *Historia maior*, c. 3, 6. — Bede, I, 23.

valait, leur écrivait-il, ne pas commencer cette bonne œuvre que d'y renoncer après l'avoir entamée... En avant donc, au nom de Dieu... Plus vous aurez de peine et plus votre gloire sera belle dans l'éternité. Que la grâce du Tout-Puissant vous protège et m'accorde de voir le fruit de votre travail dans l'éternelle patrie; si je ne puis partager votre labeur, je n'en serai pas moins à la récolte, car Dieu sait que ce n'est pas la bonne volonté qui me manque [1]. »

Augustin était porteur de lettres nombreuses, écrites à la même date par le Pape, d'abord à l'abbé de Lérins, à l'évêque d'Aix et au gouverneur gallo-franc de Provence, pour les remercier du bon accueil qu'ils avaient déjà fait aux missionnaires, puis aux évêques de Tours, de Marseille, de Vienne, d'Autun, et surtout à Virgile, métropolitain d'Arles, pour leur recommander très chaleureusement Augustin et sa mission, mais sans leur en expliquer la nature ou la portée.

Il en agit autrement dans ses lettres aux deux jeunes rois d'Austrasie et de Bourgogne et à leur mère, Brunehaut, qui régnait en leur nom sur toute la France orientale. En invoquant l'orthodoxie qui distinguait entre toutes la nation franque, il leur annonce qu'il a appris que la nation anglaise était

1. Bede, I, 23.

disposée à recevoir la foi chrétienne, mais que les prêtres des régions voisines (c'est-à-dire de la Cambrie) n'avaient nul soin de la leur prêcher ; en conséquence, il demande que les missionnaires destinés par lui à sonder, puis à sauver les âmes des Anglais, puissent obtenir des interprètes pour les accompagner au delà du détroit et un sauf-conduit royal pour garantir leur sécurité pendant leur voyage à travers la France [1].

Ainsi stimulés et recommandés, Augustin et ses religieux reprirent courage et se remirent en route. Leur obéissance remporta la victoire qui avait été refusée à la magnanime ardeur du grand Grégoire. Ils traversèrent donc toute la France en remontant le Rhône et en descendant la Loire, protégés par les princes et les évêques à qui le Pape les avait recommandés, mais non sans subir plus d'une avanie de la part des populations grossières, surtout en Anjou, où ces quarante hommes vêtus en pèlerins, cheminant ensemble, prenant quelquefois leur gîte nocturne sous un grand arbre pour tout abri, furent accueillis comme des loups-garous, et où les femmes surtout se signalaient par leurs hurlements et leurs dérisions [2].

Après avoir ainsi parcouru toute la Gaule franque,

1. *Epist.*, VI, 53 à 59.
2. Gotselinus, c. 10.

Augustin et ses compagnons vinrent débarquer sur la plage méridionale de la Grande-Bretagne à l'endroit où elle se rapproche le plus du continent et là même où avaient déjà pris terre les conquérants antérieurs de l'Angleterre : Jules César, qui l'avait révélée au monde romain, puis Hengist avec ses Saxons qui lui apportaient avec son nom nouveau l'ineffaçable empreinte des races germaniques. A ces deux conquêtes venait maintenant succéder une troisième, destinée à être la dernière. Car on ne saurait mettre au même rang les invasions victorieuses des Danois et des Normands qui, issus du même sang et imbus des mêmes mœurs que les Saxons, ont cruellement troublé la vie du peuple anglais, mais n'ont rien changé aux racines de sa vie sociale et morale et n'ont pu entamer ni sa langue, ni sa religion, ni son caractère national.

Ces nouveaux conquérants arrivent eux aussi, comme Jules César, sous les enseignes de Rome, mais de la Rome éternelle, non de la Rome impériale. Ils viennent rétablir la loi de l'Évangile que les Saxons avaient noyée dans le sang. Mais en imprimant pour toujours le sceau de la foi chrétienne à la terre et à la race des Anglais, ils ne porteront aucune atteinte au caractère indépendant, à la puissante originalité de la nation qu'ils achèveront de constituer en la convertissant.

Au midi de l'embouchure de la Tamise et à la pointe nord-est du comté de Kent, on voit une région qui s'appelle encore l'île de Thanet, bien que le nom d'île ne lui convienne plus, parce que le bras de mer qui la séparait autrefois du continent n'est plus qu'une sorte de ruisseau marécageux et saumâtre. C'est là, à un endroit où les blanches et abruptes falaises de cette plage d'Albion s'interrompent subitement pour ouvrir une anse sablonneuse, auprès de l'ancien port des Romains à Richborough, entre les villes modernes de Sandwich et de Ramsgate [1], que les moines romains posèrent pour la première fois le pied sur le sol britannique [2]. On a longtemps conservé et vénéré le rocher qui avait reçu l'empreinte des premiers pas d'Augustin; on y venait en pèlerinage pour re-

1. On aime à constater que dans cette ville même de Ramsgate, sur la plage où aborda l'abbé Augustin, les fils de Saint-Benoît ont pu après treize siècles écoulés, élever de nos jours un nouveau sanctuaire, auprès d'une église dédiée à saint Augustin et construite par le grand architecte catholique Pugin. Cette colonie monastique dépend de la nouvelle province bénédictine de Subiaco, à laquelle se rattachent également nos fondations récentes de la *Pierre-qui-Vire*, en Morvan, et de Saint-Benoît-sur-Loire, au diocèse d'Orléans.

2. Dans un livre intitulé : *Historical memorials of Canterbury*, 1855, le docteur anglican Arthur Stanley, aujourd'hui doyen de l'église abbatiale de Westminster, a étudié et déterminé avec autant d'enthousiasme que de scrupuleuse exactitude tous les faits relatifs à l'arrivée de saint Augustin. Il a confirmé l'opinion déjà ancienne qui fixe le lieu même du débarquement à ce qui n'est plus aujourd'hui qu'une ferme nommée *Ebb'sfleet*, et située sur un promontoire dont la mer, en se retirant, a abandonné les alentours.

mercier le Dieu vivant d'y avoir conduit l'apôtre des Anglais [1].

A peine débarqué, le lieutenant du pape Grégoire envoya les interprètes dont il s'était pourvu en France auprès du roi de la contrée où les missionnaires venaient d'aborder, pour lui annoncer qu'ils arrivaient de Rome, et qu'ils lui apportaient la meilleure des nouvelles, la vraie bonne Nouvelle, avec les promesses de la joie céleste et d'un règne éternel en la compagnie du Dieu vivant et véritable [2].

Ce roi s'appelait Ethelbert [3], ce qui voulait dire en anglo-saxon *Noble* et *Vaillant*. Arrière-petit-fils de Hengist, le premier des conquérants saxons, qui lui-même passait pour descendre d'un des trois fils d'Odin, il régnait depuis trente-six ans sur le plus ancien royaume de l'Heptarchie, celui de Kent, et il venait d'acquérir sur tous les autres rois et princes saxons, jusqu'aux confins de la Northumbrie, cette sorte de suprématie militaire qui s'atta-

1. Stanley, p. 14. — Oakley, *Life of S. Augustin*, 1844, p. 19.— Cette *Vie* fait partie de l'intéressante série des *Lives of the English saints*, publiée par les principaux écrivains de l'école puseyite avant leur conversion.

2. Bede, I, 25.

3. Le radical *Ethel*, qui se retrouvera dans presque tous les noms d'hommes ou de femmes que nous allons citer, répond à l'adjectif allemand *Edel*, noble. Le nom d'*Ethelbert* est devenu plus tard *Adalbert*, *Albert*.

chait au titre de Bretwalda ou de chef temporaire de la Confédération saxonne [1].

Il devait être naturellement prédisposé en faveur de la religion chrétienne. C'était celle de sa femme, Berthe, qui avait pour père Caribert, roi des Francs de Paris, petit-fils de Clovis; et pour mère, cette Ingoberge dont Grégoire de Tours nous a raconté les douces vertus et les malheurs domestiques [2]. Elle n'avait été accordée à ce roi païen des Saxons de Kent, qu'à la condition de pouvoir observer librement les préceptes et les pratiques de sa foi, sous la garde d'un évêque gallo-franc, Liudhard, de Senlis, qui était toujours resté avec elle, et venait seulement de mourir, lorsque Augustin arriva. La tradition constate les douces et aimables vertus de la reine Berthe, en même temps que son zèle discret pour la conversion de son mari et de ses sujets. On croit que Grégoire tenait d'elle ces données sur l'envie qu'auraient les Anglais de se convertir, dont il avait entretenu la reine Brunehaut et ses petits-fils [3]. Cette arrière-petite-fille de sainte Clotilde semblait ainsi

1. Bede, I, 25 ; II, 3, 5. Je dois ajouter que cette opinion, fondée sur les textes de Bede, est contestée par plusieurs érudits modernes, qui regardent le caractère essentiellement indépendant des diverses royautés anglo-saxonnes comme incompatible avec la suprématie même temporaire de l'une d'entre elles.

2. Greg. Turon., *Hist. Franc.*, IV, 26; IX, 26.

3. S. Gregorii *Epist.*, VI, 58. Cf. *Epist.*, XI, 29.

destinée à être elle-même la Clotilde de l'Angleterre. Mais on a trop peu de détails sur sa vie : elle n'a laissé qu'une brève et incertaine lueur dans ces horizons lointains et voilés qu'elle traverse comme un astre précurseur du soleil de la vérité.

Cependant le roi Ethelbert n'autorisa pas tout d'abord les moines romains à venir le trouver dans la cité romaine de Cantorbéry qui lui servait de résidence. Tout en pourvoyant à leur subsistance, il leur prescrivit de ne pas sortir de l'île où ils avaient débarqué, pendant qu'il délibérerait sur ce qu'il avait à faire. Au bout de quelques jours il alla les visiter lui-même, mais ne voulut les entretenir qu'en plein air ; on ne sait quelle superstition païenne lui faisait redouter d'être victime de quelque maléfice s'il se trouvait sous le même toit que ces étrangers. Au bruit de son approche, ils s'avancèrent processionnellement au-devant de lui.

« L'histoire de l'Église, dit Bossuet, n'a rien de plus beau que l'entrée du saint moine Augustin dans le royaume de Kent avec quarante de ses compagnons, qui, précédés de la croix et de l'image du grand Roi Notre-Seigneur Jésus-Christ, faisaient des vœux solennels pour la conversion de l'Angleterre[1]. » En ce moment solennel, où sur cette terre jadis chrétienne le christianisme se retrouvait face

1. *Discours sur l'histoire universelle.*

à face avec l'idolâtrie, ces étrangers suppliaient le vrai Dieu de sauver en même temps que leurs propres âmes toutes ces âmes pour l'amour desquelles ils s'étaient arrachés de leur cloître paisible à Rome et avaient tenté cette rude entreprise. Ils chantaient les litanies en usage à Rome, sur le rythme solennel et touchant que leur avait enseigné Grégoire, leur père spirituel et le père de la musique religieuse. A leur tête marchait Augustin, dont la haute stature et la prestance patricienne devaient attirer tous les regards, car il dépassait, comme Saül, tous les autres de la tête et des épaules [1].

Le roi, entouré d'un grand nombre de ses fidèles, les reçut assis sous un grand chêne, et les fit asseoir devant lui. Après avoir écouté le discours qu'ils lui adressèrent en même temps qu'à l'assemblée, il leur fit une réponse loyale, sincère, et, comme on dirait aujourd'hui, vraiment libérale. « Voilà de belles pa- « roles et de belles promesses : mais tout cela est nou- « veau et incertain pour moi. Je ne puis tout d'un « coup y ajouter foi, en abandonnant tout ce que « j'observe depuis si longtemps avec toute ma nation. « Mais puisque vous êtes venus de si loin pour nous « communiquer ce que vous-mêmes, à ce que je vois, « croyez être la vérité et le bien suprême, nous ne « vous ferons aucun mal ; au contraire, nous vous

1. GOTSEL., *Vita*, c. 45.

« donnerons l'hospitalité, et nous aurons soin de vous « fournir de quoi vivre; nous ne vous empêcherons « pas de prêcher votre religion, et vous convertirez « qui vous pourrez. » Par ces paroles, le roi leur signifiait l'intention de concilier la fidélité aux coutumes nationales avec un respect pour la liberté des âmes que l'on retrouve trop rarement dans l'histoire. L'Église catholique rencontrait ainsi dès ses premiers pas en Angleterre cette promesse de liberté qui a été pendant tant de siècles le premier article et le plus fondamental de toutes les chartes et de toutes les constitutions anglaises.

Fidèle à cet engagement, Ethelbert permit aux missionnaires de le suivre à Cantorbéry où il leur assigna une demeure qui s'appelle encore *Stable Gate*, la porte de l'hôtellerie. Les quarante missionnaires firent dans cette ville une entrée solennelle, portant leur croix d'argent, avec le tableau sur bois où était peint le Christ, et chantant tous à l'unisson ce refrain de ta litanie : « Nous te conjurons, Seigneur, par toute la miséricorde, d'épargner dans ta colère cette cité et ta sainte maison, car nous avons péché. *Alleluia.* » C'est ainsi, dit un historien monastique, que les premiers pères et les premiers docteurs de la foi des Anglais entrèrent dans leur métropole future, et inaugurèrent le triomphant labeur de la Croix de Jésus[1].

1. BEDE, I, 25. — GOTSELINUS. *Historia minor de vita S. Aug.*, c. 12.

Il y avait hors de la ville, à l'orient, sous le vocable de saint Martin, une petite église, qui datait du temps des Romains, où la reine Berthe allait prier et pratiquer son culte. Ce fut là qu'Augustin et ses compagnons allaient, eux aussi, chanter leur office monastique, célébrer la messe, prêcher et baptiser[1]. Les voilà donc tranquilles, grâce à la munificence royale, sur les nécesaités de la vie, munis du bien suprême de la liberté, et usant de cette liberté pour travailler à la propagation de la vérité. Ils y vivaient, dit le plus véridique des historiens, de la vie des apôtres dans la primitive Église ; assidus à l'oraison, aux vigiles, aux jeûnes, ils prêchaient la parole de vie à tous ceux qu'ils pouvaient aborder, méprisant tous les biens de ce monde, n'acceptant de leurs néophytes que le strict nécessaire, vivant en tout d'accord avec leur doctrine, et prêts à tout souffrir comme à mourir pour la vérité qu'ils prêchaient. L'innocente simplicité de leur vie, la douceur céleste de leur doctrine, parurent aux Saxons des arguments d'une invincible éloquence ; et chaque jour voyait croître le nombre de ceux qui demandaient le baptême[2].

1. L'église actuelle de Saint-Martin, reconstruite au treizième siècle, occupe l'emplacement de celle qui est consacrée à jamais par le double souvenir de la reine Berthe et de l'archevêque Augustin. On y montre même les fonts de baptême où, selon la tradition, eut lieu l'immersion du roi Ethelbert.

2. Bede, I, 26.

Il y a de ces beaux jours au début de toutes les grandes entreprises; ils ne durent point, grâce à l'infirmité lamentable et incurable des choses humaines. Mais il importe de ne les jamais oublier et de les honorer toujours. Ce sont les fleurs du printemps des belles vies. L'histoire n'a pas de mission plus salutaire que de nous en faire respirer le parfum. L'Église de Cantorbéry a connu pendant mille ans des splendeurs sans pareilles; aucune Église dans le monde, après l'Église de Rome, n'a été gouvernée par de plus grands hommes, n'a livré de plus glorieux combats. Mais rien dans ses éclatantes annales ne saurait éclipser la douce et pure lumière de cet humble berceau, de ce cénacle où une poignée d'étrangers, de moines italiens, abrités par l'hospitalité généreuse d'un roi honnête homme, et guidés par l'inspiration du plus grand des Papes, s'occupaient, dans la prière, l'abstinence et le travail, de conquérir les ancêtres d'un grand peuple à Dieu, à la vertu, à la vérité.

Le bon et loyal Ethelbert ne les perdait pas de vue : bientôt, charmé comme tant d'autres par la pureté de leur vie et séduit par les promesses dont plus d'un miracle attestait la vérité, il demanda et reçut le baptême des mains d'Augustin. Ce fut le jour de la Pentecôte de l'an de grâce 597 que ce roi anglo-saxon entra ainsi dans l'unité de la sainte Église

du Christ. Depuis le baptême de Constantin, et si l'on excepte celui de Clovis, il n'y avait point eu d'événement plus considérable dans les annales de la chrétienté[1]. Une foule de Saxons suivirent l'exemple de leur roi et les missionnaires monastiques sortirent de leur premier asile pour prêcher de tous les côtés en construisant çà et là des églises. Le roi, fidèle jusqu'au bout à ce noble respect de la conscience d'autrui dont il avait donné l'exemple avant même d'être chrétien, ne voulut contraindre personne à changer de religion. Il se bornait à aimer davantage ceux qui, baptisés comme lui, devenaient ses concitoyens dans la patrie céleste. Le roi saxon avait appris des moines italiens que nulle contrainte n'est compatible avec le service du Christ[2]. Ce ne fut pas pour unir l'Angleterre à l'Église romaine, ce fut pour l'en arracher, mille ans plus tard, qu'un autre roi et d'autres apôtres durent employer les supplices et les bûchers.

Sur ces entrefaites, Augustin, se voyant désormais à la tête d'une chrétienté importante et conformément aux instructions données par le Pape, retourna en France pour s'y faire sacrer archevêque des Anglais par le célèbre métropolitain d'Arles, Virgile, cet

1. STANLEY, p. 19.

2. BEDE, I, 26. — Cependant Bede lui-même parle plus loin de ceux qui avaient embrassé la foi, *vel favore, vel timore regio*, II, 5.

ancien abbé de Lérins que Grégoire avait établi son vicaire sur toutes les églises du royaume des Francs. Revenu à Cantorbéry, il trouva que l'exemple du roi et les travaux de ses compagnons avaient fructifié au delà de toute attente, à tel point qu'en la solennité de Noël de la même année 597, plus de dix mille Anglo-Saxons se présentèrent pour recevoir le baptême, et ce sacrement leur fut administré à l'embouchure de la Medway dans la Tamise, en face de cette île de Sheppey, où se trouve aujourd'hui une des principales stations de la flotte britannique et un des grands centres de la puissance maritime de l'Angleterre[1].

Le premier des néophytes fut aussi le premier des bienfaiteurs de la naissante Église. Ethelbert, de plus en plus pénétré de respect et de dévouement pour la foi qu'il venait d'embrasser, voulut donner un gage éclatant de sa pieuse humilité en abandonnant au nouvel archevêque son propre palais dans la ville de Cantorbéry et en établissant désormais sa résidence royale à Reculver, ancienne forteresse romaine sur la rive voisine de l'île où avait débarqué Augustin. A côté de la demeure du roi, transformée en monastère pour l'archevêque et ses religieux, et sur le site d'une vieille église du temps des Romains, on commença à construire une basi-

1. S. Gregor. *Epist.*, VIII, 39. — Stanley, *op. cit.*, p. 19.

lique destinée à devenir, sous le nom d'église du Sauveur ou du Christ (*Christ Church*), la métropole de l'Angleterre[1]. Augustin en fut à la fois le premier archevêque et le premier abbé.

Le Pape avait d'abord désigné pour siège de la nouvelle métropole la cité de Londres, colonie romaine déjà célèbre du temps des empereurs, tandis qu'il n'avait peut-être jamais entendu parler de la résidence des rois saxons à Cantorbéry. Mais Londres n'était pas dans le royaume d'Ethelbert, et l'indication du Pape ne put prévaloir contre les motifs qui déterminèrent Augustin à prendre pour foyer de la vie religieuse en Angleterre la capitale du roi qui était devenu son prosélyte et son ami, ainsi que la région où il avait pris terre en abordant le sol britannique, et dont les habitants l'avaient accueilli avec une sympathie si féconde[2].

D'ailleurs les splendeurs et l'influence de la métropole officielle devaient être pendant de longs siècles éclipsées dans l'opinion du peuple anglais et du monde chrétien par une autre fondation, également due à Augustin et Ethelbert, au premier archevêque et au premier roi chrétien d'Angleterre, à l'est de la

1. L'immense métropole actuelle de Cantorbéry, dont la reconstruction fut commencée au onzième siècle par Lanfranc, occupe l'emplacement de cette église primitive et du palais d'Ethelbert.

2. GREGOR. *Epist.*, XI, 65. — WILLELM. MALMESBURIENSIS, *de Gest. Reg.*, I, c. 4, et *de Dorobernensibus Episcopis*, p. 111.

cité royale et à moitié chemin de cette église de Saint-Martin où la reine allait prier et où le roi avait été baptisé. Augustin, toujours à la recherche des vestiges que l'ancienne foi avait laissés dans la Grande-Bretagne, sut découvrir l'emplacement d'une église chrétienne, transformée en temple païen et entourée d'un bois sacré. Ethelbert lui abandonna ce temple avec tout le terrain environnant. L'archevêque en refit aussitôt une église qu'il dédia à saint Pancrace, jeune martyr de Rome, dont le souvenir était cher aux moines romains, parce que le monastère du mont Cœlius, d'où ils étaient tous sortis et où leur père Grégoire était né, avait été construit sur des terrains appartenant autrefois à la famille de Pancrace. Autour de ce nouveau sanctuaire, Augustin éleva un autre monastère, dont un de ses compagnons, Pierre, fut le premier abbé, et qu'il destinait à lui servir de sépulture, selon l'usage romain qui plaçait les cimetières hors des villes et au bord des grands chemins. Il consacra cette nouvelle fondation sous l'invocation des apôtres de Rome, Pierre et Paul ; mais c'est sous son propre nom que cette fameuse abbaye est devenue l'un des sanctuaires les plus opulents et les plus vénérés de la chrétienté, et qu'elle a été pendant plusieurs siècles la nécropole des rois et des primats de l'Angleterre[1], en même temps que le premier foyer

1. Les historiens ecclésiastiques ne tarissent pas en témoignages

de la vie religieuse et intellectuelle dans le midi de la Grande-Bretagne.

Il fallut sept années pour achever et consolider la création du monastère dont l'église ne put même être dédiée du vivant de celui dont elle devait prendre et garder le nom. Mais quelques mois avant sa mort, Augustin eut la satisfaction de faire sanctionner la fondation du premier monastère bénédictin d'Angle-

d'admiration pour cette immense maison, dont le patrimoine compta jusqu'à 11,860 arpents de terre et dont la façade avait 250 pieds de long. Peut-être lisait-on sur cette façade ces vers rapportés par un chroniqueur et qui rappellent l'inscription de Saint-Jean de Latran à Rome :

Hoc caput Anglorum datur esse monasteriorum
Regum cunctorum fons pontificumque sacrorum.

L'abbé de Saint-Augustin de Cantorbéry reçut du pape Léon IX, en 1055, le privilège de siéger à la première place après l'abbé du Mont-Cassin, dans les conciles généraux. — Le *Monasticum Anglicanum* de Dugdale, t. I, p. 23, donne une vue très curieuse de l'état des ruines de cette abbaye vers le milieu du dix-septième siècle ; on y distingue encore une grande tour dite d'Ethelbert, mais construite beaucoup plus tard. Dans un ouvrage spécial, intitulé : *Vestiges of antiquities at Canterbury*, par T. Hastings, 1813, in-folio, il y a des planches qui représentent avec beaucoup de détail les débris encore considérables, mais cruellement profanés ou abandonnés, qui subsistaient en 1812 ; la portion la mieux conservée servait alors de brasserie, accompagnée d'un cabaret et d'une enceinte destinée aux combats de coqs. Elle a été restaurée depuis peu, jusqu'à un certain point, grâce à la munificence de M. Beresford Hope, et sert aujourd'hui de séminaire pour les missions anglicanes. — Cette maison a eu plusieurs historiens, entre autres William Thorne (*de Spina*), qui en fut abbé vers 1358, et surtout Thomas de Elmham, trésorier du monastère en 1407, dont la chronique a été éditée par M. Hardwick en 1858, pour la collection des *Rerum Britannicarum medii ævi Scriptores*.

terre par la ratification solennelle du roi et des chefs de la nation qu'il avait convertie.

La charte de donation a été remise en lumière de nos jours comme le plus ancien monument authentique de l'histoire religieuse et politique de l'Angleterre[1]. On nous saura gré d'en citer le texte et les témoins. Le roi anglo-saxon y paraît à la fois comme prince chrétien et comme chef de l'assemblée aristocratique dont le consentement était nécessaire à la validité de tous ses actes[2]. Il y parle ainsi :

« ... Moi, Ethelbert, roi de Kent, avec le consentement du vénérable archevêque Augustin et de mes nobles, je donne et concède à Dieu, en l'honneur de saint Pierre, quelque portion de la terre qui est de mon droit et qui gît à l'est de la ville de Cantorbéry, afin qu'un monastère y soit construit, et que les propriétés ci-après dénommées soient en la possession de celui qui en sera ordonné abbé. C'est pourquoi j'adjure et j'ordonne, au nom du Dieu Tout-Puissant, qui est le juste et souverain juge, que cette terre

1. L'authenticité de cet acte a été admise par l'un des érudits les plus compétents de notre temps, sir Francis Palgrave : *Rise and progress of the British commonwealth*, t. II, p. 215, 218. Cependant Kemble, dans son *Codex diplomaticus ævi Saxonici*, t. I, p. 2, ne l'a publié qu'avec l'astérisque qui indique les documents qu'il tient pour suspects ou faux ; il ne donne d'ailleurs aucun motif pour justifier cet arrêt.

2. Elmham, p. 111.

ainsi donnée le soit à jamais, qu'il ne soit loisible ni à moi, ni à mes successeurs, d'en ôter une part quelconque à ses possesseurs; et si quelqu'un tente d'amoindrir ou d'annuler notre donation, qu'il soit, dans cette vie, privé de la sainte communion du corps et du sang de Jésus-Christ, et, au jour du jugement, séparé de la compagnie des saints...

† Moi, Éthelbert, roi des Anglais, j'ai confirmé cette donation de ma propre main avec le signe de la sainte Croix.

† Moi, Augustin, par la grâce de Dieu, archevèque, j'ai librement souscrit.

† Moi, Eadbald, fils du roi, j'ai adhéré.

† Moi, Hamigisile, duc, j'ai approuvé.

† Moi, Hocca, comte, j'ai consenti.

† Moi, Angemundus, référendaire, j'ai approuvé.

† Moi, Graphio, comte, j'ai dit bien.

† Moi, Tangisile, *regis optimas*, j'ai confirmé.

† Moi, Pinca, j'ai consenti.

† Moi, Geddi, j'ai corroboré [1].

1. KEMBLE, *loc. cit.* — Les actes de donation rendus par les rois anglo-saxons énoncent toujours le consentement des *ducum*, *comitum*, *optimatumque*, et sont toujours revêtus de la signature des comtes et seigneurs principaux, entremêlés aux évêques et aux abbés; la formule *Favi*, ou *consensi*, ou *approbavi*, accompagne souvent le nom propre qui est toujours précédé d'une croix : † *Ego Hocca comes consensi*. Cette croix ne tenait donc nullement lieu de la signature, comme on l'a prétendu, et n'indiquait en aucune façon que le signataire ne sût pas écrire. Kemble dans une

note de sa préface (p. 91) semble indiquer que les deux signatures d'Angemundus et de Graphio, avec les qualifications dont elles sont accompagnées, lui ont donné lieu de ranger le diplôme tout entier parmi les documents apocryphes. Palgrave donne, d'après SUMNER's *Canterbury*, p. 47, un autre texte du même titre où les signatures, rangées dans le même ordre, ne sont accompagnées d'aucune qualification. Il établit d'ailleurs (p. 214) que les documents anglo-saxons les plus contestés ont presque toujours eu pour base des actes authentiques, dont la sincérité originelle ne doit pas être révoquée en doute, par suite des anachronismes réels ou apparents qui résultent des amplifications ou des altérations postérieures. Presque tous les diplômes anglo-saxons que nous lisons encore sont énergiquement confirmés, selon lui, par ce qu'il appelle leur évidence intérieure. Ces chartes s'appuient sur l'histoire qui à son tour s'appuie sur elles : elles se confirment ainsi mutuellement.

CHAPITRE II

Comment le pape Grégoire et l'évêque Augustin gouvernèrent la nouvelle église d'Angleterre.

Joie de Grégoire en apprenant le succès de ses moines. — Ses lettres à Augustin, au patriarche d'Alexandrie, à la reine Berthe. — Envoi d'une nouvelle colonie monastique; lettre au roi; avertissement d'Augustin sur ses miracles; modération de Burke. — Réponse de Grégoire aux questions d'Augustin; ménagements du saint Pape pour les païens; son admirable situation. — Suprématie accordée à Augustin sur les évêques bretons; elle le met aux prises avec les Celtes cambriens. — Nature des dissidences qui séparaient les bretons de l'Église romaine; célébration de Pâque; origine et insignifiance du différend religieux. — Il s'aggrave et se complique par l'antipathie patriotique contre les Saxons. — Première conférence entre Augustin et les Bretons : miracle de l'aveugle. — Deuxième conférence : rupture; l'abbé de Bangor; prédiction menaçante d'Augustin contre les moines de Bangor, accomplie par le féroce Ethelfrid de Northumbrie. — Suite de la mission d'Augustin. — Il est outragé par les pêcheurs du Dorsetshire. — Fondation du roi Ethelbert; évêchés de Londres et de Rochester. — Lois d'Ethelbert; les premières rédigées par écrit; garantie donnée à la propriété de l'Église. — Mort de Grégoire et d'Augustin.

Bien avant cette consécration solennelle et nationale de son œuvre, et dès la première année de sa mission, Augustin avait envoyé à Rome deux de ses compagnons : Laurent, qui devait le remplacer

comme archevêque, et Pierre, qui devait être le premier abbé du nouveau monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul, pour annoncer au Pape la grande et bonne nouvelle de la conversion du roi et du royaume de Kent ; puis pour lui demander de nouveaux collaborateurs, la moisson était grande et les moissonneurs peu nombreux; enfin, pour le consulter sur onze points importants et délicats touchant la discipline et la direction des nouveaux chrétiens.

On comprend la joie de Grégoire; au milieu des périls et des épreuves de l'Église, au milieu de ses propres souffrances matérielles et morales, il voyait se réaliser le rêve le plus cher de son âme. Le plus audacieux de ses projets était couronné de succès. Un nouveau peuple venait d'être introduit dans l'Église par sa douce et persévérante activité. Jusqu'à la fin des siècles, des âmes innombrables allaient lui devoir leur entrée dans la grande confraternité des âmes ici-bas comme dans les joies éternelles de là-haut. Certes, il ne prévoyait pas les grands hommes, les grands saints, les immenses ressources, les indomptables champions que l'Angleterre devait fournir à l'Église catholique; mais aussi il eut le bonheur d'ignorer la défection qui devait découronner un jour tant de gloires, et cette lâche ingratitude qui a osé méconnaître ou rabaisser chez lui

comme chez ses lieutenants l'incomparable bienfait qu'il a conféré au peuple anglais en l'initiant à la lumière de l'Évangile.

Sa joie pouvait donc être aussi pure que légitime. Elle s'exhale dans cette vaste correspondance où il nous a laissé l'image si fidèle de son âme et de sa vie. Augustin en reçoit naturellement la première explosion. « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, lui écrit son ami, gloire à ce Dieu qui n'a pas voulu régner seul dans les cieux, dont la mort est notre vie, dont l'infirmité est notre force, dont la souffrance guérit nos souffrances, dont l'amour nous envoie chercher, jusque dans l'île de Bretagne, des frères inconnus, dont la bonté nous fait trouver ceux que nous cherchions sans les connaître ! Qui pourrait raconter l'exaltation de tous les cœurs fidèles, depuis que la nation anglaise, par la grâce de Dieu et par ton labeur fraternel, est inondée de la lumière sainte et foule aux pieds des idoles qu'elle redoutait follement pour se prosterner devant le Dieu Tout-Puissant [1] ? » Il a hâte de faire retentir jusqu'en Orient l'heureuse nouvelle qui lui arrive de l'extrême Occident. Il écrit au patriarche d'Alexandrie : « Le porteur de vos lettres m'a trouvé malade et me laisse malade. Mais Dieu m'accorde la joie de l'âme pour tempérer l'horreur de ma souffrance cor-

1. *Epist.*, XI, 28.

porelle. Le peuple de la sainte Église croît et se multiplie ; les récoltes spirituelles s'entassent dans les greniers du ciel... Vous m'annonciez la conversion de vos hérétiques, la concorde de vos fidèles[1]... Je vous rends la pareille, parce que je sais que vous jouirez de mon bonheur et que vous m'avez aidé de vos prières. Apprenez donc que la nation des Anglais, située au bout du monde[2], était restée idolâtre jusqu'à présent, adorant du bois et des pierres. Dieu m'a inspiré de lui envoyer un moine de mon monastère d'ici pour lui prêcher la foi ; ce moine, que j'ai fait ordonner évêque par les évêques francs, a pénétré chez cette nation, aux extrémités de la terre, et voici que je reçois la nouvelle de l'heureux succès de l'entreprise. Lui et ses compagnons ont fait tant de miracles qu'ils semblent approcher de ceux des apôtres. Plus de dix mille Anglais ont été baptisés par eux d'un seul coup. »

Après avoir ainsi réchauffé le zèle du patriarche égyptien par ces nouvelles d'Angleterre, il se retourne vers la reine du peuple converti, vers cette Berthe, née chrétienne et petite-fille d'une sainte, pour se féliciter avec elle de ce que son mari et son peuple sont devenus chrétiens comme elle et peur

1. *Epist.*, VIII, 30, ad Eulogium.
2. Gens *Anglorum*, in mundi *angulo* posita suo. *Ibid.* — Toujours ce goût singulier pour les jeux de mots !

l'encourager à de nouveaux efforts, en lui annonçant que l'on prie pour elle non seulement à Rome, mais encore à Constantinople, et que la renommée a porté le bruit de ses bonnes œuvres jusqu'aux oreilles du sérénissime empereur. « Nos très chers fils, le prêtre Laurent et le moine Pierre, » lui écrit-il, « nous ont raconté en revenant ici tout ce que Votre Majesté a fait pour notre révérend frère et co-évêque Augustin, tout ce qu'elle lui a prodigué de consolations et de charité. Nous bénissons le Tout-Puissant qui a daigné vous réserver la conversion de la nation anglaise. De même qu'il s'est servi de la glorieuse Hélène, mère du très pieux Constantin, pour exciter les cœurs des Romains à la foi chrétienne, nous avons confiance que sa miséricorde opérera par votre entremise le salut des Anglais. Depuis longtemps déjà vous avez dû, avec la prudence d'une vraie chrétienne, tourner le cœur de votre mari, pour son salut et celui de son royaume, vers la foi que vous professez. Instruite et pieuse comme vous l'êtes, cette tâche n'a dû être pour vous ni longue ni difficile. Si vous l'avez négligée en quoi que ce soit, il faudrait réparer le temps perdu. Fortifiez donc, dans l'âme de votre noble époux, le dévouement à la foi chrétienne ; versez dans son cœur l'amour de Dieu ; enflammez-le de zèle pour la pleine conversion de ses sujets, afin qu'il puisse faire de votre amour et de votre dévotion un holocauste au

Dieu Tout-Puissant... Je demande à Dieu que l'achèvement de votre œuvre fasse goûter aux anges dans le ciel la joie que je vous dois déjà sur la terre[1]. »

Puis, vers la même époque, en revoyant ses commentaires sur l'Écriture sainte, et son *Exposition* sur le Livre de Job, il ne put se défendre d'y ajouter ce cri de triomphe : « Voyez cette Bretagne,
« dont la langue ne savait que pousser des rugisse-
« ments barbares, la voilà qui retentit de l'*Alleluia*
« des Hébreux! Voyez cette mer furieuse, la voilà
« qui s'aplanit docilement sous les pieds des saints!
« et ces races sauvages que les princes de la terre
« ne pouvaient dompter par le fer, les voilà enchaî-
« nées par la seule parole des prêtres! Ce peuple qui,
« encore païen, bravait sans crainte les armes et le
« nom de nos soldats, le voilà qui tremble devant
« la langue des humbles! Il a peur, mais c'est du pé-
« ché, et toutes ses convoitises sont tournées vers la
« gloire éternelle[2]. »

Loin de s'endormir dans cette joie, il resta jusqu'à son dernier jour fidèle à l'active sollicitude que

1. *Epist.*, V, 29. — On remarquera que cette lettre est placée dans le registre de la correspondance pontificale à part des autres lettres que Grégoire a adressées au mari de Berthe ainsi qu'aux princes et aux évêques pour leur recommander les nouveaux collaborateurs d'Augustin.

2. S. Greg., *Moral.*, lib. xxviii, c. 11.

lui inspirait sa chère Angleterre[1]. Il envoya à Augustin une nouvelle colonie monastique, munie de reliques, de vases sacrés, de vêtements sacerdotaux, de parements d'autels, de tout ce qu'exigeait la pompe du culte et surtout des livres destinés à former un commencement de bibliothèque ecclésiastique[2]. A la tête de ce nouvel essaim de religieux, figuraient un homme de très noble naissance, nommé Mellitus, et son confrère Juste, qui devaient occuper l'un après l'autre le siège métropolitain de Cantorbéry, puis Paulin, le futur apôtre de la Northumbrie.

Il les munit de lettres très pressantes et toutes datées du même jour, pour la reine Brunehaut, pour ses petits-fils, les rois Théodebert et Théodoric, pour leur rival, le roi Clotaire de Neustrie[3], qui avait très bien traité et secondé Augustin ; pour les évêques d'Arles, de Vienne, de Lyon, de Gap, de Toulon, de

1. Gotselinus, *Hist. maior,* c. 24.

2. Bede, I, 20. — Plusieurs des livres envoyés par Grégoire à Augustin par l'abbé Pierre furent conservés avec soin et échappèrent pendant dix siècles aux ravages du temps. Au temps de Henri VIII, Leland les admirait encore : — Un ancien catalogue de ce premier envoi se termine par ces mots : « C'est ici l'origine de la Bibliothèque de toute l'Église d'Angleterre. » A. D. 601. — A la Bibliothèque du collège dit *Corpus Christi*, à l'université de Cambridge, on montre un manuscrit latin des quatre évangiles qui, selon une tradition invétérée, serait l'exemplaire apporté de Rome par saint Augustin, en 596.

3. *Epist.*, XI, 61, ad Clotarium Francorum regem.

Marseille, de Châlons, de Paris, de Rouen, et d'Angers ; marquant ainsi d'avance les étapes possibles des nouveaux missionnaires[1]. Dans une lettre particulière au légat Virgile d'Arles, il lui recommande tout particulièrement de recevoir leur frère commun Augustin avec la plus douce affection, au cas où il irait le trouver, et il ajoute : « Comme il arrive souvent que ceux qui sont éloignés ont besoin d'être avertis des désordres à réprimer, s'il vous dénonce les fautes de ses prêtres ou de tout autre, examinez tout très soigneusement avec lui, et sévissez, mais en prenant garde de ne pas affliger l'innocent pour atteindre le coupable[2]. »

Cette tendresse passionnée, mais intelligente et impartiale de Grégoire pour ses amis, qui est un des traits les plus séduisants de son admirable vie, ne ressort nulle part avec plus d'éclat que dans ses relations avec Augustin. On l'y voit toujours occupé d'étendre et de consolider l'autorité de son légat, mais non moins inquiet du salut de son âme, et résolu d'ailleurs à faire passer avant tout les intérêts de la nouvelle chrétienté. Il confia aux nouveaux missionnaires une longue lettre au roi Ethelbert, où, tout en le félicitant de sa conversion, et en le comparant à Constantin, comme il avait comparé Berthe à sainte

1. *Epist.*, XI, 54 à 62. Cf. Bede, I, 29.
2. *Epist.*, XI, 68.

Hélène, il l'exhortait à étendre la foi parmi ses sujets, à proscrire le culte des idoles, à renverser leurs temples et à établir les bonnes mœurs par les exhortations, les caresses, les menaces, mais surtout par son propre exemple. Il ajoute : « Vous avez avec vous notre très révérend frère, l'évêque Augustin, élevé dans la règle monastique, rempli de la science des Écritures, plein de bonnes œuvres aux yeux de Dieu. Écoutez dévotement et accomplissez fidèlement tout ce qu'il vous dira : car plus vous écouterez ce qu'il vous dira de la part de Dieu, plus Dieu l'exaucera lui-même quand il le priera pour vous. Attachez-vous donc à lui de toutes les forces de votre âme avec la ferveur de la foi ; et secondez ses efforts avec toute la force que Dieu vous a donnée[1]. »

Le même jour, dans une lettre ostensible, il conférait à Augustin le droit de porter le *pallium* en célébrant la messe, pour le récompenser d'avoir créé la nouvelle Église des Anglais. Cet honneur devait passer à tous ses successeurs sur le siège archiépiscopal[2]. Il le constitue métropolitain des douze évêchés qu'il lui

1. *Epist.*, XI, 66. — On est tout surpris de rencontrer, dans cette belle lettre, un paragraphe consacré à prévenir le roi saxon que la fin du monde est tout proche, qu'il faut s'y attendre d'un jour à l'autre et ne pas s'étonner par conséquent des choses prodigieuses qui pourront arriver en Angleterre comme ailleurs.

2. Depuis le schisme de Henri VIII, les archevêques anglicans de Cantorbéry, par la plus singulière des anomalies, n'en ont pas moins conservé ce pallium dans les armoiries de leur siège.

enjoint d'ériger dans l'Angleterre méridionale. Il le charge d'établir qui il voudra pour évêque métropolitain dans l'ancienne ville romaine et épiscopale d'York, en lui soumettant douze autres évêchés nouveaux à ériger, mais en conservant sur ce métropolitain du nord la suprématie sa vie durant. Outre tous ces évêques ordonnés par lui ou par le futur évêque d'York dans le territoire conquis, il lui soumet tous les évêques de la Bretagne, « afin, » dit le pape, « qu'ils apprennent par votre parole et par votre vie comment il faut croire et comment il faut vivre pour accomplir leur office et gagner le ciel[1]. » Il s'agissait ici des évêques établis ou réfugiés en Cambrie, pontifes et docteurs des populations chrétiennes et celtiques qui avaient échappé au joug des Saxons.

Mais pendant que, aux yeux des hommes, il mettait ainsi le comble à la confiance et à l'autorité dont il investissait Augustin, il lui adressait en secret des avertissements destinés à les préserver des périls de l'orgueil. « Dans notre joie, » lui écrivait-il, « il y a grand sujet de crainte. Je sais, très cher frère, que Dieu a fait par toi de grands miracles dans cette nation. Il faut se réjouir de ce que les âmes des Anglais sont attirées par des miracles extérieurs à la grâce intérieure; mais il faut craindre que ces prodiges ne portent l'âme infirme à la présomption et ne fassent

1. *Epist.*, XI, 65.

tomber l'homme au dedans par la vaine gloire encore plus qu'ils ne le grandissent au dehors. Quand les disciples disaient à leur divin Maître : *Seigneur, en votre nom les démons même nous sont soumis,* il leur répondit : *Ne vous réjouissez pas de cela, mais de ce que vos noms sont inscrits dans le ciel.* Les noms de tous les élus y sont inscrits, et cependant tous les élus ne font pas des miracles... Tandis que Dieu agit ainsi par toi au dehors, tu dois, très cher frère, te juger scrupuleusement au dedans et bien connaître qui tu es. Si tu te souviens d'avoir offensé Dieu par ta langue ou par tes œuvres, aie toujours tes fautes présentes à ta mémoire pour réprimer la vaine gloire qui surgirait dans ton cœur. Songe que ce don des miracles ne t'est pas donné pour toi, mais pour ceux dont le salut t'est confié... Il y a des miracles de réprouvés ; et nous, nous ne savons pas même si nous sommes élus. Il faut donc rudement déprimer l'âme au milieu de tous ces prodiges et de ces signes, de peur qu'elle n'y cherche sa propre gloire et son avantage privé... Dieu ne nous a donné qu'un seul signe pour reconnaître ses élus : c'est de nous aimer les uns les autres[1]. »

Puis aussitôt, voulant relever par un retour de

1. Fleury, en citant cette lettre, dit avec raison : « Rien ne prouve mieux la vérité des miracles de saint Augustin que ces avis si sérieux de Grégoire. »

tendre compassion l'ami qu'il vient de corriger, il continue en ces termes : « Je parle ainsi parce que je désire prosterner l'âme de mon cher auditeur dans l'humilité. Mais que ton humilité même ait confiance. Tout pécheur que je suis, j'ai une espérance certaine que tous tes péchés te seront remis puisque tu as été choisi pour procurer la rémission aux autres. S'il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur pénitent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, quelle joie n'y aura-t-il pas pour tout un grand peuple qui, en venant à la foi, fait pénitence de tout le mal qu'il a fait. Et cette joie, c'est toi qui l'auras donnée au ciel[1]. »

Dans une lettre antérieure de Grégoire, adressée, non plus à Augustin, mais à son ami Euloge, patriarche d'Alexandrie, le Pape constate également les miracles qui avaient signalé la mission d'Augustin; il ne craint pas même de les comparer aux signes et aux prodiges qui avaient accompagné la prédication des apôtres[2]. Douze siècles après Grégoire, la plus grande âme qu'ait produite l'Angleterre moderne, l'immortel Burke, s'incline respectueusement devant cette tradition méprisée par ses frivoles contemporains. L'introduction du christianisme dans un pays quelconque est, selon lui, le plus inestimable bien-

1. *Epist.*, XI, 28.
2. *Epist.*, VIII, 30.

fait qui puisse être conféré à l'humanité. Pourquoi donc, en vue d'un but si digne, la Providence ne serait-elle pas quelquefois intervenue? Les miracles, admis autrefois avec une aveugle crédulité, ont été depuis rejetés avec un non moins aveugle dédain. Toujours est-il, ajoute le grand orateur, que la foi en ces miracles réels ou supposés a été la principale cause des progrès si rapides du christianisme dans notre île[1]. Chose singulière, ni Bede ni aucun autre historien ne donne le moindre détail sur les prodiges qui éveillaient à la fois l'admiration, la gratitude et la prudence de saint Grégoire le Grand. Mais de tous les miracles possibles le plus grand est assurément « d'avoir détaché du paganisme, sans violence, un peuple violent, de l'introduire dans la société chrétienne, non pas homme par homme et famille par famille, mais d'un seul coup, avec ses rois, sa noblesse guerrière, ses institutions[2]. » Ce roi qui croit descendre des dieux du paradis scandinave, et qui abandonne sa capitale aux prêtres du Dieu crucifié; ce peuple féroce et idolâtre qui se précipite par milliers au-devant de quelques moines étrangers, et par milliers se plonge dans les ondes glacées de la Tamise, au milieu de l'hiver, pour recevoir le

1. Burke, *Essay towards an abridgment of English history*, liv. II, ch. 1.

2. Ozanam, p. 159.

baptême de la main de ces inconnus; cette transformation si rapide et si complète d'une race orgueilleuse et victorieuse, sensuelle et rapace, par une doctrine uniquement destinée à dompter la cupidité, l'orgueil et la sensualité, et qui, une fois descendue dans ces cœurs sauvages, s'y est imprimée pour toujours, n'est-ce pas là de tous les prodiges le plus merveilleux comme le plus incontesté?

Enfin, et après toutes ces lettres, Grégoire adressa une réponse très longue et très détaillée aux onze questions que lui avait posées Augustin sur les principales difficultés qu'il rencontrait ou qu'il prévoyait dans sa mission. Il faudrait citer en entier cette réponse, monument admirable de lumière, de raison conciliante, de douceur, de sagesse, de modération et de prudence, destiné à devenir comme on l'a dit très justement, la règle et le code des missions chrétiennes[1]. Mais, outre son extrême longueur, elle renferme certains détails que ne comporte plus notre pruderie moderne. En voici la substance sur les points les plus importants pour nous.

Le Pape, consulté sur l'usage et le partage à faire des offrandes des fidèles, rappelle à Augustin que des revenus de l'Église on doit faire quatre portions : la première pour l'évêque et sa famille, à cause de l'hospitalité qu'il doit exercer, la seconde pour le

1. Ozanam, *Civilisation chrétienne chez les Francs*, p. 154.

clergé, la troisième pour les pauvres, la quatrième pour les réparations des églises. « Mais vous, » dit-il à l'archevêque, « vous qui avez été nourri dans la discipline monastique, vous ne devez pas vivre à part de votre clergé, mais bien instituer dans la nouvelle Église des Anglais la vie commune comme nos pères la pratiquaient dans l'Église naissante[1]. »

Pourquoi, demandait Augustin, y a-t-il diverses coutumes dans l'Église, puisque la foi est une; et pourquoi la liturgie selon laquelle on célèbre la messe dans les églises des Gaules (que suivait probablement la reine Berthe dans son oratoire de Saint-Martin) diffère-t-elle de celle de l'Église romaine?

« Votre Fraternité, » répond le Pape, « connaît l'usage de l'Église romaine, où vous ne sauriez oublier que vous avez été élevé. Mais soit que vous trouviez dans l'Église de Rome ou dans celle des Gaules, ou dans toute autre, quelque usage que vous croirez plus agréable à Dieu, je vous enjoins de le recueillir avec soin, et de l'établir dans la nouvelle Église des Anglais. Car il ne faut pas aimer les institutions à cause des lieux d'où elles viennent, mais plutôt les lieux à cause des bonnes institutions qu'on y observe. Choisissez donc dans toutes les Églises tout ce qu'il y a de pieux et de raisonnable,

1. Greg., *Epist.*, XI, 64.

et faites de ce bouquet sprituel la coutume des Anglais. »

On reconnaît bien là le pontife qui avait déjà bravé les critiques de quelques petits esprits en introduisant à Rome divers usages que l'on croyait empruntés à l'Église de Constantinople, et qui leur disait : « Je serai toujours prêt à détourner mes subordonnés du mal, mais à les imiter dans le bien, en l'empruntant à n'importe quelle Église. Il n'y a qu'un sot qui puisse mettre sa primauté à dédaigner d'apprendre ce qu'il y a de mieux[1]. »

Interrogé sur les peines à infliger aux voleurs sacrilèges, et sur la disposition de la loi romaine, qui imposait au voleur la restitution du double ou du quadruple, Grégoire prescrit de tenir compte, dans le châtiment, de l'indigence ou de la richesse du larron, mais toujours avec une charité paternelle, et une modération qui retienne l'âme dans les limites de la raison. Quant à la restitution, « à Dieu ne plaise, » dit-il, « que l'Église veuille gagner à ce qu'elle a perdu, et cherche à tirer profit de la folie des hommes! »

Augustin demandait encore quelles règles il fallait suivre sur les mariages entre parents au degré prohibé, sur les devoirs de la chasteté conjugale, sur ce qu'on devait conserver des purifications impo-

1. *Epist.*, X. 12. *Ad Joann.*, *Syracus. Episc.*

sées aux femmes par la loi de Moïse. Grégoire interdit absolument les mariages entre belles-mères et beaux-fils, qui étaient en usage chez les Saxons, comme entre beaux-frères et belles-sœurs. Mais pour ce dernier cas, il ne veut pas qu'on prive de la communion les néophytes qui auraient contracté de ces mariages avant leur conversion; de peur, dit-il, qu'on ne semble les punir de ce qu'ils ont fait par ignorance, car il y a des choses que l'Église corrige avec ferveur, il y en a d'autres qu'elle tolère par mansuétude, ou qu'elle dissimule par prudence, mais toujours de manière à contenir le mal qu'elle supporte ou qu'elle dissimule. Il voulait, d'ailleurs, traiter les Anglais comme saint Paul les néophytes, qu'il nourrissait non de viande solide, mais du lait des nouveaux-nés. Dans la suite de ses réponses, « il donne au lit nuptial ces lois sévères qui font la sainteté, et aussi la vigueur, la fécondité de la famille chrétienne[1]. » Il n'admet pas que l'on doive écarter de l'Église la femme qui vient d'enfanter, et qu'on lui fasse ainsi un crime de ce qui est sa peine.

Mais il s'élève avec énergie contre l'usage pervers des mères qui ne veulent pas être nourrices, et dédaignent d'allaiter les fils qu'elles ont enfantés. Il cherchait ainsi à imprimer dans le cœur de l'épouse saxonne tous les devoirs de la femme, en même

1. Ozanam, *op. cit.*, 161.

temps qu'il lui marquait sa place dans la famille chrétienne, en relevant sa dignité et en garantissant sa pudeur[1].

La réflexion ne servait qu'à confirmer le pape dans cette sage et généreuse condescendance pour les nouveaux chrétiens, qui s'alliait chez ce grand homme avec un zèle si pur et si ardent pour le service et le progrès de la vérité. A peine eut-il écrit au roi Ethelbert la lettre où il l'exhortait à détruire les temples du vieux culte national, qu'il se ravisa, et au bout de quelques jours il dépêcha une instruction toute différente au chef de la nouvelle mission, à ce Mellitus qu'il qualifie d'abbé et qu'il avait chargé de porter sa lettre au roi. Il espérait le rejoindre en route. « Depuis le départ de toute la compagnie qui est avec vous, » lui écrit-il, « je suis resté fort inquiet, car je n'ai rien appris des succès de votre voyage. Mais, quand le Dieu tout-puissant vous aura conduit auprès de notre révérendissime frère Augustin, dites-lui que, après avoir longtemps roulé dans mon esprit l'affaire des Anglais, j'ai reconnu qu'il ne fallait pas du tout abattre les temples des idoles, mais seulement les idoles qui y sont. Après avoir arrosé ces temples d'eau bénite, qu'on y place des autels et des reliques; car si ces temples sont bien bâtis, il faut les faire passer du culte des

1. *Ibid.* Cf. *Epist.*, XIV, 17, *ad Felicem Messanensem episcopum.*

démons au service du vrai Dieu, afin que cette nation, voyant que l'on ne détruit pas ses temples, se convertisse plus aisément, et vienne adorer le vrai Dieu dans les lieux qui lui sont connus. Et comme ils ont coutume de tuer beaucoup de bœufs en sacrifiant aux démons, il faut leur établir quelque solennité qui leur en tienne lieu. Ainsi, le jour de la Dédicace ou de la fête des martyrs dont on leur donnera les reliques, ils pourraient faire des huttes de feuillage autour des temples changés en églises, et célébrer la fête par des repas fraternels. Mais, au lieu d'immoler des animaux au démon, ils les tueront seulement pour les manger en remerciant Dieu qui les rassasie : ainsi de cette façon, en leur laissant quelques joies sensibles, on les disposera plus facilement aux joies de l'âme. Car il est impossible de tout retrancher d'un seul coup à des âmes sauvages ; on ne gravit pas une montagne par sauts et par bonds, on y monte pas à pas[1]. »

Il s'est trouvé, parmi les ennemis de l'Église romaine, des pédants et des rigoristes pour accuser saint Grégoire d'avoir capitulé avec sa conscience en ouvrant ainsi l'accès du sanctuaire au paganisme. Loin de marcher sur leurs traces, sachons au contraire admirer le grand et sage docteur qui a su si bien distinguer l'essentiel du superflu, répudier les

1. *Epist.*, XI, 76.

prétentions d'une minutieuse et vexatoire uniformité, respecter les habitudes locales et les traditions populaires, sacrifier la petitesse des préjugés à la majesté d'un grand dessein, et démêler le culte de la vérité universelle jusque sous les superstitions du paganisme germanique. Sachons admirer surtout « une religion qui pénètre ainsi jusqu'au fond de l'homme, qui sait quels combats nécessaires elle lui demande contre ses passions, et qui ne veut pas lui imposer des sacrifices inutiles. C'est là connaître la nature humaine, c'est l'aimer, et on ne la gagne qu'à ce prix[1]. »

Par le dernier article de sa consultation, Augustin avait demandé comment, lui seul évêque encore dans le pays des Anglais, il devait agir avec les évêques de la Gaule et de la Bretagne. Grégoire l'engage à ne pas éloigner les évêques des Gaules qui voudraient assister aux ordinations qu'il ferait des nouveaux évêques en Angleterre; « car, pour bien disposer les choses spirituelles, il est permis de tirer des leçons des choses temporelles; et comme dans le monde on convoque des personnes déjà mariées pour prendre part à la joie des noces, de même rien n'empêche d'admettre des évêques déjà ordonnés à cette ordination qui est le mariage de l'homme avec Dieu. » — Le Pape ajoutait : « Nous ne vous attri-

1. Ozanam, *Œuvres*, I, 167.

buons aucune autorité sur les évêques des Gaules, et vous ne pourrez les réformer que par la persuasion et le bon exemple, sous peine de mettre la faucille dans la moisson d'autrui. Quant à tous les évêques de Bretagne, nous vous en commettons entièrement le soin, pour instruire les ignorants, fortifier les faibles et corriger les mauvais[1]. »

Grégoire, qui savait si bien lire dans les cœurs et gagner les âmes, ne pouvait avoir que des connaissances fort imparfaites sur la géographie comme sur l'état politique de la Grande-Bretagne. Il semble en être resté là-dessus aux notions arriérées qu'on avait gardées à Rome sur cette île échappée la première à la domination impériale. Il ne se faisait évidemment aucune idée de l'antipathie nationale et trop légitime dont les chrétiens bretons étaient enflammés contre les Saxons païens qui avaient, depuis un siècle et demi, envahi, dévasté, usurpé leur patrie. Il se figurait que ces chrétiens, toujours fidèlement unis à l'Église romaine, qui avaient si énergiquement répudié le pélagianisme, et dont les évêques avaient siégé dans les anciens conciles, présidés par les légats de Rome, prêteraient un concours dévoué à la mission des moines romains, chargés par lui d'évangéliser les Saxons. Il ignorait la haine implacable des vaincus pour les vainqueurs; et il oubliait cer-

1. *Epist.*, XI, 64.

taines dissidences qui, étrangères à toutes les grandes vérités de la foi chrétienne, comme à toute idée d'une église nationale ou schismatique, n'en élevaient pas moins une barrière redoutable entre le clergé breton et les missionnaires romains.

Tout annonce qu'Augustin se montra toujours digne de comprendre et d'appliquer les préceptes de son maître et de son ami. Aucun trait de sa vie venu jusqu'à nous n'indique en lui une résistance ou une dérogation aux règles tracées par la prudence et la charité de Grégoire. Il y fut aussi fidèle qu'en tout le reste dans ses relations avec les évêques bretons soumis par le pape à sa juridiction. Un rapide aperçu de ce conflit nous mettra à même de protester contre les accusations injustes et calomnieuses dont il a été l'objet, et de prouver qu'il fut exclusivement guidé par le désir légitime de faire disparaître les dissidences qui nuisaient à l'unité des efforts nécessaires pour la conversion des Saxons.

En quoi consistaient ces dissidences entre Rome et les chrétientés celtiques de la Cambrie, de l'Hibernie et de la Calédonie, qui tiennent une si grande place dans l'histoire religieuse du sixième et du septième siècle, que le zèle irritable et hautain de saint Colomban avait transportées en France, et dont il fatiguait le pape saint Grégoire[1], pendant qu'Augus-

1. Voir tome II, livre IX, c. 2.

tin y rencontrait, de son côté, le principal obstacle de sa mission dans la Grande-Bretagne? On ne saurait assez répéter qu'elles n'avaient pour objet aucune des doctrines essentielles du christianisme, aucun article de foi défini par l'Église, soit avant, soit depuis cette époque, aucun point de morale, et surtout qu'elles ne portaient aucune atteinte à la suprématie du Saint-Siège, telle qu'elle était alors exercée ou reconnue dans tout le reste du monde chrétien. L'érudition moderne a dissipé sans retour toutes les chimères imaginées par quelques écrivains anglicans ou allemands, qui attribuaient ces différends à une prétendue influence du christianisme oriental sur les Églises bretonnes, dont il ne subsiste aucune trace authentique, ou plus volontiers encore à la répugnance traditionnelle des populations celtiques pour le joug de Rome : répugnance démentie par l'histoire du passé, comme par le témoignage encore vivant de ces races, dont les plus tenaces et les plus illustres, les Irlandais et les Bretons d'Armorique, ont acheté au prix des plus généreux, des plus cruels sacrifices, le droit de se placer au premier rang des fidèles de l'Église romaine[1].

1. Les historiens les plus sérieux de l'Allemagne protestante de nos jours, tels que Gieseler, ont déjà abandonné cette hypothèse, si longtemps admise par leurs coreligionnaires. Elle a été savamment réfutée par l'illustre professeur Dœllinger dans son *Manuel d'histoire ecclésiastique*, et, on peut le dire, mise à néant par les

La dissidence capitale portait sur la date de la célébration de la fête de Pâques. Cette fastidieuse question, véritable épouvantail de tous ceux qui s'aventurent dans l'étude des annales primitives de l'Église, nous est déjà apparue[1], et va nous poursuivre longtemps encore. Dès les premiers siècles, des discussions prolongées s'étaient élevées sur le jour où il convenait de célébrer la plus grande fête de l'Église. Le Concile de Nicée avait fixé l'époque des solennités pascales au dimanche après le quatorzième jour de la lune de l'équinoxe du printemps, et cette date, sanctionnée par l'Église romaine, avait été portée dans toutes les églises de la Bretagne avec la foi chrétienne, comme par saint Patrice en Irlande et par saint Columba en Calédonie. Mais l'Église d'Alexandrie s'était aperçue d'une erreur astronomique qui provenait de l'emploi par les chrétiens de l'ancien cycle judaïque; elle avait introduit un comput plus exact, adopté dans tout l'Orient et dont il résultait, dès le pontificat de saint Léon le Grand (440-461) une différence d'un mois entier entre le jour de Pâques à Rome et le jour de Pâques à Alexandrie. Enfin, vers le milieu du sixième siècle, en 532, on se mit d'accord : Rome

deux mémoires de M. Varin sur les *Causes de la dissidence entre l'Église bretonne et l'Église romaine,* publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 1858. On trouvera dans l'*Appendice*, N° II, le résumé des conclusions de ces deux mémoires.

1. Voir t. II, liv. IX, c. 2.

adopta la supputation de Denys le Petit, qui ne permettait plus de se tromper sur le jour fixé par le Concile de Nicée, et l'uniformité de date se trouva rétablie dans l'Église. Mais l'invasion saxonne avait intercepté les communications habituelles entre Rome et les églises bretonnes : celles-ci conservèrent l'ancien usage romain ; et ce fut précisément l'attachement à cet usage romain qui lui servit d'argument contre les calculs plus exacts que leur apportaient Augustin et ses moines italiens, mais qu'ils repoussaient comme des nouveautés suspectes, comme une dérogation aux traditions de leurs pères[1]. C'était, comme on voit, pour rester fidèles aux enseignements primitifs de Rome qu'ils résistaient aux nouveaux missionnaires romains.

Cette dissidence, de beaucoup la plus importante, était donc d'une date très récente, et toutes celles qu'on peut reconnaître sur d'autres points, excepté sur la forme de la tonsure, étaient tout aussi nouvelles sans être plus essentielles. S'il en eût été autrement, s'il y avait eu le moindre dissentiment dogmatique ou moral entre les Bretons et l'Église romaine, jamais Augustin n'aurait commis l'insigne folie de solliciter l'assistance du clergé celtique pour la conversion des païens saxons. C'eût été semer la

1. Walter, *Alte Wales*, p. 225. — Dœllinger, *op. cit.*, I, 2e partie, p. 216.

confusion et la discorde dans la nouvelle Église qu'il s'agissait de constituer par le concours énergique du christianisme indigène avec les envoyés de Rome[1].

Rien de plus pénible que de rencontrer dans l'histoire des luttes interminables et passionnées pour des causes ou des questions qui au bout de quelque temps n'intéressent plus personne et que personne ne comprend plus. Mais ce n'est pas seulement l'antiquité chrétienne, ce sont tous les siècles qui offrent de pareils spectacles. Et à ceux qui se scandaliseraient de l'excessive importance que les âmes les plus pieuses de leur temps ont attachées à de pareilles minuties, il suffit de rappeler l'obstination acharnée qu'ont mise de grands peuples, tels que les Anglais et les Russes, à repousser la réforme du calendrier grégorien, les uns pendant près de deux siècles, les autres jusqu'au sein de l'uniformité du monde contemporain.

Il n'en est pas moins vrai que, par cette fidélité obstinée à un calcul respectable mais faux, les Bretons se mettaient en contradiction sur cette question de la Pâque, non seulement avec Rome et tout l'Occident, mais encore avec l'Orient, qui célébrait cette fête, comme les juifs, le jour précis de la semaine où elle tombait, tandis que les Bretons,

1. Doellinger, p. 217. — Rees, *Welsh saints*, p. 288.

comme tout l'Occident, le remettaient toujours au dimanche. Mais ce dimanche était ou pouvait être un autre dimanche que celui de Rome.

Comment se figurer que, pour cette mesquine et misérable différence, les deux Églises soient restées pendant deux siècles sur le pied de guerre l'une vis-à-vis de l'autre? Puisque les Celtes des îles Britanniques tenaient de Rome même leur ancien usage, pourquoi ne pas la suivre dans son calcul perfectionné, comme tout le reste de l'Occident? Pourquoi vouloir absolument se réjouir quand les Romains jeûnaient, et jeûner quand ils chantaient l'*Alleluia?*

N'y avait-il pas une cause plus sérieuse, plus profonde à la dissidence dont la controverse pascale ne couvrait que la surface? On n'en saurait douter; et de toutes les causes, la plus naturelle et la plus excusable, c'était l'instinct de conservation nationale, exaspéré par la haine de l'ennemi triomphant et se traduisant par la méfiance de l'étranger, qui semblait le complice de l'ennemi.

Augustin sentait bien qu'il avait besoin des chrétiens celtiques pour mener à bien la grande œuvre que la Papauté lui avait confiée. Formé à l'école conciliante et modérée de saint Grégoire le Grand, imbu de ses récentes instructions, il fut loin de se montrer exclusif, quant aux personnes ou aux usages

locaux; et, pour achever la conversion des Saxons, il réclama sincèrement le concours du clergé, nombreux et puissant, qui depuis plus d'un siècle était l'âme de la résistance contre les païens et qui peuplait ces grands cloîtres de la Cambrie, où n'avait point encore pénétré l'épée des conquérants.

Mais les Bretons lui opposèrent une résistance jalouse et obstinée. Ils ne voulurent point se joindre à lui pour évangéliser leurs ennemis; ils n'avaient aucune envie de leur ouvrir les portes du ciel[1].

Augustin réussit cependant à obtenir que les principaux évêques et docteurs du pays de Galles tiendraient une conférence publique avec lui. On convint de se rencontrer sur les confins du Wessex, près des bords de la Saverne qui séparait les Saxons des Bretons (599-603?). L'entrevue, comme celle d'Augustin avec Ethelbert après son débarquement, eut lieu en plein air et sous un chêne qui garda longtemps le nom de Chêne d'Augustin. Il commença, non par réclamer la suprématie personnelle que le Pape lui avait concédée, mais par exhorter les chrétiens celtiques à vivre dans la paix catholique avec lui et à unir leurs efforts aux siens pour évangéliser les païens, c'est-à-dire les Saxons. Mais ni ses prières, ni ses exhortations, ni ses repro-

1. Varin, mémoire cité.

ches, ni la parole de ses collaborateurs monastiques, jointe à la sienne, rien ne réussit à fléchir les Bretons qui s'obstinaient à invoquer leurs traditions contre les règles nouvelles. Après une contestation aussi longue que laborieuse, Augustin dit enfin : « Prions Dieu, qui fait habiter ensemble les unanimes, de nous montrer par des « signes célestes quelles traditions on doit suivre. « Qu'on amène un malade, et celui dont les prières « l'auront guéri sera celui dont la foi devra être « suivie. » Les Bretons consentirent à contre-cœur ; on amena un Anglo-Saxon aveugle, que les évêques bretons ne purent guérir. Alors Augustin s'agenouilla et pria Dieu d'éclairer la conscience de beaucoup de fidèles en rendant la vue à cet homme. Aussitôt l'aveugle recouvra la vue. Les Bretons furent d'abord touchés ; ils reconnurent qu'Augustin marchait dans la voie de la justice et de la vérité, mais ils dirent qu'ils ne pouvaient renoncer à leurs vieilles coutumes sans le consentement de leur peuple et demandèrent une seconde assemblée où leurs députés seraient plus nombreux[1].

Cette seconde conférence eut bientôt lieu. Augustin s'y trouva en présence de sept évêques bretons et des plus savants docteurs du grand monastère de Bangor, peuplé de plus de trois mille moines,

1. BEDE, II, 2.

qui était, comme on l'a vu, la métropole de la vie religieuse dans la Cambrie[1]. Avant la nouvelle entrevue, les Bretons allèrent consulter un anachorète fort renommé parmi eux par sa sagesse et sa sainteté et lui demandèrent s'ils devaient écouter Augustin et abandonner leurs traditions. « Oui, » dit l'anachorète, « si c'est un homme de Dieu.— Mais « comment le savoir? — S'il est doux et humble « de cœur, comme dit l'Évangile, il est probable « qu'il porte le joug de Jésus-Christ et que c'est ce « joug qu'il vous offre ; mais s'il est dur et orgueil- « leux, il ne vient pas de Dieu et vous ne devez « prendre aucun souci de ses discours. Pour le dé- « couvrir, laissez-le arriver le premier au lieu du « concile, et s'il se lève quand vous approcherez, « vous saurez que c'est un serviteur de Jésus-Christ « et vous lui obéirez ; mais s'il ne se lève pas pour « vous faire honneur, méprisez-le comme il vous « aura méprisés[2]. » On se conforma aux instructions de l'anachorète. Malheureusement en arrivant au concile ils trouvèrent Augustin déjà assis, *more Romano*, dit un historien, et il ne se leva pas pour les recevoir[3]. C'en fut assez pour les soulever contre lui. « Si cet homme, » disaient-ils, « ne daigne pas

1. Voir plus haut, liv. x, c. 2.
2. Bede, ii, 2
3. Henr. Huntingdon, III, 186, éd. Savile.

« se lever pour nous maintenant, combien donc ne « nous méprisera-t-il pas quand nous lui serons sou- « mis ! » Ils devinrent dès lors intraitables et s'étudièrent à le contredire en tout. Pas plus qu'à la première conférence, l'archevêque ne fit aucun effort pour leur faire reconnaître son autorité personnelle. Constatons, à l'honneur de cette race entêtée et de ce clergé rebelle, mais fervent et généreux, qu'Augustin ne leur reprocha aucune de ces dérogations à la pureté de la vie sacerdotale que quelques auteurs leur ont imputées[1]. Avec une modération scrupuleusement conforme aux instructions du Pape, il réduisit à trois points toutes ses prétentions. « Vous « avez, » leur dit-il, « beaucoup de pratiques con- « traires à notre usage, qui est celui de l'Église « universelle ; nous les admettrons toutes sans « difficulté si seulement vous voulez me croire « sur trois points : de célébrer la Pâque en son « temps, de compléter le sacrement du baptême, « selon l'usage de la sainte Église romaine[2], et de

1 BEDE, V, 18. — Cf. GILDAS, *de Excidio*, p. 23. — Dœllinger croit qu'il s'agit ici des *subintroductæ*, si souvent dénoncées et poursuivies par les conciles. Il rappelle d'ailleurs que les prêtres bretons seuls ont été l'objet de ces accusations, qui n'ont jamais atteint le clergé des autres branches de l'Église celtique. Mais M. Varin, dans son second mémoire, p. 100, suggère une variante lumineuse, appuyée, d'ailleurs, sur l'autorité d'un ancien manuscrit. Il veut lire : « Plura ecclesiasticæ *caritati* (au lieu de *castitati*) et paci contraria gerunt. »

2. Il s'agissait probablement de la confirmation.

« prêcher avec nous la parole de Dieu à la nation « anglaise. » A cette triple demande, les évêques et les moines celtiques opposèrent un triple refus, et ajoutèrent qu'ils ne le reconnaîtraient jamais pour archevêque[1]. Ils ne repoussaient d'ailleurs que la suprématie personnelle d'Augustin et nullement celle du Saint-Siége. Ce qu'ils redoutaient, ce n'était pas un Pape éloigné, impartial et universellement respecté à Rome, c'était une sorte de pape nouveau à Cantorbéry, sur le territoire et à la disposition de leurs ennemis héréditaires les Saxons[2]. Et par-dessus tout ils ne voulaient pas qu'on leur parlât de travailler à convertir ces odieux Saxons qui avaient égorgé leurs aïeux et usurpé leurs terres.

1. BEDE, V, 18.

2. Hook, le plus récent historien anglican des archevêques de Cantorbéry, reconnaît ce fait avec une impartialité qui ne lui est pas toujours habituelle. — On nous dispensera de discuter la prétendue réponse antipapale de l'orateur de Bangor, inventée par des faussaires anglicans, publiée dans les collections de Spelman et Wilkins, et complaisamment répétée par M. Augustin Thierry. Lingard, Dœllinger, *op. cit.*, p. 218, et le professeur Walter, en ont démontré la fausseté, déjà signalée par Turberville, dans son *Manuale controversiarum;* Rees, Stephenson, Hussey et tous les écrivains anglais modernes de quelque valeur ont renoncé à l'invoquer. — Rappelons ici l'excellente réfutation faite par le savant et très regrettable abbé Gorini des inexcusables erreurs de M. Augustin Thierry, dans son récit de la mission de saint Augustin. Rappelons aussi que l'illustre aveugle s'est honoré en acceptant sans amertume les corrections du modeste curé de village dont la vie, récemment racontée par M. l'abbé Martin (Paris, 1863), est une des plus belles et des plus touchantes pages de nos annales contemporaines.

« Non, » dit l'abbé de Bangor, « nous ne prêcherons pas la foi à cette cruelle race d'étrangers qui ont traîtreusement expulsé nos ancêtres de leur pays et dépouillé leur postérité de son héritage[1]. »

Or, il est facile de voir laquelle des trois conditions Augustin avait le plus à cœur, par la prédiction menaçante qu'il opposa au refus des moines bretons. « Puisque vous ne voulez pas faire la paix avec « des frères, vous aurez la guerre avec des ennemis ; « puisque vous ne voulez pas montrer aux Anglais « la voie de la vie, vous recevrez de leurs mains le « châtiment de la mort. »

Cette prophétie ne fut que trop cruellement accomplie quelques années plus tard (613?). Le roi des Angles du Nord, Ethelfrid, encore païen, vint envahir la région de la Cambrie, où était situé le grand monastère de Bangor. Au moment où le combat s'engageait entre sa nombreuse armée et celle des Gallois, il vit au loin, dans un site élevé, une troupe d'hommes sans armes et tous à genoux. « Qu'est-ce que ces gens-là? » demanda-t-il. On lui dit que c'étaient les moines du grand monastère de Bangor qui, après trois jours de jeûne, venaient prier pour leurs frères pendant le

1. Chronique galloise, intitulée : *Brut Tysilio*, et GALFRID. MONMOUTH, XI, 2, ap. WALTER, *op. cit.*, p. 225, 227.

combat. « S'ils prient leur Dieu pour mes ennemis, » dit le roi, « ils combattent contre nous quoique sans armes. » Aussitôt il fit diriger contre eux la première attaque. Le prince gallois, qui aurait dû les défendre, s'enfuit honteusement, et douze cents moines furent massacrés sur le champ de bataille, martyrs de la foi chrétienne et du patriotisme celtique [1].

Ainsi finit, disent les Annales d'Irlande, la journée où les saints furent égorgés [2].

Une calomnie déjà ancienne et réchauffée de nos jours a prétendu qu'Augustin avait provoqué cette invasion et désigné le monastère de Bangor aux païens de la Northumbrie [3]. Or, le vénérable Bede constate expressément qu'il était déjà depuis longtemps dans le ciel. C'est bien assez que Bede lui-même, beaucoup plus Saxon que chrétien toutes les

1. Bede, V, 18.

2. *Annales Tighernach*, ad. ann. 606.

3. Cette imputation mensongère remonte à Geoffroy de Monmouth, évêque de Saint-Asaph au douzième siècle, et interprète des rancunes nationales du pays de Galles. Certains érudits obscurs, descendants indignes des Anglo-Saxons, tels que Goodwin et Hammond, l'ont adoptée par haine de l'Église romaine; et, ne sachant comment la concilier avec l'affirmation si positive de Bede snr la mort antérieure d'Augustin, ont prétendu que ce passage du Vénérable avait été interpolé. Mais tous les éditeurs modernes de Bede ont dû reconnaître que le passage contesté existait dans tous les manuscrits, *sans exception,* de cet auteur. Cf. Lingard, *Anglo-Saxon Church*, t. I, p. 74. Varin, *Premier Mémoire*, p. 25 à 29. Gorini, *op. cit.*, t. II, p. 77.

fois qu'il s'agit des Bretons, applaudisse plus d'un siècle après à ce massacre, et y voie une juste vengeance du ciel contre ce qu'il appelle la malice infâme des perfides, c'est-à-dire contre d'héroïques chrétiens, morts pour la défense de leurs foyers et de leurs autels, sous le couteau des païens Anglo-Saxons, par les ordres du chef qui, au témoignage de Bede lui-même, extermina le plus d''ndigènes [1].

Après cette explosion de ses propres haines nationales, il paraît singulièrement peu autorisé à reprocher aux Celtes de la Cambrie la persévérance de leur ressentiment, comme il le fait en constatant que, de son temps encore, ils ne tenaient aucun compte de la religion des Anglo-Saxons, et ne voulaient pas plus de communion avec eux qu'avec des païens [2].

Il se peut, comme l'a dit un juge délicat, qu'Augustin et ses compagnons n'aient pas toujours assez ménagé l'orgueil insulaire et national des Bretons, exalté par une longue résistance militaire, par les traditions des moines et les chants patriotiques des bardes [3]. Mais rien n'indique, je le répète, la moindre dérogation de sa part aux instructions et aux exemples du glorieux pontife dont il était le disciple et l'émule. Condamné par l'obstination

1. Bede, I, 34.
2. Bede, II, 20.
3. Ozanam, p. 153.

des Bretons à se priver de leur concours, il n'en continua pas moins ce que son biographe appelle la chasse aux hommes, en évangélisant les Saxons, qui, du moins, ne le fatiguaient pas, comme les Gallois, par leur verbiage et leurs discussions sans fin [1]. Et cependant, même chez eux, il trouvait parfois une opposition qui se manifestait par l'injure et la dérision, surtout lorsqu'il franchissait les limites du royaume d'Ethelbert. Ainsi, en parcourant cette région du pays des Saxons de l'Ouest, qui s'appelle aujourd'hui le Dorsetshire, ses compagnons et lui tombèrent au milieu d'une population maritime qui les accabla d'avanies et d'outrages. Ces sauvages païens ne refusèrent pas seulement de les entendre ; ils ne reculèrent pas même devant les voies de fait pour les éloigner, puis en les chassant de leur territoire, avec une grossièreté vraiment tudesque, ils attachèrent aux robes noires des pauvres moines italiens, en signe d'opprobre, des queues de poissons provenant de la pêche dont ils vivaient [2]. Augustin n'était pas homme à se laisser décourager pour si peu. D'ailleurs il rencontrait en d'autres lieux des foules plus attentives et plus reconnaissantes. Aussi persévéra-t-il pendant sept années entières, et jusqu'à sa mort, dans ces courses aposto-

1. GOTSELINUS, *Historia maior*, c. 32, 41.
2. GOTSELINUS, c. 41.

liques, voyageant en véritable missionnaire après comme avant sa consécration archiépiscopale, toujours à pied, sans voiture et sans bagage, et entremêlant à ses prédications infatigables des bienfaits et des prodiges, tantôt en faisant jaillir du sol des sources inconnues, tantôt en guérissant par son attouchement des malades incurables ou moribonds[1].

Cependant Ethelbert ne tarissait pas en sollicitude et en générosité à l'égard de l'Église dont il était devenu le fervent néophyte. Non content des bienfaits qu'il avait attribués aux deux grands monastères de Cantorbéry, à celui qui entourait l'église métropolitaine et à l'abbaye des Saints-Pierre-et-Paul *hors des murs,* il seconda de tout son pouvoir l'introduction du christianisme dans un royaume voisin du sien, et placé sous sa dépendance, celui des Saxons de l'Est ou d'Essex, dont le roi était fils de sa sœur, et qui n'était séparé du Kent que par la Tamise. Augustin y ayant envoyé pour évêque le moine Mellitus, l'un

1. ELMHAM, *Hist. monaster. S. Augustini*, p. 106. Cf. GOTSELINUS, c. 44 et 49. Cet historien reproduit le récit d'un vieillard dont l'aïeul avait été, tout jeune encore, se moquer du grand étranger que la foule poursuivait et entourait comme un ange descendu du ciel, parce qu'il passait pour guérir toutes les infirmités. « Cum vero audissem illum omnium debilium ac moribundorum curare corpora, ampliori incredulus cachinnabam vesania. » Il finit néanmoins par être baptisé de la main même d'Augustin.

des nouveaux missionnaires que Grégoire lui avait adressés, Ethelbert fit construire à Londres, que les Saxons de l'Est avaient pour capitale, une église dédiée à saint Paul pour en être la cathédrale, comme elle l'est encore. Dans son propre royaume de Kent, il autorisa l'érection d'un second évêché, situé à Rochester, cité romaine, à vingt milles à l'ouest de Cantorbéry; Augustin y mit pour évêque un autre des nouveaux missionnaires, nommé Juste, et le roi y fit construire une cathédrale qu'il appela du nom de Saint-André, en mémoire du monastère romain d'où le pape Grégoire avait tiré tous les apôtres de la race anglo-saxonne [1].

Toutes ces fondations, destinées à durer jusqu'à nos jours, malgré tant de singulières et douloureuses transformations, lui constituèrent des titres impérissables à la reconnaissance de la postérité chrétienne; et longtemps après, lorsque la féodalité normande eut à son tour envahi et transformé l'Église d'Angleterre, le roi Ethelbert lui apparut comme celui qui avait le premier muni de forteresses seigneuriales, sous forme d'évêchés et de monastères, le royaume qu'il voulait tenir en fief du Seigneur Dieu [2].

Il fit plus encore en imprimant à la propriété et

1. Bede, II, 3.
2. Gotselinus, *Hist. maior*, c. 23.

à la liberté de l'Église dans son pays ce qu'on peut appeler, en termes encore plus exacts que modernes, une sanction légale et parlementaire. Dans une de ces assemblées périodiques des *sages* et des grands du peuple saxon, qui portaient le nom de *Witena-gemot* et qui ont été la souche des parlements modernes, il fit rédiger et publier en langue anglo-saxonne des lois dont le texte nous a été conservé. Elles consacraient à la fois les vieux droits de son peuple et les nouveaux droits accordés à la nouvelle Église. Le premier des quatre-vingt-dix articles de cet acte législatif édicte contre ceux qui déroberaient les biens de l'Église, des évêques ou des autres ordres du clergé, des amendes onze et douze fois plus considérables que la valeur du corps du délit[1]. Le même article sanctionnait implicitement ce que les Anglais ont depuis appelé le *Droit du sanctuaire*, c'est-à-dire le droit d'asile et de protection reconnu à l'enceinte des églises et des monastères, en frappant la violation de cette paix de l'Église d'une pénalité double de celle encourue par les délinquants contre la paix publique ou ordinaire. La nation tout entière sanctionnait et ratifiait ainsi l'œuvre de son roi, en plaçant sous la sauvegarde des lois pénales

1. D'après les instructions données par Grégoire à Augustin, cette plus-value de l'amende ne profitait pas à l'Église, qui devait se contenter de la simple restitution.

la propriété et la sécurité des ministres du culte qu'elle venait d'adopter [1].

Ces lois, qui portèrent longtemps le nom de *Dooms* ou *Jugements d'Ethelbert,* sont les premières lois écrites, à nous connues, non seulement du peuple anglais, mais peut-être de toutes les races germaniques. Les meilleurs juges attribuènt à l'influence des moines romains sur le roi anglo-saxon ce commencement de code national ou plutôt pénal [2]. Car il s'agit surtout de dispositions pénales, et l'on admire la sagesse de ces missionnaires qui, élevés dans les traditions de la jurisprudence romaine, n'en firent pas moins prévaloir et sanctionner le principe des compensations pécuniaires, universellement adopté par les races germaniques. Dans ces lois d'Ethelbert, la classification des conditions sociales ressort de l'énumération minutieusement exacte des crimes commis contre la vie ou la sûreté des hommes, la pudeur des femmes, la religion et la paix publique. Chaque infraction est punie d'une amende proportionnée, d'abord à la gravité du délit, puis

1. Bede, II, 5. Cf. Kemble, *Saxons in England,* II, 205. Hook, *op. cit.*, p. 59. Wilkins, *Consilia*, p. 25. Thorpe, *Ancient laws and institutes of England,* 1840, c. 1. — Cette dernière publication, faite par ordre du gouvernement anglais, donne le texte saxon des lois d'Éthelbert avec un très savant commentaire.

2. Lappenberg, t. I, p. 142. Lingard, *Hist. of England*, c. 11. Lord Campbell, *Lives of the Chancellors*, art. Angemundus ; surtout Phillipps, *Geschichte des Angelsæchsichschen Rechts*, p. 61.

au rang de la victime. En cas de meurtre, la compensation est due non seulement à la famille du mort, mais aussi à la communauté dont il faisait partie et au roi qui en est le chef. Ce système, appliqué pour la première fois à la défense de l'Église chrétienne par les Saxons du Kent et, pour la première fois, formulé par écrit, sous l'inspiration des moines romains, se retrouvera dans toute la législation subséquente des royaumes saxons, que les évêques et les moines, successeurs d'Augustin, vont continuer à conduire d'une main forte et douce dans les voies de la civilisation chrétienne.

Les grands hommes chargés par Dieu de fonder des œuvres vraiment grandes et durables ont rarement la vie longue, et quand l'un d'eux disparaît, on le voit souvent entraîner comme à sa suite dans un monde meilleur ceux qui ont été ici-bas ses alliés, ses serviteurs, ses amis. Saint Grégoire le Grand, dont le pontificat a laissé une trace ineffaçable dans la mémoire des chrétiens et un modèle hors de pair dans les annales de l'Église, n'a régné que quinze ans. Il mourut dès les premiers mois de l'an 605 (12 mars), et, deux mois après (26 mai), Augustin suivit son père et son ami dans la tombe [1]. Le

1. On a longuement disserté sur la date de la mort d'Augustin, que Mabillon avait fixée à 607. Mais la plupart des historiens anglais sont d'accord pour la date de 605. Wharton voudrait même que ce fût en 604 : *Anglia sacra*, t. I, p. 91.

missionnaire romain fut enterré, selon la coutume de Rome, sur le bord de la voie publique, du grand chemin romain qui allait de Cantorbéry à la mer, dans l'église inachevée du célèbre monastère qui allait prendre et garder son nom.

Le nom de Grégoire demeura toujours identifié avec cette conversion de l'Angleterre, qui fut l'œuvre de prédilection de toute sa vie et la plus grande gloire de son pontificat. Son grand et tendre cœur avait le premier conçu la pensée de cette conquête. Son génie patient et conciliant, ardent et doux, prudent et résolu, lui révéla les conditions du succès. C'est à lui que la race, aujourd'hui la plus nombreuse et la plus puissante de toutes les races chrétiennes, doit d'avoir ouvert les yeux à la lumière de l'Évangile. Il fut le véritable apôtre, le conquérant, pour Dieu, de l'Angleterre, et, par elle, des immenses contrées qu'elle a soumises à ses lois, à sa langue, à sa religion. C'est donc avec raison que le premier des historiens anglais le revendique à ce titre. « Placé, » dit Bède, « au sommet du pontificat suprême pour toutes les nations déjà converties à la foi, pour la nôtre, asservie aux idoles et dont il a fait une Église chrétienne, il a été plus encore. Nous pouvons bien dire de Grégoire ce que saint Paul dit de lui-même aux Corinthiens, que s'il n'a pas été l'apôtre des autres, il a été le nôtre; oui, c'est nous

qui sommes le signe de son apostolat devant le Seigneur... nous, le peuple qu'il a su arracher à la dent de l'antique ennemi, pour nous initier à la liberté éternelle [1]. »

Ce qu'il faut admirer encore plus que son œuvre, c'est la nature des moyens qu'il employa pour l'accomplir et la perfection morale des dispositions qu'il y apporta ; zèle, dévouement, sagesse, modération, amour des âmes et respect de leur liberté, pitié, générosité, vigilance, indomptable persévérance, divine douceur, intelligente patience, rien ne lui fait défaut ; on quitte l'histoire de son pontificat et surtout de son action sur l'Angleterre sans autre regret que celui de voir finir une si belle vie, et en le perdant de vue, on demeure incertain de savoir ce qu'on doit le plus admirer de son bon sens ou de son bon cœur, de son génie ou de sa vertu.

La figure de saint Augustin de Cantorbéry pâlit naturellement à côté de celle de saint Grégoire le Grand ; sa renommée est comme absorbée dans le foyer lumineux d'où rayonne la gloire du pontife. En outre, les historiens anglais et allemands de nos jours [2] se sont complu à faire ressortir l'infériorité de celui que Grégoire avait choisi pour lieutenant et pour ami. Ils ont rabaissé à l'envi son caractère

1. Bede, II, 1.
2. Lappenberg, Stanley, Hook.

et ses services, l'accusant tour à tour de hauteur et de faiblesse, d'irrésolution et d'obstination, de mollesse et de vanité, s'attachant surtout à relever et à grossir les apparences d'hésitation et de préoccupation personnelle qu'ils démêlent dans sa vie. Permis à ces étranges rigoristes de lui reprocher d'être resté au-dessous de l'idéal qu'ils prétendent rêver et dont aucun héros de leur bord n'a jamais approché. A notre sens, les quelques ombres qui se projettent sur la noble carrière de ce grand saint sont faites pour toucher et pour consoler ses semblables, infirmes comme lui et chargés quelquefois d'une mission qu'ils estiment, comme lui, au-dessus de leurs forces. On aime à rencontrer ces faiblesses, encourageantes pour le commun des mortels, chez les artisans des grandes œuvres qui ont transformé l'histoire et décidé du sort des nations.

Sachons donc garder intactes notre admiration et notre reconnaissance pour le premier missionnaire, le premier évêque et le premier abbé du peuple anglais; sachons applaudir ce concile qui, un siècle et demi après sa mort, décréta que son nom serait toujours invoqué dans les Litanies après celui de Grégoire, « parce que c'est lui qui envoyé par notre père Grégoire a le premier porté à la nation anglaise le sacrement du baptême et la découverte de la céleste patrie[1]. »

1. *Concil. Cloveshoviense*, anno 747.

CHAPITRE III

Premiers successeurs de saint Augustin. Réaction païenne.

Caractères particuliers de la conversion de l'Angleterre. — Tous les détails en sont connus; elle n'a eu ni martyrs ni persécuteurs : elle a été l'œuvre exclusive des moines bénédictins ou celtiques. — Tous les missionnaires romains furent moines; les monastères servaient de cathédrales et de paroisses. — Laurent, premier successeur d'Augustin. — Mellitus au concile de Rome en 610; lettre du pape au roi Ethelbert; moines d'origine saxonne. — Efforts de Laurent pour amener la réunion des Bretons; sa lettre aux évêques d'Irlande. — Conversion des rois d'Est-Anglie et d'Essex. Fondation de Westminster; légende du pêcheur; le roi Sebert y est le premier enterré; sépultures monastiques; Nelson et Wellington. — Cantorbéry et Westminster, la métropole et la nécropole nationale des Anglais, sont dus aux moines. — Mort de Berthe et d'Ethelbert; l'abbé Pierre noyé. — Le nouveau roi de Kent, Eadbald, reste païen; ses sujets retournent au paganisme, ainsi que les Saxons de l'Est. — Fuite des évêques de Londres et de Rochester; l'archevêque Laurent retenu par saint Pierre. — Conversion d'Eadbald. — Apostasie du roi d'Est-Anglie; il admet le Christ parmi ses dieux scandinaves. — Mellitus et Juste, deuxième et troisième successeurs d'Augustin.

La prédication de l'Évangile en Angleterre se distingue, par divers caractères tout à fait particuliers, des révolutions qui ont introduit le christianisme

dans les pays de l'Occident antérieurement convertis à la foi.

En Italie, en Gaule, en Espagne, la propagation de l'Évangile et la disparition du paganisme sont enveloppées d'une obscurité telle, que l'on n'est pas encore fixé sur la date où vécurent les premiers apôtres de la plupart des diocèses. En Angleterre, au contraire, rien n'est vague ou incertain. Nous assistons, année par année et jour par jour, aux phases diverses de cet événement capital. Nous prenons en quelque sorte sur le fait cette opération de la conversion d'un grand pays, qu'il est si rare de pouvoir étudier dans ses détails. Nous pouvons en suivre toutes les péripéties avec la même certitude et la même précision que s'il s'agissait de nos missions contemporaines.

En outre, dans les grands pays et les illustres Églises que l'on vient de nommer, le baptême du sang avait partout accompagné ou précédé la conversion des peuples. Comme les apôtres à Rome et en Orient, les missionnaires de l'Évangile en Occident durent, pour la plupart, arroser de leur sang les premiers sillons qu'ils avaient eu l'honneur de creuser dans le champ du père de famille. Même depuis la cessation des grandes persécutions impériales, le martyre avait souvent couronné l'apostolat des premiers évêques ou de leurs auxiliaires.

En Angleterre, rien de pareil : il n'y eut là, à partir du premier jour de la prédication de saint Augustin, et pendant toute la durée de l'Église anglo-saxonne, ni martyrs, ni persécuteurs. Mis en présence de la pure et resplendissante lumière du christianisme, et même avant de la reconnaître et de l'adorer, ces féroces Saxons, si impitoyables envers leurs ennemis, se montrèrent tout autrement humains et accessibles à la vérité que les citoyens éclairés et civilisés de la Rome des Césars. Pas une goutte de sang n'y fut versée pour la cause de la religion, ni même sous un prétexte religieux ; et ce prodige se manifeste à une époque où le sang coulait à torrents pour des motifs aussi fréquents que futiles, et dans cette île où devaient plus tard s'allumer tant de bûchers et se dresser tant d'échafauds pour y immoler les Anglais restés fidèles à la foi de Grégoire et d'Augustin.

Un troisième caractère distinctif de la conversion de l'Angleterre est d'avoir été exclusivement l'œuvre des moines ; d'abord, des moines bénédictins envoyés de Rome ; puis, comme on le verra, des moines celtiques, qui parurent un moment devoir remplacer ou éclipser les moines italiens, mais qui bientôt se laissèrent absorber par l'influence bénédictine et dont la postérité spirituelle se confondit avec celle des missionnaires romains dans la commune obser-

vance de la règle du grand législateur des moines d'Occident.

On a souvent et longuement contesté la profession monastique de ces premiers missionnaires, ou, tout en l'admettant pour plusieurs, on a voulu nier que les religieux envoyés par saint Grégoire le Grand fussent, comme lui-même, de l'ordre bénédictin. Mais l'érudition sûre et souveraine de Mabillon a tranché cette question par des arguments irréfutables[1]. Il est possible que quelques clercs ou prêtres

1. C'est dans la préface du premier siècle des *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*, parag. 8, que Mabillon a doctement prouvé, contre Baronius et contre Marsham, l'un des éditeurs du *Monasticon Anglicanum*, que Grégoire, Augustin et leurs disciples appartenaient à l'ordre de Saint-Benoît. Ses confrères de Saint-Maur, dans la vie de Grégoire, placée en tête de leur édition des œuvres du saint docteur, ont complété sa preuve (lib. III, c. 5, 6, 7). — Ces pages courtes et substantielles en disent plus que l'in-folio intitulé : *Apostolatus Benedictinorum in Anglia, sive Disceptatio historica de antiquitate ordinis congregationisque monachorum nigrorum in regno Angliæ*, opera R. P. Clementis Reyneri; Duaci, 1626. Ce recueil, confus et fastidieux, n'en est pas moins important pour l'histoire ultérieure des moines en Angleterre, à cause des pièces nombreuses et curieuses qu'il renferme. L'une des plus curieuses est l'avis sollicité et obtenu par lui des quatre plus célèbres érudits anglais et protestants de son temps, Cotton, Spelman, Selden et Cambden, lesquels déclarent unanimement que toutes leurs recherches les ont conduits à reconnaître que saint Augustin, ses compagnons et ses successeurs étaient tous bénédictins. Le texte anglais se trouve dans Stevens, *Continuation of Dugdale*, t. I, p. 171. — De nos jours, un anglican moderne, Soames, a prétendu que les bénédictins n'étaient arrivés qu'au dixième siècle, avec saint Dunstan. Il a été réfuté par les deux plus illustres archéologues de l'Angleterre moderne : le protestant Kemble et le catholique Lingard. Celui-ci s'est du reste trompé en supposant (*History and*

séculiers se soient trouvés parmi les collaborateurs du premier archevêque de Cantorbéry, mais il demeure établi par l'autorité de Bede et de toutes les sources primitives qu'Augustin lui-même et ses successeurs, ainsi que tous les religieux de son église métropolitaine et de la grande abbaye de son nom, suivaient la règle de Saint-Benoît, comme le grand Pape dont ils tenaient leur mission. Grégoire, ainsi qu'on l'a vu, voulut profiter de la nouvelle organisation ecclésiastique de l'Angleterre, pour y introduire cette étroite alliance de la vie monastique et ecclésiastique qui réalisait à ses yeux l'idéal de l'Église apostolique. Pendant plus d'un siècle, cette identité fut universelle et absolue. Partout où les temples païens étaient transformés en églises, partout où les anciennes églises du temps des Romains et des Bretons renaissaient de leurs ruines, la vie commune prévalait chez les missionnaires chargés de les desservir. Le pays converti se couvrait ainsi peu à peu de monastères : les petits tinrent longtemps lieu de paroisses rurales ; les grands servaient de cathédrales, de chapitres, et de résidences aux

antiquities of the Anglo-Saxon Church, t. I, p. 152) qu'Augustin avait placé à la cathédrale de Cantorbéry des clercs et non des moines ; il a méconnu la synonymie alors incontestable des mots *clerici* et *monachi*, qui servirent depuis à exprimer deux idées tout à fait distinctes, mais qui ont été employés indifféremment depuis Grégoire de Tours jusqu'au vénérable Bede et même plus tard.

évêques, qui sortaient tous de l'ordre monastique.

Les trente-huit premiers archevêques de Cantorbéry furent tous moines; et les quatre premiers successeurs de saint Augustin furent pris parmi les religieux du monastère de Saint-André de Rome que le Pape saint Grégoire lui avait donnés pour collaborateurs (605-619). De son vivant, il avait désigné pour le remplacer sur le siège primatial son compagnon Laurent, et l'avait fait sacrer d'avance, croyant ainsi pourvoir avec une sollicitude paternelle à la frêle destinée de la naissante chrétienté des Anglais[1]. Le nouvel archevêque fit honneur au choix dont il avait été honoré. Il se dévoua généreusement à la consolidation de l'Église qu'il avait vu fonder : il sut concilier les cœurs et accroître le nombre des fidèles par l'infatigable activité de sa prédication, non moins que par la sainteté des exemples de sa vie.

1. Bede, II, 4. — Le dernier historien des archevêques de Cantorbéry, le docteur anglican Hook, prétend que Laurent n'était pas moine, en se fondant sur le passage où Bede le qualifie de prêtre en le distinguant de son compagnon de voyage Pierre le moine : « Misit continuo Romam Laurentium presbyterum et Petrum monachum. » I, 27. Il oublie que ce même Pierre est qualifié de prêtre quelques pages plus loin : « Primus ejusdem monasterii abbas Petrus presbyter fuit. » I, 33. Le titre de prêtre n'avait rien d'incompatible avec la profession monastique. Ce point fut décidé au Concile de Rome en 610; seulement, alors pas plus qu'aujourd'hui, tous les moines n'étaient pas prêtres.

Il vécut pendant dix ans (606-616) dans une union intime avec le bon roi Ethelbert, et servit d'intermédiaire entre ce prince et le Saint-Siège. Le troisième successeur de Grégoire, Boniface IV, celui-là même qui consacra le Panthéon de Rome au culte de tous les martyrs, se montra animé pour le roi et pour les missionnaires monastiques du royaume de Kent d'une bienveillance et d'une confiance dignes de son illustre prédécesseur. Mellitus, le nouvel évêque des Saxons de l'Est, avait été envoyé par Laurent à Rome pour consulter ce Pape sur diverses nécessités de l'Église d'Angleterre. Il y siégea au Concile de Rome (27 février 610), où furent promulgués les canons qui confirmaient la règle de Saint-Benoît, et reconnaissaient aux moines le droit d'administrer les sacrements et d'être admis à tous les degrés du sacerdoce [1]. Mellitus rapporta en Angleterre les décrets du Concile, qu'il avait lui-même signés avec les autres évêques; il apporta en outre des lettres très favorables du Pape à l'archevêque et au roi. « Glorieux roi, » écrivait-il à Ethelbert, « nous vous accordons très volontiers ce que vous avez demandé au siège apostolique par notre co-évêque Mellitus, savoir : que dans le monastère que votre saint docteur Augustin, disciple de Grégoire, d'heureuse mémoire, a consacré

1. Voir t. II, liv. IX, c. 7. — BEDE, *loc. cit.*

sous le nom du saint Sauveur dans votre cité de Cantorbéry, et auquel préside aujourd'hui notre très cher frère Laurent, vous puissiez établir une habitation de moines, vivant dans une régularité complète; et nous décrétons, par l'autorité apostolique, que les moines qui vous ont prêché la foi puissent s'associer cette nouvelle communauté monastique et lui enseigner à vivre saintement[1]. »

A travers l'obscurité de ce langage, il semble naturel de démêler l'introduction de nouveaux moines, probablement d'origine saxonne, dans la communauté italienne fondée par Augustin; il s'écoula cependant un siècle avant qu'on y pût élire un abbé né en Angleterre.

Comme Augustin, l'archevêque Laurent ne se contentait pas de travailler avec les religieux ses confrères au salut des Saxons : sa sollicitude pastorale se préoccupait des moyens de ramener les anciens chrétiens des îles Britanniques à l'unité romaine, afin de travailler tous ensemble à la conversion des païens. Son expérience des conditions de la propagande chrétienne lui faisait amèrement déplorer l'attitude hostile des moines celtiques et l'âpreté de

1. Guillelmus Malmesbur., *de Gestis Pontificum Anglorum*, lib. I, p. 118, éd. Savile. — Je dois dire que l'authenticité de cette lettre a été contestée par le savant Hefele, professeur de Tubingue, dans son excellente *Histoire des Conciles*, t. III, p. 61.

la polémique qui éclatait avec eux quand ils cherchaient ou consentaient à discuter. C'était le temps où l'illustre Colomban mêlait aux grands et admirables exemples qu'il donnait à la France, à la Bourgogne, à l'Helvétie, de si étranges incartades. Le bruit en était parvenu jusqu'à Laurent, qui ne put s'empêcher d'en parler dans une épître qu'il adressa aux évêques et aux abbés de toute la Scotie, c'est-à-dire de l'Irlande, le principal foyer de l'Église celtique. Ayant échoué comme Augustin dans une démarche directe qu'il avait faite avec ses deux suffragants auprès du clergé breton de la grande île, il avait voulu remonter à la source du mal, en écrivant à leurs frères de l'île voisine, pour se plaindre de leur intolérance à tous.

Sa lettre commence ainsi :

« A nos très chers frères les seigneurs, évêques et abbés, dans toute l'Irlande; nous, Laurent, Mellitus et Juste, serviteurs des serviteurs de Dieu. Le Saint-Siège nous ayant dirigés, selon sa coutume, vers ces régions occidentales pour y prêcher la foi aux païens, nous sommes entrés dans cette île de Bretagne sans trop savoir ce que nous faisions. Croyant qu'ils suivaient tous l'usage de l'Église universelle, nous avions en grande vénération la sainteté des Bretons et des Scots. Lorsque nous connûmes les Bretons, nous pensâmes que les Scots étaient meilleurs. Mais

à cette heure, que l'évêque Dagan est venu de l'Irlande nous trouver en Bretagne, et que l'abbé Colomban s'est rendu dans les Gaules, nous savons que les Scots ne diffèrent en rien des Bretons; car l'évêque Dagan a, non seulement, refusé de partager notre nourriture, il n'a pas même voulu prendre la sienne dans le lieu qui nous servait de demeure[1]. » Dagan était moine du grand monastère irlandais de Bangor : il était venu conférer avec la mission de Cantorbéry, et il avait sans doute été offensé de la fermeté des prélats romains à maintenir les conditions de l'unité liturgique. On n'a conservé aucune trace d'un rapprochement de sa part ou de celle d'aucun autre représentant des Églises celtiques.

Les moines romains furent pendant quelque temps plus heureux auprès des peuplades saxonnes, voisines ou vassales de la royauté d'Ethelbert. La région la plus orientale de l'île, celle qui, entre la Tamise et les embouchures ensablées de l'Ouse, forme une sorte de projection circulaire tournée vers la Scandinavie, était occupée au nord par la tribu des Est-Angles ou Anglais de l'Est. Leur roi Redwald, étant venu visiter le roi de Kent, s'était fait baptiser comme lui, et cette conversion faisait espérer celle d'une population bien plus nombreuse que celle du pays déjà conquis pour le Christ, puisqu'elle occupait les grands

1. Bede, *loc. cit.*

comtés modernes de Norfolk et de Suffolk, avec une partie de ceux de Cambridge, Huntingdon, Bedford et Hertford. Entre l'Est-Anglie et le Kent s'étendait le royaume d'Essex ou des Saxons de l'Est, déjà converti du vivant d'Augustin, grâce à son roi Sebert, le neveu du Bretwalda Ethelbert. Ce royaume était surtout important par sa capitale, l'ancienne colonie romaine de Londres, où Mellitus avait été institué évêque par Augustin.

Il y avait fondé, comme on l'a vu, sur les ruines d'un ancien temple de Diane, une cathédrale monastique dédiée à saint Paul. Bientôt, à l'ouest de sa ville épiscopale, et sur le site d'un temple d'Apollon qui avait remplacé, lors de la persécution de Dioclétien, une église occupée par les premiers chrétiens bretons[1], le moine romain, devenu évêque de Londres, construisit, avec le concours du roi Sebert, une autre église et un monastère placés sous l'invocation de saint Pierre. Ainsi, sur les rives de la Tamise comme sur celles du Tibre, et par un souvenir expressif et touchant de Rome, les deux princes des apôtres trouvaient, dans ces deux sanctuaires distincts mais rapprochés, une consécration nouvelle de leur glorieuse fraternité dans l'apostolat et le martyre.

Cette modeste colonie monastique s'élevait dans

1. Dugdale, *Monasticon Anglicanum*, t. I, p. 55.

un site effrayant à force d'être inabordable[1], au sein d'un vaste et profond marais, sur un îlot formé par un bras de la Tamise, et tellement recouvert de ronces et de broussailles, qu'on l'appelait l'Ile-aux-Épines (*Thorney*). Elle prit de sa situation à l'occident de Londres un nom nouveau et destiné à compter parmi les plus fameux de la terre, celui de Westminster ou Monastère de l'Ouest.

Si loin que doive se prolonger notre récit, il rencontrera toujours, entouré d'une splendeur et d'une célébrité croissantes, le sanctuaire national de l'Angleterre. Mais en ce moment nous n'avons qu'à enregistrer la légende qui a illuminé son humble berceau, légende que nous avons déjà rencontrée chez les Bretons à Glastonbury, que nous retrouverons chez d'autres peuples au berceau des grandes fondations monastiques, en France pour Saint-Denis, en Suisse pour Einsiedlen, et qui a exercé sur l'imagination du peuple anglais un empire tout autrement durable et puissant que la plupart des faits les mieux avérés. Jusqu'au seizième siècle, on s'est répété de génération en génération que, dans la nuit avant le jour fixé pour la consécration de la nouvelle Église, et pendant que l'évêque Mellitus, campé sous une

1. « In loco terribili. » Charte citée par Ridgway, *The gem of Thorney Island*, p. 4.

tente, se préparait à la cérémonie du lendemain, saint Pierre, le grand pêcheur d'hommes, était apparu, sous la forme d'un voyageur inconnu, à un pauvre pêcheur dont la barque était amarrée sur la rive de la Tamise opposée à celle de l'Ile-aux-Épines. La mer était orageuse et le fleuve enflé par l'inondation. L'étranger obtint du pêcheur de le passer sur l'autre rive, et, à peine débarqué, se dirigea vers la nouvelle église. Dès qu'il en eut franchi le seuil, le pêcheur stupéfait vit l'édifice s'illuminer à l'intérieur; du haut en bas un concert de voix angéliques retentit au dedans et au dehors, avec une musique comme il n'en avait jamais entendu et des parfums comme il n'en avait jamais respiré. Après un long intervalle, tout se tut et tout disparut, excepté l'étranger, qui revint auprès du pêcheur et le chargea d'aller annoncer à l'évêque ce qu'il avait vu, et comme quoi celui que les chrétiens appelaient saint Pierre avait lui-même procédé à la consécration de l'église que son ami le roi Sebert lui avait élevée[1].

Ce roi Sebert se fit enterrer avec sa femme à Westminster, et, depuis lors, à travers maintes vicissitudes, la grande abbaye, de plus en plus chère à

1. Ric. Cirencester, *Speculum Hist. de gestis reg. Angl.*, II, 17. — Dugdale ne cite pas moins de quatre versions originales de ce miracle, extraites des anciennes chroniques anglaises. Cf. Baronius, *Annal.*, an. 610, c. 10, et Act. SS. Bolland., Januar. I, p. 246. — Hook donne une explication assez plausible de cette tradition.

l'Église, aux princes, aux grands, au peuple, fut la sépulture préférée des rois et de leur famille. Elle est encore aujourd'hui, comme chacun sait, le panthéon de l'Angleterre qui n'a rien trouvé de mieux pour consacrer la mémoire de ses héros, de ses orateurs, de ses poètes, de ses plus glorieux enfants, que de les ensevelir sous les voûtes du vieux sanctuaire monastique[1]. C'est auprès de ce sanctuaire que la royauté anglaise a longtemps séjourné; c'est dans une de ses dépendances que la Chambre des communes a siégé pour la première fois[2]; c'est sous son ombre qu'a toujours vécu et que vit encore le Parlement anglais, la plus ancienne, la plus puissante, la plus glorieuse assemblée du monde. Jamais monument n'a été plus identifié avec l'histoire d'un

1. Chatham, Pitt, Fox, Sheridan, Grattan, Canning, Peel, tous les grands orateurs et hommes d'État modernes, les poètes, les amiraux, les généraux morts sur le champ de bataille, y reposent à côté de saint Édouard, des rois et des preux du moyen âge. On se rappelle le mot de Nelson au moment d'engager la bataille d'Aboukir : *Now for a peerage or Westminster Abbey.* « Pair d'Angleterre si je survis, ou, si je suis tué, un tombeau à l'abbaye de Westminster. » — De nos jours, l'usage s'est introduit d'enterrer les grands chefs militaires à Saint-Paul; Nelson et Wellington reposent tous deux dans les caveaux de l'église qui porte le nom et occupe le site de la première fondation du compagnon d'Augustin.

2. C'est dans la belle salle capitulaire de l'abbaye de Westminster que cette Chambre tenait ses séances. Bien qu'on se plaignît du trouble que ses débats bruyants apportaient aux offices monastiques, elle y resta jusqu'à la Réforme; alors on lui attribua la chapelle de Saint-Étienne dont elle occupe encore le site.

peuple : chacune de ses pierres représente une page des annales de la patrie.

Cantorbéry résume la vie religieuse de l'Angleterre ; Westminster a été le foyer de sa vie politique et sa véritable capitale. L'Angleterre doit Cantorbéry comme Westminster aux fils de saint Benoît.

Cependant une ombre va se lever sur cette aurore de la foi en Angleterre. La noble petite-fille de Clotilde, la douce et pieuse reine Berthe, était morte (613) ; elle avait précédé son mari dans la tombe, comme dans la foi ; elle avait été enterrée à côté du grand missionnaire romain qui lui avait donné la joie de voir le royaume de son mari et ce mari lui-même convertis au christianisme. Quand le premier successeur d'Augustin célébra la consécration solennelle de la grande église monastique qui devait servir de nécropole ou, comme on disait alors, de lit de repos (*Thalamus*) aux rois chrétiens et aux primats, les ossements de la reine et du premier archevêque de Cantorbéry y furent transférés et placés, ceux de la reine devant l'autel consacré à saint Martin, au grand thaumaturge de la Gaule, sa patrie, et ceux du primat devant l'autel de son père et de son ami, saint Grégoire[1]. Trois ans après, Ethelbert, qui

1. Guillelm. Thorne, *Chron. S. August.*, p. 1765. — Thomas de Elmham, *Hist. monast. S. August.*, p. 132, éd. Hardwicke. — Stanley, *Memorials of Canterbury*, p. 26.

s'était remarié, mourut à son tour et fut enterré dans l'église de Saint-Augustin à côté de Berthe (24 février 616). Il avait régné cinquante-six ans, dont vingt comme chrétien : il fut, dit Bede, le premier roi anglais qui monta au ciel, et l'Église l'a compté parmi les saints[1].

Laurent restait seul survivant, après vingt années écoulées, de tous ceux qui avaient pris part à la fameuse conférence de l'île de Thanet, où le roi saxon et la reine franque s'étaient trouvés en présence des missionnaires romains. Son compagnon Pierre, le premier abbé du monastère de Saint-Augustin, s'était noyé sur les côtes de France quelque temps auparavant, en remplissant une mission dont le roi Ethelbert l'avait chargé. Laurent eut donc à braver tout seul l'orage qui éclata aussitôt après la mort d'Ethelbert. La conversion de ce roi n'avait point entraîné celle de tout son peuple, et celui de ses fils qui le remplaça sur le trône, Eadbald, n'avait point embrassé le christianisme avec son père. Le dérèglement de ses mœurs l'avait retenu dans l'idolâtrie. Devenu roi il voulut épouser la veuve de son père, celle qu'Ethelbert avait prise pour femme après la mort de Berthe. Ce genre d'inceste que saint Paul reprochait déjà aux premiers chrétiens de Corinthe[2]

1. Act. SS. Bolland., t. III Februar., p. 470.
2. I *Corinth.*, v, 1.

n'était que conforme aux usages de plusieurs races teutoniques[1] ; mais le cas avait été prévu et formellement interdit dans la réponse de Grégoire à la consultation d'Augustin sur les coutumes matrimoniales des Saxons. Ce n'était pas son seul crime. Il se livrait à de tels accès de fureur, qu'on le regardait comme aliéné et possédé du démon. Mais son exemple suffit pour entraîner dans l'apostasie ceux qui n'avaient embrassé la foi et la chasteté chrétiennes que par crainte ou par complaisance pour leur roi Ethelbert.

La tempête qui menaçait d'engloutir la nouvelle chrétienté devint de plus en plus formidable lorsque la mort du roi Sebert, neveu d'Ethelbert et fondateur de Westminster, mit à la tête du royaume d'Essex ses trois fils qui, eux aussi, comme le fils du roi de Kent, étaient restés païens. Ils se mirent aussitôt à pratiquer publiquement l'idolâtrie qu'il avaient un instant interrompue du vivant de leur père, et donnèrent pleine liberté à tous leurs sujets d'adorer les idoles. Cependant ils allaient encore assister quelquefois aux cérémonies du culte chrétien, et un jour que l'évêque Mellitus distribuait en leur présence la communion aux fidèles, ils lui dirent dans la naïveté de leur orgueil barbare : « Pourquoi ne nous « offres-tu pas de ce pain si blanc que tu donnais à

1. Kemble, *Saxons in England*, II, 407.

« notre père et que tu continues encore à donner « au peuple dans ton église ? » — « Si vous voulez, » répondit l'évêque, « être lavés dans la fontaine du « salut, où votre père l'a été, vous pourrez avoir « comme lui, votre part du pain sacré ; autrement, « c'est impossible. » — « Nous ne voulons point, » répliquèrent les trois princes, « entrer dans ta fon- « taine, nous n'en avons nul besoin ; mais nous « avons envie de nous restaurer avec ce pain. » Et comme ils insistaient toujours, l'évêque leur répéta qu'il fallait être purifié de tout péché avant d'être admis à la communion. Alors ils entrèrent en fureur et lui ordonnèrent de sortir de leur royaume avec tous les siens : « Puisque tu ne veux pas nous com- « plaire dans une chose si aisée, tu ne peux plus « rester dans notre pays[1]. »

L'évêque de Londres, ainsi chassé, traversa la Tamise et vint dans le pays de Kent pour conférer avec l'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Rochester sur la conduite à tenir. C'étaient les trois seuls évêques de la chrétienté d'Angleterre, et tous les trois perdirent la tête en présence de la nouvelle situation qui leur était faite. Ils décidèrent qu'il valait mieux pour tous retourner dans leur patrie afin d'y servir Dieu en liberté que de rester inutilement chez ces barbares révoltés contre la foi. Les deux

1. Bede, II, 5.

évêques partirent les premiers et passèrent en France. Laurent s'apprêtait à les suivre ; mais dans la nuit qui devait précéder son départ, voulant prier et pleurer à son aise sur cette chrétienté anglaise qu'il avait aidé à fonder un quart de siècle auparavant et qu'il lui fallait maintenant abandonner, il fit dresser son lit dans l'église du monastère où reposaient Augustin, Ethelbert et Berthe. A peine fut-il endormi, que saint Pierre lui apparut, comme Jésus-Christ était apparu naguère à saint Pierre lui-même, lorsque le prince des apôtres, fuyant la persécution de Néron, avait rencontré sur la voie Appienne son divin maître se dirigeant vers Rome pour y être à son défaut une seconde fois crucifié [1]. Le prince des apôtres accabla de reproches et flagella jusqu'au sang l'évêque qui voulait abandonner aux loups les brebis du Christ, au lieu de braver le martyre pour les sauver. Le lendemain Laurent alla montrer ses flancs meurtris et ensanglantés au roi qui, à cette vue, demanda qui avait osé maltraiter un homme comme lui : « C'est saint Pierre, » dit l'évêque, « qui m'a infligé tous ces coups et ces tourments pour votre salut [2]. » Eadbald, ému et effrayé,

1. Tout le monde a vu à Rome, sur la voie Appienne, l'église dite *Domine quo vadis*, élevée sur l'emplacement où, selon la tradition, saint Pierre fit cette question à Notre-Seigneur, qui lui répondit : *Vado Romam iterum crucifigi.* S. AMBR., *Contra Auxentium.*

2. BEDE, II, 6.

renonça à l'idolâtrie et à son mariage incestueux, se fit baptiser et promit de pourvoir de son mieux à la protection de l'Église. Il fit revenir de France les deux évêques, Mellitus et Juste, puis les renvoya dans leurs diocèses pour y rétablir la foi en toute liberté. Depuis sa conversion, il continua à servir Dieu avec son peuple ; il fit même bâtir une nouvelle église consacrée à la sainte Vierge dans le monastère fondé par saint Augustin et où il comptait être enseveli auprès de son père et de sa mère. Mais il n'avait pas sur les autres pays saxons l'autorité dont était revêtu Ethelbert en qualité de Bretwalda, ou chef militaire de la fédération des conquérants. Il ne put donc pas réussir à faire rentrer Mellitus dans son diocèse. Les princes d'Essex, qui l'avaient expulsé, venaient de périr tous les trois dans une guerre contre les Saxons de l'Ouest ; mais leur peuple persévéra dans l'idolâtrie, et les gens de Londres résistèrent à outrance au rétablissement de l'évêque romain, en déclarant qu'ils préféraient de beaucoup leurs prêtres idolâtres[1].

Le royaume d'Essex semblait donc tout à fait perdu pour la foi ; et quant à l'Est-Anglie, la conversion de son roi Redwald n'avait eu rien de sérieux. A peine revenu de ce voyage auprès d'Ethelbert, où il avait reçu le baptême, il s'était laissé ramener au culte de ses pères par l'influence de sa femme et de ses

1. BEDE, II, 5, 6.

principaux conseillers ; seulement il fit à la nouvelle religion la même concession que lui avait déjà accordée un empereur romain, et beaucoup plus digne d'un César de la décadence romaine que des impétueux instincts d'un roi barbare. Il daigna accorder au fils du seul vrai Dieu une place à côté de ses dieux scandinaves, et dans le même temple il avait deux autels, l'un pour le sacrifice de Jésus-Christ, et l'autre pour les victimes offertes aux idoles[1].

De toutes les conquêtes entamées par les envoyés de Grégoire, il ne restait donc plus qu'une partie du pays et du peuple de Kent, groupé autour des deux grands sanctuaires monastiques de Cantorbéry, la métropole dédiée au Christ, et l'abbaye de Saint-Augustin, alors désignée sous le nom des Saints-Pierre-et-Paul. Des missionnaires romains se succédaient les uns aux autres dans le gouvernement de ces deux monastères, restés les seuls foyers encore allumés de la vie chrétienne en Angleterre. Pendant près d'un siècle tous les abbés du monastère d'Augustin furent pris parmi les religieux romains, et probablement parmi les moines sortis du mont Cœlius pour le suivre ou le rejoindre[2].

1. Bede, III, 15. — Bede ajoute que, de son vivant, il y avait un roi d'Est-Anglie qui dans son enfance avait vu ce temple debout.

2. Voici la succession de ces abbés telle que la donne Thomas Elmham, dans sa chronique de l'abbaye de Saint-Augustin : Jean, † 618 ; Rufinianus, † 626 ; Gratiosus, † 638. Ce dernier, *Romanus*

Quant au siège archiépiscopal, Laurent, qui mourut trois ans après sa réconciliation avec le nouveau roi (2 février 619), eut pour successeur Mellitus, lequel renonça ainsi définitivement à rentrer chez les Saxons de l'Est. Après Mellitus qui, bien que torturé par la goutte, montra un dévouement infatigable à ses devoirs apostoliques, ce fut l'évèque de Rochester, Juste, qui devint archevèque (624). Comme Augustin, il reçut le *pallium* avec la faculté d'ordonner des évêques à son gré; ces privilèges lui furent conférés par le pape Boniface V, attentif, comme l'avait été son prédécesseur Boniface IV, au maintien de la mission dont Grégoire avait fait l'œuvre spéciale de la Papauté. Le pontife avait reçu du roi Eadbald des lettres qui le remplirent de consolation et d'espoir; et en soumettant à la juridiction de l'archevêque Juste les Anglais non seulement du Kent, mais de tous les royaumes voisins, il l'exhortait à persévérer avec une louable patience dans l'œuvre de la rédemption du peuple anglais[1]. Juste n'occupa d'ailleurs le siège archié-

natione, ainsi que son successeur Petronius, † 654; Nathaniel, « quondam cum Mellito a Justo a Roma ad Angliam destinatus, » † 667. Après lui, le célèbre, Adrien Africain, dont le successeur Albin, élu en 708, fut le premier *de gente nostra*, dit l'historien, d'ailleurs disciple d'Adrien, grand latiniste, helléniste et collaborateur de Bede. V, 20.

1. Hoc illa repensatione vobis collatum est, qua injuncto minis-

piscopal que pendant trois ans (624-627), et fut remplacé par Honorius, lui aussi disciple de saint Grégoire et de saint Augustin, et le dernier des compagnons du grand missionnaire qui devait le remplacer sur le siège primatial du nouveau royaume chrétien.

Au milieu de ces mécomptes, de ces périls et de ces échecs, et pendant que le troisième successeur d'Augustin maintenait de son mieux les restes de la mission romaine dans la métropole encore si modeste et si menacée de Cantorbéry, l'horizon s'éclaira tout à coup vers le nord de l'Angleterre. Un événement s'y accomplit qui sembla réaliser les premiers desseins de saint Grégoire, et ouvrir de nouvelles et vastes perspectives à la propagation de l'Évangile. C'est désormais dans cette région septentrionale que va se concentrer l'intérêt principal du grand drame qui donna l'Angleterre à l'Église.

terio jugiter persistentes, laudabili patientia redemptionem gentis illius expectastis. Bede, II, 8.

CHAPITRE IV

Première mission en Northumbrie. — Ses succès et son désastre. — L'évêque Paulin et le roi Edwin.

Étendue et origine de l'établissement des Anglo-Saxons en Northumbrie : grâce à leur compatriote Bede, leur histoire est mieux connue que celle des autres tribus. — Ida et Ella, fondateurs des deux royaumes de Deïra et de Bernicie; Bamborough et la Belle Traîtresse. — Guerre des Northumbriens contre les Bretons : Ethelfrid le Ravageur, vainqueur des Cambriens et des Scots sous Aïdan, l'ami de saint Columba. — Edwin, représentant de la dynastie rivale, se réfugie en Est-Anglie; au moment d'être livré à ses ennemis, il est sauvé par la reine ; vision et promesse. — Il devient roi de Northumbrie et Bretwalda ou chef de la confédération anglo-saxonne; liste des Bretwaldas. — Il épouse la chrétienne Ethelburge, fille du roi de Kent. — Mission de l'évêque Paulin qui accompagne la princesse à York. — Influence des femmes sur la conversion des Saxons. — Prédication infructueuse de Paulin; lettres du pape Boniface V au roi et à la reine. — Edwin sauvé du poignard d'un assassin; naissance de sa fille; guerre contre les Saxons de l'Ouest. — Hésitation d'Edwin; dernier effort de Paulin. — Edwin promet de se convertir après avoir consulté son parlement. — Discours du grand prêtre et du chef de guerre. — Baptême d'Edwin et de sa noblesse. — Évêché et cathédrale monastique d'York. — Le roi et l'évêque travaillent à la conversion des Northumbriens. — Baptêmes en masse et par immersion. — Paulin au midi de l'Humber. — Fondation de

Southwell et de Lincoln. — Sacre d'Honorius, quatrième successeur d'Augustin à Cantorbéry. — Lettre du pape Honorius aux deux métropolitains et au roi Edwin. — Prospérité du règne d'Edwin. — Conversion de l'Est-Anglie; fondation d'Édimbourg; conquête d'Anglesey; sécurité publique; la femme et le nourrisson; les coupes de cuivre; la *tufa* du Bretwalda. — Ligue des Saxons et des Bretons de Mercie contre les Saxons de Northumbrie : Cadwallon et Penda. — Edwin est tué. — Fuite de Paulin et d'Ethelburge. — Ruine du christianisme en Northumbrie et en Est-Anglie. — Échec des missionnaires romains; leurs vertus et leurs défauts. — Il ne leur reste que la métropole et l'abbaye de Saint-Augustin à Cantorbéry, qui demeurent les deux citadelles de l'esprit romain.

De tous les établissements formés par les conquérants teutoniques de la Bretagne, le plus important était sans comparaison celui des Angles, au nord du fleuve qui semble partager en deux la grande île Britannique et qui s'appelle l'Humber, d'où le nom de Northumbrie. Ce royaume occupait tout le littoral oriental depuis l'embouchure de l'Humber jusqu'au golfe d'Édimbourg, et par conséquent les comtés actuels d'York, Durham et Northumberland avec toute la partie sud-est de l'Écosse moderne. A l'occident, il s'étendait jusqu'aux confins des Bretons de la Cumbrie et du Strathclyde, et allait même toucher, sur les frontières de la Calédonie, à ce nouveau royaume des Scots sortis de l'Irlande, que venait d'inaugurer le grand missionnaire Columba.

La Northumbrie n'a pas seulement été le plus vaste des royaumes de l'Heptarchie saxonne, c'est

encore celui dont l'histoire est de beaucoup la plus animée, la plus dramatique, la plus variée, la plus fertile en personnages intéressants et originaux. C'est celui enfin où les incidents de la conversion des conquérants anglo-saxons et de la propagation des institutions monastiques nous apparaissent en pleine lumière. Cela s'explique naturellement par le fait de la naissance du vénérable Bede. Ce grand et honnête historien, le Grégoire de Tours de l'Angleterre, et le père de l'histoire britannique, était né et a toujours vécu en Northumbrie. De là, dans ses récits si attachants, une préoccupation naturelle des hommes et des choses de sa région natale, puis une reproduction exacte et détaillée des traditions locales et des souvenirs personnels qu'il recueillait et répétait avec un soin si scrupuleux.

Bede nous apprend qu'un siècle environ après le premier débarquement des Saxons, sous Hengist, dans le pays de Kent, leurs voisins les Angles, traversant la mer du Nord, vinrent fonder sur la rive opposée de la Bretagne deux colonies longtemps distinctes, quelquefois réunies, puis séparées de nouveau, et finalement confondues sous le nom de Northumbrie[1]. La muraille, anciennement élevée par l'empereur Sévère contre les Calédoniens, de-

1. Réunies, de 588 à 633; séparées à la mort d'Edwin, en 634, et réunies de nouveau sous Oswald et Oswy.

puis l'embouchure de la Solway jusqu'à celle de la Tyne, leur servait de délimitation. La plus ancienne des deux fut celle des Berniciens, au nord (547). Leur chef Ida, qui, comme Hengist, se donnait pour un descendant d'Odin, établit sa résidence dans une forteresse qu'il nomma Bamborough, d'après sa femme Bebba, avec cette sorte de religion conjugale si souvent signalée chez les Germains, même les plus sauvages; les bardes bretons en revanche ont surnommé cette reine la Belle Traîtresse, parce qu'elle était d'origine bretonne et qu'elle combattait au premier rang sur les champs de bataille contre ses compatriotes[1]. Les débris imposants de cette forteresse, situés sur un rocher isolé de la côte, frappent et attirent encore le voyageur. C'est de là que rayonna l'invasion anglaise sur les vallées fertiles de la Tweed et de la Tyne.

La seconde colonie, celle des Deïriens, au midi, se concentra surtout autour de la vallée de la Tees et dans la vaste région qui s'appelle aujourd'hui le comté d'York (559-588). Les Deïriens eurent pour premier chef connu cet Alla, ou Ella, dont le nom, prononcé par les jeunes esclaves mis en vente sur le Forum, suggéra à saint Grégoire l'espoir d'entendre bientôt le chant de l'*Alleluia* retentir dans

1. A. DE LA BORDERIE, *Luttes des Bretons insulaires contre les Anglo-Saxons*, p. 153.

son royaume[1]. Cette région au nord de l'Humber était précisément celle qui avait le plus souffert des incursions calédoniennes, et, selon quelques auteurs, les Saxons de Hengist, appelés à titre d'alliés par les Bretons, s'y étaient déjà établis. Mais Ida et ses Angles ne voulurent relever à aucun titre de leurs compatriotes germaniques du midi de l'île, et au lieu de combattre les Pictes ou les Scots, ils se liguèrent avec eux pour écraser les malheureux Bretons.

Ida, qui eut douze fils et qui régna douze ans (547-559), employa contre ces indigènes le fer et surtout le feu avec tant d'acharnement, que les bardes bretons le surnommèrent l'*homme de feu* ou le *grand brûleur*. Ils lui résistèrent à outrance et il périt en les combattant. Mais son petit-fils, Ethelfrid, prit une terrible revanche. Il était gendre d'Ella ; à la mort de celui-ci (588), et au préjudice des droits du fils de ce chef, Ethelfrid réunit les deux royaumes de Deïra et de Bernicie, et, rassemblant en sa main tous les Anglo-Saxons de Northumbrie, il fut de tous les chefs de l'invasion celui qui subjugua ou qui massacra le plus de Bretons[2]. C'était, dit Bede, le loup ravissant de l'Écriture; le matin il dévorait sa proie, et le soir il

1. Voir plus haut, p. 349.
2. Bede, I, 34.

partageait son butin. Les vaincus, qui avaient appelé son grand-père le Brûleur, n'eurent que trop raison d'appeler Ethelfrid *le Ravageur*.

Cependant il n'eut point, comme ses prédécesseurs, pour auxiliaires les Calédoniens. Ceux-ci étaient devenus chrétiens, grâce au zèle apostolique de Columba et de ses missionnaires irlandais ; et bien loin de seconder les envahisseurs païens, on voit les Scots Dalriadiens, récemment établis dans la grande île[1], venir au secours des Bretons chrétiens comme eux. Leur roi Aïdan, celui-là même qui avait été sacré par Columba, l'apôtre monastique de la Calédonie, marcha contre Ethelfrid à la tête d'une nombreuse armée. Mais son ami, le saint moine d'Iona, n'était plus là comme naguère[2] pour le protéger par ses prières et le seconder par ses ardentes sympathies. Les Scots et les Saxons se rencontrèrent à Degstane, près de la frontière actuelle d'Angleterre et d'Écosse (603) ; après une lutte acharnée, l'armée scotique fut taillée en pièces, et cette défaite ôta pour toujours aux Celtes du nord l'envie de prendre la défense de leurs frères du midi contre les conquérants germains.

Vainqueur des Scots, le formidable païen se jeta

1. Rex Scotorum qui Britanniam inhabitant. *Ibid.* — Voir plus haut, liv. x, c. 3, p. 172.

2. Voir plus haut, p. 195.

sur les Bretons de Cambrie (607 ou 613), et ce fut alors qu'il réalisa la prophétie d'Augustin en exterminant les douze cents moines de Bangor. Après quoi il acheva la conquête de la Northumbrie et ne succomba que dix ans plus tard dans une rencontre avec ses compatriotes, avec les Est-Angles, sous les ordres de ce roi Redwald, qu'on a vu devenir un moment chrétien pour complaire au roi Ethelbert[1].

L'Est-Anglie, comme le nom seul l'indique, était occupée par une colonie de la même race que les Angles de Northumbrie. A la mort du premier roi chrétien de Kent, Redwald venait d'hériter du titre de Bretwalda, qui lui assurait une certaine suprématie militaire sur toute la fédération conquérante. Il avait donné asile au fils encore enfant d'Ella, détrôné par son beau-frère, le terrible Ethelfrid ; ce jeune prince, nommé Edwin, avait grandi auprès de Redwald qui lui avait même donné sa fille en mariage. Ethelfrid, voyant en lui un rival ou un successeur, employa tour à tour auprès de Redwald la menace et la corruption pour se faire livrer le royal exilé. Le prince est-anglien était au moment de céder quand un des amis d'Edwin vint de nuit l'informer du danger qu'il courait et lui offrit de le conduire dans un refuge où ni Redwald ni

1. Voir plus haut, p. 429.

Ethelfrid ne sauraient le découvrir. « Non, » répondit le jeune et généreux exilé, « je te remercie de ta bonne « volonté ; mais je n'en ferai rien. A quoi bon recom- « mencer à errer en vagabond, comme je l'ai trop « fait, à travers toutes les régions de l'île? S'il me « faut mourir, que ce soit plutôt de la main de ce « grand roi que d'une main plus vulgaire! » Cependant, ému et attristé, il sortit et alla s'asseoir sur une pierre devant le palais où il resta longtemps seul dans l'obscurité, en proie à une poignante incertitude[1]. Tout à coup il vit paraître devant lui, au milieu des ténèbres, un homme dont le visage et le costume lui étaient inconnus, qui lui demanda ce qu'il faisait là, seul, la nuit, et ajouta : « Que pro- « mettrais-tu à celui qui te délivrerait de ta tristesse « en détournant Redwald de te livrer à tes ennemis « ou de te faire aucun mal? — Tout ce qui sera « jamais en mon pouvoir, répondit Edwin. — Et si « continua l'inconnu, on te promettait de te faire « roi, et roi plus puissant que tous tes ancêtres et « que tous les autres rois anglais? » Edwin promit de nouveau que sa reconnaissance serait à la hauteur d'un tel bienfait. Alors l'étranger : « Et si « celui qui t'aura exactement prédit de si grands « biens te donne des conseils plus utiles pour ton

1. BEDE, II, 12.

« salut et ta vie qu'aucun de tes pères ou de tes pro-
« ches n'en a jamais reçu, consens-tu à les sui-
« vre? » L'exilé jura qu'il obéirait en tout à celui qui le tirerait d'un si grand péril pour le faire roi. Aussitôt l'inconnu lui posa la main droite sur la tête en disant : « Quand un pareil signe se repré-
« sentera à toi, rappelle-toi ce moment, tes dis-
« cours et ta promesse. »

Sur quoi il disparut si subitement, qu'Edwin crut avoir eu affaire non à un homme mais à un esprit. Un instant après son ami accourut lui annoncer qu'il n'y avait plus rien à craindre pour lui et que le roi Redwald, ayant confié son projet à la reine, avait été détourné par elle de cette trahison. Cette princesse, dont le nom a été malheureusement oublié, était, comme la plupart des Anglo-Saxonnes, toute-puissante sur le cœur de son époux. Plus heureusement inspirée alors que lorsqu'elle lui avait persuadé de renoncer au baptême qu'il avait reçu chez le roi Ethelbert[1], elle lui montra qu'il serait indigne de vendre à prix d'or son âme et, qui plus est, son honneur, qu'elle tenait pour la plus précieuse de toutes les parures[2].

Grâce aux inspirations généreuses de la reine, non seulement Redwald ne livra pas le prince réfu-

1. Voir plus haut, p. 439.
2. BEDE, *loc. cit.*

gié, mais ayant renvoyé les ambassadeurs chargés des riches cadeaux d'Ethelfrid, il lui déclara la guerre. Ethelfrid défait et tué, Edwin fut établi roi en Northumbrie (616), par son protecteur Redwald, devenu le chef de la fédération anglo-saxonne. Les fils d'Ethelfrid, bien que neveux par leur mère du nouveau roi, furent contraints de s'enfuir, comme Edwin lui-même dans sa jeunesse; ils allèrent se réfugier chez ces Scots Dalriadiens, dont Columba avait été l'apôtre. On verra bientôt quelles furent pour la Northumbrie et pour toute l'Angleterre les suites de cet exil.

Comme son beau-frère Ethelfrid, Edwin régna sur les deux royaumes réunis de Deïra et de Bernicie; puis, comme lui, il fit une guerre vigoureuse aux Bretons de Cambrie. Devenu ainsi le chef redouté des Angles du Nord, il se vit recherché et admiré par les Angles de l'Est, qui, à la mort de leur roi Redwald, lui offrirent la royauté. Mais Edwin aima mieux payer de retour la protection qu'il avait reçue de Redwald et de sa femme, en laissant à leur fils le royaume d'Est-Anglie. Il se réserva toutefois la suzeraineté militaire que Redwald avait exercée avec ce titre de Bretwalda, qui avait passé du roi de Kent au roi d'Est-Anglie, mais qui, à partir d'Edwin, ne devait plus être séparée de la royauté northumbrienne.

On n'a point de renseignements précis sur l'origine ou sur la nature de l'autorité dont était investi le Bretwalda; on voit seulement que cette autorité, d'abord exclusivement temporaire et militaire, s'exerça, surtout en matière ecclésiastique, après la conversion des divers royaumes de l'Heptarchie. On voit aussi qu'elle ajoutait à la dignité royale le prestige d'une suprématie réelle et d'autant plus recherchée, qu'elle était probablement conférée par l'élection, non seulement des autres rois, mais de tous les chefs de la haute noblesse saxonne[1].

La voilà donc accomplie, cette prédiction mystérieuse faite par le visiteur nocturne à Edwin; le voilà roi, et plus puissant qu'aucun des rois anglais avant lui. Car la suzeraineté du Bretwalda, ajoutée à la vaste étendue du pays qu'occupaient les Angles du Nord et de l'Est, assurait au roi de Northumbrie une tout autre prépondérance que celle des petits rois méridionaux qui avaient été revêtus avant lui de ce titre. Parvenu à cette élévation inespérée, et privé par la mort de sa première femme, fille du roi d'Est-Anglie, il en chercha une autre, et fit demander en mariage la sœur du roi de Kent, la fille d'Ethelbert et de Berthe, descendante de Hengist et

1. Les *caldormen*, ceux que Bede appelle *primates tribuni*. Voici,

d'Odin par son père, et de sainte Clotilde par sa mère. Elle s'appelait Ethelburge, c'est-à-dire noble protectrice ; car ce mot d'Ethel, qui revient si souvent dans les noms anglo-saxons, n'est, comme on l'a déjà vu, que le mot allemand, *edel,* noble. Son frère Eadbald, ramené à la foi chrétienne par l'archevêque Laurent, repoussa d'abord la demande du roi de Northumbrie. Il répondit qu'il ne lui était pas permis de donner une vierge chrétienne à un païen, de peur de profaner la foi et les sacrements du vrai Dieu, en la faisant cohabiter avec un roi étranger à son culte. Loin d'être offensé de ce refus, Edwin promit que si on lui accordait la princesse, il ne ferait rien contre la foi qu'elle professait, et que tout au contraire elle pourrait pratiquer librement sa re-

d'après Bede, la succession des chefs de la fédération anglo-saxonne, jusqu'au moment où le titre de *Bretwalda* disparaît :

Vers 560, Ella, roi de Sussex.
577, Ceawlin, roi de Wessex.
596, Ethelbert, roi de Kent.
616, Redwald, roi d'Est-Anglie.
624, Edwin,
635, Oswald, } rois de Northumbrie.
645, Oswy,

Lappenberg croit, avec toute apparence de raison, qu'après la mort d'Oswy, en 670, l'autorité du Bretwalda passa au roi de Mercie, Wulfhere, dont Bede lui-même constate la suprématie sur le roi d'Essex, III, 30. — Mackintosh interprète le terme *bret-walda* par ceux de dompteur ou arbitre (*wielder*) des Bretons, mais ne donne aucune raison satisfaisante de cette étymologie.

ligion avec tous ceux qui l'accompagneraient, hommes ou femmes, prêtres ou laïques. Il ajouta que lui-même ne refuserait pas d'embrasser la religion de sa femme, si, après l'avoir fait examiner par les sages de son conseil, il la reconnaissait pour plus sainte et plus digne de Dieu [1].

C'était à ces conditions que sa mère Berthe avait quitté son pays et sa famille mérovingienne pour franchir la mer et venir épouser le roi de Kent. La conversion de ce royaume avait été le prix de son sacrifice. Ethelburge, destinée comme sa mère, et plus encore qu'elle, à être l'initiatrice chrétienne de tout un peuple, suivit l'exemple maternel. Elle nous fournit une nouvelle preuve du grand rôle de la femme dans l'histoire des races germaniques, du noble et touchant empire que ces races lui attribuaient. En Angleterre comme en France, comme partout, c'est toujours par la ferveur et le dévouement de la femme chrétienne que sont entamées ou consommées les victoires de l'Église.

Mais la royale vierge ne fut livrée aux Northumbriens que sous la garde d'un évêque, chargé de la préserver de toute pollution païenne, par ses exhortations et aussi par la célébration quotidienne des célestes mystères. Il fallut, selon Bede, que le roi

1. Bede, II, 9.

épousât pour ainsi dire l'évêque en même temps que la princesse[1].

Cet évêque, nommé Paulin, était encore un de ces moines romains qui avaient été envoyés par le pape saint Grégoire pour servir de coadjuteurs à Augustin. Il avait été vingt-cinq ans missionnaire dans le midi de la Grande-Bretagne, avant d'être sacré évêque de la Northumbrie par le troisième successeur d'Augustin à Cantorbéry (21 juillet 625). Arrivé avec Ethelburge dans le royaume d'Edwin, après les avoir mariés, il voulut encore que toute cette nation inconnue où il venait de planter sa tente pût devenir l'épouse du Christ. A la différence d'Augustin lors de son débarquement sur la plage de Kent, il est expressément constaté que Paulin voulut agir sur le peuple northumbrien avant d'entamer la conversion du roi[2]. Il travailla donc de toutes ses forces pour ajouter quelques néophytes northumbriens au petit troupeau de fidèles qui avaient accompagné la reine. Mais ses efforts furent longtemps infructueux ; on le laissait prêcher et on ne se convertissait pas.

Cependant les successeurs de Grégoire veillaient sur son œuvre avec cette merveilleuse et infatigable persévérance qui est le propre du Saint-Siège. Boniface V, averti sans doute par Paulin, adressa au roi

1. BEDE, II, 9.
2. *Ibid.*

et à la reine de Northumbrie deux épîtres qui rappellent celles de Grégoire au roi et à la reine de Kent. Il exhortait celui qu'il appela le glorieux roi des Anglais à suivre l'exemple de tant d'autres empereurs et rois, et surtout de son beau-frère Eadbald, en se soumettant à la grandeur du vrai Dieu, et à ne pas se laisser séparer dans l'avenir de cette chère moitié de lui-même, qui avait déjà reçu par le baptême le gage de l'éternité bienheureuse. Il conjurait la reine de ne négliger aucun effort pour amollir et enflammer le cœur dur et froid de son mari pour lui faire comprendre la beauté des mystères auxquels elle croyait, et l'admirable salaire qu'elle avait reçu de sa propre renaissance; afin que ceux dont l'amour humain n'avait fait qu'un seul corps ici-bas demeurassent unis dans l'autre vie par une union indissoluble. A ses lettres il joignait quelques modestes présents, qui témoignent assurément ou de sa pauvreté ou de la simplicité du temps : pour le roi, une chemise de lin ornée de broderie d'or et un manteau de laine d'Orient; pour la reine, un miroir d'argent et un peigne d'ivoire; pour tous deux, les bénédictions de leur protecteur saint Pierre.

Mais ni les lettres du pape, ni les sermons de l'évêque, ni les instances de la reine ne suffisaient pour triompher des incertitudes d'Edwin. Un événement providentiel vint l'ébranler sans le vaincre absolu-

ment. Le jour de Pâques qui suivit son mariage (20 avril 626), un sicaire envoyé par le roi des Saxons de l'Ouest pénétra auprès du roi, et sous prétexte de lui communiquer un message de son maître, essaya de le frapper avec un poignard empoisonné à double tranchant qu'il tenait caché sous son habit. Entraîné par ce dévouement héroïque pour leurs princes, qui se mêlait chez tous les Barbares germaniques à de si continuels attentats contre eux, un seigneur nommé Lilla, n'ayant pas de bouclier sous la main, se jeta lui-même entre son roi et l'assassin, qui avait frappé avec tant de force que son fer alla atteindre Edwin même à travers le corps de son fidèle ami [1]. Dans la nuit même de cette principale fête des chrétiens, la reine accoucha d'une fille. Pendant qu'Edwin rendait grâces à ses dieux de la naissance de cette première-née, l'évêque Paulin commença de son côté à remercier le Seigneur Christ, en affirmant au roi que c'était lui qui, par ses prières au vrai Dieu, avait obtenu que la reine enfantât pour la première fois sans accident et presque sans douleur. Le roi, moins ému du danger mortel qu'il venait d'éviter que de la joie d'être père sans que la vie de sa chère Ethelburge eût été compromise, fut charmé des paroles de Paulin, et lui promit de renoncer aux idoles pour servir le Christ, si le Christ lui accordait la

1. Bede, *loc. cit.*

vie et la victoire dans la guerre qu'il allait entreprendre contre le roi qui venait de le faire assassiner. Comme gage de sa bonne foi, il donna à l'évêque la petite qui venait de naître, pour la consacrer au Christ. Cette première-née du roi, qui fut la première chrétienne de la nation northumbrienne, fut baptisée le jour de la Pentecôte, avec onze personnes de sa maison [1]. On la nomma Eanfleda : elle était destinée, comme la plupart des princesses anglo-saxonnes, à n'être pas sans influence sur le sort de son pays.

Edwin sortit vainqueur de la lutte contre le roi coupable. Revenu en Northumbrie, et bien que depuis sa promesse il eût cessé d'adorer les idoles, il ne voulut pas recevoir sur-le-champ et sans autre réflexion les sacrements de la foi chrétienne. Mais il se faisait donner plus exactement par l'évêque Paulin ce que Bede appelle les raisons de croire. Il conférait souvent avec les plus sages et les plus instruits de sa noblesse sur le parti qu'ils lui conseillaient de prendre. Enfin, comme il était naturellement sagace et réfléchi, il passait de longues heures dans la solitude, la bouche close, mais discutant au fond de son cœur beaucoup de choses, et examinant

1. Cette Eanfleda épousa le roi Oswy, l'un des successeurs de son père. Nous lui verrons jouer un rôle dans la lutte entre l'influence romaine et l'influence celtique sur la Northumbrie.

sans relâche quelle était la religion qu'il fallait préférer [1].

L'histoire de l'Église, si je ne me trompe, n'offre aucun autre exemple d'une aussi longue et consciencieuse hésitation chez un roi païen. Ils apparaissent tous également prompts, soit à la persécution, soit à la conversion. Edwin, tel qu'un témoignage d'une incontestable autorité nous le révèle, a connu les humbles efforts, les scrupules délicats de la conscience moderne. Un vrai prêtre a dit avec raison : « Ce travail intellectuel d'un barbare émeut et attache. On suit avec sympathie l'investigateur dans ses hésitations, on souffre de ses perplexités, on sent que cette âme est sincère et on l'aime [2]. »

Cependant, Paulin voyait le temps s'user sans que la parole de Dieu qu'il prêchait fût écoutée, et sans qu'Edwin pût se décider à courber la hauteur de son intelligence devant l'humilité vivifiante de la Croix. Informé de la prophétie et de la promesse qui avaient terminé l'exil du roi, il crut le moment arrivé de les lui rappeler [3]. Un jour donc qu'Edwin était assis

1. Bede, *loc. cit.*

2. Gorini, *Défense de l'Église*, t. II, p. 87. — Dans cet excellent ouvrage rien ne surpasse la réfutation pied à pied du récit de M. Augustin Thierry sur la conversion des Anglo-Saxons. Cf. Faber, *Life of S. Edwin*, 1844, dans la série des *Lives of the English saints*.

3. Selon M. Thierry, « ce secret avait probablement échappé à Edwin parmi les confidences du lit nuptial. » Bede dit précisément

tout seul à méditer, dans le secret de son cœur, sur la religion qu'il lui faudrait suivre, l'évêque entra tout à coup et lui posa la main droite sur la tête, comme l'avait fait l'inconnu de sa vision, en lui demandant s'il reconnaissait ce signe[1]. Le roi tremblant voulut se jeter aux pieds de Paulin, qui le releva et lui dit doucement : « Eh bien, vous voilà délivré des « ennemis que vous redoutiez, par la bonté de Dieu. « Vous voilà, de plus, pourvu par lui du royaume que « vous désiriez. Souvenez-vous d'accomplir votre « troisième promesse, qui vous oblige à recevoir la « foi et à garder ses commandements. C'est ainsi « seulement qu'après avoir été comblé de la faveur « divine ici-bas, vous pourrez entrer avec Dieu, en « participation du royaume céleste. — Oui, » répondit enfin Edwin, « je le sens ; je dois et je veux être chrétien. » Mais, toujours fidèle à son caractère mesuré, il ne stipula que pour lui-même : il dit qu'il en conférerait avec les grands nobles, ses amis, et avec ses conseillers, afin que s'ils se décidaient à croire comme lui, ils fussent tous ensemble consacrés au Christ dans la fontaine de la vie.

Paulin ayant approuvé ce projet, le parlement

le contraire, sans rien affirmer. « Tandem ut verisimile videtur didicit (Paulinus) *in spiritu*, quod vel quale esset oraculum regi quondam cœlitus ostensum. » BEDE, II, 12.

1. BEDE, II, 12.

northumbrien, ou, comme on le disait alors, le conseil des sages (*Witena-gemot*), fut assemblé auprès d'un sanctuaire du culte national, déjà célèbre du temps des Bretons et des Romains, à Godmundham, aux portes d'York. Chaque membre de ce grand conseil national fut interrogé à son tour sur ce qu'il pensait de la nouvelle doctrine et du nouveau culte [1]. Le premier qui répondit fut le grand prêtre des idoles, nommé Coïfi, personnage singulier et passablement cynique : « Mon avis, » dit-il, « est très cer-
« tainement que la religion que nous avons suivie
« jusqu'à présent ne vaut rien ; et voici ma raison.
« Pas un de vos sujets n'a servi nos dieux avec plus
« de zèle que moi, et pourtant il y a une foule de
« gens qui ont reçu de vous beaucoup plus de bien-
« faits et de dignités. Or, si nos dieux n'étaient pas
« bons à rien, ils auraient fait quelque chose pour
« moi qui les ai si bien servis. Si donc, après mûr
« examen, vous avez trouvé cette nouvelle religion
« qu'on nous prêche plus efficace, hâtons-nous de
« l'adopter. »

Un des grands chefs tint un autre langage où se révèlent l'élévation religieuse et la mélancolie poétique dont étaient souvent pénétrées les âmes de ces païens germaniques : « Tu te souviens peut-être, » dit-il au roi, « de ce qui arrive quelquefois dans nos soirées

1. Bede, II, 13.

« d'hiver. Tandis que tu es à souper avec tes comtes « et tes fidèles [1], auprès d'un bon feu, et qu'il pleut, « neige et vente au dehors, un passereau entre par « une porte et sort à tire-d'aile par l'autre; pen- « dant ce rapide trajet, il est à l'abri de la pluie et « des frimas; mais après ce court et doux instant il « disparaît, et de l'hiver il retourne à l'hiver. Telle « me semble la vie de l'homme, et son cours d'un « moment, entre ce qui la précède et ce qui la suit, « et dont nous ne savons rien; si donc la nouvelle « doctrine peut nous en apprendre quelque chose de « certain, elle mérite d'être suivie [2]. »

Après beaucoup de discours dans le même sens, car l'assemblée paraît avoir été unanime, le grand prêtre Coïfi eut une meilleure inspiration que celle de ses premières paroles. Il témoigna le désir d'entendre Paulin parler du Dieu dont il se disait l'envoyé. L'évêque prit la parole, avec la permission du roi. Quand il eut fini, le grand prêtre s'écria : « Depuis longtemps j'avais compris le néant de ce que « nous adorions, car plus je m'efforçais d'y chercher « la vérité, moins je l'y trouvais. Or maintenant « je déclare tout haut que dans cette prédication je

1. Cum ducibus ac ministris tuis... *Mit thynem Ealdormannum and Thegnum*, dit la traduction de Bede faite en anglo-saxon par le roi Alfred.

2. Bede, II, 13.

« vois briller la vérité qui donne la vie, le salut et le « bonheur éternel. Ainsi donc je vote pour que nous « livrions sur-le-champ au feu et à la malédiction « les autels que nous avons si inutilement consa- « crés [1]. » Aussitôt le roi déclara publiquement qu'il adhérait à l'évangile prêché par Paulin, qu'il renonçait à l'idolâtrie et qu'il adoptait la foi du Christ. « Mais qui, » demanda le roi, « voudra le premier « renverser les autels des anciens dieux, et profaner « leurs enceintes sacrées? — Moi, » répondit le grand prêtre; sur quoi il pria le roi de lui donner des armes et un étalon, pour mieux violer la règle de son ordre, qui lui interdisait le port d'armes et toute autre monture qu'une cavale. Monté sur le cheval du roi, ceint d'une épée, et la lance à la main, il galopa vers les idoles, et à la vue du peuple qui le croyait fou, il jeta sa lance dans l'intérieur du temple. Le fer profanateur s'enfonça dans le mur; à la surprise des spectateurs, les dieux se turent et le sacrilège demeura impuni. Alors ils obéirent aux exhortations du grand prêtre, qui leur ordonna d'abattre le temple et de le brûler [2].

Ces choses se passaient en la onzième année du règne d'Edwin. Toute la noblesse northumbrienne et une grande partie du peuple suivirent l'exemple du

1. BEDE, II, 13.
2. *Ibid.* Cf. la version saxonne citée par Lingard, I, 30.

roi, qui se fit baptiser solennellement le jour de Pâques (627) par Paulin, à York, dans une église en bois, bâtie à la hâte pendant qu'on le préparait au baptême [1]. Aussitôt après, il fit construire autour de ce sanctuaire improvisé une grande église en pierre qu'il n'eut pas le temps d'achever, mais qui est devenue depuis l'admirable *Minster* d'York et la métropole du nord de l'Angleterre. Cette ville d'York avait déjà été célèbre du temps des Romains. L'empereur Sévère et le père de Constantin y étaient morts. Les Northumbriens en avaient fait leur capitale; et Edwin y constitua le siège de l'épiscopat dont son maître Paulin était revêtu. Ainsi se trouva réalisé le grand dessein de Grégoire qui, trente ans auparavant, dès le début de la mission anglaise, avait prescrit à Augustin d'envoyer un évêque à York et de lui conférer le caractère de métropolitain des douze évêchés suffragants dont il rêvait déjà la fondation dans le nord du pays conquis par les Anglo-Saxons [2].

Pendant six années, le roi et l'évêque travaillèrent de concert à la conversion du peuple northumbrien et même de la population anglaise des régions voisines. Les chefs de la noblesse et les principaux serviteurs du roi se firent baptiser les premiers, avec les fils du premier mariage d'Edwin. L'exemple d'un

1. Bede, II, 14.
2. *Ibid.*, I, 29.

roi était d'ailleurs loin de suffire, chez les Anglo-Saxons, pour déterminer la conversion de tout un peuple, et, pas plus qu'Ethelbert et Augustin, le premier roi chrétien et le premier évêque des Northumbriens ne songèrent à employer la contrainte. Il leur fallut sans doute plus d'un effort pour surmonter la rudesse, l'ignorance ou l'indifférence des Saxons païens. Mais les consolations aussi abondaient, car la ferveur de ce pauvre peuple et sa soif du baptême étaient souvent prodigieuses. Paulin étant venu avec le roi et la reine, qui l'accompagnaient maintes fois pendant ses missions, dans une certaine villa royale, tout à fait au nord, ils durent tous les trois y demeurer trente-six jours de suite, et pendant tout ce temps l'évêque ne faisait autre chose du matin au soir que de catéchiser la foule qui affluait de tous les villages d'alentour, puis de la baptiser dans la rivière qui coulait tout auprès. A l'extrémité opposée du pays, au midi, on donne encore de nos jours le nom de Jourdain à une portion du cours de la Derwent, près du vieux gué romain de Malton, en souvenir des nombreux sujets d'Edwin que le missionnaire romain y baptisa [1]. Partout il baptisait dans les rivières ou dans les fleuves, car le temps manquait pour construire des églises [2]. Cependant il bâtit auprès du

1. *Times* du 17 mars 1865.

2. On cite encore, parmi ces rivières où le saint évêque baptisait

principal palais d'Edwin une église de pierre, dont les débris calcinés se voyaient encore après la Réforme, ainsi qu'une grande croix, avec cette inscription : *Paulinus hic prædicavit et celebravit*[1].

Franchissant les frontières du royaume de Northumbrie, Paulin continua le cours de ses prédications chez les Angles établis au midi de l'Humber, dans la province maritime de Lindsay. Là aussi il baptisa beaucoup de monde dans le Trent; et longtemps après, les vieillards qui avaient eu dans leur enfance le bonheur de recevoir le baptême de ses mains se rappelaient avec une respectueuse tendresse cet étranger d'un aspect à la fois vénérable et terrible, et dont la haute taille un peu courbée, les cheveux noirs, le nez aquilin, les traits amaigris et imposants frappaient tous les regards et dénonçaient l'origine méridionale[2]. La belle église monastique de Southwell consacre le souvenir du site d'un de ces baptêmes en masse; et c'est encore à la mission de l'évêque Paulin en deçà de l'Humber que remonte la fondation de cette magnifique cathédrale de Lincoln, qui rivalise avec notre admirable cathédrale

par immersion des milliers de néophytes, la Glen, dans le Northumberland, le Swale, et surtout le Derwent, dans l'Yorkshire.

1. A Dewsbury, sur les bords de la Calder. ALFORD, *Annales Anglo-Saxoniæ*, ap. BOLLAND., t. VI Oct., p. 118.

2. BEDE, II, 16.

de Laon par la position, qui la surpasse même en grandeur et peut-être en beauté[1].

Ce fut dans l'église en pierre (Bede note toujours avec soin ce détail), construite par Paulin à Lincoln, après la conversion du chef saxon de cette ville avec toute sa maison, que l'évêque métropolitain d'York dut procéder au sacre du quatrième successeur d'Augustin sur le siège métropolitain de Cantorbéry. Cet Honorius était, comme Paulin, moine du mont Cœlius à Rome et l'un des premiers compagnons de la mission de saint Augustin en Angleterre; disciple du pape saint Grégoire, il avait appris du grand pontife l'art de la musique, et c'était lui qui dirigeait le chœur des moines lors de la première entrée des missionnaires, trente ans auparavant, à Cantorbéry[2]. Le pape régnant alors s'appelait aussi Honorius, premier du nom. Il envoya le *pallium* à chacun des deux métropolitains, et prescrivit que quand Dieu retirerait à lui l'un des deux, l'autre pourrait lui donner un successeur, afin d'éviter le retard d'un recours à Rome, si difficile à cause de la grande distance qu'il fallait franchir par terre et par mer. Dans l'éloquente lettre qui accompagnait cet envoi, il rap-

1. Trois des plus beaux édifices religieux de l'Angleterre : York, Lincoln et Southwell, se rattachent ainsi à l'initiative de l'évêque Paulin, FABER, *op. cit.*

2. HOOK, *Lives of the Archbishops*, p. 53 et 111.

pelle au nouvel archevêque que le grand pape Grégoire a été son maître et doit rester son modèle, et que toute l'œuvre des archevêques ses prédécesseurs n'a été que le fruit du zèle de cet incomparable pontife[1].

Ce même pape écrivit au roi Edwin pour le féliciter de sa conversion, ainsi que de l'ardeur et de la sincérité de sa foi, et pour l'exhorter à beaucoup lire les œuvres de saint Grégoire, qu'il appelle le prédicateur des Anglais et qu'il recommande au roi de prendre pour perpétuel intercesseur auprès de Dieu[2]. Mais quand cette lettre arriva en Angleterre, Edwin n'était déjà plus.

Les six années qui s'écoulèrent depuis sa conversion jusqu'à sa mort comptent assurément parmi les

1. Dilectissimo fratri Honorio Honorius... Exoramus ut vestram dilectionem in prædicatione Evangelii laborantem et fructificantem sectantemque magistri et capitis sui sancti Gregorii regulam perpeti stabilitate confirmet (redemptor)... ut fide et opere, in timore Dei et caritate, vestra adquisitio decessorumque vestrorum quæ per Domini Gregorii exordia pullulata convalescendo amplius extendatur... longa terrarum marisque intervalla, quæ inter nos ac vos obsistunt, ac et nos condescendere coegerunt, ut nulla possit ecclesiarum vestrarum jactura per cujuslibet occasionis obtentum quoquo modo provenire : sed potius commissi vobis populi devotionem plenius propagare. Ap. Bedam, II, 18.

2. Prædicatores vestri... Gregorii frequenter lectione occupati, præ oculis affectum doctrinæ ipsius, quam pro vestris animabus libenter exercuit, habetote : quatenus ejus oratio, et regnum vestrum populumque augeat, et vos omnipotenti Deo irreprehensibiles repræsentet. *Ibid.*, II, 17.

plus glorieuses et les plus heureuses qu'il ait été donné à aucun prince anglo-saxon de connaître. Il plaça rapidement la Northumbrie à la tête de l'Heptarchie. Au midi, son zèle ardent pour la foi qu'il avait embrassée après de si mûres réflexions débordait jusque sur les populations qui, sans être soumises à son autorité directe, appartenaient à la même race que ses sujets. Les Est-Angles ou Anglais orientaux, comme on l'a vu, lui avaient offert de régner sur eux et il avait refusé. Mais il usa de son ascendant sur le jeune roi, qui lui devait sa couronne, pour le déterminer à embrasser la religion chrétienne avec tout son pays. Eorpwald expiait ainsi l'apostasie de son père, et Edwin payait ainsi la rançon de la généreuse pitié que la royauté est-anglienne avait prodiguée à sa jeunesse et à son exil.

Au nord, il étendit et consolida la domination anglo-saxonne jusqu'à l'isthme qui séparait la Calédonie de la Bretagne. Il a laissé une trace ineffaçable de son règne dans le nom de la forteresse construite par lui sur le rocher qui dominait dès lors l'embouchure du Forth et qui dresse encore ses flancs sombres et alpestres, véritable Acropole du nord barbare, au sein de la grande et pittoresque ville d'Édimbourg (*Edwin's burgh*).

A l'ouest, il continua, avec moins de férocité qu'Ethelfrid, mais avec non moins de bravoure et

de succès, la lutte contre les Bretons de Cambrie ; il les poursuivit jusque dans les îles du détroit qui sépare la Grande-Bretagne de l'Irlande ; il s'empara de l'île de Man et de cette autre île qui avait été le dernier abri des Druides contre la domination romaine, et qui, à partir de la conquête d'Edwin, prit le nom de la race victorieuse des Angles, *Angles-ey*.

A l'intérieur de ses États, il fit régner une paix et une sécurité si inconnue avant et après son règne qu'elle passa en proverbe, car on se disait que, du temps d'Edwin, une femme avec son enfant nouveau-né aurait pu traverser l'Angleterre de la mer d'Irlande à la mer du Nord sans rencontrer quelqu'un qui lui fît le moindre tort. On lui savait gré de ce soin si minutieux du bien-être de ses sujets, qui le portait à faire suspendre auprès des fontaines, sur les grands chemins, des coupes en cuivre pour que les passants pussent boire à leur aise, sans que personne songeât à les voler, soit par crainte, soit par amour du roi. Aussi personne ne lui reprochait la pompe inusitée qui signalait son cortège, non seulement quand il allait à la guerre, mais lorsqu'il chevauchait paisiblement à travers les villes et les provinces, en faisant porter, au-devant de lui et au milieu des bannières militaires, la lance surmontée d'une grande touffe de plumes que les Saxons avaient empruntée aux légions romaines et dont ils avaient

fait l'étendard sacré du Bretwalda et le signe de la domination suprême dans leur confédération[1].

Mais toute cette grandeur et cette postérité allaient s'engloutir dans une catastrophe subite.

Il y avait d'autres Angles que ceux de Northumbrie et d'Est-Anglie déjà adoucis ou entamés par l'influence chrétienne ; il y avait les Angles de la Mercie, c'est-à-dire de la grande région centrale qui s'étendait de l'Humber à la Tamise. Le royaume de Mercie était le dernier État né de la conquête anglo-saxonne ; il avait été fondé par ceux des envahisseurs qui, trouvant toutes les places prises sur le littoral oriental et méridional de l'île, s'étaient trouvés contraints de s'enfoncer dans l'intérieur. Il devint le centre de la résistance païenne et de ses retours offensifs contre la propagande chrétienne qui aura désormais son foyer principal en Northumbrie. Les païens de Mercie trouvèrent un chef formidable dans la personne de Penda, issu de race royale, ou, comme on le croyait alors, du sang d'Odin, et roi lui-même pendant vingt-deux ans (633-655), mais enflammé de toutes les passions de la barbarie et surtout dévoré de jalousie contre la fortune d'Edwin et la puissance des

1. Sicut usque hodie in proverbio dicitur, etiamsi mulier una cum recens nato parvulo vellet totam perambulare insulam a mari ad mare, nullo se lœdente valeret... Erectis stipitibus æreos caucos suspendi juberet... Illud genus vexilli quod Romani *Tufam*, Angli vero *Tuuf* appellant. BEDE, II, 16.

Northumbriens. Depuis la conversion d'Edwin, ces instincts farouches s'étaient renforcés par le fanatisme. Penda et les Merciens restaient fidèles au culte d'Odin dont tous les rois saxons se croyaient les descendants. Edwin et les Northumbriens n'étaient plus à leurs yeux que des traîtres et des apostats. Mais, chose plus surprenante, les habitants primitifs de l'île, les Bretons chrétiens, plus nombreux en Mercie que dans tout autre royaume anglo-saxon, partageaient et excitaient la haine des païens saxons contre les néophytes de la même race. Ces vieux chrétiens, on ne saurait assez le redire, toujours exaspérés contre les envahisseurs de leur île, ne tenaient aucun compte de la foi des Angles convertis et ne voulaient à aucun titre entrer en communion avec eux [1]. Les Bretons de Cambrie, restés indépendants, mais toujours menacés, vaincus et humiliés depuis près d'un siècle par Ida, Ethelfrid et Edwin, professaient et nourrissaient leur antipathie avec encore plus de fureur que les autres [2]. Leur chef, Ceadwalla ou Cadwallon, le dernier héros de la race celtique en Bretagne, d'abord vaincu par Edwin et forcé de se réfugier en Irlande et en Armorique [3], en était revenu avec un redoublement de rage et des auxi-

1. Bede, II, 20.

2. Lappenberg, t. I, p. 159. — La Borderie, *op. cit.*, p. 216.

3. Voir ses aventures assez amusantes, dans Richard de Cirencester, t. II, p. 32.

liaires de race celtique pour reprendre la lutte contre les Northumbriens. Il réussit à faire alliance avec Penda contre l'ennemi commun. Sous ces deux chefs, une immense armée, où les Bretons chrétiens de Cambrie coudoyaient les païens de Mercie, envahit la Northumbrie. Edwin les attendait à Hatfield, sur la frontière méridionale de son royaume. Il y fut écrasé. Il périt glorieusement les armes à la main, à peine âgé de quarante-huit ans (14 octobre 633), d'une mort qui lui a mérité d'être compté parmi les martyrs [1]. L'aîné de ses fils périt avec lui; l'autre, prisonnier de Penda, qui lui avait promis la vie sous serment, fut égorgé par ce parjure. La Northumbrie fut mise à feu et à sang, et la nouvelle chrétienté complètement anéantie. Le plus barbare des persécuteurs ne fut pas l'idolâtre Penda, mais bien le chrétien Cadwallon, qui parcourut pendant une année entière toutes les provinces de la Northumbrie, en massacrant tout ce qu'il rencontrait, en livrant même les femmes et les enfants à d'atroces tortures avant de les mettre à mort. Il était, dit Bede, résolu à extirper du sol de la Bretagne la race des Anglais, dont le christianisme récent n'inspirait que le mépris ou le dégoût à ce vieux chrétien enivré de sang et d'un patriotisme féroce [2].

1, Act. SS. Bolland, die 12 octobris.
2. Bede, II, 20. Cf. III, 1.

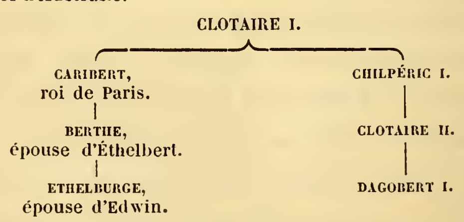
On ne sait pourquoi la Northumbrie, après la mort d'Edwin et de ses fils, ne fut pas conquise et partagée par les vainqueurs; mais elle demeura divisée, asservie et replongée dans le paganisme. La Deïra échut à Osric, cousin germain d'Edwin; la Bernicie à Eanfrid, l'un des fils d'Ethelfrid, revenu de son exil d'Écosse. Tous deux avaient reçu le baptême : l'un avec son cousin, à York; l'autre, de la main des moines celtiques d'Iona. Mais une réaction païenne avait été la conséquence inévitable de la catastrophe du premier roi chrétien dans l'esprit des Northumbriens. Les deux princes cédèrent à cette réaction et renièrent leur baptême. Ils n'y gagnèrent rien. Le roi de Deïra fut tué en combattant les Bretons, et le roi de Bernicie égorgé dans une entrevue qu'il avait sollicitée du sauvage Cadwallon.

L'évêque Paulin ne se crut pas obligé de rester témoin de tant d'horreurs. Il ne songea qu'à mettre en sûreté la veuve du roi Edwin, cette douce Ethelburge qui lui avait été confiée par son frère pour un autre destin; il la ramena par mer dans le royaume de ce frère, avec la fille et les deux derniers fils qu'elle avait eus d'Edwin. Même auprès de son frère, le roi de Kent, elle craignit de les garder en Angleterre; voulant elle-même consacrer son veuvage à Dieu, elle les confia au roi des Francs, Dago-

bert, son cousin[1], auprès de qui ils moururent en bas âge. Quant à Paulin, qui n'avait laissé à la garde de son église d'York qu'un courageux diacre italien dont il sera parlé plus tard, il trouva le siège épiscopal de Rochester vacant par suite de la mort du moine romain qui en était titulaire et qui, envoyé par le primat auprès du pape, venait de se noyer dans la Méditerranée. Paulin fut pourvu de cet évêché par le roi et par l'archevêque Honorius qu'il avait lui-même sacré à Lincoln : il y mourut loin de son pays natal, après avoir travaillé pendant quarante-trois ans à la conversion des Anglais.

Ainsi semblait s'écrouler en un jour et pour jamais, avec la prépondérance militaire et politique de la Northumbrie, l'édifice si laborieusement élevé, dans le nord de l'Angleterre, par le noble et sincère Edwin, par la douce et dévouée Ethelburge, par le patient et infatigable Paulin, par tant d'efforts et de

1. Voici le tableau de la parenté entre la reine de Northumbrie et le roi d'Austrasie.



Dagobert monta sur le trône d'Austrasie en 628, trois ans après le mariage d'Ethelburge.

sacrifices connus de Dieu seul. La dernière et la plus précieuse conquête d'Edwin ne devait pas non plus lui survivre. Son jeune protégé, le roi des Angles de l'Est, à peine converti, tomba sous le poignard d'un assassin, et, comme la Northumbrie, l'Est-Anglie retomba tout entière dans la nuit de l'idolâtrie[1].

Après trente-six années d'efforts continuels, les missionnaires monastiques envoyés par saint Grégoire le Grand n'avaient réussi à fonder quelque chose que dans le petit royaume de Kent. Partout ailleurs, ils avaient échoué. Sur les six autres royaumes de l'Heptarchie, trois, ceux des Saxons du Sud et de l'Ouest et des Angles du Centre[2], leur étaient demeurés inaccessibles. Les trois derniers, ceux des Saxons de l'Est, des Angles de l'Est et du Nord[3], leur avaient successivement échappé.

Et cependant, excepté le courage surnaturel qui fait rechercher ou braver le martyre, aucune vertu ne semble leur avoir fait défaut. Aucun témoignage, aucun soupçon ne s'élève contre l'invincible charité de leur âme, la fervente sincérité de leur foi, la pureté irréprochable de leurs mœurs, le glorieux désintéressement, l'infatigable activité, la constante abnégation, l'austère piété de toute leur vie.

1. Bede, II, 15.
2. Wessex, Sussex, Mercie.
3. Essex, Est-Anglie, Northumbrie.

Comment donc s'expliquer leur échec et l'avortement successif de leurs laborieuses tentatives? Peut-être eurent-ils le tort de ne pas assez imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ et ses apôtres, de ne pas assez prêcher aux petits et aux pauvres, de ne pas assez braver la colère des grands et des puissants. Peut-être eurent-ils le tort de s'adresser trop exclusivement aux rois et aux chefs de guerre, de ne rien entreprendre, rien tenter sans le concours ou contre la volonté de la puissance séculière[1]. De là sans doute ces péripéties, ces réactions, ces rechutes subites et complètes dans l'idolâtrie qui éclataient à la mort de leurs premiers protecteurs; de là encore ces accès de timidité, de découragement et de désespoir où on les voit tomber sous le coup des révolutions et des mécomptes de leur carrière. Peut-être enfin n'eurent-ils pas tout d'abord l'intelligence du caractère national des Anglo-Saxons et ne surent-ils pas gagner et maîtriser les âmes en conciliant leurs habitudes ou leurs idées italiennes avec la rudesse, l'indépendance, la virile énergie des populations de race germaine.

Toujours est-il qu'il fallait du sang nouveau pour infuser une vie nouvelle dans les germes épars ou incomplets de la chrétienté anglo-saxonne, pour continuer et achever l'œuvre des missionnaires monastiques du mont Cœlius. Ceux-ci auront toujours la

1. LINGARD, *Anglo-Saxon Church* t. I, p. 40, 74.

gloire d'avoir les premiers abordé, défoncé, ensemencé ce sol fécond, mais rebelle; d'autres vont venir arroser de leurs sueurs les champs qu'ils ont préparés et récolter la moisson qu'ils ont semée. Mais les fils de saint Grégoire n'en demeureront pas moins devant Dieu et les hommes les premiers ouvriers de la conversion du peuple anglais. Ils ne déserteront pas d'ailleurs leur tâche. Comme des navigateurs retranchés dans un fort construit à la hâte sur la plage qu'ils veulent conquérir, ils se concentreront dans leurs premières et indestructibles fondations de Cantorbéry, dans le monastère métropolitain de l'église du Christ et le monastère *extra muros* de Saint-Augustin; ils y maintiendront le dépôt des traditions romaines et de la règle bénédictine en même temps que cette citadelle de l'autorité apostolique qui a été pendant des siècles le cœur et la tête de l'Angleterre catholique.

APPENDICE

I

IONA.

(NOTES D'UNE VISITE FAITE EN AOUT 1862.)

(Voir pages 151 et 305.)

To each voyager
Some ragged child holds up for sale a store
Of wave worn pebbles...
How sad a welcome!
Where once came monk and nun with gentle stir
Blessings to give, news ask, or suit prefer...
Think, proud philosopher!
Fallen though she be, this Glory of the West,
Still on her sons the beams of mercy shine;
And hopes, perhaps, more heavenly bright than thine,
A grace by thee unsought, and unpossess'd,
A faith more fixed, a rapture more divine.
Shall gild their passage to eternal rest.

WORDSWORTH.

Le voyageur qui arrive à Iona avec l'espoir d'y trouver d'imposantes ruines ou des sites pittoresques est singulièrement trompé dans son attente. Rien, comme on l'a dit dans le texte, de moins attrayant que cette île, du moins au premier abord. A la vue de cette surface plate et dénudée, on éprouve la sensation pénible que rend si

bien le mot intraduisible *bleak*, et l'on détourne involontairement les yeux de cette plage basse et sablonneuse pour les reporter sur les hautes montagnes des îles et des côtes voisines. A la longue, cependant, il se dégage de l'ensemble modeste et grave, calme et solitaire, d'un lieu si célèbre dans l'histoire des choses de l'âme, une impression douce et salutaire. On se sent un peu remonté et on se dirige, à travers le pauvre village qui est le seul lieu habité de l'île, vers les ruines dont on a lu tant de savantes et splendides descriptions. Ici encore nouveau mécompte. Ces ruines n'ont rien d'imposant, rien surtout, absolument rien qui rappelle saint Columba, si ce n'est deux ou trois inscriptions en langue irlandaise (*eirsch* ou *erse*), qui était celle dont il se servait. Mais elles n'en offrent pas moins un grand intérêt à l'archéologue catholique, puisqu'elles se rattachent toutes aux fondations claustrales ou ecclésiastiques qui ont succédé au monastère de Columba. En se dirigeant au nord, après être sorti du village, on arrive d'abord aux débris d'un couvent de chanoinesses, fondation postérieure au douzième siècle, mais qui avait survécu quelque peu à la Réforme; transformée en écurie, puis en carrière, l'église découverte subsiste encore et on y voit le tombeau de la dernière prieure, Anna Mac Donald, de la race des *Lords of the isles*, morte en 1543. De là on passe au célèbre cimetière, qui fut pendant tant de siècles le dernier asile des rois et des princes, des nobles et des prélats, des chefs de clans et de communautés de toutes les contrées voisines, et, comme le dit

un rapport fait en 1594, « des meilleures gens de toutes les îles, et par conséquent le lieu le plus saint et le plus honorable de l'Écosse. » A cette époque, on y voyait encore trois grands mausolées avec ces inscriptions :

TUMULUS REGUM SCOTIÆ.

TUMULUS REGUM HIBERNIÆ.

TUMULUS REGUM NORWEGIÆ.

Il y avait même le tombeau d'un roi de France, dont on ne donne pas le nom, mais qui aurait abdiqué avant sa mort.

On ne montre plus que l'emplacement de ces mausolées. Une tradition plus ou moins authentique fixe à huit le nombre des rois ou princes norwégiens enterrés à Iona; à quatre celui des rois d'Irlande, et à quarante-huit celui des rois écossais. Mais tous les historiens sont d'accord pour constater qu'Iona fut depuis les temps fabuleux de Fergus jusqu'à Macbeth, la sépulture ordinaire des rois et des seigneurs de race scotique, et même de quelques princes saxons, tels que Egfrid, roi des Northumbriens, mort en 685[1]. Shakspeare, avec sa fidélité ordinaire aux traditions nationales, n'a pas manqué de faire transporter le corps de la victime de Macbeth à Iona[2].

La sépulture royale ne fut transférée à l'abbaye de

1. Ejus corpus in Hii insula Columbæ sepultum. SIMEON DUNELM, ap. TWYSDEN, *Scriptor.*, p. 3.

2. Voir le passage cité p. 294, note 1.

Dumfernline que par Malcolm Canmore, le vainqueur et le successeur de Macbeth, et le mari de sainte Marguerite.

Aujourd'hui, ce cimetière contient huit ou neuf rangées de tombes plates très serrées les unes contre les autres. La plupart sont en pierre bleue et revêtues de figures sculptées en relief, d'inscriptions et d'armoiries. On y distingue sur plusieurs d'elles la galère qui servait d'enseigne héraldique aux Mac Donald, *seigneurs des îles*, la plus grande maison du nord de l'Écosse. Parmi elles se voit la tombe de celui qui fut le contemporain du grand roi Robert Bruce et le héros du poème de Walter Scott, mort en 1387. On voit encore les tombes armoriées des Mac Dougall, seigneurs de Lorn, des Mac Leod, des Mac Kinnon, des Mac Quarie, et surtout des Mac Lean, c'est-à-dire de tous les chefs de clans des régions voisines, puis plusieurs tombes d'évêques, de prieurs et d'autres ecclésiastiques du quinzième et du seizième siècle.

Au centre du cimetière s'élève une chapelle ruinée, dite de Saint-Oran, d'après le nom du premier des moines irlandais qui mourut après leur débarquement dans l'île. Elle est longue d'une trentaine de pieds sur quinze de large, avec un assez beau portail occidental à plein cintre. C'est le monument le plus intéressant et peut-être le plus ancien de l'île; car il passe pour avoir été construit par la sainte reine Marguerite, femme de Malcolm Canmore († 1093), mère du roi saint David, l'une des plus touchantes figures de l'histoire d'Écosse et de la chrétienté, régénératrice de la foi et de la piété

en Écosse, et animée d'une grande dévotion envers saint Columba par l'intervention duquel elle avait obtenu son unique enfant après une longue stérilité[1].

Avant d'arriver au cimetière et en le quittant on rencontre deux grandes croix de pierre, d'un seul bloc et de douze à quatorze pieds de haut : l'une dite des Mac Lean, et l'autre de saint Martin, les seules qui restent des trois cent soixante qu'on dit avoir autrefois existé dans l'île. Toutes deux, plantées dans un piédestal de granit rouge, sont d'une forme élancée, recouvertes d'ornements sculptés, d'un style à la fois gracieux et bizarre, que la mousse dispute aux regards. L'une d'elles, celle des Mac Lean, passe pour avoir été celle dont parle Adamnan, dans la *Vie de Columba*. On se demande comment, avec les moyens en usage à une époque si reculée, l'on a pu équarrir, sculpter, transporter et dresser des blocs de granit d'une telle dimension[2].

On arrive enfin à l'église cathédrale ou plutôt abbatiale, vaste édifice oblong, en granit rouge et gris, de cent soixante-dix pieds de longueur sur soixante-dix de large dans le transsept, ruiné et sans toit comme tous les autres, mais ayant conservé tous ses murs et plusieurs grosses colonnes cylindriques rudement imagées, avec les tombes d'un abbé du clan des Mac Kinnon en 1500, et de divers chefs des Mac Lean. Sur la croisée du trans-

1. Fordun, *Scoti-chronicon*, v. 37. *Reeve's* Adamnan, p. xxx et cdx.
2. Ces croix sont reproduites avec une grande exactitude dans le tome II du grand et bel ouvrage de M. Stuart, que nous avons déjà signalé à nos lecteurs, *Sculptured Stones of Scotland*.

sept s'élève une tour carrée qui se voit d'assez loin en mer et qui est éclairée par des fenêtres pourvues de clôtures en pierres, ajourées ou découpées en losanges et en cercles au lieu de vitraux, comme il s'en trouve encore à Villers, en Brabant, et à Saint-Vincent et Anastase, près de Rome[1]. Le chevet du chœur est carré, et ne doit pas remonter au delà du quatorzième siècle; mais d'autres parties de l'église sont du douzième et du treizième. Elle offre, comme la belle église abbatiale de Kelso, dans l'Écosse méridionale, cette particularité curieuse que le chœur est deux fois plus long que la nef.

L'aspect sombre et triste de toutes ces ruines provient en partie de l'absence de toute verdure et de ce lierre qui, surtout dans les îles Britaniques, forme l'attrayante parure des débris du passé.

Cette église devint, au quatorzième siècle, la cathédrale de l'évêché des îles. Cet évêché était celui dont le titulaire résida plus tard à *Man*, l'une des *Sudereys*, c'est-à-dire des îles situées au sud du promontoire d'Ardnamurchan, et distinctes des *Norderneys*, au nord de ce cap, division qui date du temps des Norwégiens. De là le titre d'*Episcopus Sodorensis*, et en anglais *Sodor* et *Man*. Iona devint la cathédrale de l'évêché pour les îles restées écossaises, après la réunion de Man à l'Angleterre par Édouard Ier.

Après la réforme et la suppression de tous les évêchés

1. Voir sur ces fenestrages en pierre les curieux travaux de M. Albert Lenoir, dans son *Architecture monastique*, Ire partie, p. 133 et 301, et de M. Éd. Didron, *Annales archéologiques*, t. XXII, p. 45 et 201.

et monastères, décrétée en 1561 par la *Convention des États*, le synode calviniste d'Argyle livra tous les édifices sacrés d'Iona à une horde de pillards qui les réduisirent à l'état où on les voit encore. Pendant tout le huitième siècle, les ruines et le cimetière étaient abandonnés à la vaine pâture, la cathédrale servait d'étable; et ainsi se trouvait accomplie une prophétie en vers irlandais attribuée à saint Columba, d'après laquelle un temps devait venir où les chants des moines seraient remplacés par les mugissements des bœufs. Alors disparurent les trois cent soixante croix qui couvraient le sol de l'île sainte, et dont la plupart furent jetées à la mer. Quelques-unes furent transportées à Mull et dans les îles voisines, et l'on en montre une à Campbelton, qui est un monolithe de granit bleu revêtu de sculptures. Dans cette même île de Mull, on remarque une ligne de colonnes isolées se dirigeant vers le point où l'on s'embarquait pour Iona, et destinée, selon la tradition locale, à guider les pèlerins d'autrefois vers l'île sacrée. (Note du Révérend Th. Maclauchlan, à la Société des Antiquaires d'Écosse, en février 1863.)

Depuis 1693 l'île appartient aux ducs d'Argyle, chefs du grand clan des Campbells, qui font veiller à la garde des ruines. Elle leur rapporte un revenu annuel d'environ 300 livres sterling (7,500 fr.). Elle renferme une population de 350 habitants, tous presbytériens. Cette population si restreinte, qui ne vit que du produit de la pêche et de quelques maigres champs fumés avec du varech, où croissent des pommes de terre,

de l'orge et du seigle, mais où l'avoine même ne réussit pas, offre cependant le curieux spectacle qui se retrouve jusque dans les moindres villages de l'Écosse ; elle a deux églises et forme deux congrégations : l'une dépendante du culte officiel ou *établi,* dont les ministres sont désignés par les patrons laïques et vivent des anciens biens d'église; et l'autre ralliée à la *Free Kirk*, c'est-à-dire au culte dont les ministres sont élus et entretenus par des offrandes volontaires.

On peut consulter sur cette île célèbre d'abord le rapport de l'archidiacre Munro en 1594, puis le voyage de Johnson aux Hébrides : PENNANT'S, *Tour in the Hebrides;* N. D. GRAHAM, *Antiquities of Iona,* London, 1850, in-4° avec planches; puis une bonne notice dans le *Gentleman's Magazine,* de novembre 1861 ; et enfin un volume très complet, avec beaucoup de planches, publié depuis la première édition de notre livre, et intitulé : *The Cathedral of Iona, by Messrs.* BUCKLERS, *architects, with some account of the Early Celtic Church and the mission of saint Columba*, par le docteur EWING, évêque anglican d'Argyll et des Iles. Londres, 1866.

Nous ne saurions quitter Iona sans ajouter un mot sur l'île voisine de Staffa, qui renferme la fameuse grotte de Fingall. Cette grotte, selon une légende recueillie par des voyageurs allemands, aurait été habitée et même creusée dans le roc par saint Columba. Elle n'a été réellement connue et signalée au monde que par la visite de sir Joseph Banks, en août 1772. On n'en voit

aucune mention antérieure, pas même dans le premier voyage du grand Johnson aux Hébrides, quoiqu'elle soit en vue d'Iona, qui ferme l'horizon au midi quand on est dans la grotte, ce qui a inspiré à Walter Scott ces beaux vers :

Where as to shame the temples deck'd
By skill of earthly architect,
Nature herself, it seems, would raise
A Minster to her maker's praise...
Nor doth its entrance front in vain,
To old Iona's holy fane,
That nature's voice might seem to say,
« Well hast thou done, frail child of clay!
Thy humble powers that stately shrine,
Task'd high and hard — but witness mine! »

Les Anglais et tous les voyageurs en général professent un grand enthousiasme pour cette grotte qui, comme chacun sait, forme une immense voûte où pénètre la mer, et qui repose sur des rangées de colonnes polygonales et symétriques en basalte, disposées comme les cellules d'une ruche. Sir Robert Peel, dans un discours de 1837, a comparé les pulsations des flots de l'Atlantique, qui se précipitent dans ce sanctuaire, aux sons majesteux de l'orgue, mais, ajoute-t-il, l'harmonie solennelle de ces vagues chante les louanges du Seigneur sur une note bien autrement sublime que tous les sons des instruments humains. Ce bruit est en effet ce qu'il y a de plus grandiose dans ce site célèbre. Le reste est une merveille de la nature fort

inférieure, ce nous semble, aux merveilles de l'art, et surtout de l'art chrétien. La grotte de Fingall n'a que soixante-six pieds de haut sur quarante-deux de large et deux cent vingt-sept de long. Qu'est-ce que cela auprès de nos grandes cathédrales et de certaines églises monastiques telles que Cluny ou Vezelay?

II

CONCLUSIONS DES DEUX MÉMOIRES DE M. VARIN

SUR LES CAUSES DE LA DISSIDENCE ENTRE L'ÉGLISE BRETONNE ET L'ÉGLISE ROMAINE

(RECUEIL DES MÉMOIRES PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS. — 1re SÉRIE, 1858.)

(Voir page 399.)

PREMIER MÉMOIRE

Ce premier mémoire est surtout consacré à une étude géographique qui a pour but de fixer l'extension locale de la dissidence celtique. Ces préliminaires posés, l'auteur recherche les causes historiques de cette dissidence et annonce par anticipation ses conclusions dans ces termes :

La lutte soutenue par les trois peuples celtiques

(Bretons, Pictes et Scots) contre les apôtres romains de la colonie saxonne provenait, selon les érudits anglicans des trois derniers siècles, de ce que la Bretagne avait reçu la foi de l'Asie et aurait ainsi communiqué aux Pictes et Scots les doctrines antiromaines; les trois populations, catéchisées par des Asiatiques, auraient repoussé le joug religieux que Rome apportait (sous prétexte d'évangéliser les Anglo-Saxons), non moins que le joug politique des nouveaux conquérants. Or,

1° Il n'y a *jamais* rien eu de commun entre les usages de l'Asie et ceux par lesquels les trois populations insulaires différaient de l'Église romaine.

2° L'origine de ces dissidences secondaires, en ce qui concerne les Pictes et les Scots, provient de la substitution postérieure d'usages bretons aux usages que, dans le principe, ces mêmes peuples reçurent directement de Rome.

3° Ces usages, chez les Bretons même, ne remontaient pas à l'origine du christianisme dans les îles Britanniques. Ils avaient leurs sources dans des circonstances purement accidentelles et complètement étrangères à tout sentiment hostile envers l'Église romaine.

4° Les Pictes et les Scots ont reçu primitivement de Rome, et non de la Bretagne, les lumières de l'Évangile. Ils occupaient déjà à cette époque le terrain qu'une école érudite prétend n'avoir été occupé par eux que plns tard.

SECOND MÉMOIRE

L'auteur résume ainsi qu'il suit le résultat final de toutes ses recherches :

1° Les dissidences entre Rome et la Bretagne ont été moins *nombreuses*, moins *importantes* et surtout plus *tardives* que les novateurs ne l'entendent.

2° Elles n'établissent aucune relation entre la Bretagne et l'Asie.

3° Elles ne prouvent rien contre Rome; sur les trois populations dont se composait l'Église bretonne, *deux* avaient adopté dès le principe les usages de Rome.

4° sur les *six* usages controversés,

Trois avaient leur principe dans l'esprit national et nullement asiatique, savoir :

A. La *tonsure*, coiffure nationale, même *druidique*, celle des *mages* dont il est question dans les vies des saints irlandais, comme opposant de grands obstacles aux modifications de la foi;

B. La liturgie particulière pour la messe, comme il y en a dans *toutes* les églises évangélisées par Rome, la Gaule, l'Espagne, etc.;

C. L'aversion pour les clercs romains, repoussés par sentiment patriotique comme apôtres de la race saxonne;

Et *trois* dans une adhésion malentendue aux doctrines mêmes de Rome;

D. Les cérémonies complémentaires du *baptême*, dont parle Bede, II, 2, mais que les insulaires ne voulaient pas reconnaître, parce que leurs premiers apôtres, venus de Rome, ne leur en avaient rien dit;

E. Le *comput* pascal, que les Bretons maintenaient tel qu'ils l'avaient d'abord reçu de Rome, sans vouloir adopter la réforme introduite postérieurement par les papes;

F. Le *célibat* des clercs aussi sévèrement observé par les Bretons que par les clercs romains; seulement on y acceptait les monastères doubles connus en Orient, c'est la seule voie par où s'étaient infiltrées dans l'extrême Occident quelques-unes des traditions de l'Orient.

Sur les trois points principaux : 1° la suprématie de Rome, 2° la célébration de la Pâque, 3° le mariage des prêtres, l'Église bretonne ne s'est point écartée des autres Églises occidentales; au moins durant les cinq premiers siècles. Sur les trois points secondaires : 1° la tonsure, 2° l'administration du baptême, 3° la liturgie, il y avait des dissidences, mais elles étaient aussi grandes entre la Bretagne et l'Orient qu'entre la Bretagne et l'Italie.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME III.

LIVRE X.

ORIGINES CHRÉTIENNES DES ILES BRITANNIQUES.

Chap. Ier. *La Grande-Bretagne avant la conversion des Saxons.*

LIVRE XI.

SAINT COLUMBA, APOTRE DE LA CALÉDONIE.
(521-597)

CHAP. I[er]. *La jeunesse de Columba et sa vie monastique en Irlande.*

CHAP. III. *L'apostolat de Columba chez les Scots d'Écosse et les Pictes.*

LIVRE XII.

SAINT AUGUSTIN DE CANTORBÉRY
ET LES MISSIONNAIRES ROMAINS EN ANGLETERRE
(597-633)

Chap. I[er]. *Mission de saint Augustin.*

CHAP. III. *Premiers successeurs de saint Augustin. Réaction païenne.*

APPENDICE

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. — MESNIL (EURE).


LES ILES BRITANNIQUES
au VIIe Siècle.
pour servir aux Moines d'Occident
par le Cte de Montalembert.
monastere
eveche
metropole
forteresse ou residence royale.
Iles Orcades
Iles Hébrides
I. St Kilda
Inverness
Deir
Loch Ness
Dull
Dunkeld
Tay R.
Ardnamurchan
I. Tiree
IONA
I. Colonsay
I. Oronsay
I. Islay
Cantire
Alcluyd
Abercorn
Edwinsbury
Dunbar
Coldingham
LINDISFARNE
I. Farne
Bamborough
Glasgow
Clyde R.
Tweed R.
Melrose
Bernicie
I. Coquet
Innisbowen
Dalriadiens
Derry
Tyrone
Donegal
Ulster
Bangor
Down
Armagh
Galloway
Whitehorn
Tynemouth
Tyne R.
Hexham
Wearmouth
Carlisle
Yarrow
Durham
Hartlepool
Tees R.
Whitby
St Bees
Strathclyde
Deira
Lastingham
Ripon
YORK
Beverley
Humber R.
I. de Man
Mayo
CONNAUGHT
Mellifont
Tara
MEATH
Tuam
Clonard
Clonmacnoise
Birr
Kildare
LEINSTER
Durrow
Leighlin
I. Arran
Shannon
Cashel
Lismore
MUNSTER
Irlande
I. Anglesey
Mersey
Dee
Bangor
St Asaph
Lindsey
Lincoln
Bardeney
Middle Angles
Southwell
Boston
Repton
Croyland
Peterborough
Lichfield
Elmham
EST ANGLIE
Dunwich
Ely
Oundle
Edmundsbury
Cambridge
Mercie
Wenlock
Worcester
Evesham
Hereford
Wye
Tintern
Winchcomb
Cambrie
St Davids
Margam
Landaff
Severn R.
Lancarvan
Oxford
Abingdon
St Albans
Hertford
Est Sex
Barking
Westminster
Thames R.
I. Sheppey
Reculver
Thanet
Malmsbury
Chertsey
Rochester
CANTORBERY
KENT
Sandwich
Glastonbury
Wessex
Sarum
Winchester
Sherburne
Winbourne
Bosham
SUSSEX
Selsey
I. Wight
CORNOUAILLES
Mer d'Irlande
Canal St George
Océan Germanique
Mer d'Allemagne
Manche
Celtes
Pictes
Scots
Bretons
Germains
Saxons
Angles
Jutes
Dressé par Ed Dumas Vorzet.
Imp Dumas-Vorzet, rue St Placide, 18.
Gravé par Martiet